

**Échéance mortelle
(J'ai lu Romantic
Suspense) (French
Edition)**

Brown

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SANDRA BROWN

Romantic Suspense

Échéance mortelle



POUR elle

SANDRA BROWN

Romantic Suspense

Échéance mortelle



POUR elle

Table of Contents

Titre

Copyright

Biographie de l'auteur

Sandra Brown

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Sommaire

Prologue

Golden Branch, Oregon, 1976

Chapitre 1

De nos jours

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

SANDRA
BROWN

Échéance mortelle

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Villani*



Sandra Brown

Échéance mortelle

Collection : Romantic Suspense

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie Villani

Éditeur original

Grand Central Publishing, Hachette Book Group, New York

© Sandra Brown, Management, Ltd., 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2015

Dépôt légal : novembre 2015

ISBN numérique : 9782290112212

ISBN du pdf web : 9782290112236

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290112243

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur : Le journaliste Dawson Scott a passé plusieurs mois en Afghanistan. De retour chez lui, il tente de se reconstruire après cette expérience traumatisante. Lorsqu'il reçoit un appel du FBI concernant une affaire sur laquelle il s'acharne depuis quarante ans, Scott saisit l'opportunité pour se lancer dans une mission cruciale : retrouver le meurtrier de l'ex-marine Jeremy Wesson. Et pour commencer, Dawson se rapproche d'Amelia, la veuve de Wesson. Mais, alors qu'il s'attache de plus en plus à la jeune femme et à ses deux enfants, leur nourrice est assassinée. Et le principal suspect se trouve être Dawson lui-même...

Biographie de l'auteur : Véritable reine du suspense, reconnue pour ses romans policiers aux intrigues palpitantes, Sandra Brown figure parmi les meilleures ventes du New York Times. Ses livres sont traduits dans une trentaine de langues.

Création de couverture : Claire Fauvain Couverture : © Evgeny Kuklev / iStockphoto

© Sandra Brown, Management, Ltd., 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2015

Sandra Brown

Native du Texas, diplômée de littérature, c'est en 1981 qu'elle se lance dans l'aventure romanesque. Auteur prolifique, elle a écrit plus de soixante-dix livres, traduits dans trente-quatre langues et imprimés à plus de quatre-vingts millions d'exemplaires à travers le monde. Véritable reine du suspense, reconnue pour ses romances policières aux intrigues palpitantes, elle est régulièrement classée parmi les meilleures ventes du New York Times et a été primée à plusieurs reprises. L'association Romance Writers of America lui a notamment décerné un prix en hommage à l'ensemble de son œuvre. Elle a également fait quelques passages à la télévision.

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

L'emprise des flammes

N° 10607

Sommaire

Titre

Copyright

Biographie de l'auteur

Sandra Brown

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Prologue

Golden Branch, Oregon, 1976

Chapitre 1

De nos jours

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Épilogue

Prologue

Golden Branch, Oregon, 1976

La première rafale de balles fut tirée de la cabane peu après l'aube à 6 h 57.

La fusillade éclata en réponse à une sommation à se rendre délivrée par une équipe d'agents des forces de l'ordre.

C'était une matinée lugubre. Le ciel était fortement couvert, et il y avait un épais brouillard. En dépit de la visibilité réduite, l'un des fuyitifs, à l'intérieur, eut un coup de chance et abattit un marshal adjoint que tout le monde surnommait « Turc ».

Gary Headly n'avait fait la connaissance de ce dernier que la veille, peu après que l'équipe d'intervention composée d'agents de l'ATF¹ et du FBI, et d'adjoints du shérif et de l'US Marshal², s'était réunie pour la première fois en vue de discuter de l'opération. Assemblés autour d'une carte de la région dite de Golden Branch, ils passaient en revue les obstacles qu'ils étaient susceptibles de rencontrer. Headly se souvenait qu'un autre marshal avait lancé : « Hé, Turc, ramène-moi un Coca pendant que tu y es, tu veux ? »

Headly n'apprit le véritable nom de Turc que plus tard, bien plus tard, quand ils nettoyèrent. La balle le frappa un centimètre au-dessus de son gilet pare-balles, lui arrachant une bonne partie de la gorge. Il s'écroula sans émettre un son, mort avant d'atterrir sur la pile de feuilles trempées, à ses pieds. Il n'y avait rien que Headly puisse faire pour lui hormis l'honorer d'une brève prière et demeurer à couvert. Bouger aurait été un appel à se faire tuer ou blesser car, une fois la fusillade commencée, les fenêtres ouvertes de la cabane ne cessèrent plus de cracher des balles.

Les Rangers de la Droiture disposaient d'un arsenal inépuisable. C'est du moins ce qu'il semblait en cette matinée morne et humide. La seconde victime fut un adjoint du shérif, un type roux âgé de vingt-quatre ans. Le nuage de sa respiration dans l'air froid trahit sa position. Six coups de feu furent tirés. Cinq atteignirent leur cible. Au moins trois étaient mortels.

L'équipe avait prévu de prendre les membres du groupe par surprise, de leur notifier leurs mandats d'arrêt pour une longue liste de crimes, puis de les placer en détention, en ne faisant usage de la force que si nécessaire. Mais la violence avec laquelle on leur tirait dessus indiquait que l'intention des criminels était de lutter jusqu'à la mort.

Après tout, ils n'avaient plus rien à perdre hormis leur vie. Être capturé impliquait l'emprisonnement à perpétuité ou la peine de mort pour chacun des sept membres du groupe de terrorisme intérieur.

Collectivement, les six hommes et la femme avaient à leur actif douze meurtres et des millions de dollars de dégâts, la plupart infligés à des bâtiments du gouvernement fédéral ou des installations militaires. En dépit de la tonalité religieuse de leur appellation, ils n'avaient rien de fanatiques exaltés et tout d'individus sans conscience ni contrainte. Au cours d'une période relativement brève de deux ans, ils s'étaient rendus célèbres, véritable fléau pour toutes les agences de maintien de l'ordre du pays à tous les échelons.

D'autres groupuscules semblables les imitaient, mais aucun n'avait atteint leur niveau d'efficacité. Au sein de la communauté du grand banditisme, ils étaient révéérés pour leur audace et leur violence inégalée. Aux yeux de nombre de ceux qui nourrissaient des sentiments antigouvernementaux, ils étaient devenus des héros populaires. Ils étaient abrités, approvisionnés en armes et en munitions, de même qu'en informations classées secrètes et clandestines. Ce soutien leur permettait de frapper fort et vite, et ensuite de disparaître et de rester bien cachés le temps de planifier leur prochain assaut. Dans les communiqués qu'ils délivraient aux journaux et aux chaînes télévisées, ils juraient de ne jamais être pris vivants.

C'était par pur hasard que les forces de l'ordre leur étaient tombées dessus à Golden Branch.

L'un de leurs fournisseurs d'armes, bien connu des autorités pour ses antécédents criminels, avait été placé sous surveillance, soupçonné d'un trafic sans aucun rapport avec les Rangers de la Droiture. Il avait effectué trois trajets jusqu'à la cabane abandonnée de Golden Branch en autant de semaines. Un téléobjectif l'avait surpris en conversation avec un homme ensuite identifié comme Carl Wingert, le chef des Rangers.

Quand cette information avait été relayée au FBI, à l'ATF, et au service de l'US Marshal, les agences avaient aussitôt dépêché leur personnel, lequel avait pris la relève dans la surveillance du trafiquant d'armes. À son retour d'une de ses visites à Golden Branch, ce dernier avait été arrêté.

Il avait fallu trois jours de persuasion mais, sur le conseil d'un avocat, l'homme avait conclu un accord avec les autorités et révélé tout ce qu'il savait des individus terrés dans la cabane abandonnée. Il n'avait rencontré que Carl Wingert. Il ne pouvait – ou ne voulait – pas dire qui d'autre s'y trouvait reclus ou combien de temps ils prévoaient d'y rester.

Craignant, s'ils n'agissaient pas rapidement, de rater une occasion unique de capturer l'un des criminels les plus recherchés du pays, les agents fédéraux avaient requis l'aide des autorités locales, lesquelles avaient elles aussi des mandats d'arrêt en suspens pour d'autres membres du groupe. L'équipe d'intervention avait été assemblée, et l'opération planifiée.

Il était toutefois devenu immédiatement évident à chacun des membres de l'unité que ceux de la bande de Wingert étaient sérieux quand ils affirmaient préférer la mort à l'arrestation. Les Rangers de la Droiture tenaient à s'assurer une place dans l'histoire. Aucune arme ne serait déposée, aucune main levée en signe de reddition pacifique.

Les hommes de loi étaient immobilisés derrière arbres ou véhicules, et tous étaient vulnérables. La moindre amorce de mouvement attirait une salve de balles, et les Rangers s'étaient avérés être d'excellents tireurs.

L'agent résident en charge, Emerson, contacta par radio le poste de commandement, requérant qu'un hélicoptère leur soit envoyé en vue d'une couverture aérienne. L'inclémence du temps condamna l'initiative.

Des brigades des opérations spéciales issues à la fois des agences locales, régionales et fédérales furent mobilisées, mais elles devaient arriver par la route, qui n'était pas idéale même par beau temps. Celle en place reçut l'ordre d'attendre et de ne tirer que pour se défendre, tandis que des hommes installés bien à l'abri et au chaud dans des bureaux débattaient d'une éventuelle dérogation aux règles d'engagement de manière à y inclure le recours à la force létale.

— Ils se tâtent parce que l'un d'eux est une femme, râla Emerson devant Headly. Surtout, ne pas violer les droits civiques de ces tueurs ! Personne ne nous admire ou ne nous respecte, vous savez !

Headly, le bleu de l'équipe, se garda bien d'exprimer son opinion.

— Nous sommes des fédéraux, et même avant l'affaire du Watergate, le mot gouvernement était devenu obscène ! Ce fichu pays tout entier part à vau-l'eau, et nous sommes là à nous les geler, à attendre qu'un fichu bureaucrate nous autorise à expédier ces brutes meurtrières en enfer !

Issu de l'armée, Emerson avait un point de vue résolument belliciste, mais personne, lui le premier, ne souhaitait un bain de sang ce matin-là.

Personne n'eut ce qu'il souhaitait.

Alors que les renforts étaient encore en route, les Rangers

amplifièrent leur puissance de feu. Un agent de l'ATF prit une balle dans la cuisse ; à la manière dont celle-ci saignait, on craignit que l'artère fémorale n'ait été touchée. À quel point, difficile à dire, mais en tout état de cause, la blessure était extrêmement grave.

Emerson rapporta cela avec toute une flopée de jurons, hurlant qu'ils seraient cueillis les uns après les autres jusqu'à ce que...

On lui donna l'autorisation d'intervenir. Armés de leurs fusils d'assaut et d'une mitraillette – laissée entre les mains de l'agent de l'ATF blessé –, ils lancèrent l'offensive. Le tir de barrage dura sept minutes.

Les ripostes en provenance de la cabane diminuèrent, puis se firent sporadiques. Emerson ordonna un cessez-le-feu. Ils attendirent.

Tout à coup, saignant de plusieurs plaies dont une à la tête, un homme chargea à travers le seuil, les inondant d'invectives et de rafales de sa propre mitraillette. C'était suicidaire, et il le savait. La raison de son acte n'allait pas tarder à leur apparaître.

Quand les agents cessèrent de tirer, et leurs tympanes de résonner, ils s'aperçurent qu'un silence sinistre régnait dans la cabane, à l'exception d'un volet mal fixé qui claquait contre un mur à cause du vent.

Après soixante secondes tendues, Emerson déclara :

— J'y vais.

Se redressant en position accroupie, il remplaça son chargeur vide par un nouveau.

Headly l'imita.

— Je vous suis.

Les autres membres de l'équipe restèrent en position. Après s'être assuré que leurs armes étaient toutes munies de chargeurs pleins, Emerson sortit à découvert, puis s'élança en courant vers la cabane. Headly, le cœur au bord des lèvres, lui emboîta le pas.

Ils dépassèrent le corps étendu sur la terre détrempée, gravirent les marches du porche branlant, puis se plaquèrent de part et d'autre de la porte béante, armes levées. Ils attendirent, l'oreille aux aguets. N'entendant rien, Emerson fit un brusque signe de tête, et Headly s'engouffra à l'intérieur.

Des cadavres. Du sang partout. Une forte puanteur. Pas un mouvement.

— Voie libre ! cria-t-il, enjambant un corps pour se rendre dans la pièce adjacente, une chambre uniquement meublée d'un matelas miteux au sol.

En son centre, la toile était encore humide d'une vilaine tache.

Une minute à peine après leur irruption dans l'endroit, ils confirmèrent la mort de cinq personnes. Quatre corps furent retrouvés à l'intérieur. Le cinquième était celui de l'homme abattu dans la cour. Tous furent identifiés comme des membres connus des Rangers de la Droiture.

Cependant, aucun signe de Carl Wingert et de sa maîtresse, Flora Stimel, l'unique femme du groupe. Une traînée de sang menait de l'arrière de la cabane jusqu'aux bois, où on retrouva des traces de pneus dans les broussailles. Ils avaient réussi à s'échapper, probablement grâce au sacrifice de leur complice mortellement blessé, lequel avait attiré les tirs sur lui pendant que tous deux s'enfuyaient par-derrière.

Véhicules d'urgence et officiels convergèrent bientôt vers la cabane. Avec eux arrivèrent les inévitables vans des informations télévisées, lesquels furent stoppés à un peu plus d'un kilomètre à l'embranchement de la route principale. La cabane et ses alentours furent bouclés de manière à ce que les preuves puissent être collectées, les clichés et les mesures pris, et les tracés effectués avant que les corps ne soient retirés.

Tous les agents impliqués comprirent qu'une enquête approfondie s'ensuivrait. Chaque action allait devoir être expliquée et justifiée, non seulement à leurs supérieurs, mais aussi à un public cynique et prompt à juger.

Bientôt, la cabane délabrée grouilla d'enquêteurs, chacun spécialiste d'un domaine précis. Headly se retrouva dans la chambre, debout à côté du coroner, qui humait la tache sur le matelas souillé. Aux yeux de Headly, quelqu'un avait visiblement pissé en plus d'avoir abondamment saigné.

— De l'urine ?

Le coroner secoua la tête.

— Je crois que c'est du liquide amniotique.

Headly pensa qu'assurément il avait dû mal entendre.

— Du liquide amniotique ? Êtes-vous en train de dire que Flora Stimel...

— ... A accouché.

1. Bureau de l'alcool, du tabac et des armes à Feu. (N.d.T.)

2. Police fédérale du département de la Justice, chargée de la protection des tribunaux, des juges et des

1

De nos jours

— T'as une dent contre les coiffeurs ?

— C'est comme ça que tu accueilles un homme qui revient de la guerre ? Heureux de te revoir également, Harriet !

Que celle-ci l'ait convoqué restait en travers de la gorge de Dawson Scott. Il exprima son ressentiment sans détour alors qu'il prenait un siège, puis s'affalait carrément dessus. Il cala une cheville sur le genou opposé, croisa les mains sur son estomac concave, puis bâilla, sachant pertinemment que cette attitude la hérissait.

Ce fut le cas.

Elle ôta ses lunettes de lecture serties de pierres précieuses, les laissa tomber sur le bureau. La surface polie de celui-ci symbolisait son nouveau statut de patronne. Sa patronne.

— J'ai déjà vu des soldats qui rentraient d'Afghanistan. Aucun n'avait l'air d'une boule de poils recrachée par un chat.

Elle détailla d'un bref regard acerbe sa barbe de trois jours et ses cheveux longs, lesquels, depuis qu'il avait quitté le pays, avaient poussé bien au-delà de son col.

Il porta une main à son cœur.

— Aïe. Et moi qui m'apprêtais à te complimenter sur ta bonne mine. Tes huit kilos de trop te vont à ravir.

Elle lui lança une œillade assassine, mais ne répliqua rien.

Se tournant les pouces, au sens propre, il embrassa longuement du regard la pièce d'angle, s'attardant pour apprécier la vue panoramique au travers des vastes fenêtres. En tordant un peu le cou, il pouvait apercevoir Old Glory¹ flasque au sommet du toit du Capitole. Revenant à elle, il commenta :

— Beau bureau.

— Merci.

— Qui as-tu sucé ?

Elle l'injuria, entre ses dents. Il l'avait entendue prononcer ces termes à haute voix, les crier à toute une table de conférence au cours de réunions éditoriales, quand quelqu'un n'était pas d'accord avec elle. Apparemment, avec sa nouvelle position venait une certaine retenue,

qu'il se mit immédiatement en devoir de lézarder.

— Tu ne peux tout simplement pas le supporter, n'est-ce pas ? observa-t-elle avec un sourire jubilatoire. Autant t'y faire, Dawson : je suis au-dessus de toi maintenant.

Il frissonna.

— Que Dieu m'épargne cette vision !

Ses yeux lancèrent des éclairs, mais manifestement, elle avait un discours tout prêt, et même ses vannes insultantes ne la priveraient pas du plaisir de le délivrer.

— Le contrôle éditorial est entre mes mains, à présent. De A à Z. Ce qui signifie que je suis habilitée à approuver, modifier ou refuser toute idée de reportage que tu soumettras. Et aussi à t'en assigner si tu n'en proposes pas de ton propre chef. Ce que tu n'as pas fait. Pas depuis les deux semaines écoulées depuis ton retour.

— J'ai soldé mon cumul de jours de congé. Mon absence a été approuvée.

— Par mon prédécesseur.

— Avant que tu ne prennes sa place.

— Je n'ai rien pris, contesta-t-elle d'une voix tendue. Cette place, je l'ai gagnée.

Dawson haussa une épaule.

— Peu importe, Harriet.

Mais son indifférence était feinte. La récente réorganisation de l'entreprise avait atteint un bon 10 sur l'échelle de Richter de son avenir professionnel. Il avait reçu un courriel d'un collègue avant que la nomination officielle ne soit diffusée à tous les employés de Newsfront, et même la distance entre Washington et Kaboul n'avait pas suffi à amortir la mauvaise nouvelle. Un connard du comité directorial, le neveu d'Untel ou Untel, qui n'y connaissait strictement rien en presse d'information, ou en information tout court, d'ailleurs, avait nommé Harriet Plummer éditrice en chef, avec prise de poste immédiate.

Un choix désastreux pour la fonction, tout d'abord parce que Harriet était davantage opportuniste que journaliste : au moindre dilemme éditorial, sa priorité serait toujours de protéger le magazine contre d'éventuelles poursuites. Les articles traitant de sujets controversés seraient édulcorés ou carrément passés à la trappe. Ce qui, selon lui, équivalait à de la castration éditoriale.

Et ensuite, parce qu'elle était une casse-couilles patentée dénuée de toute qualité d'encadrement. Elle n'éprouvait que mépris pour le

genre humain en général, une antipathie prononcée à l'égard des mâles de l'espèce, et une aversion encore plus marquée pour Dawson Scott en particulier. En toute humilité, il s'était dit que son animosité envers lui était largement fondée sur la jalousie qu'elle avait de son talent et du respect que celui-ci lui valait parmi ses collègues de Newsfront et de la profession.

Mais le jour où elle avait été nommée éditrice en chef, la cause de son hostilité avait cessé d'importer. Elle était là, inébranlable, indéboulonnable, et aujourd'hui, Harriet était en charge. Ça craignait vraiment, et rien n'aurait pu être pire.

Du moins, il le croyait.

— Je t'envoie en Idaho, annonça-t-elle.

— Pour quoi ?

— Des aéronautes aveugles.

— Pardon ?

Elle poussa un dossier dans sa direction en travers du bureau.

— Nos documentalistes t'ont un peu défriché le terrain. Tu pourras te familiariser avec le tout pendant le vol.

— Donne-moi au moins un indice.

— Une poignée d'âmes charitables a eu l'idée d'emmener des aveugles en ballon pour leur montrer les ficelles du métier. Pour ainsi dire.

Ce dernier trait d'humour n'arracha aucun sourire à Dawson, qui conserva une expression impassible. Laissant le dossier où il était, il demanda :

— Et c'est un scoop ?

Elle sourit suavement. Ou du moins essaya. Sur son visage, la coquetterie ne prenait pas.

— Ça l'est pour les aéronautes aveugles.

Sa suffisance lui donna envie de sauter par-dessus le bureau pour lui serrer le cou à deux mains. Au lieu de quoi il compta mentalement jusqu'à dix et détourna le regard en direction des fenêtres. Quatre étages plus bas, les larges avenues de Washington DC cuisaient sous le soleil de midi.

— Malgré ton mépris pour ces gens, je ne doute pas que cette histoire soit digne d'une couverture nationale, débuta-t-il.

— Et pourtant, je crois deviner un certain manque d'enthousiasme...

— Ce n'est pas mon genre d'article.

— Tu ne te sens pas de taille ?

Tel un défi d'autrefois, un gant invisible atterrit sur le bureau, à côté du dossier intouché.

— J'apporte mes propres sujets, Harriet. Tu le sais.

Elle croisa les bras sur sa généreuse poitrine.

— Alors apportes-en un. Montre-moi le génie de renom au travail. Je veux voir en action l'auteur que tout le monde aime et reconnaît, celui qui est acclamé pour toujours adopter un angle nouveau, qui écrit avec une rare perspicacité, qui dénude pour ses lecteurs l'âme de l'histoire. (Elle laissa s'écouler cinq secondes, puis :) Eh bien ?

Avec autant de sérénité que possible, il desserra les dents et dit :

— Il me reste encore des congés. Une semaine au moins.

— Tu en as déjà eu deux.

— Pas assez long.

— Pourquoi ça ?

— Je rentre tout juste d'une zone de guerre.

— Personne ne t'a forcé à y rester. Tu aurais pu rentrer n'importe quand.

— Il y avait trop de bonnes histoires à couvrir.

— Tu te fiches de moi ? railla-t-elle. Tu voulais jouer au petit soldat, et tu l'as fait. Pendant neuf mois. Aux frais du magazine. Si tu n'étais pas revenu de toi-même, je t'aurais, en tant que nouvelle éditrice en chef, rapatrié fissa !

— Méfie-toi, Harriet. Tout comme tes racines, ton envie se voit comme le nez au milieu de la figure !

— Mon envie ?

— Rien de ce que tu as écrit n'a été présélectionné pour le Pulitzer.

— Et toi, il te reste encore à être nommé officiellement. Et je ne parle même pas de l'obtenir. Alors rien à foutre de ces rumeurs, que tu as probablement lancées toi-même. À présent, j'ai bien plus important à faire, décréta-t-elle en arquant un sourcil dessiné au crayon. À moins que tu ne veuilles rendre ta clé de vestiaire là, maintenant, auquel cas je serai ravie de contacter la comptabilité pour qu'elle te prépare ton solde de tout compte.

Elle marqua un temps d'arrêt de plusieurs secondes puis, comme il ne réagissait pas, poursuivit :

— Non ? Alors ramène ton cul sur le siège 18A pour un vol en partance pour Boise demain matin.

Elle abattit un billet d'avion sur le dossier.

Dawson s'immobilisa le long du trottoir devant l'élégante maison de ville de Georgetown, puis coupa son moteur. Arquant les hanches, il extirpa un petit flacon de gélules de la poche de son jean, le secoua pour en sortir une, qu'il avala avec une gorgée de la bouteille d'eau placée dans le porte-gobelet du tableau de bord. Après avoir rebouché le flacon, puis rempoché celui-ci, il abaissa son pare-soleil et vérifia son reflet dans le miroir de courtoisie.

Il avait vraiment l'air de quelque chose qu'un chat aurait recraché. Un chat très malade.

Mais il n'y avait rien qu'il puisse y faire. Il s'affairait à trier le courrier qui s'était accumulé sur son bureau quand il avait reçu le SMS de Headly : Rappelle. Tout de suite. Headly n'employait ce ton impérieux que quand il se passait quelque chose d'important.

Dawson avait abandonné le reste de son courrier, et voilà, il était là.

Il sortit, puis remonta l'allée de briques bordée de fleurs. Eva Headly répondit au carillon.

— Salut, beauté !

Tendant les bras par-dessus le seuil, il l'attira à lui pour l'étreindre.

Ancienne Miss Caroline du Nord, Eva Headly avait admirablement bien vieilli. À l'aube de la soixantaine, elle conservait non seulement sa beauté et sa silhouette, mais aussi son humour caustique et son charme naturel. Elle l'étreignit en retour, fort, puis s'arracha de leur embrassade et lui assena une vigoureuse tape sur l'épaule.

— Ne me sers pas du « salut, beauté » ! rétorqua-t-elle, atténuant la sécheresse de sa phrase d'un sourire. Je suis fâchée contre toi. Ça fait déjà deux semaines que tu es rentré ! Pourquoi est-ce que tu ne passes nous voir que maintenant ?

L'expression empreinte d'inquiétude, elle le détailla de la tête aux pieds.

— Tu es maigre comme un clou ! Ils ne t'ont pas nourri, là-bas ?

— Rien de comparable à ton ragoût de poulet. Et ils n'ont jamais entendu parler du pudding à la banane.

Elle l'invita d'un geste à pénétrer dans le vestibule, tout en répliquant :

— C'est ce qui m'a le plus manqué pendant ton absence.

— Quoi ? s'étonna-t-il.

— Tes conneries !

Il sourit, lui encadra le visage des deux mains, puis l'embrassa sur le front.

— Tu m'as manqué aussi, dit-il.

Après quoi il la relâcha, inclina la tête en direction du coin télé puis, baissant la voix, s'enquit :

— Est-ce qu'il commence à se faire à l'idée ?

Elle prit elle aussi le ton de la confidence.

— Loin de là ! Il est...

— Je vous entends chuchoter, tous les deux, vous savez ! Je suis pas sourd !

Bourru, le grommellement venait du coin télé.

— Tremble ! articula en silence Eva.

Dawson lui retourna un clin d'œil, puis s'engagea dans le couloir en direction de l'endroit où Gary Headly l'attendait. Quand il pénétra dans la pièce familière, il éprouva un douloureux pincement de nostalgie. D'innombrables souvenirs avaient été créés ici. C'était sur ce parquet qu'il avait fait rouler ses petites voitures, sa mère l'avertissant sans cesse de ne pas les laisser là où quelqu'un pourrait trébucher dessus. Son père et Headly lui avaient patiemment enseigné les échecs sur le jeu qui se trouvait sur la table basse, dans le coin. Assise avec lui sur le canapé, Eva lui avait appris comment attirer l'attention de son premier béguin, en CM2. Pour la première fois depuis son retour d'Afghanistan, il se sentit chez lui.

Les Headly étaient ses parrains, et avaient forgé un lien avec lui dès le jour de son baptême. Ils avaient pris à cœur leur engagement d'assumer la tutelle du fils de leurs meilleurs amis si nécessaire. Quand son père et sa mère avaient tous deux perdu la vie dans un accident de voiture alors qu'il était étudiant, et déjà adulte au regard de la loi, sa relation avec les Headly avait acquis une tout autre dimension.

Lorsqu'il vit de quoi il avait l'air, Headly arbora un froncement de sourcils parental désapprouvateur. Quoique d'une taille nettement moindre que les un mètre quatre-vingt-treize de Dawson, il exsudait l'assurance de soi et l'autorité. Il avait encore tous ses cheveux, à peine striés de gris. Un jogging quotidien de cinq kilomètres et l'attentive supervision de son alimentation par Eva l'avaient maintenu svelte. La plupart des sexagénaires devaient lui envier sa silhouette.

— À te voir, ça n'a pas été de tout repos ! commenta-t-il.

— Tu l'as dit ! répartit Dawson. Je sors tout juste d'une échauffourée avec Harriet, et j'ai failli y rester !

Comme Dawson acceptait le siège qu'il lui offrait, Headly rectifia :

— Je parlais de l'Afghanistan.

— Sûr, c'était dur, mais à côté de Harriet, les talibans sont des rigolos !

— Qu'est-ce que tu bois ?

Dawson masqua sa légère hésitation en consultant sa montre.

— C'est encore un peu tôt.

— Quelque part dans le monde, il est 17 heures. Et quoi qu'il en soit, c'est une occasion spéciale : le fils prodigue est de retour !

Dawson discerna la nuance de reproche dans sa voix.

— Désolé de ne pas être venu plus tôt. J'ai eu beaucoup à rattraper. Et c'est pas fini. Mais ton SMS avait l'air urgent.

— Tu crois ?

Headly alla remplir, au bar encastré dans un mur, deux verres de bourbon, en tendit un à Dawson, puis prit place face à lui. Il porta un toast, en sirota une première gorgée.

— Je bois davantage, ces temps-ci.

— C'est bon pour toi.

— Antistress ?

— C'est ce qu'on dit.

— Peut-être, maugréa Headly. En tout cas, ça me donne de quoi espérer chaque jour.

— Tu as encore beaucoup à espérer de la vie.

— Ouais. La vieillesse et la mort.

— Mieux vaut qu'Eva ne t'entende pas parler comme ça !

Headly marmonna quelque chose d'inintelligible dans son verre alors qu'il en prenait une autre gorgée.

— Ne sois pas aussi ronchon, reprit Dawson. Donne-toi le temps de t'adapter. Ça fait moins d'un mois.

— Vingt-cinq jours.

— Que tu comptes, apparemment.

Dawson sirota le whisky. Il brûlait de le boire cul sec.

— Difficile de s'arrêter d'un coup après avoir passé toute ma vie d'adulte au Bureau.

Hochant la tête avec compassion, Dawson sentit la chaleur du bourbon s'enrouler dans ses entrailles, et lui apaiser les nerfs, ce que

le médicament n'avait pas eu le temps de faire.

— Ta retraite ne sera officielle que... quand, déjà ?

— Dans un mois.

— Tu avais tant de congés à solder que ça ?

— Ouais. Et j'aurais préféré les sacrifier et rester au boulot le plus longtemps possible.

— Vois ça comme une période de transition entre ton exigeante carrière et une vie de loisirs.

— Loisirs ! répéta-t-il, morose. Dès que mon départ à la retraite sera officiel, Eva me traînera pour une croisière de quinze jours qu'elle a réservée ! En Alaska !

— Ça a l'air sympa.

— Je préférerais qu'on m'arrache les ongles avec une tenaille !

— Il y a pire.

— Facile à dire, tu n'y seras pas ! Elle m'a fait prescrire du Viagra !

— Hmmm. Elle te fait compenser toutes les nuits où tu n'es pas rentré ?

— Quelque chose comme ça.

— Et tu te plains ? Allez, à la tienne ! fit Dawson, levant son verre.

Headly accepta le toast puis, après un moment, demanda :

— Alors, c'était comment avec Miss Dragon ?

Dawson lui parla de l'entrevue et du reportage assigné.

— Des aéronautes aveugles ?

Dawson haussa les épaules. S'adossant à son fauteuil, Headly le dévisagea pendant un laps de temps qui le mit mal à l'aise. Irrité par son insistance, il lança :

— Quoi ? Tu as quelque chose contre mes cheveux, toi aussi ?

— Je m'inquiète davantage de ce qui se passe dans ta tête que de ce qui pousse dessus. Qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

Headly se contenta de le regarder. À quoi bon répondre ?

Quittant son fauteuil, Dawson gagna la fenêtre et en ouvrit le store pour contempler le carré de pelouse consciencieusement entretenue.

— J'ai parlé à Sarah en passant par Londres.

La fille des Headly était plus âgée que lui mais, alors qu'il grandissait, les deux familles avaient tant passé de temps ensemble qu'ils étaient comme frère et sœur et que, bon gré mal gré, ils se

souciaient tout naturellement l'un de l'autre. Sarah et son mari vivaient en Angleterre, où ils travaillaient pour une banque internationale.

— Elle nous a dit que tu étais « passé » sans rester assez longtemps pour leur rendre visite.

— Mes horaires de vol ne l'ont pas permis.

D'un raclement de gorge, Headly indiqua qu'il ne considérerait pas cela comme une excuse valable pour s'abstenir d'une visite. Et ça ne l'était pas, en effet.

— Tes bégonias sont superbes.

— Ce sont des impatientes.

— Ah. Comment...

— Je t'ai posé une question, coupa son parrain avec agacement. Quel est le problème ? Et ne me réponds pas : « Rien. »

— Je vais bien.

— Tu parles ! J'ai regardé un film de zombies à la télé hier soir : tu y aurais ta place !

La ténacité de son parrain fit soupirer Dawson. Il ne se tourna pas, mais appuya l'épaule contre l'encadrement de la fenêtre.

— Je suis fatigué, c'est tout. Crois-moi, passer neuf mois en Afghanistan, ça esquinte. Terrain hostile. Températures extrêmes. Bestioles qui piquent. Pas d'alcool. Ni de femmes en dehors des engagées, et fricoter avec l'une d'elles est plutôt délicat. La meilleure manière pour l'un comme pour l'autre de s'attirer de sérieuses emmerdes. Ça vaut même pas la peine de s'envoyer en l'air !

— Tu as eu le temps depuis ton retour de dénicher une demoiselle complaisante.

— C'est qu'il y a un problème avec ça, répartit Dawson avant de refermer le store, puis de pivoter avec un sourire. Tu as raflé la dernière perle rare !

Sa tentative de légèreté tomba à plat. Le pli soucieux, entre les épais sourcils de Headly, ne se détendit pas.

Arrêtant la mascarade, Dawson retourna à son fauteuil, posa les avant-bras sur ses genoux écartés, et contempla le sol.

— Est-ce que tu dors ? s'enquit Headly.

— Ça va mieux.

— En d'autres termes, non.

Relevant la tête, Dawson répéta avec irritation :

— Ça va mieux. C'est pas facile de se remettre dans le bain, et de revenir à un emploi du temps ordinaire.

— OK. Ça, je gobe. Quoi d'autre ?

Dawson repoussa ses cheveux en arrière.

— Ce truc avec Harriet. Elle va me pourrir la vie.

— Seulement si tu la laisses faire.

— Elle m'expédie dans l'Idaho, bordel !

— Qu'est-ce que tu as contre l'Idaho ?

— Que dalle ! Pas plus que contre les malvoyants ou les astronautes ! Mais ce n'est pas mon sujet. Pas même mon genre de sujet. Alors excuse-moi si j'ai un peu de mal à m'enthousiasmer.

— Tu crois que tu le pourrais pour un meilleur sujet ?

La question n'était pas anodine. Il y avait quelque chose derrière. Aussi Dawson éprouva-t-il, en dépit de son abattement, un tiraillement d'anticipation. Car Headly n'était pas seulement son parrain et ami de toujours, c'était aussi son inestimable, et tout à fait anonyme, source au sein du FBI.

Prenant son silence pour de l'intérêt, Headly poursuivit :

— Savannah, Géorgie, et ses environs. Capitaine de vaisseau Jeremy Wesson, vétéran de guerre décoré, une mission en Irak, deux en Afghanistan. De retour de son dernier déploiement, il a quitté les Marines et, apparemment, pété les plombs. Quinze mois plus tôt, environ, il s'est empêtré dans une liaison avec une femme mariée, Darlene Strong. Willard, le mari, les a pris sur le fait, et ça s'est pas très bien terminé pour les deux amants illicites. Willard Strong sera jugé pour meurtre après-demain. Tribunal du comté de Chatham. Tu devrais t'y rendre pour couvrir le procès.

Déjà, Dawson secouait la tête.

— Pourquoi ça ? s'enquit Headly.

— C'est l'été à Savannah.

— Jette un coup d'œil au calendrier. À dater d'aujourd'hui, nous sommes en septembre.

— Quand bien même, non merci. Il fait chaud là-bas. Humide. Je préfère encore l'Idaho. De plus, les crimes ne sont pas ma spécialité. Et franchement, j'ai eu ma dose de militaires pour un bon bout de temps. Je ne veux pas écrire sur un marine mort. J'ai fait ça pendant les neuf derniers mois. En fait, peut-être que l'affectation de Harriet est un mal pour un bien. Cette histoire à faire pleurer dans les chaumières est peut-être exactement le stimulant dont j'ai besoin. Quelque chose d'encourageant, de positif, d'inspirant. Sans membre amputé, treillis ensanglanté, ou cercueil recouvert du drapeau.

— Je n'ai pas encore placé l'hameçon.

— C'est quoi, l'hameçon ? rétorqua Dawson avec aigreur.

— La police a recueilli le sperme de Wesson sur les vêtements de Darlene. Dans le but, évidemment, d'étayer l'accusation à charge du procureur contre Willard, le mari cocu.

— OK.

— Et donc, l'ARC de Savannah pour le Bureau est un ancien pote à moi, un ancien New-Yorkais, grand fan de base-ball, du nom de Cecil Knutz.

— ARC ?

— Agent Résident en Charge. Le big boss de l'agence, là-bas.

— OK.

— Bref, Knutz a vu le rapport de la Codis². Il y a eu correspondance pour l'ADN de Wesson.

— Il était déjà dans le système ?

— Il l'était. Depuis un certain temps, en fait.

Headly marqua un temps d'arrêt pour siroter une gorgée de son bourbon. S'avisant que c'était une tactique pour intensifier le suspense, Dawson ironisa :

— Je suis sur des charbons ardents.

Reposant son verre, Headly se pencha vers lui.

— L'ADN du capitaine Jeremy Wesson correspond à celui que nous avons recueilli sur une couverture de bébé trouvée dans la cabane de Golden Branch.

Ce n'était pas un simple hameçon. Ce fut un véritable grappin qui s'enfonça en plein milieu de la poitrine de Dawson. Ahuri, il fixa son parrain.

— Et avant que tu poses la question : non, il n'y a aucune erreur possible, enchaîna celui-ci. La séquence est identique à quatre-vingt-dix-neuf virgule quatre-vingt-dix-neuf pour cent. En d'autres termes, l'échantillon récemment recueilli et celui de 1976 proviennent d'un seul et même individu. Nous avons également récupéré l'ADN de Flora, ce jour-là. Nous savons qu'elle est la mère de l'enfant dont l'ADN se trouvait sur cette couverture de bébé. Et l'âge de Jeremy Wesson cadre. C'était, indiscutablement, le fils de Flora et de Carl.

Dawson se leva, fit quelques pas, puis se tourna pour regarder Headly. Comme s'il lisait la myriade de questions qui lui traversait l'esprit, celui-ci commenta :

— À en juger par ton expression, inutile que je te mette les points sur les i.

Bien que Gary Headly ait eu une brillante carrière, à ses yeux,

tous ses accomplissements avaient été éclipsés par ce qu'il percevait comme son unique échec : ne pas avoir pu traduire Carl Wingert et Flora Stimel en justice. Ça avait rongé sa carrière, et aujourd'hui, ça contaminait son départ à la retraite.

Son parrain ne méritait pas qu'on le tourmente avec cette vieille histoire, et Dawson en était furieux.

— Ce Knutz, pourquoi t'a-t-il parlé de ça ?

— Il connaît mon intérêt pour la question. Il a collaboré avec moi quand j'enquêtais sur l'une des affaires dans le Tennessee à la fin des années 1980. Il sait que je vais bientôt prendre ma retraite et ne m'en a informé que par pure courtoisie à l'égard d'un collègue. Il a pris soin de ne pas en divulguer trop, mais ce qu'il m'a dit, par contre, c'est qu'il a un peu creusé dans le passé de Jeremy Wesson en quête d'un lien avec Carl et Flora.

Dawson haussa les sourcils en une requête silencieuse.

— Rien. L'acte de naissance de Wesson – une copie qu'il a fournie pour s'enrôler – a été établi en Ohio. Il indique qu'il y est né et a été élevé par M. et Mme Wesson. Il a obtenu son baccalauréat dans la ville où il a grandi, puis un diplôme à Texas Tech, avant de s'engager dans les Marines. Son histoire paraît des plus banales jusqu'à ce qu'il pète un câble et entame une liaison avec l'épouse d'un péquenaud.

— Aucun penchant pour le terrorisme intérieur ?

— Aucun apparent.

— Quelle est la position de Knutz ?

— Il me conseille de laisser tomber. Le Bureau a d'autres chats à fouetter, aujourd'hui. Tout le monde se fout de Carl et Flora. De l'avis général, ils sont probablement morts. Ce cambriolage dans cette armurerie du Nouveau-Mexique est le dernier crime qui leur a été attribué. C'était en 1996.

— Dix-sept ans plus tôt. Il peut se passer beaucoup de choses pendant un tel laps de temps.

— Ça ne veut pas dire qu'ils sont morts.

— Mais sans indication qu'ils soient toujours en vie, il est logique de supposer le contraire.

— Au diable la logique et les suppositions ! Je veux savoir, pas toi ?

— À cette date tardive, quelle différence ça ferait ?

— Ça en ferait une sacrée pour moi !

Dawson fouetta l'air de ses deux mains.

— OK. J'ai compris. Mais ce marine décoré, qui était peut-être

leur fils...

— Il l'était. Je le sais.

— Non, tu n'en sais rien.

— L'ADN le dit.

— Ce n'est pas infallible.

— Tout comme.

— D'accord, même si c'était leur gosse...

— N'es-tu pas curieux de ce qui lui est arrivé après Golden Branch, de ce qu'il a fait ?

— Pas le moins du monde.

— J'en crois rien.

— Crois-le. À quoi bon creuser là-dedans ?

— J'ai cru que tu le voudrais.

— Ce n'est pas le cas.

— Alors fais-le pour moi.

— Pourquoi ? Il est mort. Fin de l'histoire.

— Ce pourrait être la plus grande histoire de ta carrière.

— C'est assurément celle de la tienne !

Simultanément, ils s'aperçurent qu'ils s'étaient mis à crier. Headly jeta un coup d'œil en direction du seuil comme s'il s'attendait à y trouver sa femme, venue voir quelle était la raison de ce tapage. Dawson baissa la voix à un volume plus raisonnable.

— Si tu veux connaître le reste de l'histoire, pourquoi ne vas-tu pas au procès à Savannah, toi ?

— Parce qu'Eva demanderait le divorce ! marmonna-t-il. De plus, comme je te l'ai dit, je ne fais quasiment plus partie du Bureau. Si j'allais fureter là-bas, j'aurais l'air pathétique. Comme un parasite qui ne sait pas que son temps est révolu.

Dawson se passa une main dans les cheveux, puis exhala un soupir embarrassé. Il aimait Headly, et il n'ignorait pas à quel point son parrain aspirait à clore l'épisode le plus décisif de sa carrière. Mais celui-ci en demandait trop. Il était épuisé et démoralisé par ses expériences outre-Atlantique. Même les bons jours, ses nerfs étaient à vif. La dernière chose dont il avait besoin était d'aggraver la situation en déterrants cette saga inachevée. À quoi bon ? Que Jeremy Wesson ait été ou pas le fils de Carl et Flora ne faisait pas la moindre différence.

Calmement, il déclara :

— Désolé. Même s'il n'existait dans ma vie aucune Harriet pour m'expédier ailleurs en vue d'une autre mission, je n'irais pas à

Savannah. Ton pote Knutz a raison : inutile de remuer le passé.

Headly le dévisagea d'un regard pénétrant, puis ses épaules s'affaissèrent avec résignation. Il vida d'un trait le fond de son verre, et n'en parla plus. Peu après, Eva invita Dawson à dîner. Il déclina, prétextant la nécessité de boucler ses bagages pour son déplacement en Idaho. Évitant au maximum de les regarder dans les yeux, il prit hâtivement congé.

Le temps qu'il atteigne sa voiture, il transpirait d'anxiété. Au premier feu, il prit une autre gélule, l'arrosant d'une gorgée du reste d'eau tiède de la bouteille. La circulation d'heure de pointe pour sortir de la capitale et entrer en Virginie n'améliora pas son humeur, et il était vraiment à cran quand il atteignit enfin son appartement d'Alexandria.

Il tirait sur ses bottes quand son portable carillonna deux fois, l'avertissant de l'arrivée d'un SMS. Il provenait de Headly :

J'ai un argument de poids.

Dawson savait qu'il était appâté, mais la curiosité eut raison de son bon sens. Il renvoya :

C'est quoi, ton argument ?

La réponse ne tarda pas.

J. Wesson seulement présumé mort. Corps jamais retrouvé.

1. Surnom du drapeau américain. (N.d.T.)

2. Base de données ADN du FBI. (N.d.T.)

2

— Maître Jackson, êtes-vous prêt à appeler votre témoin suivant ?

L'assistant du procureur se leva.

— Je le suis, Votre Honneur. J'appelle Amelia Nolan.

Tout comme le reste de l'assistance, Dawson se tourna alors que l'huissier ouvrait les doubles portes du fond de la salle d'audience, puis invitait d'un geste l'ex-Mme Jeremy Wesson à entrer.

C'était le troisième jour du procès. Le premier témoin ce matin-là avait été un vétérinaire, le Dr Quelque Chose – Dawson avait son nom dans ses notes, au besoin – qui avait discoursé pendant des heures d'une voix monotone du processus digestif des chiens, et particulièrement des pitbulls.

Il avait fallu quasiment deux heures au ministère public pour démêler le galimatias scientifique et en venir au point crucial : des morceaux de Darlene Strong avaient été retrouvés dans le système digestif de trois des chiens de combat illégaux de Willard Strong, lesquels avaient été piqués pour les besoins de l'enquête.

La deuxième personne à témoigner, le médecin légiste du comté, avait confirmé que ces morceaux correspondaient à ceux manquants de ce qui restait du cadavre de la victime, que la police avait découvert enfermé dans l'enclos des chiens.

Darlene n'avait pas été tuée par ces derniers, mais l'État requerrait la peine de mort, aussi Lemuel Jackson, procureur habile et méticuleux avec à son actif un nombre de condamnations à deux chiffres, avait-il voulu faire comprendre au jury à quel point le crime avait été haineux. Il tenait à ce qu'il soit consigné dans le dossier que le corps avait été livré aux pitbulls de Willard et que, puisque ceux-ci étaient délibérément à demi affamés de manière à en faire des compétiteurs plus féroces dans les arènes de combat...

L'implication avait fait virer au verdâtre plusieurs jurés.

Des échantillons de sang prélevés sur le sol dans l'enclos, ainsi qu'un morceau de cuir chevelu recueilli dans l'intestin de l'un des chiens, suggéraient que Jeremy Wesson avait subi le même sort.

Le temps que l'avocat de la défense, Mike Gleason, achève de s'empêtrer dans le contre-interrogatoire du légiste, il était presque midi. La juge annonça une pause déjeuner jusqu'à 13 h 30, bien que Dawson doutât que quiconque dans la salle ait beaucoup d'appétit. Certainement aucun, en tout cas, qui nécessitât une heure et demie pour être comblé.

Mais à présent, ils étaient tous de retour, et le troisième témoin de la journée avait été appelé à la barre.

Pour se documenter, Dawson avait lu des articles de presse à propos du crime. Il avait dû jeter un œil aux clichés de l'ex-Mme Wesson qui accompagnaient certains comptes-rendus, mais il n'y avait pas vraiment prêté attention.

Tout à coup, il le fit.

La femme qui remonta la courte allée centrale ne ressemblait à rien de ce à quoi il s'attendait. Il avait vu les avis de recherche de Flora Stimel, et s'était imaginé que l'ex-épouse de Jeremy Wesson serait le même type de femme que la mère de celui-ci. Il s'attendait à ce qu'elle soit vulgaire, âpre et coriace.

Mais, de son ossature délicate jusqu'à la main pâle qu'elle leva

pour prêter serment, cette femme était l'exact opposé de ce qu'il s'était figuré. Elle surclassait tout le monde dans la salle, lui inclus. Lui surtout.

Elle portait une jupe ajustée couleur ivoire, avec un chemisier de la même teinte mais d'un tissu plus souple, sous une veste bleu saphir. Ses cheveux auburn étaient rassemblés en une queue-de-cheval, mais pas assez serrée pour empêcher quelques mèches égarées d'encadrer son visage. Ses seuls bijoux étaient une paire de boucles d'oreilles en diamants et une montre. Elle avait trouvé le ton juste pour une comparution en salle d'audience, ni trop coquette ni trop austère.

En tant que journaliste, il se serait de toute manière intéressé à l'ex de Jeremy Wesson. Il avait des milliers de questions à lui poser, si ce n'était pour sa propre édification, assurément pour celle de Headly.

Toutefois, la femme sur le point de témoigner éveilla en lui une tout autre sorte de curiosité, et il en fut contrarié, parce qu'il n'avait nul besoin d'une complication supplémentaire, la pire possible étant la perte de l'objectivité professionnelle dont il s'enorgueillissait.

Il maudit de nouveau Headly pour l'avoir entraîné là-dedans. Il n'avait pas voulu venir, mais il n'ignorait pas qu'il le devait. Après avoir reçu l'aguicheur SMS de son parrain, il avait préparé son sac marin. Le lendemain matin, plutôt que d'utiliser le billet d'avion pour l'Idaho qu'on lui avait donné, il s'était embarqué pour un vol à destination de Savannah.

Alors qu'il patientait dans la file d'attente pour louer une voiture, il avait appelé Harriet.

— Es-tu déjà à Boise ?

— J'ai fait un détour.

Il avait eu une vision d'elle assise à son bureau, avec de la vapeur lui sortant des oreilles.

— Je t'ai assigné un sujet, Dawson.

— J'en ai un meilleur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pour l'instant, c'est un secret.

— Où ça ?

— Je suis sur une piste.

— Bon sang, Dawson !

— Je te recontacterai.

Et il avait raccroché avant que les gens autour de lui n'entendent le flot d'invectives obscènes déversées par son haut-parleur.

Pour le moment, il couvrait ses propres dépenses, aussi avait-il

réservé une chambre dans un hôtel de catégorie moyenne du centre-ville. Après avoir pris une douche froide, il avait pillé le minibar, allumé la chaîne sportive ESPN, puis s'était installé sur le lit avec un cheeseburger commandé au service d'étage et son ordinateur portable.

Il avait parcouru les sites d'information en rapport avec le crime pour lequel Willard Strong était jugé. C'était incontestablement un cas troublant et, le temps qu'il achève ses recherches, il avait la poitrine oppressée. Il aurait voulu attribuer cette gêne au tabasco dont il avait inondé son cheeseburger. Mais il savait que ce n'en était pas la cause.

Il se demanda pour la énième fois pourquoi il avait laissé Headly l'embringer dans cette histoire. Toutefois, quand il eut décortiqué toutes les explications plausibles à sa capitulation, ne demeura plus que la vérité nue, à savoir que cela n'avait rien à voir avec Headly, et tout avec lui-même.

En vérité, il s'était quasiment lui-même mis au défi de venir, telle une sorte de thérapie.

Depuis son retour d'Afghanistan, il était incapable de se débarrasser des séquelles de cette année passée dans une zone de guerre. Elles s'accrochaient à lui telle une toile d'araignée, invisibles et pourtant aussi tenaces que l'acier. Impossible de s'en extirper.

Évidemment, il n'était certainement pas aussi atteint que Jeremy Wesson. Nul doute que le capitaine avait souffert du véritable syndrome, le SSPT, syndrome de stress post-traumatique. Lequel lui avait coûté sa famille et au bout du compte sa vie, faisant de lui le sujet idéal d'un article fort opportun et pertinent, susceptible à coup sûr d'inspirer de très fortes émotions au lecteur.

Hélas, c'était aussi un sujet que Dawson cherchait à éviter à tout prix. Il se sentait bien trop concerné.

Et il y avait aussi cet autre élément qui l'impliquait personnellement : Jeremy Wesson était-il le fils de Carl Wingert et Flora Stimel ? Ces derniers étaient-ils vraiment morts ? Lui s'en fichait. Mais pas Headly, et il se sentait, vis-à-vis de son parrain, l'obligation de faire progresser l'enquête d'au moins un pas de plus.

Alors, il était venu. Et d'un point de vue strictement journalistique, la vie de Jeremy Wesson était une véritable mine d'or. Comment aurait-il pu laisser passer l'occasion unique d'écrire l'histoire extraordinaire d'un homme qui, venu au monde comme progéniture de fugitifs recherchés par la justice, avait connu une enfance apparemment normale dans le Midwest, puis servi honorablement son pays, avant de rentrer de la guerre avec de lourdes séquelles

psychologiques et émotionnelles, pour être ensuite violemment assassiné ?

C'était la version américaine d'une tragédie grecque.

Avec cela à l'esprit pour sa première nuit à Savannah, il avait refermé son ordinateur, noyé un somnifère avec une lampée de Pepto-Bismol pour neutraliser le tabasco, puis s'était couché. Cinq minutes plus tard, il se relevait pour prendre un autre comprimé, l'avalant avec une mignonnnette de Jack Daniel's en provenance du minibar.

Il avait quand même eu le cauchemar. Deux fois.

Par conséquent, il était groggy et de méchante humeur pour le premier jour du procès de Willard Strong. Il était arrivé tôt au tribunal – non pas pour s'attribuer une place au premier rang, mais pour s'en assurer une au tout dernier près de la sortie de manière à pouvoir opérer un repli rapide et discret au cas où le besoin s'en ferait sentir.

Sitôt la séance suspendue ce jour-là, il s'était dirigé droit vers River Street, où il avait passé le reste de la soirée à écumer les bars. Des femmes y étaient disponibles, et le sexe lui aurait procuré un répit bienvenu aux pensées morbides qui le hantaient, mais il n'avait accepté aucune des invitations, subtiles ou directes, qu'il avait reçues.

Il avait noué des amitiés qui n'avaient duré que le temps d'un verre ou deux, limité les conversations à des sujets impersonnels, et fait traîner la soirée jusqu'à ce que les bars ferment et qu'il n'ait plus rien d'autre à faire que retourner à la chambre d'hôtel et à l'impitoyable oreiller où l'attendaient sueurs nocturnes et mauvais rêves.

Jusqu'à cet instant, ce procès l'ennuyait à mourir et il s'efforçait de trouver une manière élégante de se désengager de tout ce qui s'y rapportait.

L'apparition de l'ex-femme de Wesson changea la donne.

La paume gauche d'Amelia lui parut moite contre la Bible sur laquelle elle jura de dire toute la vérité. Après quoi elle monta sur l'estrade des témoins, puis s'assit.

Jackson s'approcha.

— Mademoiselle Nolan, merci de comparaître aujourd'hui. Pourriez-vous, je vous prie, décliner votre identité à la cour ?

— Amelia Nolan.

— C'est votre nom de jeune fille ?

— Oui. Après mon divorce d'avec Jeremy, je l'ai repris.

Il sourit.

— Nolan est un nom honorable dans cet État.

— Merci.

Il regarda par-dessus son épaule en direction de la table de la défense.

— Mademoiselle Nolan, reconnaissez-vous le prévenu ?

Pour la première fois depuis son entrée dans la salle d'audience, elle tourna les yeux vers Willard Strong. Assis, les épaules voûtées, il la scrutait de sous le rebord de ses sourcils proéminents. Ses cheveux étaient peignés avec soin. Il portait un costume qui paraissait trop petit d'au moins deux tailles. Si elle avait dû n'utiliser qu'un seul mot pour le décrire, elle aurait choisi bestial.

Elle confirma le reconnaître.

— Jeremy nous a présentés.

— Quand a eu lieu cette première rencontre ?

— Le 22 février 2011.

— Vous vous rappelez la date exacte ?

— C'était le quatrième anniversaire de mon fils aîné, Hunter.

— Pourriez-vous, je vous prie, préciser à la cour les circonstances de cette rencontre ?

— Jeremy et moi étions séparés. J'avais la garde temporaire de nos deux fils le temps que le divorce soit prononcé, mais j'avais permis à Jeremy de venir assister à la fête. À son arrivée, il était en compagnie de Willard et Darlene Strong.

— Vous ne les aviez jamais vus avant ?

— Non, mais je les connaissais de nom. Jeremy m'avait parlé d'eux.

— Comment les décririez-vous ce matin-là ?

— Voulez-vous dire...

— Je parle de l'état dans lequel ils se sont tous trois présentés chez vous.

— Ils étaient ivres.

L'avocat de la défense se leva.

— Objection !

— Je reformule, nuança Jackson avant que la juge ait pu statuer. Mademoiselle Nolan, avez-vous eu l'impression que tous trois avaient un peu trop bu ?

Gleason s'apprêtait à objecter de nouveau, quand la juge leva une main.

— Mlle Nolan est autorisée à répondre.

Jackson lui fit signe de poursuivre.

— J'avais déjà vu Jeremy ivre, reprit-elle. Plusieurs fois. Il n'avait pas l'alcool joyeux ni plaisant. Au contraire. Alors j'avais pris l'habitude de guetter certains signes. Quand il est arrivé, j'ai tout de suite vu qu'il avait les yeux injectés de sang. Son sourire ressemblait davantage à un rictus, et son attitude était agressive. Tous trois riaient. (Elle marqua un temps d'arrêt, mais ne put songer à aucun autre mot pour les décrire adéquatement.) Ils riaient comme des ivrognes et de manière totalement inappropriée.

— Quelle heure était-il ?

— La fête était programmée pour midi. Ils sont arrivés un peu avant.

— Avez-vous fait remarquer à M. Wesson ces signes manifestes d'ébriété ?

— Oui.

— Vous a-t-il donné une explication ?

— Il a dit qu'ils revenaient directement de leur propre fête, et qu'ils avaient fait la « bringue » toute la nuit.

— Ils ? Lui, M. Strong, et la femme de M. Strong ?

— Objection ! Le procureur influence le témoin.

Jackson prit note de la décision de la juge en faveur de l'objection de Gleason, mais il avait eu le temps de transmettre son point de vue au jury : la petite fête en question s'était déroulée exclusivement entre eux trois.

Du coin de l'œil, Amelia vit Willard Strong marmonner quelque chose à son avocat. Gleason secoua la tête avec sévérité comme pour lui enjoindre de se taire. Conjecturer ce qu'il avait pu dire la fit frémir ; elle doutait que cela ait été flatteur pour elle.

Jackson poursuivit.

— Je crois que le jury conviendra que nous avons établi que le défendeur, sa femme, et votre mari, dont vous étiez séparée, se sont présentés ivres à la fête d'anniversaire de votre fils. Pouvez-vous dire à la cour ce qui s'est passé ensuite ?

Elle se projeta de nouveau dans la scène, revit l'insolent rictus de Jeremy.

— J'ai demandé à Jeremy de partir. D'autres invités étaient déjà arrivés. Ils se trouvaient dans la cour sur le côté de la maison. J'étais embarrassée pour Jeremy, et pour moi-même.

— Comment a-t-il réagi à votre requête ?

— Il est devenu agressif. Il a dit qu'il avait le droit de voir son fils

le jour de son anniversaire, et que je ne l'en empêcherais pas.

Gleason sauta sur ses pieds.

— J'objecte, Votre Honneur. En quoi ce témoignage est-il pertinent au procès ?

— J'y viens, contra posément Jackson.

— Objection rejetée, décréta la juge, avant de demander toutefois à Jackson d'accélérer le mouvement.

Hochant la tête, il se tourna de nouveau vers Amelia.

— Par souci de brièveté, et par égard pour la patience limitée de la défense, pourriez-vous nous dire comment cette confrontation s'est terminée ?

— J'ai dit à Jeremy qu'il n'était pas en état d'être en compagnie d'enfants. Ou de quiconque, d'ailleurs. Je lui ai ordonné de partir. Il a refusé, alors j'ai menacé d'appeler la police. Et aussi d'obtenir une ordonnance restrictive pour l'empêcher d'approcher nos fils.

— Quelle a été sa réaction à cette menace ?

— Il m'a injuriée, traitée de tous les noms. Il a rétorqué que nos fils étaient sa chair et son sang et que rien ne pourrait l'empêcher d'être avec eux. Il a fait une terrible scène.

Les copains de maternelle de Hunter, leurs parents, Hunter lui-même avaient entendu Jeremy crier ces obscénités, et étaient venus voir ce qui se passait. Jamais elle n'oublierait la peur, dans les yeux de son fils, lorsqu'il avait vu son père vitupérer ainsi. Grant, son plus jeune, n'avait qu'un an et demi à l'époque. Il s'était mis à pleurer.

Amelia baissa les yeux sur ses mains froides, moites, qu'elle avait inconsciemment crispées sur ses genoux. Elle se força à les desserrer, se remémorant que ses fils n'auraient plus jamais à craindre Jeremy.

— Mademoiselle Nolan ?

Elle releva la tête, carra les épaules.

— Mademoiselle Nolan, répéta Jackson, que faisaient Willard et Darlene Strong pendant que se déroulait cette scène ?

Elle risqua un regard en direction de la table de la défense, et absorba de plein fouet l'animosité de Strong.

— M. Strong aiguillonnait Jeremy.

— Pourriez-vous être plus précise ?

— Il disait des choses comme : « Darlene n'y couperait pas si elle me parlait comme ça ! »

— Insinuait-il qu'elle souffrirait physiquement ou que...

— Objection, Votre Honneur ! se plaignit Gleason. Le procureur influence une fois encore le témoin !

— Retenue.

Jackson s'excusa, avec hypocrisie, songea Amelia, puis se tourna vers elle.

— Vous souvenez-vous d'une menace spécifique que M. Strong aurait faite à sa femme ?

Elle ferma un instant les yeux. Quand elle les rouvrit, elle regarda directement les jurés.

— Jeremy m'avait agrippé le bras. Juste là.

Elle plaça une main sur son biceps.

— Il me secouait. M. Strong a dit : « Tu la laisses s'en tirer un peu trop facilement. Si Darlene me menaçait comme ça, ce serait la dernière chose qu'elle ferait ! »

La déclaration créa un grand blanc dans la salle. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que l'assistance reprenne sa respiration. Des pieds remuèrent, des vêtements bruissèrent tandis que les auditeurs se repositionnaient sur les bancs ; quelqu'un toussa.

Dawson remarqua qu'il en allait de même avec les jurés. Ils avaient paru cloués sur place par Amelia Nolan, ou du moins son histoire. Lem Jackson n'était pas idiot : il exploita la tension en regardant chacun d'eux dans les yeux avant de retourner à la table du procureur, où il prit un bloc-notes et en feuilleta les pages, comme en quête d'une référence. Dawson douta qu'il en ait besoin. C'était plutôt un artifice pour gagner quelques secondes le temps que la déclaration très pertinente de son témoin s'enracine dans l'esprit des jurés.

Avant qu'il ait pu poser une autre question, Amelia Nolan demanda un verre d'eau. Pendant qu'elle s'accordait cette brève pause, la juge invita tout le monde à se lever pour s'étirer un peu. Dawson en profita pour écrire deux SMS. Le premier à Headly.

L'ex de Wesson témoigne. Très efficace. Alors, ce Viagra ? Je veux des détails salaces !

Le second fut envoyé à une enquêtrice qui travaillait pour Newsfront depuis la publication du tout premier numéro trente ans plus tôt. Elle était décharnée, revêche, et sentait toujours les cigarettes qu'elle affirmait ne plus fumer, mais Dawson se fiait à sa rapidité, sa précision, et plus que tout sa discrétion. Chaque Noël, il la soudoyait avec une boîte de cerises au chocolat de deux kilos et une caisse de vin tout aussi sirupeux.

Glenda chérie : Amelia des Nolan de Géorgie ? Pourquoi

« honorable » ? Faits souhaités aussi vite que possible, stp.

SMS auquel il ajouta, à l'aide d'une application, des fleurs et des petits cœurs.

À peine pressa-t-il la touche « Envoyer » que la juge abattit son marteau et enjoignit à tous ceux qui s'étaient levés de se rasseoir. Quand tout le monde fut en place, elle pria Jackson de reprendre son interrogatoire.

Le procureur était prêt. Reposant son bloc-notes, il s'approcha du box du témoin. Quand il s'adressa à cette dernière, son ton était lugubre.

— Mademoiselle Nolan, comment cette scène que vous venez de décrire s'est-elle terminée ?

— Un des autres parents a contacté le 911.

— Et ils ont réagi ?

— Deux officiers de police sont arrivés quelques minutes plus tard. Mais Jeremy et les Strong étaient déjà partis.

— Sans autre incident ?

— Grant pleurnichait. Hunter était blotti contre l'un des pères présents. Je crois que leur réaction terrifiée a perturbé Jeremy. Et il était conscient que tout le monde avait été témoin de la violence avec laquelle il m'avait saisi le bras et secouée. Je pense qu'il a peut-être eu honte. Enfin, je suppose. Je n'en sais rien. En tout cas, il m'a lâchée. Quand M. Strong lui a dit qu'il devrait agir pour, je cite, « me faire fermer ma grande gueule », Jeremy lui a rétorqué de fermer la sienne et de s'occuper de ses affaires. Avec un juron. Puis il a ouvert la porte et poussé M. Strong sous le porche. M. Strong l'a insulté, et je crois qu'il aurait riposté si...

— Objection !

— Retenue.

— M. Strong a-t-il riposté à la poussée de M. Wesson ?

— Non, il titubait trop. Il a trébuché sur les marches et failli tomber. Jeremy a alors agrippé la main de Mme Strong pour l'entraîner dehors avec lui. Les deux hommes se sont dirigés vers la voiture de Jeremy, garée au bord du trottoir, sans cesser de se bousculer l'un l'autre. J'ai fermé la porte et n'ai plus rien vu. Quand la police est arrivée, ils n'étaient plus là.

Jackson retourna à sa table afin de consulter de nouveau ses notes, probablement sans la moindre nécessité, cette fois encore. Il accordait ainsi un moment de répit à son témoin, et permettait au jury d'imaginer la scène et l'antagonisme qui, manifestement, existait entre

les deux prétendus amis.

Amelia Nolan prit une gorgée d'eau. Même du fond de la salle, là où il était assis, Dawson put voir que sa main tremblait.

En retournant vers elle, Jackson fourra les siennes dans son pantalon, les sourcils froncés, l'air chagrin, comme s'il regrettait la direction qu'allait prendre son interrogatoire.

— Mademoiselle Nolan, c'était là votre première rencontre avec Willard Strong, mais il y en a eu une autre, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quand était-ce ?

— Le 3 mai, l'année dernière.

— Une fois encore, vous vous rappelez la date exacte ?

— Oui.

Elle baissa la tête, ce qui fit tomber une mèche égarée sur sa joue. Distraitement, elle la ramena derrière son oreille. Dawson se demanda si c'était un geste nerveux, dû aux circonstances, ou si c'était chez elle une habitude inconsciente. Il pariait plutôt sur la dernière option.

— Mademoiselle Nolan, pourquoi vous rappelez-vous cette date avec une telle clarté ?

Quand elle releva la tête pour répondre à la question, Dawson s'aperçut que, tout comme la majorité de l'audience, l'accusé inclus, il s'était penché en avant, dans l'expectative.

Elle se racla délicatement la gorge.

— C'était le jour où Mme Strong et Jeremy ont disparu.

3

Jackson lui demanda de décrire ce jour-là.

— Il a commencé comme n'importe quel autre jour de la semaine. J'ai déposé les garçons à la maternelle de l'église épiscopale Saint-Thomas et ensuite, je suis allée travailler.

— Vous êtes employée au musée de la Guerre Collier, n'est-ce pas ?

— J'y suis conservatrice. Ma spécialité est la guerre de Sécession.

— C'est un emploi à plein temps ?

— Oui, mais le musée m'accorde beaucoup de flexibilité, ce dont j'ai besoin en tant que parent isolé.

— Ce 3 mai, est-ce que quoi que ce soit d'inhabituel a pu vous

laisser présager ce qui allait se produire ?

— Rien. Jusqu'à ce que je reçoive un appel de l'école. À 13 heures environ. Le directeur du musée, George Metcalf, et moi-même, étions dans son bureau.

— *Parce que, George, c'est n'importe quoi !*

— *Faites-moi plaisir, Amelia.*

— *Ça n'a aucune valeur. Que ce soit sur le marché ou pour le musée.*

— *C'est possible.*

— *Pas « possible ». C'est le cas !*

— *OK. Ce n'est guère plus qu'une babiole. L'armée confédérée en a distribué des centaines...*

— *Des milliers.*

— *Des milliers. Mais cette médaille a de la valeur aux yeux de Patterson Knox. Elle est conservée dans la famille depuis son arrière-arrière-arrière-je sais plus quoi, et il porte le nom de cet ancêtre-là. Je n'ai pas besoin de vous rappeler...*

— *Mais vous allez le faire...*

— *... Que Patterson Knox nous a fait don de plus de cent mille dollars l'année dernière. Mme Knox siège...*

— *Au comité de direction. Je ne suis pas stupide, George. C'est juste que vous et moi abordons ces questions sous des angles différents. En tant que conservatrice, mon rôle est de préserver la probité du musée.*

— *C'est également ma priorité.*

— *Certes, mais en tant que directeur, vous devez aussi vous plier aux exigences de ceux qui maintiennent nos portes ouvertes. Alors qu'exposer de la camelote de manière à s'assurer qu'un important donateur continue à donner m'exaspère !*

— *Je vous comprends, mais...*

— *Peu importe. Je sais reconnaître une impasse quand j'en vois une. Je ne m'avoue pas vaincue, mais de toute évidence, il est inutile de poursuivre ce débat, que vous aviez me semble-t-il gagné d'avance. Cependant, il me fallait essayer.*

— *Je n'en attendais pas moins de vous. Trouvez une place dans un coin pour la médaille de M. Knox.*

— *Avec une plaque de laiton éclairée louant la générosité de ces chers bienfaiteurs ?*

— *Une petite suffira.*

Poursuivant son témoignage, elle dit :

— Nous venions juste de conclure notre entretien quand mon portable a sonné. J'ai reconnu le numéro de l'école et aussitôt répondu. C'était Mme Abernathy, la directrice. Elle était extrêmement contrariée.

— Pourquoi ?

— Un homme avait fait irruption dans son bureau et...

— Objection ! Ouï-dire.

Lem Jackson contra l'objection. La juge statua en sa faveur, et Amelia fut priée de reprendre.

— L'homme exigeait de savoir si Jeremy était venu à l'école ce jour-là. Ce n'était pas le cas, mais Mme Abernathy a eu beaucoup de mal à l'en convaincre. Finalement, il est parti, mais seulement après qu'elle l'a menacé d'appeler la police.

Jackson rappela au jury que Mme Abernathy avait fait la même déclaration un peu plus tôt, et qu'elle avait identifié l'homme en colère comme étant Willard Strong. Il demanda ensuite à Amelia s'il était dans les habitudes de son ex-époux de rendre visite à Hunter et Grant à l'école.

— Non. À ma connaissance, il ne s'y était jamais rendu, pas même les jours de visite officiels. Notre divorce avait été prononcé. À cause de l'incident à l'anniversaire, ses visites aux garçons étaient supervisées. Il en éprouvait beaucoup de ressentiment, et espérait faire lever cette restriction, mais en attendant, il y adhéraît.

— Cet appel de la directrice vous a-t-il alarmée, mademoiselle Nolan ?

— C'est le moins qu'on puisse dire. Quand elle m'a décrit l'homme, j'ai su que c'était Willard Strong. Mon premier réflexe a été de me rendre immédiatement à l'école. Mais Mme Abernathy m'a assuré que Hunter et Grant se trouvaient en sécurité dans son bureau, et qu'ils ne savaient rien de l'incident. Néanmoins, je tenais à les voir et à vérifier en personne qu'ils allaient bien. Mme Abernathy m'a proposé de me les ramener elle-même à la maison. J'ai aussitôt quitté le musée pour aller l'y retrouver.

— Avez-vous parlé à quelqu'un ?

— J'ai tenté de joindre Jeremy. Je voulais savoir ce qui se passait. Mais mes appels répétés sur son portable ont atterri droit sur sa messagerie. J'ai aussi essayé son lieu de travail. On m'a répondu qu'il s'était fait porter malade le matin. Personne à l'entreprise de construction ne l'avait vu ou ne lui avait parlé depuis la veille.

— Vous êtes donc rentrée chez vous ?

— C'est exact.

Le musée n'était pas très loin de sa maison de ville, mais le trajet lui parut prendre une éternité. Les rues lui étaient familières, aussi put-elle y conduire sans trop avoir à se concentrer. Mais cela ne fit qu'encourager son esprit à ressasser d'effrayantes pensées. La relation de Jeremy avec Willard et Darlene Strong était manifestement instable, et la perspective qu'elle puisse mettre en danger ses fils de quelque manière que ce soit lui était insoutenable.

Lui faudrait-il obtenir une ordonnance restrictive, tout compte fait ? Devrait-elle en appeler au juge des affaires familiales pour dénier à Jeremy tout droit de visite jusqu'à ce qu'il règle ses problèmes ? Peut-être qu'une mesure aussi drastique lui servirait d'électrochoc et lui ferait comprendre à quel point son attitude était devenue autodestructrice. Peut-être que le priver de ses fils l'inciterait à entreprendre un traitement, une thérapie, avant qu'il ne gâche complètement sa vie.

Telles étaient ses réflexions quand elle bifurqua sur Jones Street, qui avait l'air si tranquille, avec ses énormes chênes verts dont les frondaisons dispensaient une ombre bienvenue aux trottoirs déformés par leurs racines.

Après avoir déménagé de la maison où les garçons et elle avaient connu de si mauvais moments, elle avait loué cette maison de ville. Clôturée par un mur, la cour permettait aux garçons de jouer en toute sécurité. Les voisins veillaient les uns sur les autres. Jusqu'à ce qu'elle décide de l'endroit où elle souhaitait s'installer, c'était une solution provisoire confortable et pratique.

À sa profonde déception, Mme Abernathy n'était pas encore arrivée. Elle remonta l'étroite allée de coquilles d'huîtres broyées et passa derrière la bâtisse jusqu'à sa place de parking. Elle bondit hors de l'habacle, gravit les marches du perron, puis déverrouilla la porte de service, qui ouvrait directement sur la cuisine. L'alarme se déclencha. Elle lui parut inhabituellement stridente, et il lui fallut trois frustrantes tentatives avant de taper la séquence de chiffres adéquate pour l'arrêter.

Quand elle se tut, ses oreilles continuèrent à résonner – l'unique son qu'elle entendait dans le silence sinistre qui régnait dans la maison. Tous ses sens lui paraissaient anormalement aiguisés. Pas un bruit, pas un mouvement ne venait troubler le calme du foyer. Cette absence d'agitation était profondément dérangement. Elle préfigurait le vide que serait sa vie sans ses fils.

L'exubérance de deux enfants d'âge préscolaire, qui parfois l'éreintait, était à présent ce dont elle se languissait cruellement. Elle aspirait à

entendre leur rire, à humer leur odeur de petit garçon, à sentir leurs corps tièdes contre sa poitrine et la trace humide de leurs baisers sur ses joues.

Elle gagna l'évier, ouvrit le robinet, et prit un verre sur une étagère. Elle le remplit d'eau, puis le vida d'un trait. Songeant que la directrice devait sûrement avoir eu le temps d'arriver, à présent, elle jeta un coup d'œil à la pendule au-dessus de la cuisinière puis, pensant avoir entendu une voiture dans la rue, se retourna.

Quand le verre lui échappa des mains, il se brisa au sol, projetant des tessons sur ses pieds et ses jambes.

Willard Strong se tenait à moins d'un mètre d'elle. Il portait un fusil à double canon en travers de son torse, de l'épaule à la hanche, une main sur la crosse, l'autre sur les canons.

— Si vous criez, je vous tue.

La porte de service était grande ouverte. Posément, il tendit la main derrière lui et la referma.

Amelia rentra les lèvres, inspira profondément par le nez, retint son souffle cinq secondes, puis le relâcha lentement.

Jackson la dévisagea avec inquiétude.

— Avez-vous besoin d'un moment, mademoiselle Nolan ?

Elle secoua la tête, murmura :

— Non, je vais bien.

Ce n'était pas le cas, mais avec un peu de chance, personne dans la salle ne la démasquerait. Elle ne voulait plus de délai supplémentaire dans ce procès. Elle voulait en finir, et enfin reprendre le cours de son existence.

C'était à peine si elle se souvenait d'un temps où elle exerçait un contrôle total sur sa vie et pouvait prendre des décisions sans y insérer le facteur Jeremy d'une manière ou d'une autre. Il était hors de son existence depuis plus d'un an et pourtant, il dominait toujours ses pensées, et dictait la manière dont elle passait ses journées. Mais quand elle en aurait fini avec tout ça...

— Ce sont les paroles exactes de M. Strong ? insista Jackson. « Si vous criez, je vous tue » ?

Recentrant ses pensées, elle le confirma.

— Vous êtes-vous sentie en danger imminent ?

— Oui. La menace paraissait réelle. Il me regardait fixement, respirait fort. Ses doigts se crispaient et se décrispaient autour des canons. Il avait l'air affolé. Furieux. J'ai craint pour ma vie.

Jackson laissa ce constat s'imprégner tandis qu'il s'approchait de

la table où les preuves, déjà présentées, étaient exposées.

— Est-ce le fusil qu'il a apporté avec lui chez vous ?

Il ramena le fusil jusqu'au box des témoins afin qu'elle puisse l'inspecter.

— Ça y ressemble. Je me souviens du motif gravé sur la crosse.

Jackson demanda à ce que le greffier consigne qu'elle avait identifié la preuve A, le fusil avec lequel Darlene Strong avait été tuée d'un tir en pleine poitrine.

Alors qu'il remplaçait l'arme sur la table, il s'enquit :

— Le défendeur vous a-t-il dit autre chose ?

— Il a demandé si mon mari était là. Je lui ai répondu que non, et que Jeremy n'était plus mon mari. Il a dit : « Mais elle est toujours ma femme, et il la... » (Elle coula un regard en direction du jury, avant d'achever :) ... « Il la baise. » J'ai précisé que je n'en savais rien, que ça ne me regardait pas, et que quoi qu'il se passe entre eux, Jeremy ne viendrait pas chez moi.

— Qu'a-t-il répondu à cela ?

— Il a ri. Avec mépris. Il a traité Jeremy de trouillard et dit : « Peut-être que si, maintenant qu'il sait que je suis au courant. Vérifions. »

Elle marqua un temps d'arrêt pour essuyer ses paumes moites sur sa jupe.

— Il m'a prise par le bras.

Elle expliqua comment il l'avait rudement menée à travers la maison, fouillant chaque pièce des deux niveaux en quête de Jeremy, restant sourd à ses affirmations répétées que Jeremy ne viendrait jamais se réfugier sous son toit.

— Le temps que nous redescendions, il était encore plus en colère et frustré qu'au début. Il transpirait abondamment, et jurait comme un charretier.

Elle s'interrompit, s'attendant à une objection de la part de l'avocat de Strong, lequel, assis et parfaitement immobile, la contemplait d'un regard fixe comme s'il était en train d'échafauder sa contre-attaque. Celui de Strong était malveillant. Elle reporta promptement le sien sur Jackson, qui demanda :

— Vous retenait-il encore ?

— Oui. J'ai cru que c'était là qu'il allait me tuer. Mais ensuite... (Elle déglutit, se remémorant la terreur qui l'avait saisie.) ... ensuite nous avons entendu une voiture s'arrêter devant la maison. Des portes claquer. Tout excités, mes fils riaient, criaient et m'appelaient tout en

accourant. J'ai entendu Mme Abernathy les avertir d'être prudents sur les marches.

— Qu'a fait M. Strong quand il les a entendus ?

— Il a commencé à se diriger vers la porte d'entrée.

— Était-elle verrouillée ?

— Oui, mais j'avais peur qu'il l'ouvre, et mes fils seraient juste là, de l'autre côté. Ou qu'il tire à travers.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je me suis braquée, et j'ai tenté de lui en barrer l'accès.

— Vous vous êtes placée entre lui et la porte ?

Elle hocha la tête.

— Ce n'était pas réfléchi, pas même planifié. J'ai juste réagi.

— Vous avez réagi à ce que vous perceviez comme un danger mortel pour vos enfants ?

De nouveau, elle déglutit péniblement.

— Oui. Je l'ai supplié de les épargner. À ce moment-là, j'étais au bord de l'hystérie, folle d'angoisse. Je lui ai demandé ce qu'il allait faire. Il m'a repoussée avec tant de force que je suis tombée à terre. J'étais terrifiée à l'idée qu'il fasse exploser la porte.

Elle tourna la tête en direction de l'accusé au regard noir, puis déclara calmement :

— Mais il n'en a rien fait.

Non sans espérer que, en dépit de sa férocité, et de l'animosité avec laquelle il la dévisageait, Willard Strong savait à quel point elle lui était reconnaissante d'avoir épargné la vie de ses enfants.

— Qu'a-t-il fait, mademoiselle Nolan ?

Elle reporta son regard sur Jackson.

— Il m'a contournée, a retraversé la cuisine, puis est sorti par la porte par laquelle il était entré.

— Quand vous lui avez crié : « Qu'allez-vous faire ? », vous a-t-il répondu ?

Elle humecta ses lèvres sèches, puis regarda en direction des douze personnes qui décideraient de la culpabilité ou de l'innocence de Willard Strong.

— Il a dit : « Les trouver, et quand ce sera fait, les buter. »

Lemuel Jackson était suffisamment chevronné pour savoir quitter la partie tant qu'il avait l'avantage. Il annonça à la juge qu'il n'avait plus d'autres questions à poser à Mlle Nolan.

La juge consulta les deux juristes. Le contre-interrogatoire prendrait vraisemblablement un certain temps. Comme il était déjà tard, et qu'un week-end férié s'annonçait, ils décidèrent d'ajourner le procès et de reprendre après le Labor Day¹. La juge invita Amelia Nolan à descendre de l'estrade des témoins. Un huissier l'escorta au travers d'une porte latérale.

— L'avocat de la défense sera prêt à procéder au contre-interrogatoire de Mlle Nolan quand nous nous retrouverons mardi matin à 9 heures. Profitez bien de votre week-end férié.

Elle abattit le marteau. Dawson fut le premier à sortir de la salle d'audience.

Quelques minutes plus tôt, son portable avait vibré, signalant l'arrivée d'un message. Il dénicha un endroit relativement tranquille dans le couloir, puis l'afficha. Il était de Glenda, l'enquêtrice, qui lui demandait de la rappeler. Il s'empressa de composer son numéro, désireux de profiter de son assistance tant qu'elle était d'humeur clémente.

Sitôt qu'elle répondit, il lança :

— As-tu finalement décidé de m'épouser ? Je t'en supplie, dis que tu acceptes mes innombrables demandes.

— Va te faire foutre, Dawson ! rétorqua-t-elle avec humeur.

— Avec toi ? Quand tu veux. Dis-moi juste où et quand.

Elle ricana, mais il décela l'un de ses rares sourires derrière.

— Tu es prêt ?

— Vas-y.

— Amelia Wesson née Nolan est la fille du défunt député Beekman Davis Nolan – il utilisait Davis – représentant de sa circonscription pendant trente-deux ans.

— Hein ?

— Si tu avais été attentif, tu en aurais entendu parler. Il a siégé à trop de comités et de conseils consultatifs pour tous les lister, et présidé une audience du Congrès en 1994 puis une autre en 1998. Un projet de loi sur la sécurité publique porte son nom, parce qu'il l'a écrit et présenté. Il était apprécié et admiré des deux côtés de l'aile.

— Duquel était-il ?

— Il était originaire d'un État d'ordinaire républicain, mais il ne suivait pas toujours la ligne du parti. Il était sans conteste patriote, mais il ne mâchait pas ses mots pour autant à l'encontre des conservateurs jusqu'au-boutistes, surtout vis-à-vis des questions de liberté individuelle. IVG. Mariage gay. Ce genre de trucs.

— Des ennemis ?

— Il était critiqué. Mais ses conceptions un peu plus libérales lui avaient aussi valu des admirateurs en face. Au fond, c'était l'un de ces oiseaux rares en voie d'extinction en politique : un homme intègre. Jamais il ne se laissait influencer par les lobbys ni ne reniait ses convictions. Son héros était Jefferson, qu'il citait beaucoup. Au fait, veux-tu mêler Harriet la Harpie à tout ça ?

— Pas encore.

— C'est bien ce que je me disais. Elle te traite de tous les noms.

— Ça doit être à cause de cette vanne au sujet de ses huit kilos de trop.

Glenda gloussa.

— Méfie-toi : à en croire la rumeur, elle pratique le vaudou. Tu sais ce qu'elle a fait aujourd'hui ? Le portrait de son prédécesseur, celui accroché dans le hall. Elle l'a fait décrocher ! Elle dit qu'il n'est plus là, et qu'une nouvelle direction est en place. Comme si on avait besoin qu'elle nous le rappelle ! La garce !

Dawson partageait son sentiment, mais il était préférable, pour son état d'esprit, qu'il en entende le moins possible sur Harriet. Il redirigea la conversation sur Nolan.

— Et notre député, qu'en est-il de sa vie privée ?

— Irréprochable. Veuf dans les années 1990. Ils étaient mariés depuis le déluge, et il ne s'est jamais remarié. Aucun scandale. Aucune fille à moitié à poil aperçue sortant de son bureau ou de garçonnet dans sa douche. Buveur mondain, non-fumeur. Sur le papier, c'était un saint.

— Quoi que ce soit sur la fille ?

— Amelia. Second prénom Ware. Ces noms du Sud me tuent ! marmonna-t-elle en aparté. Née en mai 1981, ce qui lui fait...

— Trente-deux.

— Je sais faire une soustraction ! rétorqua Glenda. A fait ses études à Vanderbilt. Active dans plusieurs organisations du campus. A pris sur elle de lancer une collecte de vêtements et de nourriture au bénéfice des victimes d'un ouragan en Alabama et s'est elle-même déplacée pour veiller à ce que les dons arrivent bien à destination. Couverture médiatique nationale, bla-bla-bla. Licence d'histoire mention très bien. A passé son master tout en travaillant pour un musée de Boston. Puis deux ans dans un autre à Baltimore. Mais quand son père s'est retiré de la vie politique...

— Sais-tu pourquoi ?

— Aucune raison précise. Il a juste déclaré qu'il ne se présenterait pas pour un nouveau mandat. Rien de notable ou de suspect. La lassitude, je suppose. Il approchait les soixante-dix ans.

— OK.

— Bref... où en étais-je ?

— Quand son père s'est retiré...

— Exact. Elle est revenue à Savannah pour devenir son assistante. Elle lui servait de secrétaire, de conseillère pour ceci et cela. Tous deux parrainaient des collectes de fonds pour de nombreuses œuvres de charité.

— Était-elle mariée à Jeremy Wesson alors ?

— Voyons voir... oui, il y a un chevauchement de quelques années. Le père est mort début 2010. Mme Wesson travaille aujourd'hui...

— Elle se fait appeler Nolan.

— ... Comme conservatrice au...

— Musée de la Guerre Collier. Spécialité...

— Écoute, si tu es si malin que ça, pourquoi m'as-tu fait enquêter sur toutes ces infos à la con ? Infos que, entre parenthèses, tu aurais pu dénicher toi-même !

— Sauf que je suis empoté, et toi habile.

— Habile, mon cul ! Tu ne veux tout simplement pas perdre de temps avec ça !

— Je ne veux tout simplement pas perdre de temps avec ça, admit-il.

— Ton temps a plus de valeur que le mien ?

— Non, tu n'as pas de prix, et je ne pourrais me passer de toi. Tu le sais.

— Ouais, ouais, marmonna-t-elle. J'ai des clichés de Mlle Nolan. Elle mérite au moins un huit.

— Plutôt un neuf. Et demi.

— Dawson, je jure devant Dieu que tu as intérêt à ne pas m'avoir fait faire tout ça rien que parce que tu en pincas pour la dame. Je ne suis pas un service de rencontres !

— Je le jure, c'est de l'info de contexte cruciale pour un article.

— Un article dont tu ne veux pas informer Harriet.

— Pas encore.

Regardant autour de lui, il s'aperçut que le couloir s'était quasiment vidé. Il devait se dépêcher, mais il avait encore quelques questions pour Glenda, et il craignait, s'il ne les lui posait pas tant

qu'elle était relativement bien disposée, de se retrouver le bec dans l'eau.

— Une adresse actuelle ?

— La dernière connue est Jones Street à Savannah.

Étant donné ce qui s'y était produit, il doutait qu'elle y vive encore.

— Où résidait le père ?

Glenda le lui indiqua.

— Un des sites en avait des photos. Chênes centenaires dégoulinants de mousse espagnole. Colonnes blanches. Vaste véranda. Le classique Tara².

— Habitée ces temps-ci ?

— J'en sais rien.

— Essaie de le savoir. Et de dénicher son adresse actuelle.

— Nous sommes à la veille d'un week-end férié, figure-toi !

— Mais tu m'adores. Tu le sais bien.

— Dans tes rêves !

Avec un rictus, il prit la direction de la rangée d'ascenseurs.

— Tout ce que tu pourras dénicher d'autre sera grandement apprécié. SMS, appel, courriel. À n'importe quelle heure.

— J'ai aussi une vie, tu sais, même si elle craint !

— Dernière chose : comment est mort Nolan ?

— Ah, enfin ! J'attendais que tu le demandes !

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai gardé le meilleur pour la fin.

Journal de Flora Stimel, 23 janvier 1978

Aujourd'hui a été horrible, parce que Carl s'est fâché contre moi.

J'aurais pas dû le contrarier. Il est pas dans son assiette ces jours-ci, et je sais que c'est à cause des armes qu'on devait avoir et qu'on a pas eues. Des dealers cubains ont agité leur fric (je suppose qu'ils en ont beaucoup, parce que tout le monde ici à Miami a l'air défoncé !) et le type qui était supposé nous les vendre les a vendues aux Cubains à la place. Ça a mis Carl en rogne, et depuis trois jours, il est d'une humeur de chien.

Il voulait trouver les Cubains, les tuer, et récupérer les armes, mais Qwerty (comme le clavier, je connais toujours pas son vrai nom) l'en a dissuadé. Il a dit que c'était de la folie de déconner avec les Cubains, parce qu'ils te tranchent la gorge en un clin d'œil ! Carl a rétorqué que s'il tirait le premier les Cubains auraient pas le temps de lui trancher la gorge. Il était déchaîné.

Mais Qwerty a dégouté de la super bonne herbe (probablement achetée aux Cubains) et ça a un peu calmé Carl.

Au moins, Qwerty et moi, on a pu le raisonner pour ce qui était de se venger.

Je voulais pas entrer en guerre contre les Cubains ou n'importe qui. J'ai toujours peur pour la sécurité de Jeremy. Chaque fois que j'en parle à Carl, il rit et dit que personne osera porter la main sur son gosse. Mais je crois pas que les Cubains auraient peur de Carl, et peut-être qu'au fond de lui il le sait, parce qu'il en a tué aucun.

C'est peut-être même pour ça qu'il est furax. Il s'ennuie, c'est tout. Depuis ce coup à la banque en Louisiane où Jim s'est fait tirer dessus, on se tient à carreau. Aux nouvelles, ils ont dit que le braqueur était mort sur place, abattu par la police. Mais Carl croit pas que les journalistes disent vrai. Il les appelle les pantins parce qu'ils font que répéter ce que les flics et les politiciens veulent faire avaler à ces moutons du public.

Carl dit que si Jim a survécu même quelques petites minutes après la fusillade, il a pu parler, et leur dire quelque chose sur nous. Alors on s'est planqués dans un terrain à caravanes dans le Mississippi avec un type que Jim connaissait pas. Comme ça, même s'il nous avait balancés, on était à l'abri.

J'étais contente de pas être en cavale, parce que Jeremy et moi, on avait tous les deux le nez qui coulait. Sa toux était pire que la mienne, c'que ma grand-mère, elle appelait le croup. L'emmener chez le docteur était hors de question. J'ai même pas demandé à Carl si on pouvait, parce que je savais sa réponse.

Le type qui nous a logés dans sa caravane, Randy, ne jure que par Carl. C'est son héros. Il a été gentil avec nous même avec la toux de Jeremy, qui a dû l'empêcher de dormir tout comme Carl et moi. C'est peut-être ça, plutôt que la gentillesse, qui lui a fait acheter un flacon de sirop pour la toux pour Jeremy sans même que je demande.

Au bout de quelques jours, Jeremy s'est senti mieux. Il s'est arrêté de trembler et de pleurnicher, et a commencé à manger. Heureusement, parce que Carl avait décidé qu'il était temps de se remettre en route. On est partis en voiture jusqu'en Floride, et on l'a traversée jusqu'ici. Le sixième sens de Carl lui disait que l'agitation était retombée et qu'on pourrait y rester pendant un moment.

Miami est pas trop mal, je suppose, mais j'aime pas cette maison. Les souris paraissent se fiche de moi rien que pour prendre la peine de poser des tapettes. Je les entends claquer toute la nuit. Je déteste ce bruit ! Je sais que le matin je vais devoir vider les pièges de leurs petits cadavres tout mous. J'ai beau détester les entendre détalé dans le noir, j'aime pas les voir mortes. Et même si j'en attrape plein, y en a toujours dix de plus pour les remplacer. Et les cafards sont presque aussi gros qu'elles !

J'aime pas non plus la copine de Qwerty. Elle est maligne et sournoise. Elle me rappelle un chat qu'on avait quand j'étais petite. Il s'était fait arracher un œil, et ça, déjà, ça me faisait peur. Il me sautait toujours dessus sans prévenir, et ça me fichait carrément la trouille. J'étais contente le jour où il a rampé sous la maison pour aller y crever.

En tout cas, cette fille fait sa crâneuse, surtout devant Carl. Le pire, c'était hier, quand Jeremy a renversé un flacon de vernis pendant qu'elle se peignait les ongles de pied. Y a juste eu une goutte de tombée avant que je le redresse. Mais elle lui a pincé le bras en tordant la peau si fort qu'il a eu vraiment mal. Je lui suis tombée dessus comme une furie, et les hommes ont dû nous séparer. Je crois que si Carl m'en avait pas empêchée, je l'aurais tuée.

Le pincement a laissé un bleu sur le bras du petit, et ça a aussi mis Carl en rogne. Son humeur a fait qu'empirer ensuite, alors aujourd'hui, quand il m'a vue avec l'appareil photo, il a piqué une crise.

C'était un vieux polaroid que j'avais trouvé dans un placard où j'installais une tapette. Qwerty a dit que je pouvais m'en servir pour prendre des photos de Jeremy. Carl a jamais voulu qu'on en prenne, mais j'en voulais au moins une de Jeremy bébé.

Je crois que c'est l'odeur qui m'a trahie. Les produits chimiques à l'intérieur puent un peu quand on tire sur la photo pour la sortir. Carl s'est rué dans la pièce comme un fou et m'a prise la main dans le sac. Il m'a arraché

l'appareil, et l'a cogné contre le rebord de la table de la cuisine jusqu'à ce qu'il tombe en morceaux.

À cause de tout ce raffut, Jeremy a eu peur et s'est mis à hurler. Carl a déchiré la photo que j'avais prise et m'a crié de plus jamais en prendre.

Après ça, Qwerty a dit qu'il était peut-être temps qu'on parte.

C'est décidé, on se tire demain. Je vais pas regretter cette baraque pleine de souris et cette pétasse faux jeton. Mais ici, au moins, au sud de la Floride, il fait chaud. On a passé tout l'hiver dernier dans le Minnesota et j'ai failli geler. Mais où qu'on aille, je me plaindrai pas, du moment que Carl nous garde tous les trois ensemble.

J'évite de penser à ce qui arrivera quand Jeremy sera assez grand pour comprendre qu'on est des hors-la-loi et qu'on vit pas comme les autres. Des fois, j' imagine qu'on puisse mener une vie normale et être comme les autres familles. Mais ça arrivera jamais, alors autant que j'arrête de rêvasser.

Carl dit des trucs qui me font peur, comme quoi notre façon de vivre est trop dure pour un gamin, et que Jeremy aura besoin d'aller à l'école dans quelques années. Quand Carl commence à parler de l'avenir – et je sais comment il est quand il a quelque chose en tête ! –, j'angoisse à l'idée qu'il abandonne Jeremy quelque part.

Je repense alors à Golden Branch. À cette horrible journée. La pire de ma vie jusqu'ici. L'accouchement en finissait plus ! J'ai vraiment cru que j'allais y rester ! Et ensuite, tous ces coups de feu. Seigneur, qu'est-ce que j'ai eu peur !

Quand Carl s'est penché sur moi et m'a dit que les autres étaient morts et qu'il devait se tirer sur-le-champ, j'ai eu du mal à y croire. Je saignais, et ça faisait un mal de chien. Mais il avait jamais été aussi sérieux. Il a dit que s'il restait, il serait tué ou pris. Est-ce que je voulais ça ?

C'est tout le reste de ma vie qui s'est décidé à ce moment-là. Parce que, pour être franche, j'avais pas envie d'être tuée ou capturée, moi non plus. Ce qui, je suppose, fait de moi la pire des froussardes, la pire des personnes.

Il faisait froid, et il pleuvait. Je me revois courir à travers ces bois trempés jusqu'à l'endroit où Carl avait caché la voiture. Je serrais Jeremy contre moi si fort, de peur de trébucher avec lui, ou qu'il pleure et nous trahisse. J'avais encore un peu la trouille, aussi, que Carl parte sans nous si on traînait trop. Je peux que remercier ma bonne étoile qu'il nous ait emmenés avec lui.

On a réussi à s'enfuir, mais même après, j'ai jamais pu m'arrêter de pleurer. Aujourd'hui encore, chaque fois que je repense à ce matin-là, je chiale comme une madeleine.

1. Fête du Travail, célébrée aux États-Unis le premier lundi de septembre. (N.d.T.)

2. Nom de la plantation d'Autan en emporte le vent. (N.d.T.)

4

— S'il te plaît, m'man ?

— Tu pourras y retourner quand tu auras mangé.

— Encore cinq minutes ?

— Après le déjeuner.

— Une ?

Plaçant ses mains sur ses hanches, Amelia décocha à Hunter, son

fil de six ans, le regard.

Elle hérita en retour d'un « OK » abattu tandis que le garçonnet sortait des vagues en pataugeant.

— On commençait juste à s'amuser !

Elle l'enveloppa d'un drap de bain puis, à l'aide d'un des coins, essuya l'eau salée de son visage.

— Ça alors ! C'est vraiment curieux que je te dérange toujours juste quand tu commences à t'amuser ! On fait la course jusqu'au parasol ?

Elle s'élança vers leur campement, un peu plus haut sur la plage, où Grant fourrageait déjà dans le panier à pique-nique, puis ralentit de manière à laisser Hunter la dépasser, un sourire aux lèvres à la vue de ses fortes petites jambes fouettant l'air.

Le sable était tiède sous la plante de ses pieds. Il y avait juste assez de brise pour atténuer la chaleur du soleil. Elle inhala profondément l'air marin, et sourit du simple plaisir de se trouver là, sur l'île côtière, son endroit préféré au monde. La salle d'audience et son éprouvant témoignage de la veille paraissaient très loin. Bénie soit la juge pour lui avoir accordé cinq jours entiers avant de devoir retourner à la barre affronter le contre-interrogatoire. Elle était bien décidée à ne pas penser au procès et aux perturbants souvenirs qu'il évoquait, et à profiter pleinement de ces tout derniers jours d'été en compagnie de ses fils.

Lesquels, pour l'instant, se chamaillaient à propos d'un sandwich au beurre de cacahuète et à la confiture.

— J'veux çui-là !

Grant, qui venait juste de fêter ses quatre ans, crispait le sandwich emballé sous plastique contre son torse pour empêcher son frère de le lui arracher.

Ôtant son chapeau de paille à larges bords, Amelia plongea sous le parasol et se laissa tomber sur la couverture.

— Hunter, laisse ce sandwich à Grant et prends-en un autre. Ils sont tous pareils.

— Exactement pareils, enchérit Stephanie DeMarco en les rejoignant, et en déposant une petite glacière entre les deux garçons pour désamorcer la querelle. Qui veut un Capri-Sun ?

Amelia avait engagé la jeune fille de vingt ans comme baby-sitter des garçons pour l'été, et l'arrangement s'était avéré idéal pour tout le monde. Stef, comme elle préférait qu'on l'appelle, était étudiante en sciences de l'éducation. Originaire de l'État complètement enclavé du

Kansas, elle avait vu dans cette perspective de passer trois mois sur une plage de la côte atlantique un avant-goût du paradis, et était venue munie de références irréfutables.

Avoir Stef à demeure avec eux, plus ou moins disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, avait permis à Amelia de séjourner dans sa maisonnette de plage de l'île de Sainte-Nelda tout l'été, plutôt que d'avoir à faire la navette entre l'île et le continent pour ne venir que le week-end. Stef occupait les garçons pendant qu'elle-même travaillait quelques heures par jour dans son bureau à l'étage. Si sa présence au musée était requise, elle disposait d'un moyen de garde le temps d'effectuer l'aller-retour à Savannah.

Remerciant la jeune fille pour les boissons, Amelia songea de nouveau à quel point celle-ci était un cadeau du ciel. Les garçons l'adoraient mais, n'étant pas du genre à se laisser marcher sur les pieds, elle était stricte pour ce qui était des bains, de l'heure du coucher et du comportement. Et pendant la journée, elle les divertissait à l'aide de projets éducatifs et de nombreux jeux.

Une relation cordiale s'était développée entre les deux femmes, plus proche d'une amitié que d'un rapport entre une employée et son employeur. Alors qu'elle lui passait une cannette de thé glacé, Stef secoua la tête avec dérision.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi vous vous donnez la peine de venir à la plage, couverte comme vous êtes ! On dirait Lawrence d'Arabie !

Sans se vexer, Amelia eut un petit rire gêné tout en tirillant l'ourlet trempé de son fin caftan.

— Moi aussi, j'aimais bien prendre le soleil, quand j'étais plus jeune.

— Je sais que c'est mauvais pour la santé, mais j'adore être bronzée.

Amelia jaugea du regard les voluptueuses formes de Stef, à peine contenues par les deux pièces de son bikini.

— Le bronze te va bien, répartit-elle, ce qui arracha un rire à la jeune fille.

Après le déjeuner, à peine eut-elle le temps de les badigeonner d'une nouvelle couche de crème solaire que les garçons s'emparèrent de leurs pelles et de leurs seaux et s'élancèrent vers le rivage.

— Ne rentrez pas dans l'eau avant que j'arrive ! leur cria-t-elle.

— Voulez-vous que je prenne la relève ? proposa Stef.

— Merci, mais ils ne m'ont pas beaucoup vue ces derniers jours.

Si tu veux bien aller à l'épicerie, je resterai avec eux.

— D'accord. J'ai vu la liste de courses sur le comptoir de la cuisine. J'y ai ajouté un rouleau de film alimentaire. Avez-vous pensé à autre chose ?

— Des ampoules. Celle du porche a lâché. Et prends ton temps. Je n'ai pas beaucoup été là cette semaine. Tu mérites un peu de temps pour toi. Quant à moi, j'ai besoin de quelques moments privilégiés avec les garçons.

— Merci, patron ! répliqua la jeune fille avec un salut militaire tout en prenant la direction des dunes qui séparaient la maison de la plage.

Amelia rejoignit Hunter et Grant, et tous trois s'avancèrent dans le ressac.

— Il n'était pas percé, celui-là ? s'étonna-t-elle alors qu'elle lançait le ballon de plage à Hunter.

La dernière fois qu'elle avait vu ce ballon à rayures multicolores, il gisait, dégonflé, dans un coin de la véranda.

— Il a été réparé.

— As-tu remercié Stef ?

— C'est pas elle qui l'a fait. Il s'est réparé tout seul, précisa l'enfant, avant de crier : Regarde, m'man !

Il exécuta un plongeon, raté, que son frère imita, mais en ressortant de l'eau en crachotant. Ils jouèrent dans les vagues jusqu'à ce que la peau de leurs doigts soit toute fripée, puis se rapatrièrent sur la plage, où Amelia supervisa la construction d'un château de sable, avec tours, et des douves qu'elle remplit d'eau de mer.

— Les douves servaient à protéger le château des assaillants, expliqua-t-elle.

— Et des dragons, enchérit Grant.

Hunter leva les yeux au ciel.

— Les dragons, ça existe pas, idiot !

— C'est toi, l'idiot !

— Hunter, ne traite jamais ton frère d'idiot, réprimanda Amelia. Jamais, c'est compris ?

— Oui, m'man, mais dis-lui que les dragons, c'est que dans les contes de fées !

— Eh bien, contes de fées ou pas, ces douves les empêcheront de passer ! décréta-t-elle.

Plus tard, ils s'allongèrent sur la couverture à l'ombre du parasol, et elle leur lut deux histoires. Avant même qu'elle ait fini la première,

Grant s'était endormi, la tête sur ses genoux. Hunter roula sur le ventre, puis croisa les bras en guise d'oreiller sous la sienne. Quelques secondes plus tard, lui aussi dormait.

Amelia posa le livre, puis contempla les deux amours de sa vie. Hunter avait les cheveux bruns, en boucles indisciplinées autour de sa tête, tout comme son grand-père maternel. Ceux de Grant étaient raides, et d'une teinte plus claire, nuancée des reflets brun-roux des siens.

Par bonheur, tous deux avaient les iris bleus. Elle était heureuse, quand elle les regardait dans les yeux, de ne pas voir ceux de Jeremy, très sombres. Même si, autrefois, elle les trouvait extrêmement séduisants. L'époque où il la contemplait avec amour et admiration paraissait remonter à une éternité. La dernière fois que Jeremy avait posé les yeux sur elle, ils étaient pleins de haine et de colère.

Repoussant cette pensée importune, elle s'étendit sur le dos et, une main sur chacun de ses fils de manière à sentir leur douce respiration, s'assoupit.

Au dîner, ils optèrent pour des spaghettis. Alors qu'ils mangeaient, Amelia parla à Stef du ballon de plage.

— Vraiment curieux, commenta la jeune fille tout en aidant Grant à entortiller les pâtes autour de sa fourchette. Je l'avais jeté, mais il est réapparu hier avec une rustine et regonflé.

— Comment est-ce possible ? Il n'a tout de même pas cicatrisé tout seul !

— Bernie, peut-être, suggéra Stef en haussant les épaules, bien plus préoccupée par les dégâts que causait Grant que par le mystère du ballon de plage.

Quand ils eurent terminé, elle entreprit de débarrasser la table.

— Si tu fais la vaisselle, je ferai prendre leur bain aux garçons, annonça Amelia.

— Vous êtes sûre ? Comparée au bain, la vaisselle, c'est du gâteau !

Amelia sourit.

— C'est vrai, mais les garçons m'ont manqué cette semaine. Même quand j'étais auprès d'eux, j'avais la tête ailleurs.

Se détournant de l'évier, Stef hasarda :

— Il y a un compte-rendu du procès à la une du journal local. Il mentionne votre témoignage. J'en ai ramené un au cas où vous

voudriez le lire.

— Non, merci. J'évite déjà d'allumer la télé à l'heure des infos. J'en sais plus qu'il n'en faut à ce sujet !

Elle envoya les garçons à l'étage. Ils protestèrent pour la forme, mais en un rien de temps, ils furent déshabillés et dans la baignoire. Elle s'agenouilla à côté afin de superviser la distribution de savon liquide, qui dégénérait souvent.

Juste avant de plonger les mains dans l'eau savonneuse, elle esquissa automatiquement le geste d'ôter sa montre.

Laquelle ne se trouvait pas à son poignet.

Bien qu'elle n'ait rien d'un bijou coûteux serti de diamants, c'était le dernier cadeau que lui avait offert son père avant son décès, et c'était pourquoi elle la chérissait. Le regard rivé à son poignet nu, elle revisita mentalement les heures écoulées, s'efforçant de se remémorer à quel moment elle l'avait enlevée. En préparant le dîner ? Avant de rejoindre les garçons dans l'océan, l'avait-elle rangée dans son sac de plage ? Elle ne se rappelait avoir fait ni l'un ni l'autre.

Ses pensées furent interrompues par un arc de savon bleu clair qui atterrit sur le devant de sa chemise.

— Hé ! Ça suffit !

À l'issue du bain des garçons, elle était aussi trempée qu'eux. Elle veilla à ce qu'ils se brossent correctement les dents, leur enfila leurs pyjamas, puis écouta leurs prières. Quand elle éteignit enfin la lumière, elle était épuisée.

Stef l'attendait dans la cuisine avec un verre de vin blanc bien frais. Amelia l'accepta avec reconnaissance.

— J'ai égaré ma montre. Est-ce que tu l'aurais vue, par hasard ?

— Non, mais je garderai un œil ouvert.

— Je suis sûre qu'elle n'est pas bien loin, affirma Amelia avant de siroter une gorgée de son vin avec un soupir d'aise. Toi, tu cherches à te faire augmenter !

Stef s'esclaffa.

— Je n'ai rien à redire sur la paie, mais j'aimerais sortir quelques heures ce soir, si ça ne vous ennuie pas.

— Naturellement. Je te prête même ma voiture.

— Génial, merci, j'apprécie. Je ne suis pas très rassurée sur mon vélo, la nuit.

— Où vas-tu ?

— C'est que, comme vous le savez, les choix sont assez restreints.

L'unique village de l'île se réduisait à quelques établissements

groupés près du quai du ferry : une épicerie, une boutique de location de bateaux qui disposait aussi de deux pompes à essence et d'un réservoir d'appâts vivants, une agence immobilière qui n'était ouverte que le week-end, quand l'île côtière attirait des visiteurs en provenance du continent, et un bistrot du nom de Chez Mickey.

L'heure de service du dîner passée, le bar restait ouvert et devenait l'unique semblant de vie nocturne de l'île.

— Chez Mickey ? devina Amelia.

Stef hocha la tête.

— Tu y retrouves quelqu'un ?

— Peut-être, repartit la jeune fille avec un sourire effronté.

— Le même garçon ?

— Peut-être.

Amelia rit.

— Est-ce qu'il a un nom, au moins ?

— Dirk.

— Et qu'est-ce qu'il fait ?

— Il travaille sur les bateaux. Je ne connais pas les détails.

— Est-ce un résident permanent ? Peut-être que je connais sa famille.

Stef secoua la tête.

— C'est son premier été ici.

— Tu comptes me le présenter quand ?

— On va déjà voir comment les choses vont évoluer, nuança la jeune fille, avant de changer de sujet : Vous vous en sortirez, toute seule ici ?

— Évidemment. Je suis restée seule ici dès que j'ai eu dix-huit ans et que j'ai enfin pu convaincre mon père de me le permettre.

— D'accord, mais vous avez eu une rude semaine.

— Ça ira. Je vais sans doute m'offrir un long bain chaud et ça, ça m'aidera certainement à me détendre, ajouta-t-elle en levant le verre de vin. Merci.

— Je me suis dit que vous en auriez peut-être besoin.

Stef récupéra son petit sac à main puis, avant de franchir le seuil de la porte arrière, ôta le trousseau de clés d'Amelia de son crochet.

Amelia la suivit pour verrouiller derrière elle. Remarquant la vive clarté de la lampe du porche, elle lança :

— Merci d'avoir changé l'ampoule.

Stef s'immobilisa à mi-chemin de la voiture. Elle regarda Amelia, la lampe, puis de nouveau Amelia, et répondit :

— Je ne l'ai pas changée. Elle devait être desserrée, et a dû se replacer d'elle-même, je suppose.

Lorsqu'elle se fut éloignée, Amelia s'attarda sur le seuil, une main sur l'encadrement de la porte, l'autre sur sa poitrine dans laquelle son cœur s'était mis à battre follement. L'ampoule n'était pas desserrée. Elle ne s'était pas replacée d'elle-même. Parce que dès qu'elle s'était aperçue qu'elle était grillée, elle l'avait retirée de la douille.

Comme si les énigmes de l'ampoule et du ballon de plage ne suffisaient pas à la mettre à cran, il fallait qu'elle soit en plus perturbée par la disparition de sa montre ! Dans la buanderie, elle vida entièrement son sac de plage, puis en inventoria scrupuleusement le contenu. Ensuite, elle alla vérifier le rebord de la fenêtre, au-dessus de l'évier, où elle la plaçait parfois avant de faire la vaisselle. Elle plongea même la main dans la poubelle.

À l'étage, elle fouilla à fond sa salle de bains, sa chambre, ainsi que la pаниère à linge sale. La pаниère livra une pièce de Lego, mais rien d'autre qui n'y eût pas sa place.

Assise au bord de son lit, elle récapitula sa matinée. Elle se souvenait distinctement avoir mis son maillot, enfilé son caftan, puis accroché sa montre à son poignet tout en chaussant ses tongs.

Elle avait dû tomber quelque part sur la plage.

Elle alla jeter un coup d'œil aux garçons, qui dormaient profondément dans leurs lits jumeaux, puis redescendit au rez-de-chaussée et prit une lampe torche, qu'elle alluma alors qu'elle s'engageait sur les marches du perron.

La promenade qui reliait la maison à la plage ne faisait que soixante centimètres de large. Les planches étaient usées par les intempéries. Redoutant les échardes, elle ne permettait pas aux garçons d'y marcher pieds nus, bien que ses propres plantes de pied aient été endurcies sur ces mêmes planches chaque été depuis aussi loin qu'elle s'en souvenait. Aussi loin que l'époque où sa mère fredonnait dans la cuisine tout en épluchant des pêches fraîches pour la tourte aux fruits qu'elle s'apprêtait à cuire. Aussi loin que celle où son père, installé dans son fauteuil à bascule sous la véranda, l'avertissait de prendre garde aux méduses.

Les hautes herbes, dans les dunes, bruissaient dans la brise. La lune n'était pas encore tout à fait levée, mais même si elle avait été haute dans le ciel, elle n'aurait guère dispensé de clarté. Ce n'était

qu'un très étroit croissant, ce que son père appelait une « lunule ».

La marée de nostalgie et de mal du pays qui l'assaillit fut bien plus puissante que le léger ressac des vagues. La mousse de dentelle laissée sur le sable quand elles se retiraient étincelait dans le faisceau de sa lampe torche. Elle arpenta la langue de sable compact, en quête d'un éclat d'or, du symbole précieux du lien avec son père.

Usant de la maison comme point de repère, elle effectua un demi-tour, puis repartit en sens inverse, remontant un peu plus loin sur la plage, là où le sable était plus sec. Elle répéta plusieurs fois le lent zigzag, s'éloignant un peu plus du rivage à chaque boucle. Au bout du compte, elle s'avisa de la futilité de l'initiative : si la montre avait été perdue sur la plage, elle avait probablement été emportée par la marée, depuis.

Néanmoins, elle scruta tout particulièrement l'endroit où ils avaient établi leur campement ce jour-là, allant jusqu'à s'agenouiller à l'emplacement où elle avait planté le parasol, et où elle tamisa plusieurs poignées de sable entre ses doigts.

Finalement, elle s'assit sur ses talons et, découragée, frotta d'une main son poignet dénudé. De tous les objets à perdre, pourquoi celui-là ? Sa mère disait toujours qu'il était vain de pleurer des choses inanimées. Quand bien même, cette montre avait une immense valeur sentimentale pour elle et, si elle pouvait toujours en acheter une autre, celle-là était irremplaçable.

Soupirant de regret, elle contempla l'eau, puis la lune. Sa mère lui manquait, mais c'était une souffrance familière, car elle était partie depuis longtemps. La perte de son père, toutefois, demeurait une plaie ouverte.

À ce moment précis, elle se sentit esseulée.

Mais pas seule.

Saisie d'une crainte soudaine et inexplicable, elle pivota vivement pour regarder derrière elle. Résidents saisonniers et touristes pliaient habituellement bagage à l'approche du Labor Day, aussi toutes les autres maisonnettes le long de la grève, y compris celle de son voisin Bernie, étaient-elles plongées dans l'obscurité. Aucun feu de camp ne tremblotait. Il y avait bien un bateau ancré au large, mais à distance, et seuls ses feux de nuit étaient visibles. La brise ne transportait aucune clameur de réjouissances.

Pourtant, elle sentait qu'elle n'était pas seule. Et ce fut cette intuition, et non la caresse du vent, qui lui donna la chair de poule. Soulagée d'être munie d'une lampe, elle se releva, puis s'engagea sur

la promenade d'un pas vif, si bien que le temps qu'elle atteigne les marches du perron, elle courait quasiment, essoufflée. Elle referma promptement la porte d'entrée derrière elle, puis en tira le verrou. Après quoi elle inspecta chacune des pièces du rez-de-chaussée. Dans quel but ? Elle n'aurait su le dire.

Se sentant un peu idiote de cet accès de panique injustifiée, elle s'intima de se ressaisir. En dépit de quoi elle se versa un second verre de vin, qu'elle emporta avec elle à l'étage. Les garçons étaient tels qu'elle les avait laissés. Dans sa chambre, elle termina son vin tout en se préparant pour la nuit.

Mais elle ne trouva pas le sommeil. Ce ne fut que bien plus tard, quand elle eut entendu Stephanie rentrer et refermer sans bruit la porte de sa chambre, qu'elle se détendit suffisamment pour fermer les yeux.

— Toc, toc ?

Sans attendre de réponse, le visiteur poussa la porte de service et une tignasse de cheveux blancs apparut dans l'interstice.

— Y a quelqu'un ?

— Bernie !

— Bernie !

Sautant tous deux de leurs chaises devant la table du petit déjeuner, les garçons se ruèrent sur leur voisin pour l'accueillir. Ils furent instantanément intrigués par le large sac qu'il portait. Avec une cupidité éhontée, Hunter demanda :

— Tu nous as apporté quelque chose ?

— Attention à tes manières, jeune homme ! réprimanda Amelia. Bernie s'esclaffa.

— Pas de problème. Je leur ai en effet apporté quelque chose. Mais ils devront finir leur petit déjeuner avant de l'avoir.

Amelia le gratifia d'un regard de remerciement tandis que les garçons retournaient s'asseoir, puis s'attaquaient à leurs bols de céréales.

— Café ?

— Volontiers, mais ne bougez pas. Je vais me servir.

Bernie avait une hanche déficiente, et l'autre avait déjà été remplacée. Alors qu'il se dirigeait vers le placard pour prendre un mug, Amelia remarqua que sa démarche chancelante était encore plus prononcée que d'habitude. Après s'être versé le breuvage, il les rejoignit, les enfants et elle, à la table.

— Vous m’avez vexée, lui dit-elle.

Il souffla sur son café.

— Comment ça ?

— J’ai cru que vous étiez parti pour de bon pendant que j’étais à Savannah.

Bernie vivait dans la péninsule supérieure du Michigan.

— Sans dire au revoir ? Jamais.

— Il n’y avait pas de lumière chez vous, hier soir.

— J’ai passé toute la journée d’hier à faire mes valises et le ménage. Ça m’a éreinté. Je me suis couché tôt.

— L’agence de location fait nettoyer à fond après chaque départ. Vous n’aviez pas à le faire vous-même.

— Je sais, mais je suis tatillon. Je déteste l’idée que les autres voient ma saleté.

— Vous auriez dû nous demander de l’aide, à Stef et à moi.

— Vous aviez l’air de vous amuser comme des fous sur la plage. Je ne vous aurais pas interrompus pour ça !

— Grant, essuie-toi la bouche, s’il te plaît, enjoignit Amelia.

Comme celui-ci usait de la manche de son tee-shirt plutôt que de sa serviette pour s’exécuter, elle leva les yeux au plafond. Bernie eut un petit rire de gorge. Elle lui demanda quand il comptait partir.

— Dans un jour ou deux. Il me faut rentrer m’installer pour le long hiver.

— Vous pourriez rester plus longtemps. Mieux même, vous installer ici de manière permanente.

— C’est là-haut, chez moi, expliqua le vieil homme avec une pointe de tristesse. Vous savez ce que c’est.

Bernie et son épouse, à laquelle il avait été marié pendant des décennies et dont il parlait souvent, avaient vécu dans la même maison depuis le jour de leur mariage. Elle était morte des années plus tôt, mais il continuait à la pleurer et refusait de déménager de la ville où elle était enterrée et où, un jour, il serait inhumé à ses côtés.

— En tout cas, je suis heureuse que vous ne soyez pas parti avant que nous ayons eu le temps de nous dire au revoir, déclara Amelia en lui tapotant la main par-dessus la table.

— Hé, Bernie ! pépia Stef alors qu’elle traversait la cuisine munie d’une pile de linge à destination de la buanderie. Vous êtes craquant, ce matin ! J’adore cette chemise !

Ladite chemise était rose flamant, coordonnée aux rayures de même teinte d’un bermuda tout aussi criard.

— Merci. Elle est neuve.

Amelia dissimula un sourire dans sa tasse de café. Le petit flirt innocent de Stef ne manquait jamais de décontenancer le vieil homme. Après s'être débarrassée de sa pile dans la buanderie, l'étudiante reparut dans la cuisine, puis désigna le large sac qu'il avait déposé sur le comptoir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un cadeau de départ pour les garçons.

— Est-ce qu'on peut l'avoir, maintenant ? réclama Hunter en poussant son bol vide à travers la table en direction d'Amelia pour inspection. Nous avons tout fini.

— Oui, m'man, s'il te plaît, enchérit Grant.

— Je suppose que oui.

Bernie paraissait aussi impatient qu'eux d'ouvrir le sac pour révéler la surprise. Avec une fierté touchante, il plongeait la main à l'intérieur et sortit une boîte, sur laquelle figurait l'image d'un cerf-volant en forme de bateau de pirate. Très élaboré, avec de multiples voiles.

— Oh, Seigneur ! s'exclama Amelia. Est-ce qu'il va vraiment voler ?

— On peut l'essayer tout de suite, Bernie ?

Celui-ci regarda Amelia.

— Ils peuvent ?

Elle rit.

— Évidemment. Mais mettez vos sandales ! lança-t-elle aux garçons qui se ruaient déjà vers la porte.

— Je vais m'en assurer, annonça Stef en leur emboîtant le pas.

Bernie s'attarda pour jeter un coup d'œil dans sa direction.

— J'aurais peut-être dû voir ça avec vous d'abord. Mais je l'ai aperçu dans une boutique à Tybee, et j'ai immédiatement pensé à eux. J'espère que ça ne vous ennuie pas.

— C'est très gentil à vous. Merci. Oh, et merci aussi pour avoir réparé leur ballon de plage.

Il la regarda d'un air perplexe.

— Vous ne l'avez pas réparé ?

— Non. Ce doit être Stef.

Amelia sourit, impassible.

— Ne vous privez surtout pas pour moi.

Un rictus de gamin aux lèvres, le vieil homme sortit en boitillant.

Elle s'efforça de se convaincre qu'il y avait une explication

logique pour le ballon, tout comme pour l'ampoule du porche. Sans succès. Chassant énergiquement son malaise, elle débarrassa la table et plaça le tout dans le lave-vaisselle. Puis, emportant une dernière tasse de café avec elle, elle sortit sous la véranda et s'installa dans l'un des fauteuils à bascule.

La séance de cerf-volant était en bonne voie. Stef courait à la place de Bernie, qui gesticulait en tous sens et criait ses instructions. Les garçons sautillaient à côté de Stef, si excités par l'ampleur des voiles que leurs pieds s'emmêlèrent avec les siens, et que tous trois trébuchèrent et atterrirent dans le sable. Le bateau pirate s'écrasa, proue la première, dans les vagues.

Mais tous trois se relevèrent en riant. Bernie rembobina le cerf-volant et bientôt, celui-ci s'éleva de nouveau dans le ciel.

La gorge d'Amelia se serra d'émotions partagées : la joie à voir ses fils jouer avec une gaieté si débridée, et le chagrin qu'ils le fassent avec une baby-sitter et un voisin âgé plutôt qu'avec leur père.

Un jour, probablement plus proche qu'elle ne l'espérait, ils la questionneraient à son sujet. Ils savaient qu'il était mort, mais naturellement, ils étaient trop jeunes pour en connaître les circonstances. Tôt ou tard, ils voudraient savoir.

Elle conservait une photographie de Jeremy sur la table de chevet, entre leurs deux lits, mais doutait qu'ils la voient vraiment. Elle faisait partie du mobilier de leur chambre, rien de plus. Ils le mentionnaient de moins en moins souvent, surtout Grant, qui était à peine assez âgé alors pour se le rappeler. La plupart de leurs souvenirs seraient composés de cris furieux, de portes qui claquaient et d'haleine alcoolisée.

Sur le cliché de leur chambre, Jeremy arborait son uniforme d'apparat de Marine, et une expression austère mais noble. La première fois qu'elle l'avait vu, elle l'avait taquiné à ce sujet :

— Tu as l'air sombrement déterminé.

— Je le suis, avait-il répondu avec une gravité exagérée. Sombrement déterminé à t'attirer dans mon lit et faire de toi ma femme.

— Eh bien, dans ce cas, je me rends sans lutter.

Ils avaient ri, puis s'étaient embrassés et avaient fait l'amour. La vie était belle alors, et l'avenir paraissait radieux.

Elle soulignerait auprès de ses fils cet aspect de la personnalité de leur père, sa capacité à taquiner et à rire. Elle leur raconterait des anecdotes à propos des mois précédant leur mariage, quand il la

courtisait galamment et avec un sincère désir de plaire.

Jeremy avait été intimidé par la demeure coloniale dans laquelle elle avait grandi, subjugué par le nombre d'hommes d'État et de dignitaires avec lesquels son père et elle étaient amis. Ses efforts pour s'adapter à leur cercle l'avaient conquise.

Ses amis et collègues étaient quant à eux impressionnés par ses exceptionnels états de service en Irak. Quand c'était de mise, il faisait preuve d'une courtoisie raffinée qui charmait même la plus critique de leurs connaissances. Le temps qu'ils remontent tous deux la nef en direction de l'autel, il avait été accepté de tout cœur dans leur monde.

Quand elle parlerait de lui à ses fils, elle insisterait sur ces bons moments. Évidemment, il lui faudrait inévitablement évoquer aussi les mauvais. Elle attendrait qu'ils soient assez grands pour comprendre, mais pas au point qu'ils apprennent sa déchéance d'une source plus cruelle.

Cette pensée lui fit venir les larmes aux yeux.

Alors qu'elle les chassait d'un clignement de paupières, quelque chose étincela dans son champ de vision périphérique. Elle tourna la tête pour voir ce dont il s'agissait et, pendant plusieurs secondes, contempla l'objet avec incompréhension. Agrippant les accoudoirs du fauteuil, elle s'en extirpa lentement, puis traversa la véranda jusqu'à l'angle de la rambarde.

Sa montre s'y trouvait. Le fermoir ouvert, le bracelet étendu sur le rebord de bois, comme si elle y avait été soigneusement placée.

Or, elle était absolument certaine de ne pas l'avoir mise là.

Quand Stef monta d'un bond les marches, elle manqua avoir une attaque.

— Les garçons ont soif. Ils s'éclatent, mais j'ai peur que la hanche de Bernie flanche. Vous venez ? s'enquit-elle, avant de marquer un temps d'arrêt, puis d'ajouter : Un problème ?

Amelia prit la montre, se tourna vers elle.

— J'ai retrouvé ma montre.

— Génial ! Où était-elle ?

Ce n'était pas la réponse qu'espérait Amelia. Si Stef demandait où elle l'avait trouvée, alors ce n'était pas elle non plus qui l'avait placée sur la rambarde.

Dawson consulta l'écran de son portable, dont la sonnerie retentissait bruyamment. Headly. Il répondit sans grand enthousiasme.

— Salut.

— Ça carbure ?

— Pourquoi tu me demandes ça, à moi ? C'est toi qui prends du Viagra !

Headly grommela.

— J'en ai pas besoin.

— Si tu le dis.

— Où es-tu ?

— Dans ma chambre.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je traîne.

— Tu bosses sur l'article ?

— Y a pas encore d'article.

— Tu as assisté à la déposition d'Amelia Nolan ?

— Et j'assisterai à son contre-interrogatoire mardi. D'ici là, y a rien d'autre à faire qu'attendre, tu crois pas ?

— Un brouillon peut-être ?

— Me suis dit que non. Je ne veux pas débiter un truc pour tout recommencer si l'avocat discrédite son témoignage.

— Ce qui est peu probable.

— Quand bien même.

— Alors tu traînes.

— Et je regarde l'herbe pousser.

— La moindre piste sur son adresse actuelle ?

— La dernière que Glenda a pu dénicher est celle de la maison mitoyenne sur Jones Street. Comme je l'avais prédit, elle n'y vit plus.

— Peut-être a-t-elle réemménagé dans la propriété de son père ?

— Non. Glenda a appris qu'elle en avait fait don à l'État. Elle est fermée, mais ouvrira peut-être au printemps prochain en tant que musée. C'est à l'étude par la Société d'Histoire. Quelque chose comme ça.

— Elle doit bien habiter quelque part ! s'impatienta Headly.

— Où que soit ce quelque part, il est tenu secret. Un huissier l'a escortée en hâte hors de la salle d'audience, et je suppose que le même huissier l'y introduira de nouveau mardi à 9 heures. Au cours de ce long week-end, la dame gardera profil bas, et qui l'en blâmerait ?

— Bon sang ! J'espérais que tu aurais réussi à lui parler, à cette heure !

— Comme si elle y était disposée !

— Comment sais-tu qu'elle ne l'est pas ?

— Parce qu'elle ne communique avec aucun média.

— Les journaux du coin regorgent pourtant d'articles à propos du procès. Je suis tout ça en ligne.

— Alors tu aurais dû remarquer qu'elle n'y est pas citée, en dehors des déclarations qu'elle a faites à la barre. Le procureur...

— Lemuel Jackson. J'ai cru comprendre qu'il est très apprécié.

— ... A donné une conférence de presse à l'extérieur du tribunal aussitôt après l'ajournement de la séance mercredi. J'ai écouté de loin. Il n'a rien dit à propos de Mlle Nolan excepté que sa déposition avait été décisive. Rien ne s'est passé depuis ici, à Chiantville. Le voilà, ton bulletin de dernière minute. Et de ton côté ? Des nouvelles de Knutz ?

— À propos des Wesson d'Ohio ? Pas encore. Fichu week-end férié !

— Hmmm. Quand il reprendra contact, fais-le-moi savoir. Je dois y aller, là.

— Si tu ne fais que regarder l'herbe pousser, où est l'urgence ?

— J'dois pisser.

Dawson raccrocha, laissa tomber l'appareil sur la table encombrée, puis gagna la salle de bains. Au moins n'avait-il pas menti à Headly au sujet de l'urgence en question.

Le besoin satisfait, il s'attarda un moment devant le lavabo, à contempler dans le miroir le type échevelé aux yeux hagards entourés de cernes. Les bras arc-boutés sur le rebord, il se demanda silencieusement ce qu'il fichait là, pourquoi il s'infligeait ça, et plus encore ce qu'il avait à foutre de Jeremy Wesson.

N'arrivant à aucune conclusion satisfaisante, il ouvrit le robinet d'eau froide, s'aspergea plusieurs fois le visage, puis se sécha. Il remontait sa braguette quand il retourna dans l'autre pièce.

Où il lâcha une exclamation de surprise et s'arrêta net.

Amelia Nolan se tenait à moins de trois mètres de lui, une bombe lacrymogène pointée droit sur son visage.

— Dites-moi tout de suite qui vous êtes. Parce que quand je vous aurai aspergé avec ça, vous ne pourrez plus parler avant un petit bout de temps !

— Je jure que je ne suis pas une menace.

— Mon œil, oui !

De son bras libre, elle désigna, derrière elle, l'endroit où étaient exposées les preuves l'incriminant.

Merde !

Éparpillées sur la table se trouvaient des dizaines de photos d'elle et de ses fils jouant sur la plage. Il les avait prises avec son portable, puis agrandies sur son ordinateur, et ensuite imprimées. Et sur l'appui de la fenêtre trônait la paire de jumelles avec laquelle il les avait observés.

Les clichés qu'il avait pris d'elle seule le rendaient particulièrement coupable. Sur certains, elle semblait pensive et un peu triste. Sur d'autres, elle riait des pitreries de ses fils, ses cheveux détachés tel un halo rougeoyant dans les rayons du soleil alors que tous trois gambadaient sur la plage.

Il avait aussi capturé un instant d'intimité, alors qu'elle se tenait au bord de l'eau en maillot de bain, une main ancrant son chapeau de paille à larges bords mous sur sa tête. Avec le soleil derrière elle, le maillot se fondait avec sa silhouette sombre, et ses courbes, de profil, étaient clairement soulignées.

Elle était, à présent, plus pudiquement vêtue du caftan familial, avec un maillot deux-pièces en dessous. Du sable collait à ses pieds nus, aussi devait-elle être venue directement de la plage. Son chapeau avait de toute évidence été abandonné derrière elle lorsqu'elle avait décidé de débarquer dans la maison voisine de la sienne, celle qu'il avait louée deux jours plus tôt.

Il se donnait l'impression d'être un voyeur et ne pouvait la blâmer d'être en colère. Mais à cette colère se mêlait la peur. La main qui brandissait la bombe au gel poivre n'était pas très stable.

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Dawson Scott. Deuxième prénom Andrew. Vérifiez, mon portefeuille est juste là.

Il désigna la table d'un geste.

Sans détourner les yeux de lui, elle s'en empara, l'ouvrit. À l'intérieur se trouvaient son permis de conduire délivré en Virginie, et son accablante carte de presse.

Sa main retomba sur son flanc comme si le portefeuille était aussi lourd qu'une enclume.

— Vous êtes un lamentable scribouillard !

Il lui décocha un faible sourire.

— En fait, je suis plutôt bon.

Elle jeta le portefeuille sur la table, puis s'essuya la main sur la vaporeuse étoffe de son caftan, l'air d'avoir touché une saleté. La bombe était toujours pointée droit sur lui.

Il la désigna d'un mouvement de tête.

— Vous allez me gazer ?

— Je n'ai pas encore décidé.

Il la pensait probablement facétieuse. Absolument pas. Qu'il soit journaliste était à peine mieux qu'être un pervers qui prenait des photos de ses victimes potentielles. L'un n'excluait pas l'autre, d'ailleurs.

— Pour qui travaillez-vous ? Ou êtes-vous un mercenaire qui vend au plus offrant ?

— Je vais baisser mes mains, d'accord ? annonça-t-il en s'exécutant. Il me semble évident que je suis non armé.

Non armé et déconcertant, uniquement vêtu d'un bermuda kaki à la braguette partiellement zippée. Le vêtement pendait dangereusement bas sur ses hanches. C'était lui qui était à demi vêtu, ce qui l'incita à se demander pourquoi elle se sentait vulnérable, elle.

Elle assura sa prise sur l'aérosol, effleura du pouce la tête de pulvérisation.

— Répondez à ma question.

— Je l'ai oubliée.

— Pour qui travaillez-vous ?

— Je suis rédacteur à Newsfront.

Elle en fut soulagée et, malgré elle, impressionnée. Elle l'avait imaginé affilié à une publication bien moins intellectuelle, peut-être même à sensation, pas à un magazine sérieux, d'actualités. Elle le détailla d'un bref coup d'œil, de ses longs cheveux blonds à ses pieds nus, et en tira une conclusion peu élogieuse.

— Vous n'avez pas l'air si respectable que ça.

— C'est que... vous n'avez pas l'air non plus d'une conservatrice de musée, répliqua-t-il avec un sourire. Non que je m'en plaigne.

Elle s'apprêta à rétorquer « Ne faites pas le malin ! », mais elle ne souhaitait pas entrer dans le jeu de ce léger flirt, même dans une si faible mesure. Elle était toujours aussi furieuse, et aussi paniquée, que quand elle avait trouvé sa montre, et compris que quelqu'un avait dû l'espionner.

Après l'avoir découverte, elle s'était rendue sur la plage pour aider avec le cerf-volant jusqu'à ce que Bernie crie « Pouce ! » et retourne chez lui se reposer, en promettant de se joindre à eux pour le dîner ce soir-là. Ensuite, les garçons et elle s'étaient amusés dans l'eau tandis que Stef terminait ses corvées à l'intérieur.

À l'heure du déjeuner, Stef avait apporté le panier de pique-nique sur la plage, tout comme la veille. À la fin du repas, alors qu'ils étaient étendus sur la couverture, à se détendre, Amelia avait de nouveau eu la sensation d'être épiée.

Abritant ses yeux de l'éclat du soleil, elle avait scanné l'horizon, à l'est. Le même bateau était toujours ancré au large, mais trop loin pour constituer la moindre menace. Après quoi elle avait regardé en direction de sa maison, puis de celle de Bernie, et ensuite de la rangée de celles qui se succédaient le long de la plage jusqu'au village. Rien ne l'avait alertée du moindre danger.

Elle s'était ensuite tournée vers celle qui se trouvait de l'autre côté de la sienne, la toute dernière de la rangée. Elle avait été libérée par des locataires de longue durée le dimanche précédent. Mais quand elle l'avait observée...

S'exprimant aussi calmement que possible, elle avait annoncé à Stef qu'elle avait quelque chose à faire à l'intérieur, et les avait laissés, les garçons et elle, sous le parasol. Elle n'était rentrée dans la maison que le temps de récupérer sa bombe lacrymogène dans le tiroir de sa table de chevet. Sortant par l'arrière, elle s'était dirigée vers la demeure voisine et introduite à l'intérieur par une baie coulissante non verrouillée. Elle espérait surprendre le voyeur, faute d'une meilleure description, en flagrant délit. Si ce dernier n'avait pas pris une pause pipi de ses petites activités d'espionnage, ç'aurait certainement été le cas.

Quand il était sorti de la salle de bains, c'était tout juste si elle avait pu réprimer un hoquet de saisissement. Elle n'était pas sûre de ce à quoi elle s'attendait, mais pas à ça. Pas à lui. Il n'avait pas l'air d'un homme qui doive recourir à la perversion pour satisfaire ses appétits sexuels. Pas plus qu'il ne cadrerait avec l'idée qu'elle se faisait d'un écrivain, à savoir un individu distrait, aux mains délicates, et tout pâle. Quelqu'un de bien plus enrobé au niveau de la taille. De bien plus enrobé partout.

— Ces papiers pourraient être des faux, dit-elle.

— Ils ne le sont pas.

— Je vous googliserai.

— Je vous en prie. Utilisez mon PC.

Elle avait remarqué ce dernier, ainsi que l'imprimante, sur la table. Outils de son métier, certainement, mais elle ignore son geste d'invitation à s'en servir.

— Comment m'avez-vous pistée jusqu'ici ?

— Deux choses que je ne révèle jamais : la première, une source qui tient à rester anonyme. Et la deuxième, comment je retrouve la piste de... OK, OK, enchaîna-t-il promptement comme elle brandissait l'aérosol en direction de son visage. Il y a une enquêtrice au magazine. Glenda. Je l'amadoue avec sucreries et vin à Noël. Elle me déniche mes infos.

— Ma maison a été achetée il y a vingt ans.

— En juin 1985.

— Au nom d'une société...

— Warehouse, SARL. Vous voulez connaître le prix d'achat ?

À la vue de son désarroi, il précisa :

— Glenda pourrait retrouver une puce sur un poil de mammoth laineux, en pleine tempête de sable.

Cette dernière précision fut ponctuée d'un sourire de guingois, qui ne fit que l'agacer.

— Avez-vous loué cet endroit ?

— Par opposition à quoi ? Y entrer par effraction pour le squatter ?

— Rien ne me surprendrait.

— Agence de location de Sainte-Nelda. J'ai eu affaire à une charmante employée. La maison était vacante. J'ai une carte de crédit.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Depuis que le procès a été ajourné pour le week-end.

— Depuis mercredi seulement ?

— Je suis arrivé après la tombée de la nuit.

— Hmmm.

— Quoi ?

— Rien. J'aurais cru que vous étiez là depuis plus longtemps.

— Pourquoi ?

— Aucune importance, éluda-t-elle avec un geste vague. Que ce soit depuis mercredi ou pas, vous avez fait tout ce trajet et ces dépenses pour rien. Je n'accorde pas d'interviews. Jamais.

— Pas pour rien, corrigea-t-il en désignant d'un geste le poignet d'Amelia. Vous avez récupéré votre montre.

Amelia baissa les yeux dessus.

— Est-ce vous qu'il me faut remercier ?

— Je vous observais aux jumelles hier alors que vous construisiez ce château de sable. Quand vous êtes rentrés, les garçons et vous, j'ai vu quelque chose étinceler. Je suis allé voir un peu plus tard, et j'ai trouvé votre montre.

— Pourquoi n'avez-vous pas tout simplement frappé à ma porte pour me la rendre comme toute personne normale l'aurait fait ? Toute personne qui ne serait pas un journaliste sournois tapi dans l'ombre !

— Parce que je n'étais pas prêt à vous signaler ma présence.

— Et quand aviez-vous l'intention de la signaler ?

— Je n'en suis pas sûr, admit-il avant de la dévisager un instant, pensif. Mais je suis heureux que vous sachiez.

— Ça, je n'en doute pas ! Vous pourrez allumer ce soir au lieu de tâtonner dans le noir !

Il absorba la pique sans aucun commentaire.

— M'avez-vous vue fouiller la plage hier soir ?

Avant qu'il ait pu répondre, elle reprit :

— Bien sûr que vous m'avez vue.

Puis une autre pensée lui vint.

— Et l'ampoule ?

— J'ai remarqué qu'elle était HS. Il faisait sombre, derrière chez vous. Je me suis dit...

— Merci pour votre sollicitude.

— Je vous en prie.

— Et pour ma montre, ajouta-t-elle, bien que le remercier pour quoi que ce soit l'exaspérât. Elle signifie beaucoup pour moi.

— Pourquoi ?

Elle n'avait aucune intention de répondre à une question aussi personnelle.

Paraissant lire dans ses pensées, il concéda :

— OK, si celle-là est trop difficile, qu'en est-il de celle-ci : comment m'avez-vous reconnu ?

Soutenant son regard, il amorça un pas vers elle.

— Parce que vous m'avez reconnu, n'est-ce pas ?

Elle recula d'un pas équivalent en arrière.

— Comment vous aurais-je reconnu ?

— Je l'ignore, mais c'est le cas. Sinon, je serais déjà en train de me contorsionner par terre, les larmes aux yeux, à tousser. Tout au moins, vous auriez appelé la police pour me dénoncer comme rôdeur.

— Vous êtes un rôdeur.

— J'ai pour ma part la certitude de ne jamais vous avoir vue jusqu'à mercredi après-midi quand vous êtes venue à la barre. J'étais assis au fond de la salle, à la toute dernière rangée. Vous n'y avez même pas jeté un coup d'œil.

— Ce n'est pas là que je vous ai vu.

— Mais alors... ?

— C'est après l'ajournement de la séance, admit-elle de mauvaise grâce. Pour éviter la tempête médiatique, Me Jackson m'a conduite dans un bureau, au troisième étage, qui donne sur l'entrée du tribunal. Je regardais par la fenêtre quand il s'est adressé aux journalistes. Vous étiez à quelque distance de là, appuyé contre un poteau.

— Vous m'avez remarqué ? Du haut de trois étages ?

Il lui décocha de nouveau ce sourire, qu'elle trouva encore plus exaspérant.

— Je vous ai pris pour un SDF. Mal rasé. Les cheveux hirsutes. C'est pour ça que je vous ai reconnu quand vous êtes sorti de la salle de bains. Je regrette presque de ne pas vous avoir aspergé aussitôt. Ça vous aurait servi de leçon pour m'avoir traquée jusqu'ici !

Elle regarda l'aérosol, puis baissa la main.

— En l'occurrence, je me contenterai d'un avertissement : n'approchez ni de moi ni de mes enfants. Sinon, j'appellerai vraiment la police.

Comme elle se tournait pour partir, il lança :

— Tant que vous êtes là, puis-je vous poser quelques questions ?

— Vous n'avez pas entendu ce que je viens de dire ? Aucune interview. Jamais.

— Juste quelques grandes lignes.

— Non.

— La fille. De votre famille ?

Il pointa le menton en direction de la fenêtre, à travers laquelle on voyait Stef et les garçons jouer avec une balle et des raquettes.

Amelia hésita, mais ne vit aucun mal à lui répondre.

— Aucun lien. Je l'ai engagée comme baby-sitter pour l'été.

— Et le vieil homme qui faisait voler le cerf-volant ?

— Un ami de la famille. Il loue la maison d'à côté chaque été. Et c'est tout ce que vous obtiendrez de moi.

Elle pivota pour partir, mais une fois encore, il l'arrêta avec une question.

— Quel mal y aurait-il à ce que nous ayons une innocente conversation entre voisins ?

— Au cours de laquelle vous espérez que je me laisserai distraire, abaisserai ma garde et déverserai mes plus noirs secrets ?

Il arqua un sourcil décoloré par le soleil.

— Vous avez de noirs secrets ?

— Adieu.

Se déplaçant promptement, il se planta entre la porte et elle, les mains de nouveau levées bien haut.

— Écoutez, je comprends votre méfiance.

— Eh bien, merci de votre compréhension. Non qu'elle m'importe le moins du monde ! répliqua Amelia, avec un regard dégoûté en direction des clichés. Comptez-vous les publier ? Les vendre à la presse à scandale ?

Il parut offensé.

— Bien sûr que non !

— Alors pourquoi les avez-vous pris ?

— De manière à...

Comme il ne parvenait à fournir aucune explication, elle le contourna. Enfin, essaya. Il bougea pour l'en empêcher.

— M'auriez-vous parlé si je vous avais abordée, avec des airs de SDF, en me présentant comme un collaborateur de Newsfront ?

Il ne lui donna qu'une demi-seconde pour répondre.

— Exactement. Donc, plutôt que vous faire fuir...

— Vous m'avez juste fait peur.

— Vous avez eu peur ?

— Évidemment que j'ai eu peur ! s'exclama-t-elle.

— De quoi ?

— De... je ne sais pas. J'ai senti...

— Quoi ?

— Quelque chose. J'ai cru...

— Quoi ?

— J'ai craint que...

— Que quoi ?

— J'en sais rien ! Arrêtez de me poser des questions !

— C'est mon métier.

Ils effectuèrent un autre pas de deux et, une fois de plus, il lui bloqua l'accès à la porte.

— Écartez-vous de mon chemin.

— Une dernière question ? Juste une ? S'il vous plaît ?

Prenant son regard furibond pour un assentiment, il enchaîna :

— Comment avez-vous découvert que j'étais ici ?

— J'ai vu le soleil se refléter sur quelque chose à la fenêtre.
— Ce devait être les lentilles des jumelles.
— Rappelez-vous d'y prendre garde la prochaine fois que vous épierez quelqu'un !

— Quand avez-vous senti que quelqu'un vous épiait ?
— Ça fait deux questions.
— Ne l'avez-vous senti que depuis mon arrivée, ou avant ?

Elle ouvrit la bouche pour parler, puis marqua un temps d'arrêt. Regardant au loin, en direction de la plage, elle se remémora l'étrange impression qui l'avait submergée la nuit précédente. Se parlant à elle-même, elle murmura :

— C'était à donner la chair de poule.

Au bout d'un moment, ses yeux se reportèrent sur les siens. Ils étaient marron clair, pailletés d'or. Des yeux de tigre. Et l'intensité de ce regard ambre l'extirpa de ses pensées momentanément embrumées.

— Je dois y aller. Ils vont se demander où je suis.

Il la laissa passer, mais lança dans son dos :

— Pardonnez-moi de vous avoir effrayée. Vous vivez un enfer. Je ne veux pas ajouter à vos problèmes.

— Alors ne le faites pas, répliqua-t-elle sans se retourner. Restez loin de moi et de mes enfants.

Eva Headly laissa à peine le temps à son mari de franchir le seuil de la porte de service avant d'exiger de savoir où il était.

— Nulle part.

La dépassant, il s'engagea dans le couloir en direction du coin télé.

Elle le suivit.

— Tu es parti depuis des heures, Gary. Et tu n'as pas répondu à ton portable.

— Tu tiens le compte ? Je ne peux pas sortir sans te demander la permission ?

— Ne prends pas ce ton avec moi.

Headly savait mieux que quiconque qu'Eva, qui avait la plupart du temps les traits et le tempérament d'une sainte, n'avait rien d'une mauviette quand on la caressait à rebrousse-poil.

— Tu vois une autre femme ?

Il la gratifia d'un regard désabusé.

— Ça arrive, tu sais. Les hommes de ton âge...

— De mon âge ? Parce que maintenant, je suis une catégorie ? Laquelle, celle de soixante-cinq à la tombe ?

— Ne change pas de sujet.

Elle le défia du regard. Il fut le premier à céder.

— Je ne t'ai pas dit où j'allais parce que je ne voulais pas me disputer.

Elle prit place sur l'accoudoir rembourré du sofa, puis l'observa, dans l'expectative, prête à l'écouter avec attention. Il marmonna quelque chose entre ses dents, puis se tourna vers le bar.

— Quelque chose à boire ?

— Non. Et tu n'auras rien non plus tant que tu ne m'auras pas dit ce qui se passe. Où es-tu allé ?

Il se laissa choir lourdement dans son fauteuil, puis se frictionna le visage d'une main.

— Chez Dawson.

— Il n'y est pas.

— Justement.

Il attendit qu'elle explose, et l'accuse de violation de vie privée, mais elle le surprit.

— Je suis sûre que tu avais une bonne raison, alors que tu savais pertinemment qu'il est à Savannah.

— Il est à Savannah ?

— Il n'y est pas ?

Headly soupira.

— J'en sais rien. Il est censé y être, mais il m'a menti, Eva. Il nous a menti à tous les deux. À tout le monde, je crois.

— À propos de quoi ?

— J'en suis pas sûr. Quelque chose. Tout. Je lui ai parlé un peu plus tôt cet après-midi, et il avait l'air normal, mais la conversation était bizarre. Après, quand j'y ai réfléchi, je me suis aperçu que ses réponses ne correspondaient pas tout à fait à mes questions.

— Tu as senti qu'il n'était pas franc avec toi ?

— Je ne l'ai pas senti, je le sais.

— Pourquoi mentirait-il ?

— Ça a peut-être à voir avec ça.

Il sortit de sa poche de pantalon le petit flacon de plastique brun, et le lui tendit.

— Anxiolytiques.

Elle déboucha le flacon, en fit tomber quelques gélules.

— Je savais que quelque chose n'allait pas. D'abord, il nous évite

pendant deux semaines. Et ensuite, il se pointe avec des airs d'épouvantail. Ces trucs expliquent tout. Il est traité pour anxiété, et ne veut pas qu'on le sache.

— Je suis d'accord avec tout ce que tu as dit sauf la dernière partie. Il m'a avoué qu'il ne dormait pas. Mais pour l'anxiété, il ne voit pas de médecin. Tu remarqueras qu'il n'y a pas d'étiquette sur ce flacon. Il obtient son « traitement » d'une autre source.

Cette insinuation la perturba tout autant que lui.

— As-tu trouvé autre chose dans son appartement qui devrait nous inquiéter ?

— Non. Et je me suis senti coupable d'y être et de fureter partout.

— C'est parce que tu te soucies de lui. Voir toutes ces horreurs en Afghanistan l'a affecté davantage qu'il ne veut l'admettre, même à lui-même. Devrions-nous lui en parler, insister pour qu'il consulte un psy ?

— Il se mettrait aussitôt sur la défensive et nierait en avoir besoin. Tu sais comment il est : M. Je-me-suffis-à-moi-même.

— Concept qui t'est, évidemment, totalement étranger !

Il la regarda avec un sourire penaud.

— J'ai été un peu grincheux, ces temps-ci, hein ?

— Non, tu as été carrément infect ! Mais je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Se levant, elle s'approcha du fauteuil, se pencha, puis lui embrassa le sommet du crâne.

— Quant à Dawson, il sait que nous serons toujours là pour lui, à quel point nous tenons à lui, et que quoi que nous disions ou fassions, c'est pour son bien.

— C'est bien là le problème, Eva. C'est ce qui me mine. Sachant qu'il tenait à peine le coup, au lieu de l'aider à traverser cette épreuve, je l'ai envoyé à la poursuite de Carl Wingert et Flora Stimel.

6

— Il y a un type super canon assis au bar qui ne cesse de vous fixer.

Amelia tourna la tête dans la direction que Stef indiquait, et

rencontra le regard inébranlable de Dawson Scott. Reportant promptement le sien devant elle, elle constata que tout le monde à la table tendait le cou pour regarder.

— Les garçons ! fit-elle, tapotant la table pour ramener leur attention sur elle. Terminez votre dîner, s'il vous plaît. Il se fait tard.

Stef fit bouffer ses cheveux, puis annonça :

— Je reviens.

Avant qu'Amelia ait pu la stopper, la jeune femme s'extirpa de sa chaise et partit droit en direction du bar.

— Où elle va, m'man ?

— On peut y aller aussi ?

— Non ! Mangez. Grant, tes fesses sur la chaise, s'il te plaît. Hunter, tourne-toi et finis ton hamburger.

Quoi qu'il se passât au bar, cela avait également attiré l'attention de Bernie. Elle la refocalisa sur elle en le réprimandant gentiment.

— Je vous ai vu porter des cartons à votre voiture cet après-midi. Vous devriez vraiment nous laisser vous aider.

Il se lança dans une diatribe contre sa mauvaise hanche et le probable remplacement prochain de celle-ci.

— J'ai rendez-vous avec le chirurgien orthopédique dès mon retour à la maison.

Amelia répondit par quelques murmures de compassion et s'efforça de suivre tout ce qu'il racontait sur les tribulations de la vieillesse, mais elle était curieuse de savoir ce qui se passait au bar.

Elle en eut une indication assez précise quand Bernie cessa de monologuer pour river son attention à quelque chose, derrière elle. Quelque chose de grand. Environ un mètre quatre-vingt-treize, selon son estimation.

— Voici notre voisin, tout le monde, annonça Stef. Il séjourne dans la maison d'à côté. Seul.

Amelia ne manqua pas de remarquer l'emphase avec laquelle Stef avait précisé ce détail, et savoir que l'intéressé l'avait probablement notée aussi la mortifia. Elle n'eut d'autre choix que de se tourner pour répondre aux présentations.

— Bonsoir. Amelia Nolan.

Son ton fut poli mais froid. Décourageant, espéra-t-elle.

— Dawson Scott.

Il tendit la main. Elle la regarda pendant plusieurs secondes avant de se résigner à la serrer très brièvement.

Stef poursuivit les présentations.

— Voici Bernie Clarkson, le voisin d'Amelia de l'autre côté.

— Bonsoir, Bernie.

Le bras de Dawson frôla l'épaule d'Amelia alors qu'il se penchait au-dessus de la table pour serrer la main du vieil homme.

— Vous avez vraiment assuré avec ce cerf-volant, aujourd'hui !

Le visage du vieil homme s'illumina.

— Vous avez vu ça ?

— Difficile de le rater.

— Et de le faire voler aussi !

— Heureusement, vous aviez ces deux boucaniers pour vous seconder.

Au grand désarroi d'Amelia, il contourna la table pour s'adresser à ses fils, lesquels s'étaient tous deux levés sans permission de leurs chaises et observaient le grand inconnu avec curiosité.

Il s'accroupit au niveau de leur regard.

— Salut. Je suis Dawson. Comment tu t'appelles ?

— Hunter.

Dawson leva la main pour lui en taper cinq. Hunter s'empressa de frapper sa paume de la sienne.

— Ça, c'est mon frère, Grant. Il est plus petit que moi.

Grant, peu enclin à se laisser éclipser, bouscula son aîné afin de s'approcher.

— Quel genre de voiture vous avez ?

— De voiture ? Eh bien, ici, j'en ai une de location.

Il cita le modèle à Grant, pour lequel celui-ci fut, apparemment, un cruel désappointement. Sa seule réaction fut un peu enthousiaste : « Ah. »

Tournant la tête, Dawson jeta un regard en direction d'Amelia, comme pour demander : « Qu'est-ce que j'ai dit ? »

— Sa passion, c'est les voitures, expliqua-t-elle platement. Il les aime rapides...

— Et sexy !

— Je vois, commenta-t-il, l'air amusé par la petite pointe de flirt de l'étudiante.

Se tournant de nouveau vers les garçons, il leur demanda s'ils aimaient jouer aux Hot Wheels.

Ils hochèrent vigoureusement la tête.

— Moi aussi. Je les collectionnais quand j'avais votre âge.

— On doit les ramasser et les ranger dans leurs boîtes, l'informa Grant. Sinon maman les prend et les met très haut sur une étagère là

où on peut pas les attraper.

Dawson opina solennellement du chef.

— La mienne faisait ça aussi. Mais c'est une bonne idée. Vous n'aimeriez pas que quelqu'un dérape dessus et se fasse mal, n'est-ce pas ?

— Vous avez un chien ? s'enquit Hunter.

— Non, pas de chien.

— Mais vous les aimez bien, hein ?

— Oh oui. Les chiens, c'est super. Mais avec mon travail, je suis souvent loin de chez moi. Alors un chien se sentirait trop seul.

Hunter décocha un regard accusateur à Amelia.

— On en a pas non plus. Maman dit qu'on pourra peut-être quand les choses se seront calmées. Mais je sais pas quand ce sera !

Amelia bondit si brusquement sur ses pieds qu'elle se heurta douloureusement la hanche contre le rebord de la table, faisant s'entrechoquer verres et couverts.

— Vous devriez déjà être au lit, les garçons. Dites au revoir. Ravie de vous avoir rencontré, monsieur Dawson.

— Scott.

— Pardon ?

— Le prénom, c'est Dawson. le nom Scott.

— Oh, désolée. En tout cas, profitez bien de votre séjour sur l'île.

Alors que ses fils prenaient congé de lui, de mauvaise grâce, elle ôta la lanière de son sac à main du dossier de sa chaise, puis les poussa entre les tables et hors du bistrot. Stef et Bernie leur emboîtèrent le pas.

Son petit troupeau avait presque atteint le parking, à l'arrière de la bâtisse, quand quelqu'un, derrière elle, la héla. Dawson accourait vers eux au petit trot. Amelia enjoignit à Stef de poursuivre.

— Allez attacher les garçons. Je vais voir ce qu'il veut.

Pour la première fois de l'été, l'étudiante parut un peu déconcertée par la requête, mais elle s'exécuta, entraînant les garçons derrière le coin du bâtiment. Bernie suivit, non sans gratifier Amelia d'un sourire entendu et d'un clin d'œil exagérément appuyé.

Autant le lui concéder, Dawson Scott présentait bien, quand il en prenait la peine. Il arborait toujours sa barbe de trois jours, mais elle lui allait parfaitement. Les cheveux longs aussi. En quelque sorte. Il avait revêtu un bermuda kaki un peu plus décent et une chemise en lin noire aux manches roulées jusqu'aux coudes. Et il sentait bon.

En vain. Elle n'était pas mieux disposée à son égard que la veille.

— Je vous avais dit de rester loin de nous.

— Votre baby-sitter m'a invité à votre table pour me présenter. Si j'avais refusé, j'aurais eu l'air de vous éviter délibérément, non ? Sans parler d'être carrément grossier !

Elle ne contesta pas sa logique, car il avait raison.

— Que voulez-vous ?

— Une interview.

— Bonne continuation, répliqua-t-elle en se détournant pour partir.

— Attendez, je plaisantais. Ce n'est pas pour ça que je vous ai couru après.

— Et donc ?

— Avez-vous toujours cette bombe lacrymo avec vous ?

— Non. J'ai deux enfants curieux qui pourraient tomber dessus en cherchant autre chose dans mon sac.

— Où la gardez-vous, alors ?

— À portée de main au cas où j'aurais affaire à un intrus.

— Elle ne l'était pas quand Willard Strong vous a surprise dans votre cuisine, cet après-midi-là ?

— Non. Et quand bien même, il avait un fusil chargé et son doigt était sur la détente.

— Si vous ne gardez pas cette bombe avec vous tout le temps, à quoi sert-elle ?

— Elle a retenu votre attention aujourd'hui, non ?

Il eut un sourire chagrin.

— Là, vous m'avez eu !

— Bref, assez parlé de ça. Adieu.

— Où travaillait Jeremy ?

L'abrupt changement de sujet la désarçonna.

— Vous avez déclaré sous serment avoir contacté son lieu de travail. Où travaillait-il ?

— Votre spécialiste des poils de mammoth a fait chou blanc ?

— C'est plus facile de vous le demander.

Ne voyant aucune raison de dissimuler l'information, elle cita le nom de l'entreprise de construction.

— Ils sont spécialisés dans les bâtiments commerciaux. De grande taille. Écoles, usines, complexes médicaux. Jeremy était l'un de leurs ingénieurs électriciens.

— D'accord.

— Il était très doué dans sa branche, précisa-t-elle, s'en voulant

d'avoir l'air sur la défensive.

— Comment est-il passé à ça après un entraînement de tireur d'élite chez les Marines ?

— Tiens, tiens, vous avez bien fait votre petite enquête, tout compte fait.

— En partie. Elle est toujours en cours.

— Jeremy avait un diplôme dans ce domaine. Après avoir quitté les Marines, il s'est porté candidat pour un poste, dont il remplissait les critères et...

— Et le député Nolan a tiré des ficelles.

Elle se raidit tout entière.

— Bon, je l'admets, c'était un coup bas.

— Je ne vous le fais pas dire ! Adieu.

— Une dernière petite chose.

— Je ne crois pas, non.

— Ce n'est même pas une question.

— Je suis attendue dans ma voiture, monsieur Scott.

— Regardez sous votre paillason.

— Pardon ?

— J'y ai laissé quelque chose pour vous.

— Sous mon paillason ?

— Les photos.

— Oh, les photos. Vous ne manquez pas d'air ! rétorqua-t-elle, le gratifiant d'un regard capable de le foudroyer sur place. Vous pourriez les remplacer d'une pression de touche sur votre PC. Ou en prendre d'autres !

— Je n'en ferai rien. Je le promets. Je sais qu'elles vous ont mise mal à l'aise.

— Des clichés de moi et de mes enfants, pris à mon insu par un parfait inconnu. Un peu qu'ils m'ont mise mal à l'aise ! Surtout dans la mesure où vous n'avez pas daigné me dire pourquoi vous les avez pris !

— Je ne vous l'ai pas dit ?

— Non. Et ce n'est pas faute d'avoir demandé.

— Oh. Je les ai pris pour pouvoir vous étudier.

— Dans le cadre de votre enquête ?

— Non, pour apprendre à vous connaître.

— Je ne veux pas que vous me connaissiez.

Peut-être qu'un reflet de lumière sur l'eau trompa Amelia. Ou peut-être que le regard de Dawson descendit réellement sur sa bouche

quand il déclara d'une voix grave et poignante :

— Dommage.

Incertaine d'être à même de le moucher par une rebuffade digne de ce nom, elle lui tourna le dos sans un mot de plus.

Stef descendait l'escalier quand Amelia entreprit avec lassitude de le gravir.

— C'était quoi, tout ça ?

— Tout ça, quoi ?

— Pourquoi l'avez-vous rembarré comme ça ?

— Qui ?

Stef jucha un poing sur sa hanche.

— Non, sérieusement ?

— Je ne l'ai pas rembarré.

Elle voulut ajouter qu'elle n'avait pas non plus à se justifier devant quiconque, et encore moins devant une employée. Mais elle préféra éviter de paraître encore plus revêche qu'elle ne l'avait déjà été ce soir, aussi laissa-t-elle courir.

— Je fais la leçon aux garçons pour qu'ils se méfient des inconnus. Je montrais l'exemple.

— Ce n'est pas un inconnu. Il loue la maison d'à côté.

— N'importe qui pourrait louer la maison d'à côté.

— Très juste. Mais si un type m'avait regardée comme ça, j'aurais...

— Comme quoi ?

— Comme s'il voulait vous lécher des pieds à la tête.

— Stephanie !

L'étudiante se borna à s'esclaffer.

— Qu'est-ce qu'il voulait quand il vous a rappelée ?

— Il s'est renseigné sur, euh... le ramassage des poubelles.

Le regard de la jeune femme s'étrécit.

— D'accord, ne me dites rien.

Il était temps de changer de sujet.

— Les garçons sont couchés ?

— Ils attendaient que vous veniez leur lire une histoire, mais ils ont sombré dans le sommeil à la seconde où leur tête a touché l'oreiller.

— Merci. J'avais à faire dans mon bureau. Répondre à des e-mails...

Regarder sous le paillason.

— Ça ne vous ennuie pas que j'emprunte à nouveau votre voiture ? Je paierai l'essence.

— Tu vois Dirk ?

— C'est cela.

— Si tu veux l'inviter à passer une nuit ici, il n'y a pas de souci.

Stef fronça le nez.

— Je ne crois pas. Il ne cadrerait pas vraiment avec une douillette atmosphère familiale. Ce n'est pas le genre.

— Oh ? Et quel est son genre ?

— Tendance. Avec barbe et tatouage. Il est plus âgé que moi.

— De combien ?

Elle rit.

— Mon instinct ne se trompait pas ! Vous désapprouveriez au premier coup d'œil. Mais y a pas de problème. Ça n'a rien du coup de foudre. À la fin de la semaine prochaine, je retournerai au Kansas, et Dirk ne sera qu'un vague souvenir d'été.

Quand Stef fut partie, Amelia se rendit dans la chambre de ses fils. Elle embrassa chacun d'eux, puis s'assit sur le bord de la couchette de Hunter, et les regarda dormir. Habituellement, cela lui procurait un sentiment de paix et de bien-être.

Ce soir, cela ne fit que lui rappeler à quel point ils étaient vulnérables et innocents, et totalement dépendants d'elle pour leur protection. De nombreuses fois, elle avait dû les préserver des sombres humeurs de Jeremy, de sa consommation abusive d'alcool, de ses diatribes contre son emploi au musée. Au retour de sa seconde mission en Afghanistan, son travail avait été l'un des premiers sujets à propos desquels il cherchait la dispute.

Il aurait voulu qu'elle l'attende à la maison quand il rentrait du travail tous les jours, et s'irritait de chaque événement ou réunion en soirée auquel elle était censée assister. Et il était devenu de plus en plus hostile à la perspective de devoir rester seul avec les garçons si bien que, au bout du compte, elle s'était mise à invoquer des excuses auprès de George Metcalf pour expliquer pourquoi il lui fallait manquer les rendez-vous sociaux liés au travail.

Pour autant, leurs soirées passées ensemble à la maison n'avaient rien d'idyllique. Le moindre sujet de conversation déclenchait une réaction épidermique ou une bataille rangée. La constante activité et le chahut des garçons lui tapaient sur les nerfs.

Au début, Jeremy était un père fier et fanfaron vis-à-vis de l'un

comme de l'autre. Elle avait des photographies de lui les câlinant, sur lesquelles il paraissait heureux, et satisfait. Il était joueur, et les émerveillait avec des tours, tels que retirer des pièces de leurs oreilles. Il les gâtait avec friandises et petits cadeaux, ce qu'elle permettait parce qu'il avait tant raté de leur enfance. Son désir de les choyer était compréhensible.

Mais après cette seconde mission, sa relation avec eux était devenue imprévisible. Il était trop irascible et impatient pour être un père de tous les jours. Le papa trop indulgent était devenu un homme aux colères faciles dont ses fils avaient appris à se méfier, et cette défiance l'irritait, rendant le temps qu'il passait avec eux explosif. À la fin, elle avait peur de les laisser seuls avec lui. Ce qui était l'une des raisons pour lesquelles elle était partie. Protéger ses enfants était plus important que sauver ce mauvais mariage.

Perturbée par ces souvenirs, elle embrassa une dernière fois les garçons, puis gagna sa chambre. À présent qu'elle se savait épiée, elle veilla à bien baisser les stores avant de se dévêtir.

C'était une vaste demeure pleine de recoins, et Dawson n'en occupait qu'une très petite partie. Il ne générât pas non plus assez de bruit pour la remplir, aussi entendait-il chaque craquement de bois, chaque goutte tombée d'un robinet, et chaque bruit sourd d'origine inconnue.

Il avait choisi d'occuper les chambres de l'étage seulement parce que les fenêtres, orientées ouest, offraient une vue dégagée sur la maison d'Amelia.

De là, il regarda Stef monter dans la voiture de celle-ci, puis prendre la direction du village. Peu après son départ, il vit Amelia entrer dans sa chambre, marcher droit vers la rangée de fenêtres, puis en abaisser chaque store d'un geste décidé, comme si elle savait qu'il l'observait. Elle tenait à lui signifier sans détour qu'elle lui fermait, non seulement la vue, mais aussi l'accès à sa vie. Quelques minutes plus tard, la lumière s'éteignit.

Une main en appui très haut sur l'encadrement, il continua à observer sa maison par la fenêtre ouverte. La brise en provenance de l'océan était légère, chargée d'humidité. Elle lui caressait le ventre tel un souffle de femme. Tel le plus doux des baisers à bouche ouverte.

Avec un grognement, il nicha son visage contre son bras levé et frotta son front contre son biceps, se traitant de tous les noms. Il

aurait dû suivre sa première impulsion : appeler Headly pour lui dire qu'il envoyait balader cette histoire de procès, ce Jeremy Wesson et ces foutus parents, et qu'il rentrait chez lui !

Mais un unique coup d'œil à Amelia Nolan, et son ennui s'était mué en une acuité aussi affûtée qu'une lame de rasoir. Son désintérêt était devenu une curiosité avide. Il souhaitait savoir tout ce qu'il y avait à savoir sur elle.

Non, rectification. Pas tout. Il se passerait volontiers d'apprendre quoi que ce soit sur sa relation personnelle avec son ex. Parce que chaque fois qu'il pensait à elle au lit avec Jeremy Wesson, à Wesson ou n'importe quel autre homme se mouvant au-dessus d'elle, en elle, il avait envie de frapper quelque chose.

Le hic, c'était que Headly attendait de lui qu'il retourne sens dessus dessous la vie de Wesson. Des années essentielles de celle-ci avaient été passées avec Amelia. S'il faisait cela pour Headly, et le faisait bien, il n'y aurait aucun moyen pour lui d'occulter le rôle actif qu'elle y avait joué.

Il inspecta attentivement la maison une toute dernière fois, puis gagna son lit et s'étendit sur le dos. Les gélules qu'il avait prises un peu plus tôt commençaient à faire leur effet. Il avait ressenti une légère et agréable impression d'ivresse au bar, avec le mélange de whisky et des médicaments, et il se sentait somnolent désormais. Peut-être que cette nuit serait la première où il dormirait d'un trait sans revivre son habituel cauchemar. Je vous en supplie, mon Dieu.

Fermant les yeux, il chassa les effrayantes images qui ne cessaient de rôder à la lisière de son esprit. Pour les remplacer, il invoqua celle du visage d'Amelia. Ayant finalement réussi à voir ses yeux de près, il savait qu'ils étaient d'un bleu très profond. Replacer ses cheveux derrière ses oreilles était une manie inconsciente, comme il l'avait suspecté quand il l'avait vue le faire dans la salle d'audience. Elle avait aussi tendance à mordre sa pulpeuse lèvre inférieure.

Y penser déclencha en lui une vague de désir sans précédent.

Depuis des semaines, il était insomniaque la nuit, à cran le jour, ses nerfs écorchés par des réminiscences cauchemardesques de la guerre. Et donc, cette réaction physique spectaculaire n'était sans doute due qu'à un besoin de réconfort urgent. Tout comme n'importe quel homme hétéro, son premier réflexe était de chercher ce réconfort dans la possession d'une femme. Pas de quoi guérir le mal, mais au moins soulager temporairement les symptômes.

Mais si ce n'était que de réconfort qu'il avait besoin, n'importe

quelle poitrine ne serait-elle pas aussi moelleuse qu'une autre ? La main de n'importe quelle femme aussi efficace que celle d'une autre, la bouche de n'importe quelle femme aussi apte à le satisfaire que n'importe quelle autre ?

Il l'avait cru. Il avait vécu toute sa vie d'adulte en le croyant. Qu'une relation sexuelle dure quelques mois ou quelques heures, il en retirait ce qu'il voulait et rien de plus que ce qu'il y investissait.

Sa nonchalance coutumière ne s'appliquait plus ici. Pas à Amelia Nolan. Non, c'était tout autre chose. Ça n'avait rien d'une démangeaison d'entrejambe facile à apaiser. C'était différent. Une première. C'était l'enfer.

Et il espérait de tout cœur que Jeremy Wesson était en train de griller dans le sien !

— M'man !

— M'man, faut qu'tu viennes voir !

Amelia était dans son bureau occupée à écrire un courriel à George Metcalf quand les garçons s'y ruèrent, y dispersant du sable et trébuchant quasiment l'un sur l'autre dans leur hâte. Leurs visages étaient en sueur, et tout empourprés.

— Que se passe-t-il donc ?

Il y avait à peine dix minutes qu'elle les avait entendus quitter la maison pour la plage.

— Un navire de guerre s'est échoué ?

— Non, mieux que ça. Faut qu'tu viennes voir ! répéta Hunter, la tirant par la main pour l'extirper de son fauteuil.

— Une minute. Où est Stef ?

— Elle est là-bas. Viens !

— OK, je vais venir, je le promets. Laisse-moi juste finir cet...

— Non ! Tu dois venir maintenant !

Grant sautillait sur ses pointes de pied.

— Viens voir !

— Si c'est si extraordinaire, je suppose que mon courriel peut attendre.

Riant, elle laissa chacun d'eux lui prendre une main et l'entraîner hors de la pièce, dans l'escalier, puis vers la porte d'entrée. Son rire se tarit quand elle regarda par-delà les dunes. Stef, très élancée, bronzée et jeune, discutait avec le « super canon » Dawson Scott. Lequel était en caleçon de bain, une casquette de base-ball portée à l'envers retenant ses cheveux loin de son visage. Quelque chose qu'il dit incita Stef à renverser la tête en arrière pour rire à gorge déployée.

— Dépêche-toi, m'man !

Hunter la tira un peu plus brusquement par la main, et tous trois descendirent les marches du perron. Quand ils atteignirent la promenade, les deux garçons la lâchèrent pour filer devant. Elle était bien trop fâchée pour penser à les mettre en garde contre les échardes.

Alors qu'elle franchissait la crête de la dune, elle vit à quoi était due toute cette agitation. Un dragon avait été sculpté dans le sable. Avec crocs, écailles et griffes, et un corps qui ondulait dans et hors du sable sur près de quatre mètres. Inutile de se demander qui était le sculpteur. Ses fils dansaient autour de lui tels des aborigènes vénérant un totem.

Il l'avait placée dans une situation intenable. Elle ne pouvait

gâcher l'exaltation des garçons et, maudit soit-il, il le savait. Plaquant un sourire sur ses lèvres, elle s'approcha du dragon.

— Ça alors ! s'exclama-t-elle, pressant ses paumes l'une contre l'autre sous son menton, avec une mine excessivement captivée.

Cela abusa sans peine les garçons. Tous deux étaient tout sourire, manifestement ravis.

— C'est pas impressionnant, m'man ?

— Ça l'est, en effet ! J'en suis sans voix !

Ces dernières paroles étaient adressées à Dawson, dont les yeux étaient dissimulés par une paire de lunettes de soleil d'aviateur. Elle sentit qu'il la dévisageait avec circonspection, bien à l'abri derrière ses verres foncés.

— C'est Dawson qui l'a fait ! s'extasia Grant.

— Vraiment ?

— Ouais, et il a dit qu'il pouvait en faire d'autres, aussi. On va construire un cuirassé !

— Et un château pour le dragon, enchérit Grant.

Ce fut tout juste si elle put s'empêcher de grincer des dents.

— Waouh !

Stef, qui l'avait observée attentivement tout le long de la scène, frappa dans ses mains.

— Avant de mettre tous ces projets en œuvre, mieux vaudrait prévoir un peu de crème solaire.

Les garçons protestèrent en chœur, mais elle plaça une main sur l'épaule de l'un et de l'autre, puis les tourna vers la maison.

— En avant, marche ! Plus vite ce sera fait, plus vite vous pourrez revenir.

Hunter s'entêta.

— Tu seras encore là, Dawson ?

Ce dernier hésita, regardant Amelia puis, comme elle demeurait d'un silence de plomb, sourit.

— Je reste dans les parages.

— Ne pars pas ! cria Grant par-dessus son épaule alors que Stef le poussait le long de la promenade.

Ni Amelia ni Dawson ne parlèrent avant que le trio ait atteint le sommet des dunes. Puis il déclara calmement :

— Je voulais seulement les surprendre. J'ai cru pouvoir finir avant qu'ils sortent. Ils m'ont vu alors que j'apportais la touche finale.

— Je vous ai demandé, qui plus est de manière tout à fait courtoise, de garder vos distances.

— Ma maison partage la plage avec la vôtre.

— Mais vous avez choisi cet endroit précis pour votre... dragon.
En quoi était-ce donc l'endroit idéal ? Comme si je ne le savais pas !

— Je ne vais pas interroger vos enfants, Amelia.

Son estomac palpita curieusement à la mention de son prénom, prononcé à voix basse et d'un ton aussi raisonnable qu'exaspérant. Cependant, elle ne releva pas, ne souhaitant pas qu'il sache qu'elle l'avait remarqué.

— Je ne vois pas quel mal il y aurait à ce que je passe un peu de temps avec eux.

Elle tira en arrière une mèche de cheveux qui, échappée de son chapeau, s'était collée en travers de sa bouche.

— Eh bien, laissez-moi vous expliquer où est le mal. En dehors du fait que, premièrement, je ne sais strictement rien de vous.

— Ce n'est pas vrai.

— OK, vous avez des références pro. Elles n'attestent en rien du genre d'individu que vous êtes.

— Je...

Elle leva une main pour le stopper.

— Deuxièmement, Grant est trop jeune pour vraiment s'en souvenir, mais Hunter se rappelle très bien la mort de son grand-père. Et ensuite...

— Ils ont perdu leur père.

— Exact.

— Donc un petit peu de temps en compagnie d'un homme ne pourrait pas leur faire de mal, vous ne croyez pas ?

— Absolument. Mais pas avec un homme dont je ne sais quasiment rien. Pas avec un charlatan qui sera là aujourd'hui mais plus demain. Pas avec un opportuniste qui s'insinue dans leurs bonnes grâces seulement pour m'atteindre et décrocher un scoop bien juteux pour son magazine.

— Ce n'est pas pour ça que...

— Épargnez votre salive. Je sais déjà que vous êtes un menteur.

Il ôta ses lunettes d'un geste rageur.

— Un menteur ? Comment ça ?

— Hé, Dawson !

Les garçons s'élançaient déjà à travers les dunes, trimballant seaux et pelles. Hunter fut le premier à les atteindre.

— Est-ce qu'on peut construire le cuirassé, maintenant ?

Grant sautillait de nouveau.

— Non, moi j’veux d’abord le château !

Dawson, son regard furieux toujours rivé à celui d’Amelia, sollicita sa permission d’un haussement de sourcil.

— Quel choix me laissez-vous ? rétorqua-t-elle.

Il demanda aux garçons de commencer à remplir leurs seaux de sable mouillé. Tandis qu’ils filaient vers les vagues, il remplaça ses lunettes, puis décréta :

— Vous et moi, on n’en a pas fini avec cette discussion.

— Ça oui, vous pouvez compter là-dessus !

Une fois de retour à son bureau, elle termina son courriel, bien qu’il ne soit nullement urgent puisque George n’en prendrait connaissance qu’après le week-end. Y était attaché un projet pour une nouvelle exposition à laquelle elle songeait depuis un certain temps. Elle prévoyait une certaine résistance vis-à-vis de l’idée. Les convaincre, lui et le comité directeur, que cela enrichirait de manière pérenne le musée requerrait tout à la fois diplomatie et coercition. Et autant esquisser les grandes lignes tant que ses idées étaient encore fraîches.

Mais elle était aussi revenue de la plage ébranlée et en colère. Elle avait besoin de mettre un peu de distance entre elle, Dawson et l’intrusion de ce dernier au sein de sa famille.

Après avoir tué une petite heure ainsi, elle décida qu’elle était suffisamment calmée pour repartir à la plage, et le regarder la fragiliser et éblouir ses enfants. Vêtue d’un ample pantalon de coton blanc, et d’un débardeur rouge, elle préféra ne pas les échanger contre un maillot de bain. Saisissant son chapeau au passage, elle alla se joindre à la petite fête.

Et c’en était une. Le cuirassé était splendide, et Stef s’apprêtait à le baptiser à l’aide d’une bouteille de jus de pomme. Hunter, le premier à la remarquer, cria :

— Hé, m’man ! On lui a donné ton nom !

Fièremment, il désigna de l’index l’inscription gravée de travers sur le flanc du navire.

Elle se pencha pour déchiffrer les lettres, USS Amelia.

— Tu as inscrit ça tout seul ?

Il hocha vigoureusement la tête. Elle laissa courir ses doigts dans sa tignasse indisciplinée, à présent maculée d’eau salée et de sable.

— Merci. J’aime beaucoup. C’est très gentil.

— C'est Dawson qui a eu l'idée.

— Oh.

Elle releva les yeux. Dawson se tenait à contre-jour sur fond de soleil éclatant, aussi ne put-elle lire son expression.

— Alors c'est très gentil à lui.

— On peut aller se baigner, maintenant ?

— Je ne suis pas habillée pour ça. Stef ?

— J'y vais. Chiche que j'arrive la première !

Tous trois s'élancèrent. Grant plongea le premier, puis cria :

— Dawson, tu viens ?

— Dans une minute.

— Si t'as besoin d'aller aux toilettes, c'est pas grave si tu fais pipi dans l'océan, mais faut pas le faire à la piscine !

Il partit d'un petit rire de gorge.

— Merci. Je m'en souviendrai.

Amelia battit en retraite sous le parasol, sur l'une des chaises pliantes. Dawson alla délivrer son tee-shirt de la gueule du dragon, le secoua pour le débarrasser du sable, puis l'enfila. C'était un vêtement à la couleur fanée, élimé, à l'encolure et aux manches découpées, si bien que les emmanchures descendaient à mi-chemin de son torse. Alors qu'il remontait lentement la plage dans sa direction, le fin tissu moulait ses pectoraux humides. Tant pis pour sa tentative de décence ! Ses mollets et ses pieds étaient recouverts de sable.

Quand il atteignit le parasol, il jeta un coup d'œil à la chaise vacante, à côté de la sienne, puis à la couverture, mais décida de ne pas forcer sa chance, ou du moins le présuma-t-elle, et s'installa plutôt directement sur le sable, juste en dehors du cercle d'ombre.

Elle alla droit au but.

— Ce matin, avant que tout le monde se réveille, j'ai fait une recherche sur Google à votre sujet.

— Ah ouais ?

— Ça m'a pris un certain temps de tout lire. Impressionnant.

— Merci.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez passé quelques mois en Afghanistan.

— Vous n'avez pas demandé.

Jusqu'ici, elle observait Stef et les garçons, qui jouaient dans l'océan avec un dauphin gonflable. Là, elle le regarda.

— Exact. C'est vous qui posez les questions.

Pliant les genoux, il entoura ses tibias de ses bras.

— Demandez-moi ce que vous voulez.

En dépit de sa colère, elle était curieuse.

— Certains de vos articles couvraient des combats précis. Vous y étiez ? Dans le feu de l'action ?

— Pas souvent. Quelquefois. Si les combats avaient lieu dans une véritable zone de tension, l'armée ne m'y autorisait pas. J'interviewais les troupes à leur retour, précisa-t-il, avant de froncer pensivement les sourcils. Le problème avec cette guerre-là, c'est que la plupart du temps vous ne pouvez pas prédire où la bataille va avoir lieu. Ça peut être le hall d'un hôtel, une route à terrain découvert, un poste de contrôle étroitement gardé. L'ennemi n'est pas toujours celui qu'on croit, non plus.

— Mais quand vous le pouviez, vous vous rendiez dans des endroits dangereux.

— C'était là qu'étaient les histoires.

Reconnaître que celles-ci étaient de qualité n'était que justice, selon elle.

— Votre écriture est très émouvante. Vous donnez corps aux hommes et aux femmes sur lesquels vous écrivez. Vous les rendez réels au lecteur.

— Je suis heureux de l'entendre. Ils sont réels. Leurs histoires méritaient d'être racontées.

Elle marqua un temps d'arrêt pour le dévisager. Il avait ôté ses lunettes, aussi ses yeux étaient-ils plissés au point d'être quasiment fermés pour éviter l'éblouissement du soleil. Mais son attention était fixée sur elle.

— Avez-vous rencontré Jeremy en Afghanistan ?

Elle vit que la question l'avait surpris.

— Non. Comment l'aurais-je pu ? Je ne suis rentré qu'il y a quinze jours. Je n'avais jamais entendu parler de lui jusqu'à ce que le procès pour meurtre de Willard Strong soit porté à mon attention.

— Par qui ?

— Je ne révèle jamais une source.

— Comme c'est commode !

— Demandez-moi autre chose.

Elle tirailla sur la frange de la serviette de plage qui jouxtait sa chaise.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas approchée par les moyens normaux ?

— Aurais-je pu vous trouver ?

— Par l'intermédiaire du musée. De Lemuel Jackson. Par Internet, même. Personne n'est introuvable. Et Glenda ? Elle m'aurait certainement localisée sans peine.

Il se fendit d'un sourire, qu'il effaça aussitôt.

— Auriez-vous accepté une interview ?

— Vous connaissez la réponse à cela. J'en aimerais une à ma question, je vous prie.

— Pourquoi n'ai-je pas tenté une approche plus directe ? Honnêtement, je n'étais pas certain de vouloir écrire un article sur Jeremy. On m'a poussé à venir ici, à assister au procès et à enquêter autour. Au bout du troisième jour, je m'y ennuyais tant que j'étais prêt à plier bagage et à rentrer chez moi pour dénicher un autre sujet plus intéressant. Mais j'ai changé d'avis et décidé de rester, au moins quelques jours de plus. Histoire de creuser un peu. Vous connaissez la suite, conclut-il avec un haussement d'épaules.

— Je vous ai surpris à creuser un peu.

— Sortir hier des toilettes pour m'apercevoir que j'avais été pris la main dans le sac à espionner n'a pas été mon heure de gloire.

Elle résista à l'attrait de son sourire de guingois.

— Vous avez toujours une réponse toute prête, n'est-ce pas ?

— Pas toujours, non.

— Ce n'est pourtant pas ce que j'ai pu constater jusqu'à présent. Toutes vos réponses sont pleines d'autodérision, délibérément conçues pour désarmer, j'en suis sûre.

Il redevint complètement sérieux.

— Je ne « conçois » pas délibérément mes réponses, Amelia, et je crois que vous êtes tout sauf désarmée, là, maintenant. En fait, vous êtes même remontée à bloc. Êtes-vous donc aussi furieuse contre moi pour avoir joué avec Hunter et Grant ?

— Pourquoi un homme adulte voudrait-il perdre son temps à ça ?

— Je ne considère pas ça comme une perte de temps.

— Encore pire. Vous avouez que vous avez une intention cachée. Je me risquerais volontiers à hasarder une hypothèse.

— Vous me croyez pédophile ?

Elle ne répondit rien.

— J'ai pris tout autant de clichés de vous.

Se rappeler l'un d'eux, en particulier, provoqua en elle une bouffée de chaleur.

— Est-ce censé me rassurer ?

— Ça devrait au moins vous prouver que je ne suis pas un

pervers.

— Peut-être. Mais ça n'exclut pas que vous soyez un opportuniste.

Il baissa le menton pour contempler ses pieds nus, sableux. Ou peut-être contemplait-il les siens, car leurs orteils n'étaient qu'à quelques centimètres les uns des autres. En tout cas, plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il relève la tête.

— Vous ne me connaissez pas, je ne peux pas vous reprocher d'être suspicieuse. En fait, je vous admire d'être aussi vigilante avec vos enfants. Mais jamais je ne leur ferai de mal, ni à vous. Je vous en prie, croyez-moi là-dessus.

Ses paroles étaient touchantes, persuasives, et elle se reprocha amèrement sa forte inclination à y accorder foi.

— Pourquoi devrais-je vous faire confiance alors que vous m'avez menti de manière si flagrante ?

— À propos de quoi ?

— Les photos. À quel jeu jouez-vous ?

— Jeu ?

— J'appellerais ça ainsi. Toutes ces petites choses flippantes que vous faites pour me déstabiliser, jouer avec mes nerfs. Ma montre perdue, l'ampoule du porche, le ballon de plage.

— Le ballon de plage ?

— Et ensuite les photos. Pourquoi feindre de sincèrement vous excuser de les avoir prises, et m'annoncer que vous me les rendiez, alors que vous n'en avez absolument rien fait ?

— Je ne comprends pas.

Profondément exaspérée, elle rétorqua :

— Il n'y avait rien sous le paillason quand je suis rentrée hier soir. Comme vous le savez pertinemment !

Il se figea, la fixa pendant au moins une bonne dizaine de secondes. Puis il affirma posément :

— Je vous jure que j'ai attaché tous les clichés avec un trombone et que je les ai mis sous votre paillason.

larmes.

Quand je chiale pas, je reste assise à regarder dans le vide, incapable de me forcer à bouger. Je me fiche de quoi j'ai l'air, ou si je suis propre ou pas, ou si j'ai faim, ou sommeil. Je me fiche que le monde s'écroule. Je l'ai même souhaité. Je sais maintenant ce que c'est quand on dit que quelqu'un est « mort de l'intérieur ».

Je savais que ce jour viendrait. J'ai eu des années pour m'y préparer, mais ça a servi à rien. J'étais pas prête du tout. Au fur et à mesure que la date approchait, même Carl est devenu silencieux et pensif, lui aussi, comme s'il reconsidérerait sa décision. Je savais qu'il changerait pas d'avis, pourtant, alors j'ai même pas essayé de le convaincre.

Mais j'ai pas pu abandonner Jeremy aussi facilement que lui, et quand j'ai commencé à faire des histoires, à le supplier de le laisser rester avec nous, il s'est mis en colère. Alors j'ai arrêté de supplier. Ça ne faisait que rendre la séparation plus dure pour tout le monde.

Évidemment, je comprends la raison de tout ça. Ce sera mieux pour Jeremy. Si je le pensais pas, j'aurais lutté bec et ongles contre Carl. Jeremy doit aller à l'école. Ce sera bien pour lui d'avoir des copains et de jouer comme eux au base-ball et tout. Mais quand même, quand j'ai dû le lâcher pour de bon, j'ai cru mourir. Aucune mère ne devrait vivre ça.

Randy est un bon choix pour lui servir de père. Il nous a aidés, la dernière fois, dans le Mississippi. Je suppose qu'il s'est attaché à Jeremy alors, parce que le petit était malade, avec une méchante toux. Randy a bon cœur et ne jure toujours que par Carl. Il partage nos idées, mais il dit qu'il a pas les tripes de faire ce que Carl est prêt à faire pour notre cause.

J'ai cru qu'il allait tomber dans les pommes quand Carl lui a demandé d'élever notre fils. Il a dit qu'il était honoré. Il a même pleuré un peu, et ajouté qu'il se sentait « adoubé ». J'ai cru que Carl allait rigoler en entendant ça, mais non. Il a dit à Randy qu'il jouait son rôle, qu'il était tout autant un Ranger de la Droiture que n'importe quel autre avec un flingue. C'est juste qu'il se battrait pas sur le front, pour ainsi dire.

Randy s'est marié depuis l'époque où on s'est cachés chez lui dans le Mississippi. Patricia est aussi des nôtres, parce qu'elle hait les flics et tout ce qui a un lien avec le gouvernement. Voilà son histoire : son beau-père la violait, et quand la mère de Patricia a voulu s'opposer à lui, il l'a tuée. Il a été mis au trou pour ça, et Patricia, elle, elle a été placée dans un foyer. Je crois que ça a pas été génial, pour elle. Elle parle jamais de ce qui lui est arrivé, mais chaque fois qu'on évoque le sujet, son visage devient dur et méchant (alors que d'habitude, elle est jolije).

Elle est livrée à elle-même depuis qu'elle s'est enfuie, à quinze ans. Elle parle pas non plus des choses qu'elle a dû faire pour survivre, mais je lui reproche rien, parce que faut voir tout ce que j'ai fait, moi ! En tout cas, toute menue qu'elle est, elle sait très bien se débrouiller toute seule.

Des gens que Carl connaît leur ont fabriqué de faux papiers, avec de nouvelles identités. Ils s'appellent Wesson, maintenant ; Carl a trouvé ça dans l'annuaire. Ils ont loué une maison dans une petite ville d'Ohio.

Patricia est aussi drôlement intelligente, et elle prend des cours pour devenir greffière. Ça nous a vachement fait marrer. Tu parles d'une blague ! Dire qu'elle va être là, dans des salles d'audience, à enregistrer des déclarations d'avocats, de flics et de juges, alors que dehors, on enfreint toutes les lois du pays ! Ou quasiment.

Mais ça sera une bonne couverture. Et Randy pourrait vendre des glaçons à des esquimaux avec son bagout. Il s'est fait engager chez un concessionnaire automobile. Ses collègues l'aiment bien. Si quelqu'un leur disait que le gentil Randy élève le fils de Carl Wingert et Flora Stimel, deux des fuyitifs les plus recherchés du FBI, ils le croiraient même pas !

Carl leur a dit d'aller à l'église comme les fidèles. Randy, ça le gêne pas, mais Patricia, si. Elle dit qu'elle veut

rien avoir à faire avec un Dieu qui ferait vivre à une gamine l'enfer qu'elle a vécu. Mais finalement, elle a accepté de faire semblant de le prier, parce qu'elle sait que ça fait d'eux des gens ordinaires, et Carl dit que c'est ça, l'important.

Ils prévoient aussi de s'impliquer dans l'association des parents d'élèves dès qu'ils inscriront Jeremy en dernière année de maternelle l'automne prochain. Ça me brise le cœur de savoir que je serai pas là pour son premier jour d'école. J'espère qu'il pleurera pas. Carl dit que non. Il l'appelle son « bon petit soldat » parce que même quand on l'a serré très fort pour lui dire au revoir, sa lèvre inférieure a tremblé, mais il a pas versé une larme.

Il sait que Carl a de grands projets pour son avenir. Il comprend pourquoi on peut pas vivre tous ensemble. Il sait aussi, parce que je le lui ai seriné assez souvent, que même s'il vivra avec Patricia et Randy en faisant semblant d'être leur petit garçon, je suis sa véritable mère, et Carl son véritable père. Il les appellera maman et papa, mais il est notre chair et notre sang, à nous. Rien ne changera jamais ça. On l'aime.

J'espère qu'en grandissant il comprendra comment les choses doivent être. Mieux que moi, en tout cas.

8

Les garçons avaient eu une journée si remplie qu'ils faillirent s'endormir à table, et allèrent se coucher tôt sans protester. Après les avoir bordés, Amelia emporta un verre de vin sous la véranda et s'installa dans l'un des fauteuils à bascule.

Stef la rejoignit quelques minutes plus tard.

— Tout est fait dans la cuisine. À moins que vous n'ayez besoin de moi pour autre chose, je vais me coucher aussi.

— Pas de virée chez Mickey, ce soir ?

— Je suis claquée.

— Moi aussi. Dors bien.

L'étudiante hésita sur le seuil.

— Est-ce que ça va ?

— Pourquoi ça n'irait pas ? répliqua Amelia.

S'apercevant à quel point son ton était cassant, elle se radoucit aussitôt.

— Tout va bien.

— Êtes-vous fâchée que j'aie encouragé Dawson à traîner un peu avec nous ?

— Je ne peux pas être fâchée. Les garçons se sont amusés comme des fous. Être en compagnie d'un homme est bon pour eux.

— C'est ce que j'ai pensé. Mais celui-là en particulier vous insupporte, n'est-ce pas ?

Elle pivota vers la jeune fille, prête à s'offusquer. Au lieu de quoi, baissant la tête, elle admit tranquillement :

— Un peu.

— Sa dent de travers est drôlement craquante.

Amelia avait aussi remarqué le léger chevauchement d'une des incisives. Cela rendait en fait son sourire plus intéressant.

— Et je lui grignoterais volontiers les biceps.

— Tu es incorrigible, Stef !

— Ça vous dit rien, à vous ?

Amelia devait bien admettre que Dawson Scott était vraiment séduisant, physiquement. Plus souvent qu'elle ne souhaitait se l'avouer, ses yeux s'étaient détachés du roman qu'elle lisait à l'ombre du parasol pour s'égarer en direction des vagues, où il jouait avec les garçons. Lesquels s'étaient disputé son attention toute la journée. Lui aussi avait paru s'amuser, mais...

— Il y a quelque chose qui cloche, chez lui.

Elle ne s'aperçut qu'elle s'était exprimée tout haut que quand Stef lâcha un gémissement.

— Oh, merde. Il est marié ?

Amelia s'esclaffa.

— Non. Je veux dire, j'ignore s'il est marié ou pas. Je n'ai pas...

— Chuuut ! Le voilà !

Amelia le vit qui s'approchait de la véranda. Arrivé en bas des marches, il annonça :

— Je vous ai vue, là-dessous. Je me suis dit que je pouvais peut-être vous apporter une offrande de paix pour avoir accaparé vos fils toute la journée.

Il tenait dans une main une bouteille de vin débouchée et deux verres à pied. Remarquant celui qu'elle tenait, il fronça les sourcils.

— Mais je vois que j'arrive trop tard.

— Je vais me coucher. Bonne nuit, vous deux !

Stef se retira à l'intérieur, puis ferma la porte. Une demi-seconde plus tard, la lumière du perron s'éteignait.

Amelia et Dawson se regardèrent au travers de la pénombre soudaine et, quand elle vit un sourire lui tirailler le coin d'une lèvre, elle ne put que glousser.

— Elle a un petit côté romantique.

— Préférez-vous que je parte ?

Elle réfléchit un instant, puis s'enquit :

— Quelle couleur, ce vin ?

— Rouge.

Elle tendit son verre dans sa direction.

— Puisque vous vous êtes déplacé, complétez donc celui-là.

— J'ai trouvé la bouteille dans un placard. Je ne répondrai pas du millésime.

— Je réponds de celui-là. Le mélanger à un autre ne pourra que l'améliorer !

Il monta les marches, ajouta un peu de vin à son verre, puis s'en servit un à son tour. Alors qu'il prenait place dans le fauteuil voisin du sien, il geignit :

— Je vais avoir mal partout demain. Hunter et Grant ne m'ont pas épargné !

Elle fit courir un doigt sur le rebord de son verre.

— Tout bien considéré, même si ça me fait mal de dire ça, merci d'avoir passé un peu de temps avec eux.

— De rien.

— Ils ont tout particulièrement apprécié de chahuter avec vous. J'essaie un peu, mais...

Elle laissa sa voix s'éteindre, puis haussa les épaules.

Il étendit ses jambes devant lui.

— Les mamans ne sont pas de bonnes bagarreuses. Elles ont trop peur que quelqu'un se fasse mal.

Elle sourit.

— Vous avez raison. (Elle s'interrompt pour siroter une gorgée de vin.) Vous avez des enfants ?

— Non.

— Marié ?

— Non.

— Stef se posait la question.

— Hmm. (Il but à son tour.) M'autorisez-vous à faire quelques observations ?

— À propos de Stef ?

— De vos enfants.

Elle l'invita à poursuivre.

— Je ne m'y connais pas tant que ça en gamins mais, selon mon opinion d'amateur, vous avez fait du bon boulot avec les vôtres.

— Merci.

— Ils ne pissent pas dans les piscines.

Elle rit.

— Ils disent s'il vous plaît et merci. Et même si c'est moi qui ai suggéré de baptiser le bateau d'après vous, ils ont sauté sur l'idée.

— Je ne les échangerais contre aucun autre.

— Hunter est le plus prudent des deux. Il a ses moments d'exubérance, mais il est d'un naturel sérieux. C'est un peu comme s'il comprenait déjà qu'être l'aîné d'une fratrie vient avec des responsabilités implicites qu'il accepte, même si ce n'est pas juste. Grant, enchaîna-t-il en marquant un temps d'arrêt pour sourire, est à fleur de peau. Il est impulsif, capricieux, et aborde tout tête baissée. Je parie qu'il s'attirera plus d'ennuis que son frère.

— Vous leur avez accordé beaucoup d'attention.

— Je m'intéresse aux gens et à ce qui les motive. Mon métier l'exige. Je les observe attentivement et j'analyse mes observations.

Comme elle se bornait à hocher la tête sans aucun commentaire, il ajouta :

— On révèle souvent autant par ses silences que par ce qu'on dit.

— Vraiment ? Il faudra que je m'en souviennne.

— Nom d'un chien ! En avouant un secret de fabrication, est-ce que je ne viens pas de me tirer tout seul une balle dans le pied ? Serez-vous constamment sur vos gardes désormais ?

— Nous n'aurons pas de « désormais ».

Il laissa passer quelques secondes.

— D'accord. Mais mardi matin, je serai dans la salle d'audience pour votre contre-interrogatoire.

— Faites comme ça vous chante. C'est à vous de décider. Je vous ai clairement fait comprendre que je n'accorderai pas d'interview.

— En effet. Alors mieux vaudrait que je vous le demande maintenant, tant que j'en ai encore la possibilité.

Elle le dévisagea avec attention.

— Comment c'était, d'être avec un homme qui souffrait de stress post-traumatique ?

Après avoir posé la question, il refusa de croiser son regard. Et, en cet instant, elle sut.

— C'est ça, n'est-ce pas ?

— Ça, quoi ?

— Vous n'avez pas combattu, mais vous l'avez ramené avec vous.

Il la gratifia d'un regard dur, puis quitta le fauteuil pour s'approcher de la rambarde. Déposant son verre de vin dessus, il en agrippa le rebord de bois si fort qu'il parut essayer de le déraciner du plancher de la véranda. Il luttait pour contenir sa colère. Dieu seul savait quelles autres émotions étaient si fragilement bridées.

Son premier instinct fut de s'enfuir à l'intérieur et de barricader la porte. Peut-être l'aurait-elle fait s'il n'avait pas soudain rentré la

tête très bas dans les épaules dans un geste de résignation. Il lâcha la rambarde d'une main pour passer celle-ci dans ses cheveux. Il retint ces derniers en arrière quelques secondes avant de les laisser retomber, puis replaça sa main sur le rebord.

Elle se demanda s'il était opportun de poursuivre cette conversation. Mais il n'avait eu aucun scrupule à s'immiscer dans sa vie. Pourquoi hésiterait-elle à fouiner dans la sienne ?

Qui plus est, à cause de son expérience personnelle avec Jeremy, qui avait souffert des mêmes maux, ce syndrome l'intéressait. C'était d'ailleurs le sujet du courriel qu'elle avait écrit à George Metcalf. Elle pensait que le musée devrait présenter une exposition sur les séquelles invisibles de la guerre, et leur donner la même importance que toutes les autres répercussions des conflits armés.

— Je sentais quelque chose, à votre propos, mais j'ignorais ce que c'était avant cet instant, reprit-elle calmement. Vous auriez pu m'interroger sur la liaison de Jeremy avec Darlene Strong, sa drôle d'amitié avec Willard, la scène du crime, la probabilité qu'il ait été dévoré par ces chiens. Mais plutôt que tous ces détails croustillants, son SSPT est l'unique aspect de cette sordide histoire que vous souhaitiez explorer.

Elle lui laissa le temps de répondre. Comme il n'en faisait rien, elle enchaîna :

— Aujourd'hui, sur la plage, quand nous avons parlé de la guerre, vous n'êtes pas entré dans les détails. Je vous ai complimenté sur les articles que vous avez écrits. La plupart des hommes s'en seraient servis comme prétexte pour se vanter et tenter de m'impressionner par leurs exploits.

— Il y a tant d'hommes que ça qui cherchent à vous impressionner ?

Son ton frisait l'insulte, mais elle se mordit la langue et laissa couler.

— Hier, j'ai remarqué les bouteilles d'alcool vides sur le comptoir de votre cuisine. À côté de flacons de médicaments.

— Des tas de gens s'enfilent de l'alcool et des médocs !

— Exact. Ce n'est pas ça qui vous a trahi. Ce sont vos yeux.

Il se tourna lentement pour lui faire face.

— Ils ne correspondent pas à ceux d'un homme physiquement sain et athlétique, précisa-t-elle. Ce sont ceux d'un homme toxicodépendant, ou sérieusement malade ou en souffrance, ou victime d'insomnie. Ils ont l'air hanté par des souvenirs qui refusent

de s'effacer.

Il demeura immobile, sans rien dire.

— Qui voyez-vous pour vous faire aider ?

Pas de réponse.

— Vous voyez bien un conseiller, ou un thérapeute ?

Enfin, d'une voix bourrue, il répliqua :

— Votre mari en voyait un ?

— Non, ce qui explique pourquoi il est devenu mon ex-mari.

Plusieurs instants de silence s'écoulèrent, jusqu'à ce que finalement il s'appuie contre la rambarde, bras et chevilles croisés.

— Ce sujet est nettement plus intéressant que mes bouteilles de whisky vides. Comment vous êtes-vous rencontrés, Jeremy et vous ?

Comme elle ne répondait pas, il reprit :

— Rien de ce dont nous parlerons ce soir ne figurera dans l'article. Pour peu que je l'écrive, ce qui reste encore à décider. Quoi qu'il en soit, rien de ce que vous êtes en train de me dire ne sera publié, à moins que vous ne l'autorisiez.

— Comment puis-je vous faire confiance ?

— Je le promets.

Ses yeux creusés étaient plus convaincants que sa promesse. Elle se racla la gorge, déglutit.

— Nous nous sommes rencontrés à un mariage. La mariée et moi étions membres de la même association étudiante. Le marié était un officier des Marines que Jeremy connaissait de Parris Island. Il avait vraiment belle allure dans son uniforme d'apparat. Nous avons dansé, bu du champagne, passé un bon moment. La semaine d'après, il m'a invitée à dîner, et j'ai accepté. Nous nous sommes fréquentés six mois, fiancés, puis mariés dix mois après le jour de notre rencontre.

— Hmm.

— Quoi ?

Il pencha la tête.

— C'est le côté mec viril qui vous a attirée ?

— Comment ça ?

— Vous, la petite fille riche...

— Je ne vous permets pas !

— C'est pourtant vrai. Vous avez grandi dans un environnement privilégié, été prise en photo avec des présidents, avez reçu la meilleure éducation que l'argent puisse acheter. Et voilà qu'arrive Jeremy, qui revient d'Irak, très classe dans son uniforme d'officier, en poste à Parris Island, instructeur de tir.

— Glenda ?

— En fait, j'ai fait ma propre enquête là-dessus. Ce que je veux dire, c'est : qu'est-ce qui vous a attiré chez lui ? Du point de vue de quelqu'un qui voit ça de l'extérieur, vous ne paraissiez pas avoir beaucoup en commun.

Il n'était pas le premier à penser cela.

— Deux contraires qui s'attirent, je suppose.

— Quel genre de prétendant était-il ?

— Ardent.

— Vraiment ?

— Oui. Il pouvait être terriblement tendre et romantique.

— Il gravait vos initiales sur les arbres ?

— Oui.

Il rit.

— Je plaisantais.

— Pas moi. Il l'a fait une fois. Pourquoi est-ce que ça vous surprend ?

— Parce que ça ne cadre pas avec le Jeremy qui vous a trompée en baisant avec la femme de son pote.

Avant qu'elle ait pu réagir à cela, il s'enquit :

— Et le député ? Que pensait-il de son tout nouveau gendre ?

— Par-dessus tout, papa voulait mon bonheur.

— Ce n'est pas ma question.

Dans la mesure où elle avait sa promesse que rien ne serait publié, Amelia décida d'être brutalement honnête.

— Au début, il s'inquiétait des différences d'origine que vous avez soulignées. Jeremy ne ressemblait pas aux hommes que je fréquentais jusque-là.

— Le type BCBG, je suppose.

— Pour la plupart. Médecins, avocats, héritiers d'entreprises familiales prospères.

— Je vois le tableau. Jeremy était un peu moins bien dégrossi.

— Mais honnête. Et dûment respectueux. Papa en est venu à vraiment l'apprécier, et ils s'entendaient bien.

Dawson prit son verre et, tout en faisant tourner le vin à l'intérieur, demanda :

— Comment étaient les parents de Jeremy ?

— Ils étaient déjà décédés quand nous nous sommes connus.

— Des frères, des sœurs ?

— Il n'avait aucune famille. Une histoire plutôt tragique, en fait.

Il en parlait rarement. Ses deux parents sont morts dans l'incendie de leur maison quelques semaines après l'obtention de son bac.

— Nom de Dieu !

— Oui, c'est très triste. Leur maison et tout ce qu'elle contenait a été détruit. Toute son existence vécue jusque-là a été consumée. Il ne lui restait pas le moindre cliché ou souvenir de son enfance.

— Ah. (Il fallut un instant à Dawson pour assimiler cela.) Votre union était-elle heureuse ?

— Au début.

— Aucune dispute sérieuse ? Pas d'infidélité ?

— Non. Du moins, j'étais fidèle. Je crois qu'il l'était jusqu'à Darlene Strong.

— Quand a-t-il été envoyé en Afghanistan ?

— En été 2007.

— N'était-il pas un peu trop âgé pour ça ?

— Il était hautement spécialisé. On avait besoin de lui.

— Comment a-t-il pris ça ?

— Il avait hâte. Même après avoir connu l'Irak, il souhaitait y aller. J'admets que je ne l'ai pas pris aussi bien. Je craignais pour sa sécurité, et je détestais qu'il rate tant de la petite enfance de Hunter. Il n'avait que quelques mois quand Jeremy s'est embarqué.

— Sacrée poisse.

Elle sourit faiblement.

— C'est à peu près ce que je me suis dit. Mais je m'efforçais de rester optimiste dans ma correspondance avec Jeremy. Je ne voulais pas qu'il se sente coupable de devoir nous abandonner. Il trouvait lui aussi que ça tombait au mauvais moment, mais il était tout excité d'y aller. Plus que ça, même, il acceptait ce sacrifice car il considérait le fait de servir comme un devoir sacré.

— Envers son pays ?

— Oui.

— Il aimait l'Amérique ? Il était patriote ?

— Naturellement.

— Il n'a jamais remis en question cette guerre, ou les raisons de notre engagement là-bas ? Il n'a jamais rien dit de négatif contre le gouvernement ?

— C'était un marine. Mais pourquoi une telle question ?

— Je n'insinue rien. C'est juste que ce sont des sujets de débat à la mode, ces temps-ci.

Il considéra longuement son verre de vin, mais n'en but pas. Pour

l'inciter à poursuivre, il débuta :

— Quand il est rentré...

Elle inspira profondément.

— J'ai immédiatement remarqué des changements en lui. Il paraissait heureux d'être de retour, mais il ne riait plus autant. Je le surprénais à regarder dans le vide, et quand il s'en apercevait, il tentait de plaisanter. Les pleurs du bébé l'agaçaient, surtout quand nous...

Elle releva brièvement les yeux sur lui, avant de les détourner aussitôt.

— ... Quand il souhaitait toute mon attention.

Le sous-entendu sexuel plana entre eux. Elle attendit une autre question, embarrassée. Aucune ne vint. Pendant un long moment, ils ne firent que se regarder. Puis elle se remémora ce qu'il lui avait dit sur la signification des silences.

— Je m'en veux de vous révéler cela, reprit-elle à voix basse, comme pour souligner sa réticence, mais j'ai presque été soulagée quand il est parti pour sa seconde mission. Il a emporté avec lui toute la tension de la maison. Hunter est devenu un bébé plus heureux, plus épanoui. Et tant mieux, parce que quelques semaines après le départ de Jeremy, j'ai découvert que j'étais de nouveau enceinte.

Il changea de position contre la rambarde et elle ne vit plus que son profil. Elle remarqua qu'il se mordillait l'intérieur de la joue, mais elle ignorait si c'était parce qu'il était consterné ou simplement parce qu'il réfléchissait.

Finalement, il ramena le regard sur elle.

— Vous a-t-il jamais parlé de la situation, là-bas ?

— Seulement par les termes les plus neutres : « Ça chauffe, ça s'est refroidi, aujourd'hui j'ai pris ma première douche depuis un mois. » Des choses comme ça.

— Rien de spécifique.

Elle secoua la tête.

— Il commandait des snipers. C'est tout ce que je sais. La plupart du temps, il ne pouvait même pas me dire où il était. Même si ça n'avait pas été classé secret, il ne me l'aurait probablement pas dit. Il ne voulait pas que je m'inquiète.

— Vous aviez un bébé et un autre en chemin.

— Et avec Grant, je souffrais d'atroces nausées matinales.

Il esquissa un léger rictus, révélant la dent de travers.

— Ah oui ?

— Avec Hunter, pas un seul jour. Avec Grant, j'ai vomi plusieurs fois par jour pendant six mois.

— Je vous avais dit que c'était un fauteur de troubles.

Elle s'esclaffa.

— Quelle perspicacité !

Peu à peu, leurs sourires s'estompèrent, et il les réorienta sur la conversation à propos de Jeremy, qui avait un effet thérapeutique sur elle. Quand avait-elle pu réellement en parler auparavant ? Pas à son père, qu'elle n'avait pas voulu accabler avec sa tristesse. Ni à une amie. Ni à quiconque.

Peut-être était-il plus facile de s'épancher auprès d'un inconnu qu'on ne reverrait jamais. Ou peut-être l'était-ce avec Dawson, parce qu'il pouvait s'identifier avec l'état d'esprit de Jeremy. Supposition raisonnable, mais aussi troublante. Cela l'ennuyait de penser qu'il puisse être aussi instable que Jeremy l'était devenu.

— Je regrette que Jeremy ne m'ait pas parlé de ce qu'il traversait, reprit-elle. S'il l'avait fait, les choses auraient peut-être tourné différemment.

— Vous voulez dire, quand il est rentré de sa seconde mission ?

— La situation s'est rapidement dégradée. Au début, j'ai pensé que la camaraderie entre marines lui manquait, qu'il avait du mal à s'adapter à la vie civile. Il affirmait apprécier son nouveau travail, mais il ne s'est lié d'amitié avec aucun de ses collègues. Il est devenu de plus en plus replié sur lui-même, et sauvage. La tension, à la maison, s'est accrue. Il y avait deux bébés, désormais. Jeremy ne supportait pas les pleurs de Grant, les babillages de Hunter. Il me cherchait querelle à propos du plus insignifiant détail.

Elle hésita, avant d'ajouter :

— Il buvait beaucoup trop. Parfois au point de perdre connaissance.

Dawson lui décocha un regard désabusé.

— Je n'ai jamais perdu connaissance.

— Vous ne devriez pas déraiper jusque-là.

— Je n'en ai pas l'intention.

Au bout d'un moment, elle reprit :

— Jeremy partait sans me dire où il allait ni pour combien de temps, et il se mettait dans une rage folle quand je le lui demandais. Il avait du mal à dormir, et quand il y arrivait, il avait des cauchemars. Il refusait d'en parler. Je l'ai supplié d'entreprendre une thérapie. Cette suggestion mettait toujours le feu aux poudres, et son refus de se

faire aider provoquait de plus en plus de conflits. Il était de moins en moins patient avec les enfants et moi. Hunter s'est mis à avoir peur de lui, surtout quand Jeremy est...

Dawson attendit une dizaine de secondes avant de la relancer.

— Quand Jeremy est quoi ?

Elle baissa les yeux sur son restant de vin.

— Devenu agressif.

— Violent, vous voulez dire ?

Elle releva la tête pour le regarder.

— Je vous en prie, Dawson, fit-elle, usant pour la première fois de son prénom. Je ne voudrais pas que ça se sache. Pour le bien de mes fils.

Il la scruta attentivement.

— Ce salaud vous a frappée. N'est-ce pas ?

Elle baissa de nouveau les yeux.

— La situation a dégénéré. Une nuit, il est rentré au petit matin. Quand il m'a rejointe dans le lit, il sentait le parfum et le sexe. Je lui ai dit de s'éloigner de moi. Il a refusé, alors je suis sortie du lit. Il m'a suivie, m'a agrippée par le bras, puis giflée du revers de la main.

Le séduisant, fringant, romantique marine qui avait conquis son cœur s'était métamorphosé en un homme qu'elle ne connaissait pas et avec lequel elle ne se sentait plus aucun lien, même distant. Ce n'était qu'un étranger mauvais, dont elle redoutait les sautes d'humeur. Tous les nouveaux et atroces traits de caractère qu'il avait développés s'étaient manifestés cette nuit-là. Aujourd'hui encore, elle revoyait la rage dans ses yeux, éprouvait la douleur du coup haineux porté à son visage, revivait sa crainte de lui.

— Avez-vous appelé la police ?

Elle secoua la tête.

— J'ai attendu qu'il tombe ivre mort, puis j'ai réveillé les garçons, quitté la maison, et conduit jusque chez mon père. Quand il a vu mon visage, il est devenu livide. J'ai eu peur qu'il fasse une bêtise, et c'est tout juste si j'ai pu le retenir d'aller l'écorcher vif. À défaut, il tenait à ce que je dépose une main courante. Tout ce que je voulais, c'était rester loin de Jeremy et m'extirper de ce mariage le plus vite possible. J'ai emménagé dans la maison de Jones Street, et demandé le divorce dans la semaine. Jeremy s'y est opposé, mais quand il a compris que ça ne servirait à rien, il m'a contesté la garde des enfants. Il a traîné les pieds, provoqué délibérément délai sur délai. J'ai persisté. Vous avez entendu à l'audience comment ça s'est terminé.

Elle vida son fond de vin, puis le regarda et conclut :

— Longue réponse à votre question sur mon existence avec Jeremy, n'est-ce pas ?

Il retourna à son fauteuil, s'y assit genoux écartés, les avant-bras sur les cuisses, les mains jointes devant lui. Il tourna la tête vers elle.

— C'est une histoire plutôt moche, Amelia.

— Que vous avez promis de ne pas publier.

— En effet, et je ne le ferai pas, affirma-t-il.

Puis il regarda par-dessus la rambarde, en direction des dunes et de la plage. Les seuls sons étaient le grincement des fauteuils à bascule et la rumeur du ressac. Quand il tourna de nouveau les yeux vers elle, elle sut quelle serait sa prochaine question avant même qu'il la pose.

— Qui a pris les photos de sous le paillason ?

— Je l'ignore, lâcha-t-elle dans un souffle, sa voix se fêlant.

— Hier soir, je vous ai vus vous entasser tous les quatre dans votre voiture. Vous vous êtes arrêtée chez Bernie pour le récupérer. Dès que vous avez été hors de vue, j'ai couru jusqu'ici avec les photos et les ai placées là. (Il pointa l'index en direction du paillason de jute.) Ensuite, je suis monté directement en voiture pour me rendre au village. J'ai dû arriver chez Mickey cinq minutes après vous, tout au plus.

— Vous nous avez vus quitter le parking de Mickey. J'ai déposé Bernie à sa porte de service. Quand nous sommes descendus de voiture, j'ai demandé à Stef d'emmener les garçons à l'étage pour commencer le rituel du coucher. Je suis venue directement ici regarder sous le paillason.

— Quelqu'un les a prises pendant que nous étions tous au village.

— Mais qui ? s'étonna Amelia, s'humectant les lèvres. Peut-être quelqu'un, sur la plage, vous a-t-il vu déposer quelque chose et...

Avant même qu'elle ait fini, il secouait déjà la tête.

— La plage était déserte. J'ai vérifié.

— Mais quelqu'un a dû vous voir.

— Exactement. Quelqu'un m'a vu parce que quelqu'un épiait.

— Autre que vous.

— Autre que moi. Parlez-moi de ce ballon de plage.

Elle se remémora sa stupéfaction, à la mention de l'incident, un peu plus tôt.

— Ce n'était rien.

— Alors pourquoi ne pas m'en parler ?

Elle s'exécuta.

— Il a miraculeusement réapparu après avoir été jeté, commenta-t-il. Avec une rustine, et regonflé.

Elle remua nerveusement sur son siège.

— Je suis sûre qu'il y a une explication.

— Il y en a une : quelqu'un fait en sorte de savoir tout ce qui se passe dans votre vie.

— Je n'en crois rien.

— Je crois que si. Hier, quand vous m'en mettiez plein la tête, vous avez dit que vous aviez eu peur, que vous vous sentiez...

— Hier, j'étais perturbée et en colère, et j'ai dit n'importe quoi pour essayer de vous faire culpabiliser pour m'avoir espionnée !

— Vous parliez à tort et à travers ?

— Oui !

— Amelia...

Elle bondit de son siège, alla se réfugier près de la rambarde, tout comme lui un peu plus tôt. Il la suivit, se planta derrière elle, assez près pour qu'elle perçoive la chaleur de son corps.

— Vous avez peur qu'il soit toujours en vie, n'est-ce pas ?

Elle pivota vivement.

— Non !

— Le nier devant moi n'apaisera en rien votre crainte. Pas plus que ça n'occultera la réalité de la chose.

— Il a été tué par Willard Strong.

— Son corps n'a jamais été retrouvé.

— Mais il y a des preuves médico-légales.

— De quelle sorte ?

— Son sang sur le sol, dans l'enclos des chiens. Un morceau de cuir chevelu... (Elle enfouit son visage entre ses mains.) Seigneur, ce dont cet homme est accusé est trop atroce pour y penser !

— J'en conviens. Mais pour ce qui est de savoir si le sort de Jeremy a été le même que celui de Darlene, je m'interroge.

— D'accord. Peut-être pas. Si ce n'est pas le cas, Willard a dû jeter le corps de Jeremy quelque part dans les marais, et l'a fait couler. Ou alors, il a été emporté par le courant. Il y a des alligators...

Sa voix l'implorait de lui concéder au moins une des possibilités. Mais il se borna à la regarder avec un mélange de scepticisme et de compassion, aussi frustrants l'un que l'autre.

— Sinon, où pourrait-il être ? questionna-t-elle.

— J'aimerais le savoir.

— Pourquoi aurait-il disparu ?

— Pour la même raison que tous ceux qui choisissent de disparaître. Pour échapper aux ennuis. Ou à la loi. Recommencer une autre vie sous une autre identité.

— OK, supposons que vous ayez raison. Pourquoi alors ne se serait-il pas enfui loin, très loin d'ici ? Pourquoi resterait-il dans les parages, au risque d'être reconnu ? Feindre sa propre mort est un crime, n'est-ce pas ? N'aurait-il pas peur de se faire prendre ? Si son intention était de disparaître, pourquoi traînerait-il ici à m'espionner ?

— Pour vous terroriser, vous punir de l'avoir quitté.

Elle secoua fermement la tête.

— Il se fichait que je l'aie quitté. Le temps que notre divorce soit prononcé, il ne tenait plus à moi, seulement aux garçons. Ils étaient tout ce qu'il voulait.

S'apercevant de ce qu'elle venait de dire, elle inspira brusquement, puis releva vivement la tête pour croiser le regard incisif de Dawson.

Il hocha lentement la sienne.

— Non ! protesta-t-elle, d'une voix qui n'était guère plus qu'un chuchotement craintif.

— Ça vous est venu à l'esprit, Amelia. Je le sais.

Elle s'humecta les lèvres, puis formula promptement un argument :

— Si Jeremy voulait les garçons, il aurait pu me les arracher n'importe quand. Avant même de rencontrer Willard et Darlene Strong.

— Il l'aurait pu. Mais selon toute probabilité, il aurait été pris, et accusé de kidnapping. Alors que s'ils étaient enlevés maintenant, personne ne soupçonnerait un mort d'en être responsable.

Elle estima impératif d'argumenter farouchement contre cette logique.

— Vous essayez seulement de m'effrayer.

— Pourquoi ferais-je ça ?

— Pour me faire dire des choses qui rendront votre article plus fascinant, lui donner un petit air de mystère.

— Vous savez que ce n'est pas vrai.

— Alors pourquoi êtes-vous ici ? Je vous ai dit que je ne collaborerais à aucun article, quel qu'il soit. Pourquoi ne partez-vous donc pas et ne nous laissez-vous pas tranquilles ? L'histoire de Jeremy Wesson ne vous intéressait même pas vraiment. Vous avez dit que vous étiez sur le point de tout envoyer balader pour passer à quelque

chose de plus captivant. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Bon, d'accord. Vous voulez savoir pourquoi ?

Glissant les deux mains sous ses cheveux, derrière sa nuque, il l'attira en avant jusqu'à ce que son corps soit tout contre le sien, ses jambes prises au piège entre les siennes, leurs visages se touchant presque.

— Pourquoi je n'ai pas laissé tomber ce fichu procès ?

Il effleura sa lèvre inférieure de son pouce.

— Parce que vous êtes entrée dans cette salle d'audience.

Il la tint là pendant quelques battements de cœur, son regard brûlant s'égarant sur ses yeux, son nez, sa bouche, comme s'il se demandait quoi embrasser en premier. Puis, avec un juron, il la relâcha abruptement.

Avant qu'elle ait eu le temps de pleinement reprendre ses esprits, il partit, et elle se retrouva seule.

9

Le jour suivant, le temps pluvieux maintint tout le monde à l'intérieur. Confinés, les garçons commencèrent à s'agiter, à s'ennuyer, puis à pleurnicher. Aucun des passe-temps que Stef suggéra ne fut accueilli avec enthousiasme. Pire, l'antenne satellite lâcha et regarder la télévision ne fut plus une option.

L'heure du déjeuner tourna à la bagarre pour déterminer qui avait renversé le lait de Grant. Chacun blâmait l'autre, arguant que celui-ci l'avait bousculé. Afin de prévenir une lutte fratricide majeure, Stef proposa de les emmener faire un tour dehors lors d'une accalmie entre deux averses.

— J'apprécieraï, oui, concéda Amelia. Juste assez longtemps pour qu'ils brûlent un peu d'énergie.

Alors qu'ils chaussaient leurs baskets, Hunter demanda s'ils pouvaient inviter Dawson à venir jouer avec eux.

— Non. Certainement pas.

— Pourquoi ?

— Je ne crois pas qu'il soit chez lui.

— Si. Sa voiture est là.

— Sa voiture pourrie.

— Grant ! Où as-tu entendu ça ?

— C'est Hunter qui l'a dit.

— Pas vrai !

— OK, OK. Peu importe qui l'a dit, ce n'est pas un langage approprié. Ne le répétez pas. Et ne vous approchez pas de la maison de M. Scott.

— Pourquoi ? Il nous aime bien.

— Il est certainement en train de travailler.

— Mais, m'man...

— Hunter, j'ai dit non, décréta Amelia, tout en ajoutant tout bas à l'intention de Stef, alors qu'elle les escortait jusqu'à la porte : S'il sort, ramène-les.

— D'accord, grommela l'étudiante. Je comprends pas trop, mais d'accord.

Amelia n'avait aucun allié dans son camp, mais elle était encore le commandant en chef de la petite troupe. Alors d'accord ou pas, ils n'auraient dorénavant plus rien à faire avec leur voisin.

Dans la buanderie, elle attaqua la pile de linge propre qui attendait d'être plié, se disant que, dans une semaine, elle remballerait tous leurs vêtements pour rentrer à Savannah. Elle n'était pas pressée. Les garçons n'aimaient pas l'appartement dans lequel ils avaient emménagé après avoir quitté la maison de Jones Street, mais il lui était impossible de continuer à y vivre depuis sa malheureuse rencontre avec Willard Strong.

Hunter et Grant voulaient une maison avec un jardin où ils pourraient avoir un chien. Il faut dire qu'ils n'avaient plus eu de foyer permanent depuis qu'elle avait quitté Jeremy. Elle comptait se mettre en quête d'une maison sitôt le procès terminé.

Dieu merci, ce tumultueux chapitre de sa vie était sur le point de se clore.

À moins que la théorie de Dawson Scott ne soit exacte, et Jeremy toujours en vie.

En dépit de sa détermination à rejeter catégoriquement cette hypothèse troublante, elle ne le pouvait pas. Parce que la possibilité que Jeremy ait simulé sa propre mort lui avait traversé l'esprit avec une fréquence inquiétante. Et ces derniers jours plus encore. Dawson y accordait foi. À présent, elle ne pouvait plus se débarrasser de ses doutes, malgré tous ses efforts.

Après une nuit agitée, elle s'était éveillée à l'aube, pensant au bateau ancré au large depuis plusieurs jours. S'extirpant de son lit, elle s'était rendue à la fenêtre pour scruter anxieusement l'horizon.

Inclément, le temps agitant la mer, et le ressac était plus violent que d'ordinaire. Le bateau qu'elle cherchait n'était plus là, elle avait seulement aperçu un crevettier et un pétrolier, tous deux visions courantes.

Elle s'était de nouveau glissée dans son lit, espérant rattraper un peu de son sommeil perdu, mais elle était bien trop excitée pour se rendormir, en partie à cause de son malaise général, mais aussi parce qu'elle ne cessait de revivre les sensations éprouvées entre les bras de Dawson.

Son esprit refusait de tenir le souvenir à distance. Elle sentait l'effleurement de son pouce sur sa lèvre, entendait son « Parce que vous êtes entrée dans cette salle d'audience » chuchoté d'une voix rauque, se remémorait la ferme empreinte de son corps. Cette sorte d'agitation particulière était vraiment inopportune, car impossible d'y remédier et, à en juger par l'agressivité dans le regard de Dawson, lorsqu'il l'avait plongé dans le sien, il n'était pas plus heureux qu'elle de l'alchimie qui existait entre eux.

L'apparition de ses fils, sortis de leurs lits pour grimper dans le sien, avait été la bienvenue. Elle les avait serrés tout contre elle, un sous chaque bras, bien au chaud, déposant un baiser sur leurs têtes ébouriffées, avec la fervente gratitude qu'ils soient siens. À garder. Toujours. Elle sacrifierait sa vie pour les protéger... et tuerait quiconque essaierait de les lui arracher.

Désormais, une heure à peine après qu'ils étaient sortis, un déluge soudain mit fin à l'excursion sur la plage. Ils se ruèrent au travers de la porte de la buanderie, frissonnants et trempés jusqu'aux os. Du sable avait été projeté dans l'œil de Hunter, qui pleurait. Les lèvres de Grant étaient bleues de froid.

— Stef, va enfiler des vêtements secs à Grant, s'il te plaît. Je vais nettoyer l'œil de Hunter.

À cette perspective, celui-ci se mit à hurler.

Amelia doutait que cette journée puisse empirer.

Dawson vit Stef et les garçons s'élancer sous les trombes d'eau en direction de la maison. Il les avait regardés jouer de l'intérieur, convaincu qu'il serait préférable pour tout le monde que, à partir de maintenant, il se fasse discret.

Alors qu'il se détournait de la fenêtre, il consulta l'écran de son téléphone portable, et vit qu'il avait du réseau, lequel avait été

sporadique toute la matinée. N'ignorant pas qu'il devait appeler tant qu'il le pouvait, il composa le numéro de chez les Headly. Eva répondit. Quand elle entendit sa voix, son soulagement fut audible.

— Est-ce que tu vas bien ? Gary a cherché à te joindre.

— Le réseau est capricieux.

— À Savannah ? En pleine ville ?

— Le mauvais temps s'est mis de la partie. Je ne peux pas garantir que j'aurai un signal bien longtemps. Ton cher et tendre est là ?

— Oui, et il est aussi grincheux que tu as l'air de l'être ! Tous les deux, je vous jure...

Elle n'acheva pas sa phrase, le laissant en déduire qu'ils mettaient tous deux sa patience à rude épreuve.

Headly prit la communication et débuta par un :

— Je t'ai appelé trois fois !

— Bien le bonjour à toi aussi.

— Pourquoi n'as-tu pas répondu ?

— Comme je viens de l'expliquer à Eva, le réseau ici est intermittent.

— Où c'est exactement, ici ?

Dawson se passa une main sur la nuque, là où la tension s'était accumulée.

— Je n'ai pas été complètement franc avec toi la dernière fois que nous nous sommes parlé.

— Oh, vraiment ? répliqua Headly, sans lésiner sur le sarcasme.

Le salaud n'allait pas lui faciliter la tâche.

— Tout ce que je t'ai dit était la vérité. J'ai juste omis quelques petits détails.

— Tel que l'endroit où tu te trouves ? C'est quoi, ce raffut ?

— Il tombe des cordes. Je suis sur l'île Sainte-Nelda.

— Nelda était une sainte ?

— Quelqu'un devait le penser. C'est une île côtière au large de la Géorgie, légèrement au sud de Savannah, uniquement accessible par ferry, neuf kilomètres de long, trois de large.

— Merci pour la leçon de géographie. Je suis prêt pour Questions pour un champion, maintenant. Pourquoi là-bas ?

— J'y ai loué une maison à côté de celle qui appartenait au défunt député Nolan.

Halètement de surprise, suivi d'un court silence, puis :

— Je n'ai même besoin de demander, n'est-ce pas ?

— Elle s’y trouve avec ses deux fils et sa baby-sitter.

— Sait-elle que tu es là ?

— Oui.

— Sait-elle pourquoi ?

Il ne fit qu’effleurer la surface, omettant de nombreux détails, mais informa Headly de l’essentiel.

— Elle sait que je bosse pour Newsfront, que je suis venu ici couvrir un procès et voir si ça vaut la peine d’écrire un article dessus, et que je l’ai suivie jusque sur l’île dans l’espoir d’obtenir une interview. Rien à propos de toi, ou de tout le reste.

— Comment a-t-elle réagi à l’éventualité d’un article ?

— Fichtrement mal. C’est tout juste si elle ne porte pas autour du cou une pancarte « Défense d’entrer sous peine de poursuites » !

— Difficile de le lui reprocher. Elle a vécu la majeure partie de son existence dans un bocal à poissons rouges, d’abord à cause de son père, et maintenant de son mari.

— Ex-mari. Défunt ex-mari.

— Ces qualificatifs me paraissent drôlement importants pour toi.

Dawson ne releva pas l’insinuation.

— Ce que j’essaie de te dire, c’est qu’elle est en alerte rouge. Et très protectrice vis-à-vis de ses enfants.

— Tu les as vus.

— Évidemment.

— Pourquoi « évidemment » ?

— Parce que les deux maisons partagent la même plage. Les gamins s’amusent à y construire des châteaux de sable, à batifoler dans l’eau. Hier, je les ai rejoints pour chahuter un peu avec eux.

Dawson s’interrompit, puis se mordilla l’intérieur de la joue, résolu à ne rien ajouter de plus tant que Headly ne lui aurait pas répondu par plus éloquent et intelligible qu’un « hmm ».

Après un silence prolongé, Headly s’enquit :

— À qui ils ressemblent ?

— Ils ont tous deux les yeux bleus.

À la seconde où ces paroles sortirent, Dawson eut envie de se frapper lui-même.

— Je sais pas à qui ils ressemblent ! Ce sont des gosses ! reprit-il avec humeur.

— D’accord, pas la peine de me rembarrer !

— C’est bien pour ça que je ne t’ai rien dit tout de suite. Je savais que tu me harcèlerais de questions !

— Ils pourraient être les petits-fils de Carl Wingert. Ça t'étonne que je sois curieux ?

Dawson ne répondit pas à ça.

— Et elle, elle est comment ?

— Elle est...

Une dizaine d'adjectifs se bousculèrent dans son esprit, mais aucun qu'il souhaitât partager avec Headly.

— Intelligente. Éloquente. Assurée. Maître de soi. Réservée. Modeste.

— Tu viens juste de décrire mon instit de primaire restée vieille fille !

— D'accord, elle est...

Désirable. Avec des lèvres faites pour les baisers. Un corps fait pour l'amour.

— Plutôt jolie, compléta Headly. J'ai vu des photos.

— Alors pourquoi me demandes-tu de la décrire ?

— Et dans quel état d'esprit est-elle ?

— Elle a peur.

— De toi ?

— Qu'il soit en vie.

— Jeremy.

— Ouais.

À présent, il n'avait d'autre choix qu'expliquer comment il le savait.

— Par le biais d'une conversation détendue, j'ai appris quelques petites choses sur leur vie commune.

Il informa Headly de l'essentiel de ce qui avait été dit, et de ce qu'Amelia savait des parents de Jeremy.

— Qu'a découvert ton pote Knutz à leur sujet ?

— Il ne m'a toujours pas rappelé. Mais allons donc, enchaîna Headly avec un reniflement de scepticisme. Un incendie domestique qui les aurait tués tous les deux, en détruisant au passage tous les souvenirs de famille ?

— Je me disais bien que tu trouverais ça un peu trop facile. Moi aussi. Knutz devrait vérifier. Un incendie domestique avec deux victimes a dû faire la une du journal local. Peut-être y a-t-il un cliché des Wesson dans la rubrique nécrologique. S'il s'agissait de fait de Carl et Flora, alors ça veut dire qu'ils sont morts depuis des années, que je cours après du vent, que ta quête n'a plus lieu d'être, fin de l'histoire.

— Pas si leur fils a simulé sa mort et qu'il est toujours vivant.

Dawson jura entre ses dents.

— Ne râle pas contre moi, répliqua Headly. L'idée ne tombe pas du ciel. Sa femme elle-même – ex-femme – l'a avancée.

— Non, c'est moi qui l'ai avancée. Elle l'a réfutée.

— Mais tu as dit...

— En protestant trop.

— Hmm, je vois. Tu en as déduit que l'éventualité lui était venue à l'esprit.

— Ouais, concéda Dawson avec un soupir. Elle a beau afficher toute cette assurance, je crois qu'elle est morte de trouille.

— Où en êtes-vous restés ?

— Avec elle terrifiée de penser à l'impensable. Mais elle y pense quand même.

— Quelle est l'atmosphère entre vous ?

— Je n'espérerai pas une carte d'anniversaire.

Après un moment de réflexion, Headly reprit :

— Je vais enquêter moi-même sur les victimes de cet incendie. Mais nous sommes un dimanche de long week-end férié. Je doute de beaucoup avancer tant que tout le monde ne sera pas de retour au boulot mardi. Que vas-tu faire en attendant ?

— Attendre que l'audience reprenne. Je resterai jusqu'au verdict, je pense. Ensuite, je sais pas. Harriet ne cesse d'appeler, mais je ne réponds pas. Je suis peut-être déjà viré.

— Ce serait peut-être pas une mauvaise chose.

— Peut-être pas.

— Comment ça va, sinon ?

— J'ai pris pas mal le soleil hier.

— Tu dors mieux ?

— Le bruit de l'océan a un effet apaisant. Écoute, je n'ai plus qu'une barrette. Si ça coupe...

Headly articula un autre grognement. Il savait que Dawson éludait la question, mais il n'allait pas gâcher un temps de communication limité à s'acharner inutilement.

— Ne t'énerve pas si tu n'arrives pas à me joindre, reprit Dawson. Pendant la traversée, le capitaine du ferry m'a dit que le réseau, sur l'île, était plutôt capricieux même dans les meilleures conditions. Avec une tempête, même pas la peine d'y penser.

Peu après 20 heures, ce soir-là, un éclair fit disjoncter

l'alimentation électrique dans la maison d'Amelia, la plongeant tout entière dans l'obscurité.

— M'man ? fit Grant d'une petite voix chevrotante.

— Tout va bien, répondit Amelia, son affirmation aussitôt noyée par un grondement de tonnerre.

Heureusement, ils étaient tous les quatre rassemblés autour de la table de la cuisine, lancés dans une partie de jeu de l'oie. Si Stef et elle n'avaient pas été à proximité immédiate, les garçons auraient été encore plus effrayés qu'ils ne l'étaient. Grant quitta sa chaise pour grimper sur ses genoux. Stef se pencha au coin de la table pour saisir la main de Hunter.

Amelia avait cru que l'après-midi ne s'achèverait jamais. Elle avait réussi à rincer le sable de l'œil de Hunter, mais il avait braillé tout du long. Ensuite, pour le réconforter, elle leur avait préparé, à Grant et à lui, des tasses de chocolat chaud aux marshmallows.

On leur avait sorti des boîtes de peinture et des feuilles de papier. Le tout les avait divertis quelque temps. Hunter avait peint un paysage marin où figuraient Amelia, lui-même, son frère, Stef et une grande silhouette torse nu avec des cheveux jaunes à hauteur d'épaule jaillissant d'une casquette de base-ball.

— C'est Dawson, lui avait-il dit fièrement. J vais aussi peindre un cuirassé et lui donner.

Peu désireuse de déclencher un autre traumatisme, elle ne lui avait pas dit qu'il était peu probable qu'il revoie un jour son héros.

Stef et elle firent traîner le dîner aussi longtemps que possible, tuant le temps jusqu'à ce qu'elles puissent les mettre au lit. Ils étaient convenus de jouer une toute dernière partie avant de monter à l'étage.

Et voilà que maintenant il n'y avait plus de lumière.

— Tout va bien, répéta-t-elle avec entrain. Il y a une lampe torche dans le grand tiroir du bas.

Elle voulut se lever, mais Grant s'accrocha à elle.

— Non, m'man, me lâche pas !

Elle l'emporta avec elle, sortit la lampe du tiroir, l'alluma.

— Tu vois ? C'est une aventure. Grant, tu vas m'aider à aller vérifier les fusibles. Peut-être que l'éclair a juste fait sauter le disjoncteur.

Mais, une fois qu'elle eut réenclenché sans succès le tout, Grant gémit plaintivement :

— La 'lectricité marche pas.

— En effet, mais nous avons des lampes.

Elle fouilla la maison pour les récupérer. Hélas, il leur fallut les utiliser en continu pour apaiser la crainte qu'avaient les garçons de la tempête. Bientôt, elles commencèrent à faiblir, puis à s'éteindre l'une après l'autre.

— Je viens juste de mettre nos deux dernières piles, confia-t-elle à Stef. Il nous en faudra plus d'ici demain matin.

— Peut-être que Bernie en a en réserve.

Amelia gagna la fenêtre, au-dessus de l'évier, et regarda dehors.

— Il n'y a aucune lumière chez lui. Il doit probablement dormir.

— Nous avons un autre voisin, hasarda l'étudiante.

Amelia regarda en direction du cottage de Dawson.

— Sa voiture pourrie n'est pas là, marmonna-t-elle, avant d'ajouter avec une irritation tout à fait irrationnelle : Où peut-il bien être par une nuit pareille ?

Stef proposa de commencer à rassembler des bougies.

Elle dut prendre l'unique lampe torche qui fonctionnait encore, abandonnant Amelia et les garçons blottis les uns contre les autres à la table, dans le noir. Amelia suggéra qu'ils voient combien de Il était un petit navire ils pouvaient chanter avant que Stef revienne, mais leurs voix flanchaient chaque fois que la cuisine était illuminée par un éclair argenté doublé d'un coup de tonnerre.

Au bout de quelques minutes, Stef reparut avec quatre bougies et trois lumignons. Approchant une allumette enflammée d'une bougie parfumée à la vanille, elle annonça gaiement :

— Ça va commencer à sentir bon ici !

La bougie allumée, Amelia éteignit la lampe torche. Grant pleurnicha.

— Rallume-la !

— Nous devons économiser les piles, mon chéri.

Il posa la joue contre sa poitrine.

— Quel bébé ! railla Hunter.

— Hunter !

— J'suis pas un bébé !

Amelia lui caressa les cheveux d'une main.

— De toute façon, il est l'heure d'aller se coucher. Quand vous fermerez les yeux et dormirez, vous ne vous apercevrez même plus qu'il fait noir. Et quand vous vous réveillerez...

— Non ! geignit-il. J'veux pas aller au lit sans lumière !

Amelia avait espéré un miracle, mais apparemment, il n'aurait pas lieu.

— Je dois aller chercher des piles au village, annonça-t-elle.

Mais quand elle tenta de se lever, Grant s'accrocha à elle en pleurant.

— Non, m'man ! T'en va pas !

— Il est plus logique que j'y aille, observa Stef.

— Ce n'est pas logique du tout. J'ai conduit sur cette île en pleine tempête pendant des années. Ça peut être délicat quand on ne connaît pas bien la route. Parfois, elle est inondée.

— Je l'ai suffisamment empruntée pour m'y être habituée, objecta Stef. De plus, je doute que nos deux petits diables, là, acceptent de vous laisser partir.

Admettant le bien-fondé de la proposition, Amelia accepta à contrecœur.

Stef récupéra son sac, puis les clés de voiture d'Amelia.

— Pendant que tu y seras, achète aussi un peu de nourriture non périssable. Nous n'aurons peut-être plus de réfrigérateur ni de gazinière pendant quelque temps. Si les câbles électriques sont tombés, l'équipe d'intervention ne viendra pas tout de suite. Ils rétablissent d'abord le courant sur le continent.

— Si vous pensez à autre chose, appelez-moi, dit Stef avant de consulter l'écran de son portable, puis d'ajouter : Si vous le pouvez, parce que pour l'instant, je n'ai pas de réseau.

Une demi-heure passa, durant laquelle Amelia raconta les plus idiotes des blagues « Toc, toc, qui est là » qu'elle connaissait, et que les garçons avaient déjà entendues des dizaines de fois. Elle enchaîna avec l'histoire des Trois Petits Cochons, puis un concours pour savoir lequel des deux pouvait souffler, souffler, et souffler encore le plus fort. Aucun n'entra dans le jeu.

Au bout d'une trentaine d'autres minutes, elle composa le numéro de Stef. L'appel alla droit sur son répondeur.

La tempête continua de faire rage sans aucun signe d'apaisement. Les garçons devenaient de plus en plus anxieux, en partie parce qu'ils percevaient sa nervosité grandissante. Elle ne savait plus à quel saint se vouer quand elle entendit la porte de la buanderie s'ouvrir brusquement, dans une violente rafale de vent.

— Dieu merci, lâcha-t-elle dans un souffle. Stef ?

Mais ce ne fut pas sa baby-sitter qui entra dans la cuisine, dégoulinante et les cheveux plaqués en travers du front.

— Dawson !

Ses fils, qui s'étaient battus pour une petite place sur ses genoux, l'abandonnèrent pour courir vers ce dernier, chacun d'eux s'agrippant à une jambe, ce qui l'empêcha d'avancer. Il la regarda au travers de la clarté vacillante de la bougie.

— Je rentrais et j'ai remarqué que tout était noir chez vous.

Hunter tirailla le pan de sa chemise pour attirer son attention.

— Y a plus de lumière, et Grant avait peur, mais pas moi. J'ai eu du sable dans l'œil, mais il est parti maintenant. Je t'ai peint un cuirassé.

Histoire de ne pas être en reste, Grant l'informa que les bougies faisaient tout onduler. Déclaration qu'il ponctua d'un geste de la main en guise de démonstration.

Hunter l'empêcha de poursuivre.

— Maman dit que si on va au lit et qu'on ferme les yeux on saura pas qu'il fait noir, mais moi, je crois que si.

— Et aujourd'hui, elle a dit que si on arrêta pas de se plaindre, elle s'arracherait les cheveux, mais elle l'a pas fait !

Dawson sourit.

— Tant mieux. Elle a de si beaux cheveux.

Il reporta son regard sur Amelia, qui s'était levée pour lui faire face, tout en se reprochant d'être soulagée et heureuse de le voir.

— Merci de vous être arrêté. Nous allons bien. Nous attendons juste que Stef rentre du village. Elle est partie chercher quelques provisions.

— J'en sors. Je doute qu'elle en revienne de sitôt, pour peu qu'elle en rentre cette nuit. Il n'y a plus de courant nulle part. Seuls l'épicerie et le bar de Mickey ont des groupes électrogènes. Tout le monde se terre dans l'un ou dans l'autre. J'espère qu'elle aussi. La route est quasiment impraticable.

— J'ai essayé de l'appeler, mais...

— Aucun réseau.

— Vous dites que la route est impraticable ?

— Ce bassin de marée, à mi-chemin entre ici et...

— Il déborde toujours en cas de fortes pluies.

— Exactement. Sur toute la largeur de la route.

— Alors comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

Il hésita avant de répondre :

— Avec de la détermination.

L'intonation rocailleuse, derrière le mot, fit palpiter son estomac.

— J'apprécie que vous soyez venu voir si tout allait bien. On se débrouille, mais si vous avez quelques piles en réserve, je ne serais pas contre.

— Mieux que ça, mon cottage dispose d'un groupe électrogène. Il fait partie des équipements listés sur le formulaire que j'ai récupéré à l'agence de location en même temps que la clé. En cas de coupure de courant, il s'enclenche automatiquement, et maintient le réfrigérateur, la gazière, et quelques autres circuits en fonction.

Il jeta un coup d'œil à la flamme vacillante de la bougie, sur la table, ainsi qu'à ses maigres réserves.

— Tout ça ne va pas durer longtemps. Il est peu probable que Stef rentre ce soir, et il serait dangereux pour elle ne serait-ce que de le tenter.

Amelia remua d'un pied sur l'autre.

— Qu'êtes-vous en train de suggérer ?

— Je crois que vous le savez.

Effectivement, et elle secoua la tête.

— Je ne peux pas faire ça.

— Pourquoi pas ?

— Parce que. Il ne me viendrait même pas à l'idée de vous causer un tel dérangement.

— Aucun problème. C'est une immense maison avec plein de chambres, déjà préparées pour être occupées.

Ils s'entre-regardèrent un instant. Finalement, elle reprit :

— Vous savez que ce n'est pas la raison.

— OK, la raison, je la connais. La nuit dernière. Juste avant que je parte.

Brusque hochement de tête.

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

— Bien sûr que si, je m'inquiète.

— Soit. Mais vous avez de bien plus importantes préoccupations que moi, et inutile que je mette les points sur les i. Voulez-vous vraiment rester là, toute seule, dans une maison plongée dans l'obscurité ?

— M'man, de quoi vous parlez ?

Elle baissa les yeux sur son fils aîné, lequel, avait-elle tendance à l'oublier, était un peu trop perspicace pour son âge. Il percevait la tension entre Dawson et elle, mais était incapable de la comprendre. Voir son jeune front plissé d'anxiété eut raison de sa résolution.

Quand elle releva les yeux sur Dawson, il écarta les mains de part

et d'autre de ses flancs, paumes ouvertes dans sa direction. Geste subtil, mais significatif, qui lui communiquait qu'il ne présentait aucune menace.

— Dawson nous demande de passer la nuit chez lui parce qu'il a de la lumière.

La fin de sa phrase fut assourdie par leurs hurlements de joie.

— On peut, m'man ?

— Tout de suite ?

— Est-ce que j'peux emmener mes voitures ?

— Une prochaine fois, les voitures, répondit Dawson à Grant. Je suggère que vous veniez tout de suite, comme vous êtes, avant que la tempête empire.

— On peut, m'man ?

— Je suppose que c'est...

N'ayant nul besoin d'en entendre davantage, les deux garçons se ruèrent hors de la cuisine, en direction de la buanderie et de la porte de service.

— N'ouvrez pas avant que j'arrive ! cria Amelia.

Après quoi elle griffonna un message sur une serviette en papier pour informer Stef de l'endroit où ils allaient, qu'elle cloua sur la table à l'aide de la salière, puis souffla la bougie, ce qui plongea la pièce dans le noir complet.

— Tenez, prenez ma main.

Ce fut plus que sa main qu'elle confia à l'homme qui tendait la sienne vers elle.

10

Alors que les garçons réclamaient à cor et à cri de partir aussitôt, Amelia prit le temps de récupérer pour chacun d'eux, dans la pile de linge plié sur la table de la buanderie, des vêtements de rechange. Dawson s'était garé aussi près que possible de la porte de service, mais il serait tout de même impossible d'atteindre sa voiture sans être instantanément trempé jusqu'aux os.

Il ne s'inquiétait pas pour lui-même. Il ne pouvait l'être davantage. Ils foncèrent vers la voiture. Le temps qu'ils grimpent sur la banquette arrière, les garçons hurlaient de rire et d'excitation.

— D'un coup, ils ne sont plus aussi grincheux et effrayés

qu'avant, observa Amelia quand il se glissa derrière le volant.

— C'est une aventure, maintenant.

— Je leur ai dit plus tôt que c'en était une. Ça n'a pas marché.

— Rester assis dans le noir est une tout autre sorte d'aventure que courir sous la pluie.

— Exact. Mais la véritable différence, c'est vous.

Le constat lui donna à réfléchir, mais ce n'était pas le moment. Il démarra ; les pneus dérapèrent avant de trouver prise. Comme la voiture s'ébranlait, Amelia fit remarquer que tout était sombre chez Bernie.

— Ça vous ennuie si on s'arrête chez lui pour vérifier ?

— Pas du tout. Il devrait même venir avec nous.

Dawson parcourut la courte distance, descendit de voiture, puis courut jusqu'à la porte de service de Bernie, trouvant un abri précaire sous l'avant-toit. Il frappa trois fois avant que celui-ci apparaisse vêtu d'un ample caleçon long et d'un tee-shirt blanc, chaussons et chaussettes noires aux pieds. Il frottait son œil gauche, et ses cheveux blancs étaient hérissés en tous sens.

Dans la mesure où ils ne s'étaient rencontrés qu'une fois, le vieil homme parut étonné de le voir, mais il se souvenait de son nom.

— Monsieur Scott ?

— Navré de vous avoir sorti du lit.

— Je lisais. Comme un boy-scout sous la tente, expliqua-t-il en brandissant une lampe torche. Qu'est-ce que vous faites sous ce déluge ?

— Amelia est avec moi. Les garçons et elle vont passer le reste de la nuit chez moi, expliqua Dawson avec un geste par-dessus son épaule.

Bernie le considéra avec surprise, puis se pencha pour jeter un œil vers la voiture. Il agita une main dans sa direction, bien que les passagers ne soient que des ombres floues derrière les vitres embuées, dégoulinantes de pluie.

— Stef aussi ?

— Elle est coincée en ville.

— Oh.

Avant que le vieil homme ne tire une conclusion erronée, Dawson précisa :

— Les garçons avaient peur. Le cottage que je loue a un groupe électrogène. De la lumière.

— Ah. Bien sûr.

— Nous pensons que vous devriez y passer la nuit, vous aussi.
— Non, non, je suis très bien ici.
— Ce serait plus confortable.
— Je suis comme un coq en pâte ici, et j'ai tout un stock de piles en réserve.

La foudre frappa non loin. Instinctivement, Dawson se baissa vivement. Quand il se redressa, il nota que Bernie le regardait curieusement. Embarrassé par sa réaction conditionnée à la détonation, il commenta :

— Celui-là n'est pas passé loin.
— Vous feriez mieux d'aller mettre Amelia et les petits à l'abri.
— Je ne peux vraiment pas vous convaincre de vous joindre à nous ? Il y a plus de chambres qu'il n'en faut, et la nuit pourrait être longue.

— Merci. J'apprécie l'invitation, mais ça ira.
— Acceptez au moins de venir prendre le petit déjeuner.

Bernie sourit.

— Si vous insistez.

Dawson lui souhaite bonne nuit, puis replongea sous le torrent. Il ne put faire autrement que de déverser de l'eau de pluie sur Amelia quand il remonta dans l'habitable, mais cela ne parut pas l'incommoder.

— Il va bien ?

— Je crois que je l'ai réveillé. Il paraissait OK. Il n'a pas voulu passer la nuit à la maison.

— Vous avez expliqué pourquoi nous le faisons ?

Il plaça une main sur son cœur.

— J'ai mis un point d'honneur à préserver votre réputation.

— Merci d'être sorti vérifier qu'il allait bien.

— Pas de problème.

La route était un vrai borbier, mais ils atteignirent la porte de service de son cottage sans encombre.

— Attendez, les garçons, laissez-moi vous aider à monter les marches. Elles sont peut-être glissantes.

Il sortit, ouvrit la portière arrière côté conducteur. Agrippant chacun des garçons par la main, il les achemina rapidement mais prudemment jusqu'en haut des trois marches de bois, déverrouilla la porte, puis les poussa à l'intérieur. Quand il actionna l'interrupteur, le plafonnier s'alluma. Ouf ! Il avait maintenu les doigts croisés pour que le groupe électrogène prenne bel et bien la relève en cas de coupure.

— Waouh ! s'exclama Hunter. Regarde cette maquette de bateau, Grant !

Le modèle réduit trônait sur la longue table qui séparait la cuisine du séjour.

— Enlevez d'abord vos chaussures et laissez-les là, derrière la porte, pour ne pas salir le plancher. Et ensuite, vous pourrez aller l'admirer. Mais n'y touchez pas. Elle ne m'appartient pas.

Il ressortit dans l'intention d'assister Amelia, mais elle était déjà descendue de voiture. Protégeant la brassée de vêtements qu'elle portait, elle zigzaguait prudemment entre les plus grosses flaques. Il dévala les marches et lui prit le coude.

— Je revenais vous chercher. Vous auriez dû attendre.

— Je gère.

Sitôt le seuil de l'entrée de service franchi, elle s'arracha à son étreinte.

— Je ne suis plus venue ici depuis que les propriétaires l'ont rénoverée. C'est...

Il se planta directement devant elle, lui bloquant la vue.

— Allez-vous tressaillir chaque fois que je vous approche ?

— Je n'ai pas tressailli.

— Mon œil !

L'espace d'une fraction de seconde, elle releva le menton, mais la pointe de défi ne fut qu'éphémère, et elle abaissa aussitôt le regard quelque part dans les parages du second bouton de sa chemise.

— Vous êtes suffisamment futé pour deviner à quel point c'est embarrassant pour moi.

— À cause du presque baiser.

Il ne le formula pas comme une question, et elle n'offrit aucune réponse, se bornant à regarder droit devant elle jusqu'à ce que le silence, entre eux, devienne pesant. Finalement, elle releva les yeux sur son visage.

— Votre vertu est sauve avec moi, affirma-t-il. D'accord ?

Elle hocha la tête en silence.

— D'accord ? répéta-t-il.

Même si elle hocha une seconde fois la tête, il sentit qu'elle n'était pas entièrement convaincue. Lui ne l'était certainement pas.

Hunter et Grant ne remarquèrent rien de cet échange maladroit car, comme tout ce qui avait à voir avec Dawson, ils étaient fascinés

par sa maison.

Elle était meublée avec goût, et bénéficiait de toutes les commodités, mais il y manquait la chaleur et la personnalité de la sienne, qui avait été achetée pour un usage strictement personnel et jamais louée. Au cours des années, elle y avait accumulé souvenirs personnels, photos de famille, bref, les marques et cicatrices qui faisaient d'une maison un foyer.

Néanmoins, les garçons ne parurent pas regretter cette absence d'atmosphère familiale. Ils étaient captivés, notamment par la paire de lits superposés dans la chambre où Dawson les conduisit, à l'étage.

— Chacun de vous peut avoir un lit du haut, comme ça.

— Attention avec ces échelles, avertit Amelia comme ils grimpaient le premier barreau.

— J'aimerais bien que ce soit notre chambre tout le temps, dit Grant.

Hunter déclara qu'il regrettait de ne pouvoir vivre là pour toujours.

Amelia sourit.

— Oui, eh bien, avant de mouiller les draps, redescendez vous changer.

Ils s'exécutèrent, et allèrent inspecter la salle de bains adjacente.

— Il y a une autre chambre pour vous de l'autre côté du couloir, annonça Dawson.

— Merci, mais je dormirai sur un des lits du bas.

Il jeta un regard dubitatif aux lits en question.

— Vous êtes sûre ? L'autre chambre...

— Rien ne sert d'en déranger deux.

Bien qu'il ait l'air de vouloir argumenter davantage, il n'en fit rien.

— Soit. Je vais me sécher. Mettez-vous à l'aise.

Une demi-heure plus tard, nettement plus confortable, elle descendit l'escalier ouvert discrètement éclairé par des veilleuses placées toutes les trois marches. Elle s'était séché les cheveux à l'aide d'une serviette, et s'était changée avec les vêtements apportés avec elle. Dans sa hâte, et la pénombre de la buanderie, elle s'était emparée des premiers articles sur lesquels ses mains étaient tombées, qui s'étaient avérés être un bas de pyjama en coton et un sweat-shirt molletonné à capuche. Complètement dépareillés, mais quelle importance ?

Quand elle atteignit la dernière marche, Dawson s'enquit :

— Tout va bien ?

Elle parcourut des yeux le vaste séjour, et le repéra dans la semi-pénombre, avachi dans un fauteuil. La lampe, à son coude, ne projetait qu'une très faible clarté.

— Navré si je vous ai fait sursauter, poursuivit-il. C'est l'unique prise de la pièce qui fonctionne et le plafonnier de l'entrée est HS.

Celui de la cuisine avait été éteint. Resté allumé, il aurait dispensé un peu de lumière dans le séjour. Elle choisit de ne pas en faire la remarque. Pas plus qu'elle ne fit de commentaire sur la disparition de la bouteille d'alcool et du flacon de médicaments qui trônaient ostensiblement sur l'îlot de la cuisine à leur arrivée.

— Il n'y avait pas de verre dans la salle de bains, dit-elle. Je suis descendue en chercher un, au cas où les garçons se réveilleraient cette nuit en ayant soif.

— Venez vous asseoir. Avant de dissimuler les preuves compromettantes de mes vices, je vous ai versé un whisky.

Sa main droite pendait par-delà l'accoudoir du fauteuil. Il y tenait de manière assez lâche un gobelet. Un autre se trouvait sur le guéridon, à côté de la lampe. Son contenu ambre reflétait la lumière.

Comme elle hésitait, il précisa :

— Je n'ai que du bourbon. Ça ira ?

— Mon père était un gentleman du Sud. Qu'est-ce que vous croyez ?

Il sourit.

— Qu'il a probablement arrosé le lait de votre biberon avec ! (Il inclina la tête en direction du fauteuil voisin du sien.) Allez. Vous aviez l'air plutôt à cran quand je vous ai trouvée chez vous. Ça vous aidera à vous détendre et à dormir.

Dit l'araignée à la mouche, railla-t-elle en son for intérieur.

Elle le rejoignit néanmoins. Le fauteuil était doux, moelleux et enveloppant. Relevant ses pieds, elle les cala sous ses fesses.

Remarquant ses chaussettes rayées, il commenta :

— Très seyant.

— J'ai bien peur que toute la tenue laisse à désirer.

Il la détailla d'un bref coup d'œil, parut sur le point de dire quelque chose, puis se ravisa. Au lieu de quoi il s'empara du verre de whisky, sur le guéridon, et le lui tendit.

— Buvez.

Elle en prit une gorgée, soupira quand le liquide dispersa une plaisante chaleur dans ses entrailles. Laissant sa tête retomber contre

l'oreillette du fauteuil, elle lâcha :

— Seigneur, quelle journée !

— La mienne n'a pas été transcendante non plus.

— Que s'est-il passé ?

— Oh, des tracasseries de boulot, répondit-il avec un geste désinvolte, avant de prendre une gorgée de son verre.

— Vous êtes allé au village ?

— Je ne voulais pas être à court.

— De piles ?

— De gnôle. (Il leva son verre pour feindre un toast.) Il ne m'en restait presque plus.

— Merci de l'avoir partagée.

— Je vous en prie.

Il sentait le savon. Ses cheveux étaient secs et peignés en arrière, ce qui permettait de distinguer les mèches éclaircies par le soleil des plus sombres, en dessous. Il avait enfilé un short de gym et un tee-shirt, lequel, tout comme celui de la plage, était quasiment usé jusqu'à la corde. Mais du moins celui-ci avait-il des manches qui recouvraient partiellement les appétissants biceps. La clarté de la lampe découpait ses traits en âpre relief, en soulignant les angles acérés, ainsi que le hérissément de ses cils. Elle étincelait aussi sur les poils fauves de ses jambes.

Les dents d'Amelia s'entrechoquèrent contre son verre comme elle sirotait une hâtive gorgée de bourbon.

— Puis-je vous poser une question ? s'enquit-il. Tout à fait inoffensive.

— Chocolat ou vanille ? Égalité. Le goût que je préfère vraiment, c'est la pêche.

— Pas aussi inoffensive que ça, concéda-t-il avec un rictus.

Elle pesa le pour et le contre de le laisser fureter plus avant dans sa vie, tout particulièrement sa vie avec Jeremy, et consentit finalement à entendre au moins la question.

— Je déciderai ensuite si je souhaite y répondre ou pas.

Il attendit une seconde ou deux, puis lui demanda si elle avait une photographie des parents de Jeremy.

— Ses parents ? Non.

— Si vous en aviez une, me la montreriez-vous ?

— La question est sans objet. Je n'en ai pas.

— Avez-vous eu l'occasion d'en voir une ?

— Non. Rappelez-vous, tout a été détruit dans l'incendie.

— Vous a-t-il jamais emmenée dans l'Ohio voir sa ville natale, l'endroit où sa maison a brûlé, visiter le cimetière où ses parents ont été enterrés ?

— Ils ont été incinérés. Il n'a pas gardé leurs cendres. Il n'était ni sentimental ni nostalgique. Il m'a dit qu'il avait quitté l'Ohio pour de bon et n'avait jamais eu le désir d'y retourner, même pour des réunions d'anciens élèves.

— A-t-il dit pourquoi ?

— Les souvenirs étaient trop tristes. Il les a gérés en rompant tout lien avec le passé.

— Il n'avait pas gardé le moindre bibelot qui lui rappelait sa famille ? Rien qui indique à quoi ressemblaient ses parents, son enfance ?

— Pourquoi faites-vous une fixation là-dessus ?

— Ça m'intéresse.

— Mais pourquoi ? C'est de l'histoire ancienne. Et qu'est-ce que son enfance a à voir avec tout le reste ?

— Peut-être rien. Peut-être tout. Ses parents ont pu influencer sur lui d'une manière dont même vous ignorez tout.

— Je ne crois pas.

— Évidemment que si.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que tous les parents le font.

— Les vôtres l'ont-ils fait ?

— Oui.

Il vida le reste de son whisky, puis déposa le gobelet sur le guéridon.

— Tout comme vous aurez une influence sur Hunter et Grant, tout comme votre père en a eu une sur vous. À propos de tout. Depuis les choses les plus simples, comme ce que doit contenir un bon pain de viande, jusqu'aux moins simples. La religion. La culture. La politique. La moindre foutue chose que nous pensons ou croyons, nos réactions, notre comportement, ont été partiellement déterminés par qui, et ce qu'étaient, nos parents.

— Les gènes versus l'environnement. La controverse n'est pas nouvelle.

— Je ne pense pas que ce soit l'un versus l'autre. Je pense que c'est un mélange.

— Pourquoi êtes-vous si obsédé par le mélange de Jeremy ?

— Parce que quand j'écris sur quelqu'un je veux connaître ces

choses-là.

Il avait admis observer attentivement tout individu pour apprendre ce qui le motivait. À en juger par les articles qu'elle avait lus en ligne, il faisait davantage que cela quand il écrivait à propos de quelqu'un. Il fournissait à ses lecteurs une coupe transversale de l'esprit et de l'âme de son sujet. Et c'était déconcertant.

— Allez-vous écrire sur moi ?

— Je ne sais pas encore.

— Si vous le faites, me disséquerez-vous pour m'exposer à la vue de tous ?

— Pour faire ça, il faudrait que je sache des choses sur vous.

— C'est déjà le cas.

— Pas assez. Loin de là.

— Qu'est-ce que vous pourriez bien vouloir savoir d'autre ?

Il plongeait son regard dans le sien le temps d'un pesant moment, ce qui aurait dû l'avertir de ce qui arrivait. Ce ne fut pas le cas. Elle tomba des nues.

— Je veux tout savoir sur le suicide de votre père.

Pendant plusieurs secondes, elle fut trop assommée pour bouger, puis elle bondit hors de son fauteuil et s'élança au travers de la pièce. Il la rattrapa alors qu'elle posait le pied sur la première marche de l'escalier. Lui agrippant le haut du bras d'une main, il la fit pivoter vers lui.

— Lâchez-moi !

— Calmez-vous.

— Allez au diable !

— Baissez d'un ton. Vous allez réveiller les garçons.

— Ça oui, je vais les réveiller ! rétorqua-t-elle en libérant son bras. Je vais prendre mes fils et fuir aussi loin de vous que possible, et tant pis si je dois rentrer à Savannah à la rame pour ça !

Le repoussant de toutes ses forces, elle l'écarta d'elle, puis pivota et commença à gravir les marches. Mais sur la troisième, ses chaussettes la firent dérapier. Elle bascula en avant, se rattrapant à celle du dessus, mais heurtant durement l'un de ses genoux contre une autre. Attrapant celui-ci, elle s'assit sur la marche et se balançait d'avant en arrière sous le coup de la douleur.

— Nom d'un chien ! Ça va ?

Il prit place sur celle qui se trouvait en dessous, de sorte que leurs visages soient à la même hauteur. Son inquiétude était sincère, ce qui l'exaspéra plus encore. Les coudes sur les genoux, elle enfouit le visage entre ses mains.

— Éloignez-vous de moi.

Il n'en fit rien, évidemment. Il demeura juste là, silencieux et immobile, pendant aussi longtemps qu'elle. Enfin, lorsqu'elle se fut ressaisie, elle abaissa ses mains, puis essuya ses paumes humides de larmes sur son pyjama. Regardant tout dans la pièce sauf lui, elle remarqua le verre renversé, devant le fauteuil où elle s'était assise.

— J'ai lâché mon verre. Le bourbon s'est renversé.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

De sa part, cette vulgarité était inattendue, et elle comprit immédiatement qu'il en avait fait délibérément usage comme d'un électrochoc, pour l'extirper de sa colère. Cela fonctionna. Elle rit, ou plutôt s'étrangla sur un rire.

Il désigna son genou.

— Je lui ferais volontiers un souffle-bobo pour qu'il aille mieux.

Son sourire finit de désamorcer complètement sa colère. Elle laissa échapper un autre petit rire involontaire, puis secoua la tête

avec chagrin.

— Ah, Dawson.

— Quoi ?

— Je ne voulais pas vous apprécier.

— Alors nous sommes à égalité. Je ne voulais pas vous apprécier non plus.

L'aveu la surprit, et cela dut se voir. Se penchant en arrière, il s'accouda à la marche sur laquelle elle était assise, puis étendit ses longues jambes devant lui.

— Je n'ai pas aimé qu'on m'impose cet article.

— Il vous a été imposé ?

— Oui. Au sens où je n'ai pas pu refuser.

— Pourquoi ?

Il ferma un œil en une grimace.

— C'est compliqué.

Il ne divulgua pas pourquoi.

Elle frictionna distraitement son genou endolori.

— Pourtant, aux yeux du public, l'histoire de Jeremy a de quoi éveiller la curiosité. Pourquoi n'étiez-vous pas intéressé ?

Il fixa un point au loin pendant un long moment et, quand il répondit, ce fut à voix basse :

— J'ai vu des gars déchiquetés. Des hommes risquer leur vie pour sauver un copain blessé dont les chances de s'en sortir étaient quasi inexistantes. J'ai vu des hommes et des femmes se mettre en danger pour sauver un inconnu. Hostile, même. Après avoir été témoin de tant d'actes de bravoure incroyables, j'ai été dégoûté par cette histoire de marine décoré qui survit à tout ça et rentre au pays seulement pour foutre en l'air sa vie – une sacrée bonne vie, selon moi. Je ne connaissais pas Jeremy, mais je ne l'aimais pas. Et je ne l'aime toujours pas. (Il la regarda alors, puis ajouta :) Mais je peux m'identifier à lui. Et c'est ce qui me dégoûte le plus.

— Le SSPT ?

Il eut un petit haussement d'épaules.

Dans la mesure où c'était la première fois qu'il admettait plus ou moins en souffrir, la suspicion s'insinua en elle, et elle s'écarta légèrement de lui.

— C'est un « je vous dévoile la mienne si vous me dévoilez la vôtre » ?

— Votre quoi et ma quoi ?

— Vulnérabilité. Vous m'avez avoué la vôtre. Et à présent, vous

attendez de moi que j'avoue la mienne ?

— Votre vulnérabilité étant votre père.

Comme elle ne répondait pas, il poursuivit :

— Vous me croyez vraiment manipulateur à ce point ?

— Si ce n'est pas le cas, pourquoi qualifier sa mort de suicide ?

Le légiste a établi qu'il s'agissait d'une overdose non intentionnelle de médicaments.

— Ça, je le sais. Mais il y a eu des rumeurs.

— Que j'ai étouffées avec la menace de poursuite pour diffamation si elles étaient diffusées ou publiées. Elles n'ont jamais été rendues publiques, pas même par les plus cyniques des médias. Alors comment avez-vous... (Une pause, puis :) Oh. Glenda, là encore.

— Elle a un furet parmi ses ancêtres.

— Et du coup, je suis contrainte de vous en parler.

— Absolument pas.

— Bien sûr que si ! Comment pourrais-je dissiper vos fausses idées sur la mort de mon père sans vous en parler ?

— Vous pourriez me laisser avec mes fausses idées.

Ce n'était pas une option souhaitable, et il le savait.

— Ai-je au moins votre parole que tout ce que je dirai restera entre nous ?

— Oui.

Peut-être fut-elle influencée par l'intimité de la situation, ou son charme masculin, ou la sincérité de son regard. Mais quelle qu'en soit la raison, en cet instant, elle le considéra comme digne de confiance.

— Jamais je ne croirai que papa l'a fait exprès, surtout en sachant que je... que ce serait moi qui... que ce seraient les garçons et moi qui le trouverions.

— Bon Dieu !

— Nous devons arriver chez lui vers 15 heures, juste après que j'ai récupéré les garçons à la maternelle. L'heure de sa mort a été estimée à environ 14 heures. Il ne m'aurait pas fait ça. Je le sais. Les garçons qui se rueraient dans son bureau, pour le trouver écroulé dessus ?

Elle secoua catégoriquement la tête.

— Jamais, au grand jamais il ne nous aurait délibérément laissés avec ce souvenir. En supposant qu'il ait eu une raison de mettre fin à ses jours, alors que je n'en vois vraiment aucune. Il embrassait l'existence, et la vivait à bras-le-corps.

— Cancer incurable ? Problèmes financiers ? Rupture

sentimentale ? Un scandale politique sur le point d'être divulgué ?

— Rien. Je vous le jure, Dawson. Je le saurais.

— Vraiment ?

— Oui.

— Les pères ne disent pas tout à leur fille, surtout quand c'est moche.

— S'il y avait vraiment eu un squelette dans le placard, je l'aurais su.

— D'accord.

— Vous dites d'accord, mais je devine votre scepticisme.

Elle persista à tenter de le convaincre.

— C'était l'après-midi de congé de sa gouvernante. Ce qui explique qu'il ait pu absorber trop de médicaments. Elle était avec nous depuis des années, bien avant que ma mère décède, même. Elle adorait papa, comme tout le monde. Elle ne cessait de l'asticoter pour qu'il fasse attention à son régime, sa gym, ses différents traitements. Elle savait lesquels devaient être pris pendant et en dehors des repas. Elle tenait le compte de tout ça. Alors à mes yeux, il est concevable qu'il ait tout simplement commis une erreur, et qu'elle n'ait pas été là pour l'en empêcher.

Il fronça les sourcils, dubitatif.

— Ça faisait beaucoup de cachets à avaler par erreur.

— Dit quelqu'un qui en prend beaucoup.

— Précisément, rétorqua-t-il d'un ton tout aussi sec. Et c'est bien pourquoi je ne me risquerais pas à en avaler tout un putain de flacon !

Elle porta une main à son front, qu'elle frictionna du bout des doigts, non sans remarquer qu'ils étaient glacés.

— Il nous aimait, les garçons et moi, à la folie. Il nous était entièrement dévoué. J'irai dans ma tombe persuadée que sa mort n'est qu'un tragique accident, pas un suicide. Jeremy... (Elle agita vaguement la main.) Tout ce qui a trait à Jeremy est atroce, y compris la façon dont il est mort.

Elle lui coula un regard en biais, s'attendant à ce qu'il conteste ce point. Il n'en fit rien, et elle reprit :

— Mais je retraverserais volontiers l'épisode Jeremy de ma vie, j'endurerais n'importe quoi, pour revoir mon père. Ne serait-ce qu'assez longtemps pour lui demander s'il l'a fait intentionnellement ; et si c'est le cas, pourquoi ? J'exigerais de savoir comment il a pu m'abandonner aussi cruellement.

Le regard de Dawson brûlait d'un feu intérieur qui la

transperçait. Au bout d'un long moment, il détourna les yeux, se leva, puis lui tendit une main pour l'aider à faire de même.

— Il est tard ; vous devez être exténuée.

Il la quitta le temps d'aller chercher un verre d'eau dans la cuisine, puis ils gravirent ensemble l'escalier.

— Comment va ce genou ?

— J'aurai un bleu demain.

— Il vous faudrait des chaussettes antidérapantes.

— J'en demanderai au père Noël.

Quand ils atteignirent la chambre où dormaient les garçons, elle en ouvrit la porte, jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Je ne crois pas qu'ils aient bougé d'un pouce.

— Vous êtes une bonne mère, Amelia.

Son ton résonnait d'une sincérité absolue et, quand elle se tourna pour lui faire face, elle constata que son expression était tout aussi sérieuse.

— Merci.

— Vous ne les abandonneriez jamais, n'est-ce pas ?

— Absolument jamais.

— Et lui ? Le ferait-il ?

Jeremy. Son meurtre aurait fait de Hunter et Grant des orphelins. Alors que simuler sa mort serait un abandon d'une tout autre sorte. Aussi cruel qu'un suicide.

— Merci pour votre hospitalité, éluda-t-elle avec brusquerie. Bonne nuit.

Dawson gagna sa chambre, en ferma la porte, puis s'appuya dos au battant, cognant l'arrière de son crâne contre le bois comme pour s'efforcer d'y faire pénétrer un peu de bon sens. Si la porte avait eu un verrou, il se serait enfermé à l'intérieur. Ce soir, il avait mis Amelia et sa famille à l'abri de la tempête, et de tout autre péril inconnu.

Mais qui, ou quoi, la protégerait de lui ?

Son immense chagrin à propos de la mort de son père avait failli briser sa détermination de ne plus la toucher. Il n'osait plus se risquer à poser une main sur elle, même dans un geste de réconfort.

Il s'approcha de la fenêtre. Le vent hurlait toujours, la pluie était torrentielle, et des éclairs intermittents révélaient l'épaisse couverture nuageuse. La tempête ne s'apaisait toujours pas. Il regarda en direction du cottage d'Amelia. Pas de voiture. Pas de Stef.

Pendant qu'Amelia couchait les garçons, il était redescendu en douce dans la cuisine récupérer ses gélules et une bouteille de bourbon. Il s'assit au bord de son lit, puis avala deux médicaments arrosés de deux lampées de whisky. Il se dévêtit, puis se coucha.

Des éclairs illuminaient le plafond. Le tonnerre grondait. C'était une nuit menaçante, mais du moins n'avait-il pas à s'inquiéter à propos d'Amelia, Hunter et Grant. Cette nuit, ils étaient en sécurité. Ce qui expliqua probablement pourquoi il put s'endormir plus vite que d'ordinaire.

Le cauchemar le laissa en paix la majeure partie de la nuit. Mais il ne faisait que rôder à la lisière de son subconscient, prenant de l'élan tout en attendant son heure car, quand il attaqua, ce fut avec un regain de férocité.

— Dawson ! Hé, mec, là, en haut !

Il pivota en direction de la voix. Le soleil aveuglant découpait la silhouette de l'un des soldats au sommet de la crête. Dawson porta sa main en visière pour se protéger de l'éblouissement puis, reconnaissant Hawkins, agita la main.

— Dawson ?

— Dawson, grimpe !

— J'arrive dans une minute.

— J'veais pas attendre une plombe ! Tu veux un scoop, alors ramène ton cul ici !

— Juste le temps de prendre mon ordi.

— Tout de suite, putain, mec !

— Dawson ?

Il s'élança à l'assaut de l'impitoyable pente, dérapant régulièrement sur le sable meuble et caillouteux. La montée lui parut interminable. S'impatientant de plus en plus, Hawkins l'exhortait à se dépêcher. Le temps qu'il atteigne la crête, il était à bout de souffle. La sueur gouttait dans ses yeux, les picotait. Il essaya de l'éponger, mais le voile d'humidité salée persista, si bien que c'est au travers d'une vision brouillée qu'il vit Hawkins lui sourire.

Puis... Non !

— Dawson !

Comme toujours, l'assourdissant bruit qui retentit dans son crâne le réveilla. Il se dressa brusquement sur son séant, trempé de sueur, tentant vainement de l'essuyer de ses yeux d'une main elle-même baignée dans la saumure de sa terreur, la bouche encore ouverte sur un cri qui, invariablement, arrivait trop tard.

C'était comme toutes les autres fois où il s'extirpait du cauchemar, sauf que celle-ci, Amelia était là, une main sur son épaule. Il comprit qu'elle était à son chevet depuis un moment, et que c'était sa voix qui s'était mêlée à celle du jeune soldat souriant originaire de la campagne du Dakota du Nord.

Dawson ramena ses genoux contre lui, puis s'accouda contre, la tête entre les mains, le souffle court. La terreur reflua peu à peu, mais pas l'humiliation, encore accentuée quand Amelia prit place sur le rebord du lit. Il était tout aussi conscient de son regard rempli de pitié que de sa proximité.

— Vous étiez en train de crier.

— Désolé de vous avoir réveillée. Retournez vous coucher.

Elle ôta la main de son épaule, mais ne se leva pas. N'ignorant pas à quel point il devait avoir l'air épouvantable et pathétique, il rejeta ses cheveux en arrière d'un mouvement de tête, puis se servit d'un coin du drap entortillé autour de ses hanches pour éponger la sueur de son visage, de son cou et de son torse.

— C'est toujours le même cauchemar ? s'enquit-elle.

— Oui.

— Voulez-vous en...

— Non.

— Ça vous aiderait de...

— Je n'en parlerai pas.

— Avec moi, ou avec qui que ce soit ?

— Avec qui que ce soit.

— Personne ne vous jugerait si...

— Moi si.

— Jamais vous ne vous en débarrasserez jusqu'à ce que...

— Je le gérerai, OK ?

— Comment ?

— Laissez-moi seul.

— Pour faire quoi ? Prendre d'autres cachets ?

— Peut-être.

— Vous avez un problème, Dawson.

— Sans blague !

— Oui. Et les tranquillisants et l'alcool ne sont pas la solution.

Tournant brusquement la tête vers elle, il aboya :

— Qu'est-ce que vous en savez, putain !

Elle eut un vif mouvement de recul, comme s'il l'avait frappée.

S'apercevant de ce qu'il venait de dire, il lâcha un juron, puis

tendit le bras, lui agrippant la main alors qu'elle bondissait du lit.

— Je suis désolé. Vraiment.

N'exerçant qu'une très légère pression de manière à ne pas l'effrayer, il la força à se retourner vers lui. Il plongea directement le regard dans le sien, en un appel silencieux au pardon ou, à défaut, à la compréhension. Elle demeura impassible.

— Je vous en prie, ne me regardez pas comme ça, murmura-t-il.

Puis, les yeux fermés, il porta la main d'Amelia à sa bouche pour embrasser l'intérieur de son poignet, murmurant plusieurs fois contre son pouls : « Vraiment, vraiment désolé. » Inclinant très bas la tête, il dévia vers la base de son pouce, puis pressa les lèvres sur sa paume, chuchotant d'une voix rauque : « N'ayez pas peur de moi, je vous en prie. » De la langue, il en effleura le creux.

Elle laissa échapper un petit son étranglé qui lui fit relever la tête. Son expression s'était muée en un mélange de confusion et d'indécision. Sa respiration était superficielle, saccadée entre ses lèvres.

La prudence et sa conscience l'empêchèrent de l'attirer brusquement à lui.

Qu'elles aillent au diable !

Il tira sur sa main, doucement mais inexorablement, jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau assise au bord du lit. Les yeux écarquillés, elle le laissa explorer du bout des doigts les traits de son visage. Sourcils, pommettes, nez, lèvres, mâchoire et menton. Il les mémorisa par le toucher.

Puisqu'elle lui permettait cela, il repoussa ses cheveux, puis approcha le visage de son cou jusqu'à ce qu'il sente la chaleur de sa peau contre ses lèvres.

— Jamais je ne vous ferai... je ne pourrai vous faire de mal, soyez-en sûre.

Il planta un tendre baiser sur le côté de son cou, puis un autre.

Elle renversa la tête en arrière. Il prit cela comme un encouragement, et ses baisers se firent plus fervents. Quand ils atteignirent son oreille, ils n'avaient plus rien d'innocent, et elle y réagit. La tension s'échappa d'elle dans un soupir. Son corps se détendit, s'inclinant imperceptiblement dans sa direction. Hésitante, elle plaça ses deux mains sur ses épaules.

Il s'écarta légèrement, plongea son regard dans le sien.

— Je ne suis pas lui, Amelia. Je vous le jure, je ne le suis pas. J'ai ça sous contrôle.

— Je n'ai pas peur que vous perdiez le contrôle.

Sa voix était basse, rauque, et il regretta que ce ne soit pas quelque chose qu'il puisse toucher, caresser, goûter.

— J'ai peur de le perdre, moi.

Avec un âpre juron, il lui encadra le visage des deux mains, puis réclama un baiser qui, dès le début, fut délibérément profond et passionné. Il n'y eut aucune montée en puissance progressive du désir car, depuis l'instant où il l'avait vue dans cette salle d'audience, il rêvait de lui faire l'amour.

Loin de s'effaroucher, elle l'embrassa en retour, avec ardeur, ses doigts lui pétrissant les épaules, s'entremêlant à ses cheveux. Son absence totale de retenue le surprit autant qu'il le ravit.

Il l'étendit dos sur le lit, où le baiser se fit plus dévorant. Alors que leurs bouches se délectaient l'une de l'autre, il positionna son corps au-dessus du sien. Le drap s'était déplacé, aussi n'y avait-il plus rien entre l'extrémité sensible de son érection et la souple étoffe du pyjama d'Amelia. Le contact fit vibrer une sourde plainte dans sa gorge.

Amelia se frotta sensuellement contre lui, en une ondulation délicieusement féminine et discrète mais à couper le souffle. Il ne fut pas aussi subtil. Ses mains erraient, égoïstes et impatientes, avides du contact de sa peau. Il en glissa une sous l'élastique un peu lâche du pyjama pour lui caresser une hanche. En réponse, elle remua les cuisses, les écarta. Il se nicha dans leur creux.

Quand le carillon retentit, il se trouvait dans une telle brume de désir que, sur le coup, il ne comprit pas ce que c'était. Quand il retentit une seconde fois, ils s'écartèrent l'un de l'autre avec un sursaut, et se regardèrent, le souffle court, incrédules face à une interruption aussi inopportune. Avec un juron de frustration, il la libéra de son poids.

Elle se redressa précipitamment, réajusta ses vêtements.

— Ce doit être Stef.

— Ou Bernie.

Il s'empara de son short, sur le fauteuil, à côté du lit, puis l'enfila.

— Je l'ai invité pour le petit déjeuner, mais nom d'un chien, l'aube se lève à peine !

Il alla à la fenêtre qui donnait sur le devant de la maison, s'attendant à voir, en dessous, une personne familière. Ce ne fut pas le cas. Quand il se tourna vers elle, Amelia dut lire son mauvais pressentiment sur son visage, car elle porta une main à sa gorge.

- Quoi ?
— C'est la police.

12

Elle alla jeter un rapide coup d'œil aux garçons, mais heureusement, le carillon ne les avait pas réveillés. Le temps qu'elle descende au rez-de-chaussée, Dawson introduisait dans le séjour un officier en uniforme et un homme en civil en disant :

— Elle est là.

Ils se présentèrent comme des adjoints du shérif du comté de Chatham, à Savannah. L'île de Sainte-Nelda n'avait pas de force de police propre. À la connaissance d'Amelia, il n'y en avait jamais eu besoin.

L'officier en uniforme était jeune, si fraîchement rasé que ses joues étaient encore irritées par le passage de la lame. Les extrémités de ses oreilles virèrent au rouge quand, regardant par-delà le torse nu de Dawson, il la découvrit tout échevelée.

Il lui parut évident que, des deux, il était le subalterne, et servait probablement de chauffeur à l'autre, qui se présenta comme l'adjoint Tucker, inspecteur du bureau du shérif. Ventripotent, rougeaud, il arborait un air très professionnel.

Amelia lui demanda pourquoi il la cherchait.

Il sortit de la poche de son imperméable un petit carnet à spirales.

— Êtes-vous la propriétaire d'une voiture immatriculée en Géorgie sous le numéro...

Il ouvrit le carnet, cita les chiffres de sa plaque minéralogique.

Elle confirma que c'était sa voiture.

— Connaissez-vous une jeune femme du nom de Stephanie Elaine DeMarco ?

— C'est la baby-sitter de mes enfants. Lui est-il... a-t-elle été impliquée dans un accident ?

— Non, madame. J'ai le regret de vous informer que Mlle DeMarco a été retrouvée morte ce matin.

Ses genoux cédèrent. Dawson et l'adjoint en uniforme se précipitèrent tous deux vers elle, mais ce fut Dawson qui l'atteignit le premier. Tout en la soutenant, il la fit reculer vers le fauteuil le plus

proche, dans lequel elle se laissa tomber.

— Morte ? lâcha-t-elle, la respiration sifflante. Stef est morte ?

— Mes condoléances, madame.

Elle se demanda frénétiquement si elle ne rêvait pas. Ou si quelqu'un n'était pas en train de lui faire une mauvaise blague. Ou si une affreuse erreur n'avait pas été commise, une méprise sur la personne, peut-être. Cela arrivait. Pas souvent, mais elle avait entendu parler de tels cas. Tout était possible hormis que la vibrante, saine, rigolote Stef soit morte. Son esprit refusait de l'accepter.

— Il doit y avoir erreur.

— Un sac contenant ses papiers d'identité a été trouvé sur le siège passager de votre voiture. Et son corps découvert à quelques mètres de là, précisa Tucker.

— Découvert par qui ? Où ? demanda Dawson.

— Dans le parking derrière le café. Le gamin qui travaille à la cuisine chez Mickey sortait les poubelles, a remarqué la voiture, et s'est demandé ce qu'elle faisait là si tôt dans la matinée. Puis il a vu le corps derrière la benne. Quand mon collègue et moi sommes arrivés sur l'île, on nous a informés qu'elle travaillait pour vous. Vos numéros étaient programmés dans le portable rangé dans son sac. Nous avons essayé de vous joindre.

— Je n'ai pas vérifié mon téléphone ce matin, mais la dernière fois que je l'ai fait, il n'y avait pas de réseau. Je suis ici depuis tard, hier soir. J'ai laissé un message à Stef pour qu'elle sache où nous trouver quand elle rentrerait.

La voix d'Amelia se brisa d'émotion, et elle ravala un sanglot.

Dawson prit la relève.

— Il y a eu une coupure de courant sur quasiment toute l'île, la nuit dernière. Cette maison a un groupe électrogène d'urgence. J'ai invité Mlle Nolan et ses deux jeunes fils à s'abriter de la tempête chez moi.

— Vous en êtes propriétaire ?

— Je l'ai louée pour le Labor Day.

— Êtes-vous Dawson Scott ?

— En effet.

— Mickey a fait mention de vous. D'où venez-vous, monsieur Scott ?

— Alexandria, Virginie.

Dawson s'approcha de la table sur laquelle se trouvait son ordinateur, puis sortit une carte de visite d'une sacoche de cuir

marron. Il la tendit à l'adjoint, qui l'étudia minutieusement avant de l'empocher.

— Connaissiez-vous la jeune fille ?

— Je l'ai rencontrée il y a quelques jours, en même temps que la famille de Mlle Nolan.

Entendant son nom, Amelia releva la tête, et s'avisa qu'elle n'avait suivi la conversation que d'une oreille distraite. Son cerveau s'escrimait toujours à assimiler l'inconcevable.

— Vous avez dit que Stef avait été « retrouvée morte » à côté de la voiture. A-t-elle été frappée par la foudre ?

Le regard de Tucker passa d'elle à Dawson, mais ce fut à elle qu'il adressa sa réponse :

— Nous allons procéder à une enquête approfondie.

— Mais vous savez ce qui l'a tuée, alors pourquoi ne pas nous le dire carrément ?

Incontestablement, l'impertinence de Dawson fut un affront pour Tucker, mais Dawson soutint le regard de ce dernier jusqu'à ce qu'il cède.

— Elle a été victime d'un traumatisme crânien. Peut-être a-t-elle été frappée par-derrière par des débris portés par les bourrasques, mais l'éventualité d'un acte malveillant n'est pas écartée.

Amelia ne pouvait plus parler, ce qui força Dawson à articuler tout haut l'impensable :

— Vous voulez dire qu'elle a pu être assassinée ?

— Le légiste déterminera les circonstances du décès.

Pendant les quelques secondes qui suivirent ce constat, personne ne pipa mot. Puis Amelia s'enquit :

— Où est-elle, à présent ?

— Le corps de Mlle DeMarco est en train d'être transporté à la morgue de Savannah.

— Ses parents ont-ils été prévenus ?

— Ils sont en chemin depuis le Kansas, mais dans la mesure où il leur faut prendre plusieurs correspondances, ils ne sont attendus qu'en milieu d'après-midi.

— Comment ont-ils pris la nouvelle ? Laissez tomber, je sais comment ils ont dû la prendre, se reprit-elle avant que Tucker ait pu répondre, exhalant un long et triste soupir.

Au son de bruits de pas sous la véranda, Dawson alla à la porte et jeta un œil par la fenêtre qui la flanquait.

— C'est Bernie.

Il ouvrit le battant au moment même où Bernie, venu pour le petit déjeuner, levait la main pour y frapper. Il portait un panier d'agrumes. Son visage était chiffonné d'inquiétude.

— Qu'est-ce que cette voiture de shérif fait là ?

S'écartant, Dawson lui fit signe d'entrer. Il adressa un signe de tête au jeune adjoint, toisa Tucker de haut en bas, puis porta son regard sur Amelia et, remarquant ses larmes, s'alarma :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle inspira profondément.

— C'est Stef.

Elle lui relata autant qu'elle put avant que l'émotion l'empêche de poursuivre. À ce moment-là, Dawson acheva de lui communiquer la terrible nouvelle.

La bouche du vieil homme remua pour former des mots, mais il ne put en émettre aucun. Finalement, il parvint à dire :

— C'était une adorable jeune femme.

Amelia s'enveloppa de ses bras.

— Je me sens responsable.

— Vous ne l'êtes pas, infirma abruptement Dawson.

— Elle était sortie faire une course pour moi.

— Ne vous infligez pas ça.

Amelia acquiesça de la tête mais, aussi longtemps qu'elle vivrait, elle regretterait d'avoir laissé Stef se risquer dans la tempête pour une tâche dont elle aurait dû se charger.

— Où sont les garçons ? demanda Bernie.

— Ils dorment encore. (Elle se leva en chancelant.) Je ferais mieux d'aller les réveiller.

— Je monte avec vous, annonça Dawson. Le leur dire ne va pas être facile.

— Je ne vais rien leur dire. Pas tout de suite. Mais je veux partir pour Savannah dès que nous le pourrons. Je veux être avec Stef à la...

À cause des visions que cela évoquait, elle ne put se résoudre à prononcer le mot morgue.

— Je veux être là quand ses parents arriveront.

— Je vous y conduis.

Dawson referma la main sur son coude, et tous deux pivotèrent en direction de l'escalier.

— Hum, en fait, monsieur Scott, j'aimerais que vous veniez avec moi au village.

Amelia, Dawson et Bernie regardèrent l'adjoint Tucker qui,

carrant les épaules, amorça un pas vers Dawson.

— En plus d'être ici pour informer Mlle Nolan du décès de sa baby-sitter, je venais aussi pour vous.

— Pourquoi ça ?

L'adjoint gratifia Dawson d'un sourire entendu.

— Dois-je le leur dire à votre place ?

Dawson ne répondit pas, pas même quand Amelia se tourna vers lui et demanda dans un souffle :

— Nous dire quoi ?

Les mâchoires de Dawson demeurèrent hermétiquement fermées.

— Il semblerait que M. Scott soit la dernière personne à avoir parlé à Mlle DeMarco, déclara Tucker.

Bouleversée par ces révélations, Amelia passa en pilote automatique. Quand elle réveilla les garçons, ils furent grognons et patraques, surtout quand ils apprirent que Dawson n'était pas là.

Accompagnés de Bernie, ils repartirent en bon ordre vers sa maison. L'électricité n'ayant toujours pas été rétablie, elle leur donna comme petit déjeuner des gaufrettes fourrées et les oranges apportées par Bernie. En ce qui la concernait, elle ne pouvait supporter l'idée même de manger.

Pendant que son voisin supervisait le repas des enfants, elle alla à l'étage se rafraîchir au lavabo de la salle de bains, plongée dans une semi-pénombre. Une fois habillée, elle appela les garçons pour qu'ils se changent.

Hunter se plaignit du maillot qu'elle lui choisit.

— Pas çui-là, m'man.

— Tu ne peux pas porter un de tes maillots de plage. Nous retournons à Savannah. Tu vas rendre visite à M. et Mme Metcalf aujourd'hui.

— C'est qui ?

— Tu sais bien, le directeur du musée. Tu l'aimes bien. Celui qui imite le canard, tu te souviens ?

Le réseau rétabli, elle avait pu contacter George. Après avoir appris la nature de son urgence, sa femme et lui avaient accepté de garder les enfants aussi longtemps que nécessaire.

— Ils ont des petits-fils à peu près de ton âge, ajouta-t-elle tout en passant tant bien que mal le maillot détesté par-dessus la tête de son fils. Ils seront là pour jouer avec vous.

— Pourquoi est-ce qu'on peut pas rester ici jouer avec Dawson ?

— Ouais ? Pourquoi ? pleurnicha Grant.

— Parce qu'aujourd'hui vous jouerez avec de nouveaux copains, argua-t-elle, insufflant à son ton une gaieté forcée. Les Metcalf ont une piscine, et il y aura un barbecue et plein d'autres choses.

— J'parie qu'c'est des crétins, marmonna Hunter.

L'unique inquiétude de Grant était de savoir si les autres garçons aimaient ou pas les voitures.

— Je n'en sais rien ! répliqua-t-elle avec exaspération quand il le lui demanda pour la troisième fois. Mets tes chaussures.

Puis, en réaction à leurs expressions déconfites, elle les attira dans une étreinte groupée, et les serra très fort.

— Désolée d'être de si mauvaise humeur. Je ne suis pas en colère contre vous, je vous le promets. C'est juste que j'ai beaucoup de soucis d'adulte aujourd'hui. Alors s'il vous plaît, faites ce que je vous dis sans discuter, d'accord ?

Boudeurs, ils promirent d'obéir, mais persistèrent à la tarabuster à propos de l'absence de Stef et de Dawson. Elle s'avisa que ses réponses vagues ne les apaiseraient qu'un temps et qu'ensuite il lui faudrait leur expliquer pourquoi Stef était partie sans leur dire au revoir et pourquoi elle ne reviendrait plus.

Il lui faudrait leur parler de la mort. Une fois de plus. Elle ne leur était pas étrangère. Il y avait d'abord eu celle de leur grand-père. Puis de leur père. Et à présent celle de leur baby-sitter. Cela faisait beaucoup à encaisser pour leurs jeunes esprits. C'était déjà presque trop pour le sien.

Parce que sa voiture était indispensable à l'enquête, elle avait été saisie, aussi Bernie proposa-t-il de les conduire au quai du ferry. Elle installa les garçons à l'arrière avec entre eux un lecteur DVD portable équipé de deux paires d'écouteurs.

Une fois en chemin, Bernie demanda :

— Que croyez-vous qu'il s'est passé ?

— Je l'ignore, Bernie. Je ne tiens vraiment pas à en parler.

Son esprit titubait encore sous le coup de tout ce qui s'était produit depuis qu'elle avait été réveillée par les cris de Dawson en proie à son cauchemar. Sa rebuffade grossière, suivie de ce tendre appel au pardon, puis de ce baiser. Sa ferveur et sa réponse ô combien empressée. Le carillon.

Dawson avait accueilli la bombe du shérif adjoint avec un stoïcisme un rien revêche. Avant qu'ils partent, Tucker lui avait

permis de monter à l'étage se changer, accompagné de l'officier en uniforme. Une fois Dawson hors de portée d'écoute, l'adjoint l'avait interrogée sur l'enchaînement des événements de la veille.

— À quelle heure M. Scott est-il arrivé chez vous ?

— Vingt heures trente, peut-être 21 heures.

— C'est exact, avait enchéri Bernie. Ils se sont arrêtés chez moi. D'ailleurs, ils m'ont réveillé. J'ai automatiquement vérifié l'heure : 20 h 52.

Tucker prit des notes. Il demanda ensuite à Amelia si Dawson était resté dans la maison toute la nuit.

— Oui.

— Pourriez-vous le jurer ?

— Lui et moi sommes montés à l'étage vers 23 heures. Nous nous sommes séparés devant la porte de la chambre où mes fils et moi devions dormir. Je ne l'ai plus revu jusqu'à il y a quelques minutes, avant que vous arriviez, avait-elle affirmé, espérant qu'aucun des deux hommes ne remarquait la chaleur qui affluait à ses joues. S'il a quitté la maison durant la nuit, je ne m'en suis pas aperçue.

Songeant que la chronologie était cruciale dans cette histoire, elle avait demandé :

— Depuis combien de temps Stef est-elle...

Tucker, anticipant la question qu'elle était incapable de poser jusqu'au bout, avait répondu que l'heure du décès de Stef n'avait pas encore été établie avec certitude.

À ce moment-là, Dawson était apparu dans l'escalier, le jeune adjoint directement sur ses talons. Alors qu'il se dirigeait vers la porte d'entrée, il avait demandé, de manière un peu sarcastique, si ce dernier souhaitait le menotter.

— Ce ne sera pas nécessaire, monsieur Scott. Ce n'est pas une arrestation. Nous souhaitons seulement vous interroger.

— Soit.

Il s'était ensuite tourné vers Amelia, mais elle avait eu du mal à soutenir son regard. Elle l'avait entendu marmonner quelque chose qu'elle n'avait pas saisi, puis il avait ouvert la porte, et était sorti devant les deux adjoints.

À présent, alors que Bernie contournait les zones inondées sur la route, elle se contredit elle-même à propos de son intention de ne pas aborder le sujet.

— Depuis une semaine ou deux, Stef voyait quelqu'un.

— Dirk.

— Elle vous en a parlé ?

— Pas beaucoup. Il travaille sur les bateaux.

— Je n'en sais pas beaucoup plus. Je l'ai encouragée à l'inviter à la maison, mais elle paraissait réticente à nous le présenter. Je regrette maintenant de ne pas lui avoir soutiré davantage d'informations à son propos, mais c'était une adulte. Je n'avais pas à intervenir.

— Je comprends tout à fait ce que vous voulez dire.

Son ton laissait entendre qu'il n'y avait pas que cela. De même que son expression embarrassée.

— Bernie, savez-vous quelque chose que vous ne dites pas ? Quoi que ce soit, vous devriez en faire part aux autorités.

Il remua sur son siège, jeta un coup d'œil dans le rétroviseur pour s'assurer que les garçons n'entendaient pas, puis lui coula un regard gêné.

— Je les ai vus ensemble.

— Dirk et elle ?

Il secoua la tête, l'air chagrin.

Le cœur d'Amelia commença à cogner sourdement.

— Dawson ?

Il hocha la tête.

— Quand ?

Il plissa le visage pour réfléchir.

— Jeudi ?

— Vous devez vous tromper de jour.

Elle avait surpris Dawson à l'espionner vendredi, et Stef n'avait fait sa connaissance que ce soir-là, chez Mickey.

— Non, je suis certain que c'était jeudi, parce que c'est le jour où j'ai fait mes bagages et où ma hanche a commencé à faire des siennes.

Sans l'interrompre, elle l'écouta attentivement tandis qu'il lui décrivait ce dont il avait été témoin.

À la fin, il marqua un temps d'arrêt, puis ajouta maladroitement :

— Ce n'était rien. Pas vraiment. Mais quand je l'ai taquinée à ce sujet un peu plus tard, lui signalant qu'il avait l'air un peu trop vieux pour elle, elle s'est contentée de rire et de me prier de ne pas vous dire que je les avais vus ensemble.

— Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, que je sache ?

— À elle, rien, mais à lui, oui. Il l'avait avertie de ne pas vous informer de leur rencontre.

La mort dans l'âme, Amelia ne répondit rien.

S'arrêtant à l'un des rares stops du village, Bernie lui jeta un

regard en biais.

— Je m'en veux de vous l'avoir dit.

— Il fallait que je sache.

— Je ne devrais pas me mêler de vos affaires.

— Vous ne vous mêlez de rien. C'est moi qui vous ai extorqué cette information.

— Avec qui vous passez votre temps ne regarde que vous.

— Ce ne sont que les circonstances, qui nous ont mis en présence l'un de l'autre, Dawson et moi.

— C'est possible, concéda Bernie. Mais je crois que vous l'aimez bien.

Elle tourna la tête de côté pour qu'il ne puisse pas voir son visage.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher, sinon nous allons rater le ferry.

13

Dawson quitta l'intérieur des bureaux administratifs du shérif par une porte qui ouvrait sur un petit hall. Il fut choqué d'y trouver Amelia, seule. Elle était assise sur l'une des chaises en plastique moulé alignées contre les murs. Elle parut tout aussi surprise de le voir. L'espace d'une fraction de seconde, ses yeux s'écarquillèrent, puis elle les détourna.

Il marcha vers elle et prit place sur la chaise d'à côté.

— Ça va ?

Tournant la tête, elle lui décocha un drôle de regard.

— Je ne me souviens pas d'un week-end du Labor Day où je me sois autant éclatée !

Il supposa que sa question stupide méritait bien une réponse aussi sèche.

— Hunter et Grant ?

— Ils sont avec George Metcalf, mon patron, et sa femme. Je leur ai parlé au téléphone il y a quelques minutes. Ils se sont bien amusés, mais ils aimeraient que je vienne les chercher, maintenant. (Elle jeta

un coup d'œil en direction de la porte par laquelle il venait de sortir.) J'ignore quand je serai libre de le faire. Et peut-être vaudrait-il mieux que je les laisse là-bas pour la nuit. Je dois être au tribunal tôt demain matin.

— Je suis sûr que Lem Jackson parlerait au juge en votre faveur.

— Quand il a entendu parler de Stef aux infos, il a appelé pour me proposer de solliciter un ajournement, mais j'ai décliné.

— Serez-vous d'attaque pour un contre-interrogatoire ?

— Je suis lasse de le redouter ; je tiens à en finir le plus vite possible.

Il comprenait qu'elle veuille que sa comparution soit derrière elle, mais doutait de la sagesse de sa décision. Elle avait l'air au bout du rouleau.

— Leur avez-vous dit, pour Stef ? À Hunter et à Grant, je veux dire.

— Je ne sais pas comment le leur dire alors que je n'arrive pas à y croire moi-même.

Il attendit un instant. Puis :

— Vous savez que sa mort n'a pas été causée par des débris projetés.

Elle déglutit péniblement, avant de murmurer :

— Oui.

Alors qu'il était « interviewé » par l'adjoint Tucker et son collègue inspecteur, les conclusions initiales du légiste lui avaient été communiquées : Stef avait été tuée par un coup à l'arrière de la tête. Lequel lui avait fracturé le crâne. Le creux indiquait qu'une force brutale avait été appliquée.

— Comment le savez-vous ? lui demanda-t-il.

Elle croisa les bras autour de sa taille, coinça les mains sous ses aisselles.

— Quand je suis arrivée à la morgue, on m'a demandé de l'identifier formellement. L'autopsie ne sera pas pratiquée tant que ses parents ne l'aurent pas vue, mais le légiste a examiné la plaie. Il m'a dit ce qui l'avait causée.

— Ses parents sont-ils arrivés ?

— Il n'y a pas très longtemps. Ils ont été conduits droit à la morgue. Je leur ai parlé. Ils sont anéantis. Je les ai laissés à leur deuil.

— C'est là que je me serais attendu à vous trouver, observa-t-il. Quelque part en train de pleurer.

— Puisque l'homicide a été confirmé, l'adjoint Tucker m'a

appelée pour me demander de venir répondre à quelques questions. Quand je suis arrivée, on m'a dit d'attendre. (Elle esquissa un signe de tête en direction de l'officier en uniforme qui assurait la permanence d'accueil derrière un guichet.) C'était il y a une demi-heure.

La scène de crime, sur Sainte-Nelda, était toujours bouclée, mais il avait été décidé par quelqu'un en charge que, vu la gravité de l'événement, l'enquête serait conduite à partir du bureau principal du shérif plutôt que de l'antenne qui desservait Sainte-Nelda.

Le quartier général partageait un espace avec la prison du comté, vaste complexe à l'aspect industriel entouré de fils barbelés. Peut-être la décision de domicilier l'enquête ici était-elle une tactique d'intimidation.

Dawson y avait passé la journée entière, à être interrogé par intermittence par la paire d'inspecteurs. Le crépuscule commençait à tomber à l'extérieur, et il venait seulement d'être relâché, à la condition expresse de rester joignable pour d'éventuelles autres questions.

Histoire de la mettre au courant, il relata tout cela à Amelia.

— Tucker et son coéquipier, un type nommé Wills – Tucker et Wills, ça sonne comme un duo de prestidigitateurs, vous ne trouvez pas ? Bref, quand ils ne m'interrogeaient pas, ensemble ou séparément, ils me laissaient seul dans la salle d'interrogatoire. Je suppose que je suis un suspect potentiel. Ils m'ont servi la routine habituelle du gentil flic et du méchant flic, et ça m'aurait fichu la trouille si ça n'avait pas été si flagrant. Tucker, le méchant flic, m'a informé qu'ils avaient obtenu un mandat de perquisition pour la maison de la plage.

Elle le considéra avec inquiétude.

— Ils sont aussi sérieux que ça à votre sujet ?

— Ils ne trouveront pas l'arme du crime, mais ça m'ennuie que l'agence de location ait dû informer le propriétaire que son cottage allait être mis sens dessus dessous. Je doute qu'ils me fournissent de bonnes références pour une éventuelle future location.

— Comment pouvez-vous plaisanter dans un moment pareil ?

Il se passa une main dans les cheveux.

— Parce que, sinon, le seul fait d'être considéré comme potentiel suspect va vraiment me mettre en rogne. Vous devez savoir que je n'ai rien à voir avec tout ça.

Elle scruta son regard, puis répondit finalement :

— L'heure estimée de sa mort coïncide avec celle où vous avez

été vu en train de lui parler au village.

— Exact. Et ça craint. Mais j'ai expliqué aux inspecteurs comment ça s'était produit. Stef et moi sommes tombés par hasard l'un sur l'autre à l'épicerie. Elle avait des sacs. Ils étaient lourds parce qu'elle avait acheté plusieurs bouteilles d'eau. Il pleuvait des cordes. J'ai proposé de lui porter ses courses jusqu'à la voiture. Ce que j'ai fait. Je l'y ai laissée, et me suis rendu jusqu'au quai pour faire le plein. Puis je suis reparti vers la plage. Je m'attendais à ce qu'elle soit devant moi, et j'ai été surpris quand, arrivé chez vous, j'ai vu que votre voiture n'était pas là. Je me suis dit qu'elle avait dû faire un détour par Chez Mickey, où elle avait dit qu'elle irait peut-être, histoire de voir s'il avait de la nourriture à emporter. Vous connaissez la suite.

— Cette rencontre inattendue avec Stef vous était sortie de l'esprit ? Alors même que nous avons longuement parlé de son éventuel retour et que nous étions d'accord pour dire qu'elle ne risquait pas de revenir de sitôt, vous avez oublié de mentionner que vous veniez juste de la voir ?

Il était sur le point de répondre, quand elle l'en empêcha.

— Ne vous donnez pas la peine d'inventer un prétexte. Je sais pourquoi vous ne me l'avez pas dit. Vous ne vouliez pas que je sache que Stef et vous étiez... en bons termes.

— Dit comme ça, « en bons termes » m'a tout l'air d'être un euphémisme.

— Bernie vous a vus ensemble.

Merde ! Il méritait des claques pour ne pas le lui avoir dit plus tôt. L'omission le faisait paraître aussi coupable que l'indiquait le regard d'Amelia.

— C'était tout à fait innocent.

Sa protestation donna pourtant l'impression du contraire et ne contribua en rien à atténuer sa suspicion.

Il prit une profonde inspiration.

— Jeudi, le lendemain de mon arrivée, j'étais sorti courir et je rentrais. Stef était sur son vélo, de retour de l'épicerie. Nous nous sommes croisés, présentés. Elle m'a demandé où je séjournais, et quand je le lui ai dit, elle m'a fait remarquer que nous étions voisins et que nous devrions rester en contact. Elle a même ajouté : « Peut-être qu'on se retrouvera sur la plage demain. » Puis nous nous sommes séparés.

— Vous l'avez aidée avec son panier.

— Exact. Le collier de serrage était desserré. Elle avait peur que

le panier se détache du guidon et déverse ses provisions. Alors oui, j'ai resserré le collier. Ça a pris trente secondes max. Et c'est tout.

— Si c'était « tout », pourquoi avez-vous prétendu ne pas vous connaître, tous les deux ? Quand je vous ai surpris à m'épier, vendredi après-midi, vous m'avez demandé qui elle était, alors que vous le saviez déjà. Vendredi soir, chez Mickey, quand elle vous a amené du bar à notre table, elle n'a pas dit : « Voici notre voisin qui a eu l'amabilité de m'aider avec mon panier de vélo hier. »

— Je vous ai demandé qui elle était parce que quand nous nous sommes rencontrés, elle ne m'a pas précisé quelle était sa fonction chez vous. J'ignorais qu'elle n'était pas de la famille. Chez Mickey, je suppose qu'elle a perçu les ondes d'hostilité qui irradiaient de vous. Je suppose qu'elle ne voulait pas vous irriter.

— Vous êtes entré dans son jeu et avez feint de ne l'avoir jamais rencontrée ?

— Quelque chose comme ça.

Elle continua à le dévisager, ce qui l'incita à se demander si elle savait aussi pour l'autre rencontre. Qu'elle le sache ou pas, mieux valait mettre cartes sur table dès maintenant.

— Je me suis trouvé seul avec elle à une autre occasion.

— Quand ?

— Également jeudi.

— Le jour même où vous avez fait sa connaissance ?

— Tard cette nuit-là. Je me rendais chez vous pour déposer la montre sur la rambarde. Alors que je contournais l'arrière de la maison, Stef est rentrée avec votre voiture et m'a surpris dans le faisceau des phares. Je n'avais d'autre choix que de la baratiner. Je lui ai dit que j'avais entendu un bruit, et que j'étais venu vérifier s'il n'y avait pas de rôdeur. Ce qui n'était pas si loin de la vérité, puisque, pour les raisons que vous savez, je surveillais votre maison, notamment tard le soir.

— Vous rôdiez autour de chez moi au milieu de la nuit, et elle n'a pas trouvé ça le moins du monde suspect ? Elle n'a pas fait un scandale et exigé de savoir ce que vous fichiez là ?

— Elle n'était pas en état de faire quoi que ce soit. Elle avait bu. Beaucoup. J'ai dû la soutenir de la voiture à la porte de service. Elle m'a supplié de ne rien vous dire. Dans la mesure où je ne voulais pas que vous appreniez que je séjournais dans la maison d'à côté...

— À espionner...

— ... Je lui ai juré que vous ne l'apprendriez jamais par moi, en

échange de sa promesse de ne plus jamais conduire dans cet état.

— Vous avez conclu un pacte, tous les deux.

Il aurait préféré le nier, mais c'était plus ou moins la vérité.

— Le problème n'était pas là.

— Vraiment ? Les autorités pourraient ne pas être du même avis.

Sont-ils au courant de ces rencontres secrètes, entre vous ?

— Oui. Je leur en ai parlé.

Cela la calma un peu, mais elle le regardait toujours avec colère et suspicion.

— Vous la considérez comme une source d'information privilégiée, à mon sujet ? Ou quelque chose d'entièrement différent ?

— Non à la première question. Et je n'ose imaginer ce que « quelque chose d'entièrement différent » implique.

— Allons, Dawson, ne faites pas l'innocent ! C'était une jeune femme cordiale, aguicheuse, qui se trouvait aussi être une vraie bombe, surtout en bikini.

— Elle était tout ça. Et elle avait aussi la moitié de mon âge. Enfin presque.

— Ça lui était égal. Elle a dit que le type qu'elle voyait était plus âgé.

Il eut un sursaut.

— Dirk est plus âgé ?

— Elle vous en a parlé ?

— La nuit où elle est rentrée ivre, elle l'a mentionné en disant : « Dirk et moi avons descendu une bouteille de Captain Morgan. » Les inspecteurs veulent l'interroger, mais ils n'ont pas encore réussi à le localiser.

— C'est une des raisons pour lesquelles j'ai été priée de venir, dit-elle. Ils veulent savoir ce que je sais de lui.

— Que savez-vous ?

— Pas même son nom de famille.

Dawson l'écouta avec une appréhension grandissante préciser le peu qu'elle avait appris de l'insaisissable Dirk.

— Vous a-t-elle dit pourquoi elle ne tenait pas à ce que vous le rencontriez ?

— J'ai cru comprendre qu'il n'y tenait pas non plus, qu'il ne cadrerait pas avec « l'atmosphère familiale ».

— L'a-t-elle décrit physiquement ?

— Plus âgé qu'elle, mais elle n'a pas dit de combien. Tatouage. Barbe.

— Hum.

— Vous fronchez les sourcils. À quoi pensez-vous ?

— Dirk me paraît bien cachottier.

Il se leva, marcha jusqu'au tableau d'affichage tapissé d'avis de recherche, une véritable mosaïque de visages patibulaires. L'un d'eux se détachait du lot, cependant, car la criminelle recherchée avait la physionomie innocente d'un ange à boucles blondes. À peine âgée de trente ans, elle était poursuivie pour vol à main armée et meurtre. Une prime de vingt-cinq mille dollars était offerte pour toute information susceptible de conduire à son arrestation. Elle était considérée comme armée et dangereuse.

La propension au crime d'un individu n'était pas toujours visible à l'œil nu.

Il se tourna de nouveau vers Amelia.

— Je n'ai pas utilisé Stef pour lui soutirer des infos sur vous. Mais peut-être que quelqu'un d'autre l'a fait. Quelqu'un qui voulait vous suivre à la trace, vous et vos fils, savoir où vous étiez et avec qui. Quelqu'un qui s'intéresse personnellement à vos activités, votre routine quotidienne, vos allées et venues.

Elle inspira profondément, de manière un peu saccadée, lui indiquant, même si elle ne répondait pas, qu'elle ne comprenait que trop bien où il voulait en venir.

D'une voix posée, il reprit :

— Il y a d'abord le facteur âge.

— Nous ignorons l'âge de Dirk.

— Admettons que l'âge corresponde.

— N'admettons rien du tout ! objecta-t-elle en se redressant. L'homme que Stef m'a décrit ne ressemble en rien à Jeremy !

— Les tatouages s'acquièrent facilement. La barbe prend peut-être une semaine ou deux. Il a disparu depuis quinze mois.

— Ne croyez-vous pas que je reconnaîtrais l'homme à qui j'étais mariée, même avec une barbe ?

— Vous oui, mais pas un observateur lambda. De plus, personne ne recherche Jeremy Wesson. Tout le monde pense que Willard Strong l'a fait dévorer par une meute de pitbulls affamés.

Par réflexe, elle recula d'un pas puis, comme l'arrière de ses genoux touchait le rebord de la chaise, s'y laissa de nouveau tomber. Il retourna prendre place à côté d'elle. Il brûlait de lui caresser la joue, ou au moins de lui saisir la main. Il s'en abstint, principalement parce qu'il craignait qu'elle ne le repousse.

— Quelque chose d'autre me taraude.

Elle secoua la tête comme pour rejeter ce qu'il s'apprêtait à dire, quoi que ce fût, mais il ne se découragea pas.

— Je n'en ai pas parlé aux inspecteurs parce que je voulais d'abord évoquer cela avec vous.

Et avec Headly. Par-dessus tout, il se fiait à l'instinct de Gary Headly là-dessus.

— Quand je suis tombée sur Stef à l'épicerie, elle portait une cape de pluie. Je l'ai taquinée à propos du motif, pas très discret. Rouge avec des pâquerettes blanches et jaune vif. Elle m'a dit qu'elle l'avait prise dans le coffre de votre voiture.

— Elle est à moi. Jeremy et moi avons fait une petite escapade à Charleston. Le temps s'est gâté, et il m'a fallu un vêtement de pluie en urgence. C'est le premier que j'ai trouvé. Ce n'est pas quelque chose que j'aurais choisi d'habitude, c'est pour ça que je l'ai remisé à la maison de la plage. Je ne le porte plus sauf sur l'île.

— La dernière fois que je l'ai vue, Stef se tenait à côté de votre voiture, vêtue de votre cape, avec...

— Non !

— ... La capuche relevée.

— Arrêtez !

— Amelia...

— N'en dites pas plus.

À cet instant précis, la porte jouxtant le guichet d'accueil s'ouvrit, et Tucker et Wills en sortirent.

— Eh bien, monsieur Scott, commenta Tucker d'un ton traînant. Content de voir que vous êtes toujours là. Vous nous économisez un voyage.

— Je suis tombée sur Mlle Nolan.

Tucker présenta son collègue à Amelia.

— Merci d'être venue, mademoiselle Nolan, dit Wills.

Aussi grand et mince que Tucker était petit et corpulent, il avait le maintien et la posture voûtée d'un professeur d'université. Il était aussi le plus sensible des deux, et remarqua aussitôt à quel point elle était ébranlée.

— Ça va, mademoiselle ?

— Oui. La journée n'a pas été facile.

— Naturellement. Nous comprenons que c'était peut-être abuser que de vous prier de venir ici à cette heure de la soirée.

— Pas du tout. Si je peux aider, je le ferai.

— Nous serons à vous tout de suite.

— Pour l’instant, c’est à M. Scott que nous souhaitons parler, intervint Tucker.

Il remonta la ceinture de son pantalon, ou du moins essaya, puis gratifia Dawson d’un rictus.

— Nous partions justement vous retrouver.

— Pas la peine, me voilà !

En dépit de sa petite blague, Dawson eut un mauvais pressentiment face au sourire satisfait de l’inspecteur.

— Connaissez-vous quelqu’un du nom de Ray Dale Huffman ?

— Jamais entendu parler.

— Vous êtes sûr ? insista Wills d’un ton plus aimable.

— Certain. Qui est-ce ?

— Un récidiviste, précisa Tucker. Il est sous les verrous. Il a entendu par le téléphone arabe de la prison – c’est dingue comme ça va vite, ce truc-là ! Bref, il a eu vent de votre interrogatoire dans le cadre de l’assassinat de Mlle DeMarco, et nous a proposé un marché.

— Quel genre de marché ?

— Que nous abandonnions les poursuites contre lui en échange d’informations à votre sujet, déclara Wills.

— Désolé. Vous vous êtes fait avoir. Je ne connais même pas ce type.

Le rictus de Tucker se fit encore plus suffisant.

— Ce n’est pas ce qu’il prétend.

— Je me fiche de ce qu’il prétend.

— Eh bien, vous ne devriez pas, répliqua Tucker en s’approchant de lui pour le lorgner d’un regard mauvais. Parce que Ray Dale affirme qu’une nuit de la semaine dernière, sur River Street, il vous a vendu tout un paquet de dope.

Ils l’autorisèrent à passer un coup de fil. Il contacta Headly.

— Je ne peux pas te parler maintenant. Nous avons des amis à dîner. Le cabernet s’aère, les steaks sont sur le gril, et Eva mélange la salade.

— La baby-sitter d’Amelia a été assassinée hier soir.

Dawson put pratiquement entendre les rouages s’enclencher dans la tête de Headly.

— Quitte pas.

Pendant qu’il allait informer Eva et leurs invités que le dîner

allait être retardé, Dawson jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Les deux inspecteurs étaient hors de portée de voix, mais l'observaient attentivement. Tucker caressait sa bedaine proéminente comme d'autres policiers jouaient de leur matraque : pour tenter d'intimider.

Dawson ignorait combien de temps ils lui accorderaient, aussi déclara-t-il, quand Headly reprit la communication :

— Le temps presse, alors écoute-moi sans m'interrompre.

Selon l'horloge murale surdimensionnée, il parla cent vingt-huit secondes, résumant avec autant de concision que possible les événements des derniers jours écoulés, et étoffant certains faits pertinents délibérément omis lors des conversations précédentes.

Quand il s'arrêta, la première chose qui sortit de la bouche de Headly fut :

— Nom de Dieu !

— Ouais. Le coup de la montre a fichu une trouille bleue à Amelia, parce qu'elle avait senti que quelqu'un l'observait.

— Toi.

— Pas moi. Je te l'ai dit : elle avait déjà cette impression avant que j'arrive sur les lieux. Et puis il y a eu les photos.

Il en avait aussi parlé à Headly, ignorant les grognements de ce dernier qui le désapprouvait de les avoir prises en premier lieu.

— Nous ne savons toujours pas où elles sont passées. Le ballon de plage reste aussi un mystère.

— Tu as dit que la fille, Stef, conduisait la voiture d'Amelia et portait sa cape de pluie.

— Une cape très caractéristique. Et avec la capuche relevée. Il faisait sombre. C'était le déluge. De derrière, elle a aisément pu être prise pour Amelia.

— Et Dirk s'est volatilisé.

Dawson expulsa bruyamment son souffle.

— Voilà où nous en sommes. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Tu le savais avant de poser la question.

Effectivement.

— Amelia ne veut pas l'admettre, mais elle redoute que j'aie raison.

— Nous pourrions nous tromper, observa Headly, réfléchissant tout haut. Peut-être que la baby-sitter s'est embrouillée avec quelqu'un, et que ce quelqu'un l'a liquidée.

— C'est une possibilité, évidemment. Mais si Stef avait un ennemi, elle ne le montrait pas. Nous ne lui en connaissons aucun.

Alors que nous savons sans aucun doute possible qu'Amelia en a un.

— D'accord, si Jeremy était vivant, que gagnerait-il à tuer son ex-femme ?

— Ses enfants.

— Merde, lâcha Headly. Je suis tombé tête la première dedans !

— Il a un jour dit à Amelia que rien ne le séparerait de ses fils.

— Au fait, j'ai contacté la gazette de la ville natale de Wesson en jouant les gros bras du FBI, pour demander que la notice nécrologique des parents me soit envoyée par courriel. Je leur en ai collé une bonne couche : question de sécurité nationale et tout le tralala. Bref, j'ai reçu ça cet après-midi. C'était accompagné d'un cliché de deux individus d'aspect très plaisant le jour de leurs vingt-cinq ans de mariage. Elle portait un petit bouquet de roses à son corsage.

— Pas Carl et Flora.

— Pas même de loin.

— Donc, même si Jeremy était leur fils biologique, il n'a pas été élevé par eux.

— On dirait.

Avant qu'ils aient pu approfondir le sujet, Tucker lui donna un petit coup sur l'épaule en articulant en silence :

— Soixante secondes.

— Je dois y aller, annonça Dawson au téléphone.

— Il n'y a plus rien qui presse. Eva est déjà remontée. Mais elle s'en remettra, comme toujours. (Après un temps d'arrêt, Headly reprit :) Il faut retrouver Dirk.

— Ouai, et à ce propos, justement, je me disais que tu pourrais peut-être descendre ici.

— À Savannah ?

— Si Dirk est bel et bien Jeremy, tu voudras participer à la chasse à l'homme et à sa capture, non ?

— Absolument ! J'appellerai Knutz à la première heure demain matin pour qu'il commence à constituer une brigade d'intervention.

— Tu ne pourrais pas venir ce soir, à tout hasard ?

— Ce soir ?

— Pour deux raisons assez urgentes. Avant tout, Amelia a besoin que quelqu'un surveille ses arrières.

— J'avais cru comprendre que c'était ton affectation, à toi. Quelle est l'autre urgence ?

— Il faudrait que tu me sortes de taule.

Avant même de remercier Headly pour l'avoir sorti d'affaire, Dawson, alors qu'ils s'éloignaient de la prison, demanda si Amelia était en sécurité.

— Aussitôt après la fin de notre conversation hier soir, j'ai parlé à Knutz. Il a des gens qu'il utilise occasionnellement pour des missions de surveillance, des sortes d'indépendants, si tu veux. Il a mis quelqu'un sur Amelia. Une nana, en fait, mais il dit que c'est l'une des meilleurs. Bref, elle a suivi Amelia quand elle a quitté le bureau du shérif. Elle est allée droit à son appartement, et y a passé la nuit sans incident. Elle est ressortie ce matin à 8 heures, précisa-t-il en consultant sa montre. Il y a environ dix minutes.

— Donc elle va bien.

— N'est-ce pas ce que je viens de dire ?

— Et les garçons ?

— Ils n'étaient pas avec elle.

— Elle a dû les laisser avec le type du musée et sa femme. Elle a dit qu'elle y pensait. C'était probablement la meilleure solution. Mais quelqu'un devrait surveiller cette maison-là aussi. Ils...

Il surprit Headly à le regarder curieusement.

— Quoi ?

— Pour un ancien taulard, tu m'as l'air vachement préoccupé par le bien-être d'une veuve et de ses deux gamins.

— Si quelque chose leur arrive, tu te feras tirer les oreilles pour ne pas avoir informé les locaux de l'éventualité de la résurrection de Jeremy !

— Un autre des agents en free-lance de Knutz surveille la maison du type du musée, OK ? répliqua Headly d'un ton bougon.

— Pourquoi tu ne l'as pas dit tout de suite ?

— C'est que, vois-tu, j'ai été un peu occupé, ces temps-ci, à sortir ton cul de prison !

— Merci, au fait.

La seule réponse de Headly fut un reniflement de dédain.

— Je me doutais que je ne serais pas inculpé officiellement, précisa Dawson.

Il avait seulement passé une nuit peu confortable en prison – heureusement pas dans la même cellule que Ray Dale Huffman, qu'il aurait volontiers étranglé s'il l'avait eu sous la main.

— Ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils me relâchent.

Headly l'orienta vers la voiture de location qu'il avait récupérée à

l'aéroport de Savannah.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Ils n'ont aucune preuve.

Headly actionna la commande à distance de déverrouillage des portières. Ils entrèrent chacun d'un côté, et Headly démarra aussitôt.

— De possession illégale de drogue, ou d'homicide ?

— Assurément aucune m'impliquant dans le meurtre de Stef.

Headly resta là, la main sur le levier de vitesse, à le dévisager, l'interrogeant en silence à propos de l'autre inculpation possible.

— D'accord, j'ai acheté certains trucs à Ray Dale. Hier, un adjoint du shérif a été envoyé avec moi à l'étage le temps que je me change. C'était un bleu, aisément distrait par le bavardage. J'ai récupéré en douce le flacon sur la table de nuit puis, quand il m'a permis d'aller aux chiottes, je m'en suis débarrassé d'un coup de chasse d'eau.

— Petit malin !

Headly sortit en marche arrière de l'emplacement de parking, sans cesser de marmonner dans sa barbe.

— Tu te détends, oui ? rétorqua Dawson. C'était...

— Je sais ce que c'était. J'ai découvert ta planque dans ton appartement.

— Pardon ? Tu es allé fouiner dans mon appart ?

— Ne joue pas les vertueux indignés avec moi ! C'est pas moi, le camé !

— Je n'ai rien d'un camé.

— Ah non ? Alors pourquoi est-ce que tes mains tremblent ?

Il avait espéré que personne ne le remarquerait.

— Écoute, j'avais seulement besoin de quelque chose pour m'aider un peu.

— T'aider à quoi ?

Dawson resta muet comme une carpe, puis éluda :

— Je n'ai rien pris qui ne puisse être prescrit par un toubib.

— Alors pourquoi tu te le fais pas prescrire par l'un d'eux, au lieu de l'acheter dans la rue à des types aux noms aussi bizarres que Ray Dale ? Dieu seul sait de quoi sont faits ces trucs !

Dawson voulut argumenter, mais à dire vrai, il n'aurait pu se porter garant de l'intégrité pharmaceutique des gélules qu'il ingurgitait. Sa seule certitude, c'était qu'elles fonctionnaient. Leur effet engourdissant était rapide et de courte durée, mais même un bref moment loin du cauchemar valait la peine de prendre des substances d'origine douteuse.

— J'ai été prudent, marmonna-t-il.

— En ne te fournissant qu'auprès de dealers honnêtes et fiables ayant pignon sur rue.

Dawson ne releva pas le sarcasme de son parrain, n'ignorant pas qu'il était tout à fait légitime. Son imprudence était indéfendable, aussi ne se donna-t-il même pas la peine de la justifier.

— Prends la prochaine à droite, l'hôtel est à un pâté de maisons plus haut sur la gauche.

Quand il était parti pour Sainte-Nelda, il n'avait pris que ce qu'il pensait nécessaire pour la plage, sans libérer sa chambre à l'hôtel, décision dont il se félicitait à présent. Il laissa Headly dans le hall pendant qu'il montait s'y doucher et se changer. Cinq minutes après, il redescendait. En moins de dix, ils pénétraient dans le tribunal.

14

La cour se réunit peu après 9 heures. La juge déclara qu'elle espérait que tout le monde avait bien profité du week-end, puis s'adressa à l'avocat de Willard Strong : était-il prêt pour le contre-interrogatoire du témoin ?

Mike Gleason se leva.

— Prêt, Votre Honneur.

Amelia fut introduite. Alors qu'elle prenait place dans le box du témoin, on lui rappela qu'elle était toujours sous serment.

Assis à côté de Dawson dans les travées, Headly se racla la gorge.

— Qu'est-ce que tu as remarqué en premier ? Son intelligence, sa modestie ou sa maîtrise de soi ?

Dawson ne répondit pas. Mike Gleason tirait déjà sa première salve en demandant à Amelia si son opinion à propos de Willard Strong était faite avant même qu'elle le rencontre.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Ce que je veux dire, c'est ceci, mademoiselle Nolan : votre mari rentre de la guerre ; il souffre manifestement d'un syndrome de stress post-traumatique. Que faites-vous ? Vous le soutenez ? Le maternez ? Faites preuve d'une bienveillance patiente, aimante ? Non.

Vous le quittez et lui arrachez ses fils !

Jackson bondit aussitôt sur ses pieds.

— Objection !

— En fait, mademoiselle Nolan, n'est-il pas exact que votre première réaction à tout ce qui détournait l'attention de votre mari de vous, y compris et tout spécialement son amitié avec M. Strong, était...

— Votre Honneur...

— ... Une mesquine jalousie ?

La juge donna plusieurs coups de marteau, puis retint l'objection de Jackson.

De nombreuses autres s'ensuivirent. En dépit desquelles Gleason s'évertua à écorner la loyauté et l'intégrité d'Amelia. Impitoyable et égoïste furent les termes qu'il employa pour décrire ses efforts pour s'extirper de son mariage.

Il l'interrogea longuement à propos des deux occasions où elle s'était trouvée en présence du défendeur, à l'anniversaire de Hunter, puis le jour où il était venu chez elle en quête de Jeremy. Il tenta de discréditer ses comptes-rendus des incidents, de les éclairer sous un angle qui la fasse passer pour une femme prédisposée soit à l'hystérie, soit à la malveillance.

En termes de stratégie, c'était un mauvais choix. Amelia resta calme. Elle ne s'énerva pas, même quand elle insista sur la menace immédiate que Willard Strong avait fait peser sur ses enfants et elle.

Au bout du compte, l'avocat dut comprendre que le sang-froid de la jeune femme était plus convaincant que ses envolées théâtrales, et qu'il ne faisait qu'irriter les jurés et les rendre mieux – et non moins – disposés à l'égard d'Amelia. Au bout d'une heure à tourner en rond, il lâcha prise et annonça à la juge qu'il n'avait plus d'autres questions.

Amelia descendit du box, et l'huissier la fit sortir par la même porte de côté que la fois d'avant.

— Allons-y, murmura Dawson, et Headly et lui s'éclipsèrent par celle située tout au fond de la salle.

Ils interceptèrent Amelia dans le couloir. Portable en main, elle composait un numéro quand elle les vit marcher dans sa direction. Ses deux mains retombèrent sur ses flancs.

— Ils vous ont libéré ?

— Vous avez l'air déçu.

Headly s'avança d'un pas, main droite tendue.

— Mademoiselle Nolan. Gary Headly.

Elle lui serra la main, mais avec un incontestable manque de chaleur.

— Êtes-vous son avocat ?

— Ami de la famille depuis deux générations. Et également son parrain. Mais s'il vous plaît, ne m'en tenez pas rigueur.

Elle ne lui rendit pas son sourire amical.

Dawson inclina la tête en direction de la salle d'audience.

— Vous vous êtes bien débrouillée là-dedans.

— Ce n'était pas un concours.

— Je le sais, rétorqua-t-il avec la même nuance d'exaspération qu'elle. Ce que je veux dire, c'est que votre bon sens a été très efficace contre ses élucubrations.

— Je suis juste soulagée d'en avoir fini. À présent, si vous voulez bien m'excuser...

Elle voulut les contourner, mais Dawson fit un pas de côté pour lui barrer la route.

— Où allez-vous ?

— Récupérer mes enfants.

— Ils vont bien ?

— Non, ils ne vont pas bien.

Elle rejeta ses cheveux en arrière et en accrocha une mèche derrière une oreille, signe manifeste que le sang-froid dont elle avait fait preuve à la barre n'allait plus tarder à la désert.

— Ils ne cessent de demander où je suis et quand je viendrai les chercher. Ils sentent que quelque chose ne va pas, mais ils ne savent pas quoi, et ne pas savoir les terrifie, surtout Hunter, qui est remarquablement perspicace pour son âge. À un moment ou un autre, je vais devoir leur dire que leur baby-sitter adorée est morte. (Sa voix se brisa, ce qu'elle essaya de masquer en se raclant la gorge.) Il faut que j'y aille.

Cette fois, Dawson ne tenta pas de l'en empêcher physiquement, mais lorsqu'il articula son prénom, ce fut d'un ton implorant.

Elle pivota, son langage corporel toujours hostile.

— Si vous êtes toujours après un scoop, pourquoi n'écrivez-vous pas sur vous-même ?

— Je ne suis pas intéressant.

Elle partit d'un rire caustique.

— Oh, mais vous l'êtes ! Vous êtes cachottier, d'humeur changeante, un véritable modèle de contradictions. Sans compter que vous êtes...

— Quoi ?

— Histoire d'être clairs, ces cachets que vous prenez n'ont pas été prescrits par un médecin, n'est-ce pas ?

Il se refusa à l'admettre à haute voix, pas dans un tribunal. Il esquaissa toutefois, de la tête, un bref signe de dénégation.

À voix basse, mais amère, elle commenta :

— Évidemment.

Alors qu'elle tournait les talons, son portable, toujours dans sa main, vibra. Elle en consulta l'écran et répondit immédiatement.

— Adjoint Tucker ?

Elle écouta un moment, le visage de plus en plus livide.

— Où l'avez-vous trouvé ?

Dawson fut auprès d'elle en un instant.

— Dirk ?

Elle releva les yeux sur lui, acquiesça.

— Je vois, dit-elle au téléphone. Eh bien, tenez-moi info...

— Excusez-moi, mademoiselle Nolan.

Se saisissant de l'appareil, Headly le porta à son oreille. Tandis qu'il se dirigeait d'un pas décidé vers la rangée d'ascenseurs, Dawson l'entendit déclarer :

— Adjoint ? Mon nom est Gary Headly. Je suis un ami de Mlle Nolan. Et également agent du FBI. Nous sommes en chemin. Soyez prêt à nous recevoir là-bas, je vous prie.

Amelia était désespérée face aux ondes de choc qui continuaient à la submerger.

Elle avait quasiment passé une nuit blanche, tantôt à faire les cent pas, tantôt à se tourner et se retourner dans son lit, pleurant sur le sort de la pauvre Stef, puis tremblant de la crainte qu'elle n'ait été, elle, la véritable cible. Elle priait également avec ferveur pour la sécurité de ses enfants, implorant Dieu de les préserver.

Elle débordait de mépris envers Dawson Scott pour ses multiples duperies, demi-vérités et omissions, alors même que son corps la trahissait avec de troublantes réminiscences de sa nudité, de sa flagrante érection, du caractère purement charnel de ses baisers, et de ses propres réactions.

À l'aube, il lui avait fallu mettre de côté toute cette agitation émotionnelle et se ressaisir pour sa comparution au tribunal. En fait, cela n'avait pas été aussi pénible qu'elle le craignait. Mike Gleason

l'avait mise sur le gril mais, comme tous dans la salle, elle avait compris que c'était le désespoir, et non la conviction, qui nourrissait ses fougueuses attaques contre son caractère. Elle se sentait presque navrée pour Willard Strong, qui avait dû regarder, impuissant, sa défense être affaiblie plutôt que renforcée.

Mais c'était terminé, et elle n'aurait plus à y penser. Elle voulait récupérer ses enfants et rentrer à la maison de la plage, plonger dans les vagues, sentir la brise marine dans ses cheveux et goûter l'air salé. Elle voulait rire et s'ébattre dans le sable avec eux. Pourtant, alors même qu'elle visualisait cet espiègle abandon, son cœur se sentait tout sauf insouciant.

Le spectre du meurtre de Stef assombrissait sa joie d'en avoir fini avec le procès. Elle devait encore déterminer comment expliquer à ses deux fils l'absence soudaine de leur baby-sitter, comment le leur dire d'une manière qui soit franche, mais qui ne les laisse pas avec une peur aiguë de la mort.

Et elle espérait que depuis Dawson leur serait complètement sorti de l'esprit, de sorte qu'elle ne soit pas obligée d'en parler.

Hélas, il avait le don d'apparaître quand elle s'y attendait le moins, tout comme dans le couloir du tribunal. À la suite de sa nuit derrière les barreaux, elle lui avait trouvé les yeux creux et les traits tirés. Mais néanmoins toujours craquant. À sa vue, son corps s'était ranimé en dépit de sa détermination à rester distante.

La situation était devenue vraiment bizarre quand l'homme plus âgé, qui s'était présenté à peine quelques instants plus tôt comme l'ami et parrain de Dawson, s'était emparé de son portable pour jouer les gros bras.

Et voilà qu'à présent, sans même avoir eu suffisamment de temps pour assimiler cette stupéfiante succession d'événements, et flanquée de Dawson et de Headly, elle franchissait de nouveau le seuil d'un bâtiment qui ne lui était déjà que trop familier.

Comme il en avait reçu l'instruction, l'adjoint Tucker les attendait dans le hall où Dawson et elle s'étaient entretenus la veille. Ses premières paroles furent pour Dawson :

— Vous ne devez pas être dépaycé !

Dawson ignore la pique.

Tucker la salua d'un hochement de tête poli, puis se tourna vers l'homme plus âgé.

— Vous devez être l'agent Headly.

Headly lui serra la main, présenta sa carte.

Tout en la lui rendant, l'adjoint objecta :

— Le bureau du shérif traite l'affaire DeMarco en collaboration avec le département de police métropolitaine de Savannah. S'il nous faut une aide supplémentaire, nous nous adresserons au bureau d'investigation de Géorgie. Pourquoi le Bureau fédéral vient-il mettre son nez là-dedans ?

— Pas le Bureau. Moi. Et je ne suis là qu'en tant qu'ami de Mlle Nolan.

— Mouais.

L'adjoint considéra Headly avec scepticisme, puis s'adressa à elle.

— Si je vous ai appelée, c'est parce que j'ai pensé que vous aimeriez savoir que le nom de famille de Dirk est Arneson. Il est là derrière, en train d'être interrogé par Wills.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda Dawson.

— Ici même à Savannah. Dans l'un de ces meublés qui se louent à la semaine, un plutôt pas mal.

— Stef m'a dit qu'il travaillait sur les bateaux, observa Amelia.

— Systèmes électroniques, précisa Tucker. Le genre gadget high-tech de luxe. Nous vérifions ça avec son employeur actuel.

Dans l'esprit d'Amelia grésilla le mot électronique, étroitement lié au domaine d'expertise de Jeremy. Elle nota que Dawson l'avait relevé, lui aussi. C'était lui qui avait enraciné en elle l'éventualité que Jeremy soit vivant, sous les traits de Dirk. Si c'était vrai, le seul fait de savoir qu'il se trouvait sous le même toit lui rendait la respiration difficile.

— Avait-il des papiers d'identité ? s'enquit Headly.

— Un permis de conduire délivré en Floride, une attestation d'assurance pour un pick-up Ford de 2009, une carte de crédit, une autre de carburant. Toutes réglées et à jour.

— S'est-il montré coopératif ? demanda Dawson.

— Plus ou moins. Les collègues qui l'ont appréhendé ont dit qu'il leur a un peu tenu tête. Probablement parce qu'il fait l'objet d'un mandat d'arrêt en Floride.

— Pour quoi ?

— Contraventions.

— Contraventions ?

L'inspecteur décocha un regard froid à Dawson.

— Quoi ? Vous vous attendiez à autre chose ?

— Pas vous ?

Tucker se borna à hausser les épaules.

— Quand les collègues lui ont dit que les PV n'étaient pas en cause, il a prétendu ne pas savoir du tout pourquoi nous souhaitions lui parler.

— Il nie connaître Stef ? demanda Dawson.

— Non. Il admet être sorti avec elle une ou deux fois, mais jure que jusqu'à ce que les adjoints le lui disent, il ignorait qu'elle était morte.

— C'était aux infos, objecta Dawson.

— Nous le lui avons fait remarquer. Il prétend tout de même qu'il n'en avait pas entendu parler. Il a aussi fourni un alibi pour la nuit où elle a été tuée. À ce qu'il dit, lui et quelques autres gars travaillaient sur un yacht amarré au quai sud de Sainte-Nelda. Mais le jour où Mlle DeMarco a été tuée, ils ne sont pas allés sur l'île, à cause de la tempête. Ils avaient peur de ne pas pouvoir rentrer, alors qu'ils n'avaient aucun endroit où passer la nuit. Il affirme qu'à l'heure estimée de sa mort il jouait au poker avec des copains dans son appartement. Il nous a donné leurs noms. Nous essayons de les localiser, mais il dit qu'ils se sont rendus hier à La Nouvelle-Orléans pour un nouveau boulot.

— Une nuit de poker avec des copains subitement absents ?

Pour une fois, l'adjoint fut d'accord avec Dawson.

— J'entends bien. Nous nous sommes entretenus avec le capitaine du ferry qui dessert Sainte-Nelda. D'après la description donnée, il a su tout de suite de qui nous parlions. Il l'a accueilli à bord plusieurs fois, mais il ne se souvient pas s'il l'a eu comme passager dimanche. À cause du temps, il a eu assez à faire avec le pilotage de son rafirot avant que le service cesse carrément. Il ne peut jurer ni dans un sens ni dans l'autre s'il a vu Dirk ou pas ce jour-là. Petite précision : les propriétaires du yacht se trouvent en Caroline du Nord. Dirk y avait accès, et il sait le piloter, même par mauvais temps, parce qu'il y a installé tous les bidules relatifs à la sécurité.

— Êtes-vous en train de dire qu'il pourrait ne pas avoir eu besoin du ferry pour se rendre sur l'île et en revenir ?

— Exact. On se penche sérieusement sur son cas, reprit Tucker. Il reconnaît être une sorte de vagabond, qui passe de job en job le long de la côte est. Son adresse « permanente » est une boîte postale en Floride.

Amelia, Dawson et Headly échangèrent un regard. Dawson reporta le sien sur Tucker.

— A-t-il une sorte de cicatrice sur la tête ?

— Une cicatrice ?

— Une parcelle de cheveux manquante. Comme s'il y avait subi une profonde blessure ?

— De quoi diable parlez-vous ?

Headly intervint avant que Dawson soit contraint de s'expliquer :

— Mlle Nolan ne connaît pas Dirk par son nom, mais elle pourrait le reconnaître en le voyant. Si c'est le cas, ça pourrait avoir une incidence sur votre enquête. Peut-elle lui jeter un coup d'œil ?

Tucker les invita d'un geste à se diriger vers la porte.

— Toute aide est la bienvenue.

— Je ne veux pas qu'il me voie, précisa Amelia.

— Il ne vous verra pas. Il est dans une salle d'interrogatoire avec miroir sans tain.

Tous quatre passèrent la porte qui ouvrait sur un vaste espace de postes de travail séparés par des cloisons. Quelques employés s'y trouvaient, s'affairant à diverses tâches. Tous s'interrompirent pour les regarder traverser la salle, conduits par Tucker, jusqu'à un couloir sans portes. Ils bifurquèrent sur la gauche et s'engagèrent dans un autre couloir, identique au premier.

Tucker, qui marchait à côté d'Amelia, demanda :

— Mlle DeMarco paraissait-elle apprécier ses avances ?

— D'après ce que j'en ai déduit, oui, répondit Amelia. Elle était toujours impatiente de le voir.

— Vous a-t-elle jamais dit où leurs rendez-vous avaient lieu ?

— Chez Mickey est l'unique établissement ouvert en soirée à Sainte-Nelda.

— C'est justement par là que nous avons commencé. Ni Mickey ni aucun de ses employés ne se souviennent de l'y avoir vue avec quelqu'un correspondant à la description de Dirk Arneson.

Amelia secoua la tête, perplexe.

— Je ne vois aucun autre endroit possible.

— Nous penchons pour le yacht. Il est plutôt chouette, et M. Arneson a probablement voulu impressionner Mlle DeMarco. Mais quand nous lui avons demandé s'il l'y avait invitée, il a nié. Parce qu'il ne veut pas perdre son job, j'imagine. Si son alibi s'avère bidon, nous obtiendrons un mandat de perquisition. (Absorbé dans ses pensées, il se caressa la joue.) Son sac à main a été laissé sur le siège passager avec espèces et cartes de crédit. Et elle n'a pas été abusée sexuellement.

— Vous vous interrogez sur le mobile de Dirk ? intervint Dawson.

— Le sien ou celui de quiconque. Pour porter un coup aussi violent, l'auteur des faits voulait la tuer, aucun doute là-dessus. Mais nous n'avons pas encore déterminé pourquoi. (Il les fit de nouveau bifurquer.) Nous y sommes presque.

Les devançant, il s'arrêta devant une porte percée d'une fenêtre carrée. Les quelques pas qui séparaient Amelia de cette vitre lui parurent interminables. Puis elle resta plantée devant la porte, incapable de regarder.

Après quelques secondes, Tucker insista :

— Mademoiselle Nolan ? Le reconnaissez-vous ?

Inspirant profondément, elle tourna la tête en direction de la fenêtre.

Il était assis à une table, en conversation avec l'adjoint Wills. Tout comme Stef l'avait décrit, il portait une barbe. Des tatouages élaborés s'étendaient de ses poignets jusque sous les manches courtes de son tee-shirt. Ses cheveux étaient rasés si court qu'ils n'étaient quasiment qu'une ombre sur son crâne.

Elle retomba contre le mur, exhala bruyamment son souffle.

— Ce n'est pas lui.

Dawson et Headly s'avancèrent pour regarder à leur tour.

— Pas qui ? s'étonna Tucker, complètement perdu. Qui vous attendiez-vous à voir ?

Se sentant complètement idiote, elle bredouilla :

— Je croyais... que si je le voyais, je le reconnaîtrais peut-être, mais désolée, non. Je n'ai jamais vu cet homme auparavant. Pardonnez-moi de vous avoir fait perdre votre temps, adjoint Tucker. Mais je vous en prie, tenez-moi informée des progrès de l'enquête. Je tiens à ce que vous arrétiez l'assassin de Stef.

— Nous l'attraperons. Peut-être même est-ce déjà fait, ajouta Tucker en désignant du pouce la fenêtre sans tain. Nous sommes en train d'examiner les vêtements de Mlle DeMarco et votre voiture en quête de preuves. Nous disposons de quelques éléments. Tout a été envoyé au labo.

— Beaucoup de gens sont montés dans ma voiture. J'ai deux petits garçons qui y laissent pas mal de traces.

— J'en suis conscient. Verriez-vous un inconvénient à nous fournir, tous les trois, quelques échantillons de cheveux et de salive ?

— Bien sûr que non.

— Vous aussi, précisa-t-il, se tournant vers Dawson.

Lequel leva les mains en signe de reddition.

— À votre disposition.

— Enfin, ce ne sera peut-être pas nécessaire, nuança-t-il avec une certaine mauvaise grâce. Je vous le ferai savoir.

Revenant à Amelia, il reprit :

— Je regrette que vous ayez à subir ça. Surtout après, bref, je sais ce que vous avez vécu quand... votre mari et tout. Vous avez témoigné au procès de Strong ce matin, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est fini, à présent, répondit Amelia, avant de marquer un bref temps d'arrêt. Je ne crois pas être capable de retrouver mon chemin dans ce labyrinthe.

Comprenant qu'elle ne souhaitait pas s'étendre davantage sur le procès, Tucker les raccompagna à travers le dédale de couloirs jusqu'à la porte du hall. Il remercia Amelia encore une fois de s'être déplacée. Pressée de s'échapper, elle fila droit vers la sortie. Dawson marchait à sa hauteur. Headly suivait.

La théorie de Dawson avait été réfutée. L'éventualité que Jeremy soit toujours vivant était une telle fumisterie ! Dirk Arneson n'était pas sa réincarnation. Jeremy n'avait pas séduit, puis assassiné Stef. Il n'avait pas non plus pris des photos sous son paillason ni réparé un ballon de plage. Il ne surveillait pas chacun de ses mouvements ; il n'était pas une menace. Il était mort. Penser le contraire était grotesque !

Alors pourquoi ne se sentait-elle pas immensément soulagée ?

La question aurait dû être réglée à l'instant où elle avait posé les yeux sur Dirk Arneson, et pourtant... Elle avait l'intuition qu'elle passait à côté de quelque chose. Quelque chose d'essentiel. Elle le sentait couvrir entre les deux hommes derrière d'elle qui conversaient à voix basse. Intriguée, elle s'immobilisa juste au moment où elle s'apprêtait à pousser la porte pour sortir.

Elle capta une bribe de leur discussion :

— Alors, content ou déçu ? demandait Headly à Dawson.

— À toi de me le dire. C'est ton obsession.

Elle pivota abruptement pour leur faire face. Ils s'arrêtèrent net, cessèrent de parler. Elle les considéra tour à tour d'un regard dur, sa colère s'accroissant à chaque tic-tac de la bruyante montre de la taille d'une soucoupe de Dawson.

Le regardant droit dans les yeux, elle décréta :

— Il est sacrément temps que vous m'expliquiez ce qui se passe !

Dawson et Headly suivirent Amelia dans la voiture de location de Headly jusqu'à un restaurant qui se préparait pour son service du midi. Il y avait déjà une file d'attente, mais ils se dénichèrent une petite table ronde au bar, lequel était à l'écart de la grande salle. L'endroit était plus calme et peu éclairé. La pénombre, en plus de leur procurer un sentiment d'intimité, cadrait avec leur humeur sombre.

Amelia et Headly commandèrent du thé glacé.

— Un bourbon avec des glaçons, annonça Dawson à la serveuse.

Puis, comme elle s'éloignait pour relayer la commande, il lut la désapprobation dans deux paires d'yeux.

— Sevrage forcé pour les cachets. Alors lâchez-moi un peu !

Personne ne reparla avant qu'ils soient servis. Headly versa deux sachets d'édulcorant artificiel dans son thé. Dawson remua les glaçons de son whisky, puis en but une gorgée. Il nota qu'Amelia ne touchait pas à son verre et conservait ses mains crispées sur ses genoux, comme si sa vie en dépendait. À sa manière, toute en discrétion, elle rassemblait ses forces. Dawson doutait que ce soit suffisant pour ce qui allait suivre.

Headly croisa les avant-bras sur le rebord de la table, puis se pencha légèrement vers elle.

— Avez-vous jamais entendu parler de Golden Branch, dans l'Oregon ?

— Non.

— La fusillade qui a eu lieu là-bas, en 1976 ?

— Une fusillade ?

— Entre les représentants de plusieurs agences de maintien de l'ordre et les membres d'un groupe extrémiste du nom de Rangers de la Droiture.

— Je crois que j'en ai entendu parler. Terrorisme intérieur ?

— Précisément. Nous nous étions rendus à Golden Branch pour délivrer plusieurs mandats d'arrêt. Ça a tourné au désastre. Sept personnes sont mortes. Deux hommes de loi, cinq membres du groupe. Le premier à mourir a été un marshal adjoint. Il se tenait à moins d'un mètre de moi quand il a reçu une balle dans la gorge.

Il lui relata sa version d'une scène dont, pendant près de quarante ans, il avait fait le compte-rendu officiel et non officiel à d'innombrables reprises. Pendant le récit, Dawson dévisagea attentivement Amelia, cherchant à deviner ce qu'elle pensait.

Quand Headly s'interrompt pour prendre une gorgée de thé, elle

le regarda comme pour demander : « Pourquoi me raconte-t-il tout ça ? » Mais, quand Headly poursuivit, elle reporta son attention sur lui sans lui poser de question.

Quand il eut terminé, elle ne dit rien pendant plusieurs secondes. Finalement, elle s'éclaircit la voix.

— Ces deux-là... ce couple qui s'est échappé...

— Carl Wingert et Flora Stimel. Les chefs. Les pires. Ils n'ont jamais été appréhendés.

— Même après tout ce temps ?

— À mon grand regret, confirma Headly. Ils sont toujours officiellement dans le collimateur du FBI, mais... (Il partit d'un petit rire de gorge désabusé.) ... Moi, je ne serai bientôt plus de la maison.

— Que croyez-vous qu'il leur soit arrivé ?

— Dieu seul le sait. Aucun crime ne leur a été imputé depuis dix-sept ans, alors ils sont présumés morts.

— Et le bébé ?

Headly jeta un coup d'œil à Dawson, qui s'aperçut soudain que son cœur battait comme s'il n'avait encore jamais entendu cette histoire et avait hâte de connaître le sort de ses protagonistes.

Headly tendit une main pour la placer sur celles d'Amelia, lesquelles s'étaient mises à triturer nerveusement les coins de la serviette en papier placée sous son verre de thé recouvert de condensation.

— Au cours de l'enquête sur le meurtre de votre ex-mari, son ADN a été recueilli.

La poitrine d'Amelia se souleva, puis retomba, sous le coup d'une respiration hachée. L'appréhension emplît ses yeux. Elle retira ses mains de sous celle de Headly, entrecroisa les doigts.

— Ça, je le sais.

— Ce que vous ne savez pas, c'est que l'échantillon d'ADN de Jeremy correspondait à un de ceux que nous avons dans notre banque de données, déclara Headly. Cet échantillon provenait de la cabane de Golden Branch.

Elle le fixa pendant plusieurs secondes puis, après plusieurs vaines tentatives pour parler, croassa :

— Comment est-ce possible ?

— Nous nous efforçons encore d'assembler le puzzle du « comment ». Ce que nous savons, c'est que les Wesson n'étaient pas ses parents biologiques. Nous avons aussi recueilli l'ADN de Flora Stimel à Golden Branch. C'était la mère de Jeremy.

— Vous ne pouvez en être certain.

— L'ADN ne ment pas.

— L'échantillon de Jeremy a été recueilli à près de quarante ans d'écart, dans une région totalement différente du pays.

Dawson n'ignorait pas qu'il était futile de contester le verdict de la biologie. Amelia aussi, car elle reprit avec un peu moins d'emphase qu'avant :

— Même si les fugitifs étaient ses parents, ce que je ne conçois pas, Jeremy ne pouvait pas le savoir.

— Je crois qu'il y avait une forte probabilité qu'il l'ait su, contredit Headly. Avez-vous déjà vu son acte de naissance ?

— L'original a été détruit dans l'incendie de la maison.

— Effectivement. Il s'est servi d'une copie pour s'enrôler dans les Marines. Facile à falsifier. Vous a-t-il dit un jour qu'il avait été adopté ?

— Non.

— Ou donné à penser qu'il doutait de ses origines ?

— Jamais. Le sujet de ses parents était...

Comme elle hésitait, Headly insista :

— Quoi ?

Elle batailla avec sa réponse, puis lâcha finalement :

— Fermé à la discussion.

— Ça ne vous met pas la puce à l'oreille ?

Dawson vit qu'elle s'obstinait à nier l'évidence. Elle contre-attaqua avec l'unique argument qu'il lui restait :

— Qu'importe aujourd'hui qui étaient ses parents ? Ce serait différent s'il était toujours en vie. Mais ce n'est pas le cas.

Headly ne répondit rien ni pour étayer cette assertion, ni pour la réfuter. Pas plus que Dawson. Mais leur silence pesant en disait long.

Finalement, Headly déclara :

— Je vais essayer de trouver une éventuelle connexion – s'il y en a une – entre les Wesson et Carl et Flora. Mais c'était il y a plusieurs dizaines d'années. La piste s'est refroidie depuis longtemps. À en juger par les rapports que j'ai lus à propos de cet incendie, l'existence entière des Wesson, fictive ou authentique, est partie en fumée. Et je manque de temps. D'ici deux semaines, je serai officiellement à la retraite.

— Alors pourquoi ne pas tout simplement laisser tomber ?

Il coula un regard à Dawson.

— Vous n'êtes pas la première à me le demander.

Il s'accorda quelques instants pour réfléchir soigneusement à sa réponse, puis :

— Je n'ai jamais pu capturer Carl et Flora et je m'étais résigné à vivre avec cet échec. Puis j'ai appris l'existence de leur fils, Jeremy. C'est un nouveau développement dans une affaire non résolue. En tant qu'officier de police, je ne peux l'ignorer.

— Même s'il est mort.

— Un meurtre sans cadavre ? objecta Headly, les sourcils froncés. C'est une faille énorme, Amelia. Une incertitude immense que je ne peux négliger. Pour moi, cette histoire a commencé ce jour-là en Oregon. Je ne peux pas la clore sur une fin ouverte.

— Cette histoire... (Amelia se tourna vers Dawson.) Voilà qui explique votre intérêt. Vous mouriez d'envie d'apprendre ce que je savais sur le passé de Jeremy. De quoi rendre le mythe encore plus fascinant, n'est-ce pas ? Maintenant, je comprends pourquoi vous posiez toutes ces questions sur son enfance, ses parents...

— J'espérais que vos réponses confirmeraient un lien de sang avec les Wesson.

— Vous ne cherchiez pas plutôt à établir qu'il était l'enfant naturel de Carl et Flora ?

— Je ne tiens pas plus que vous à ce que ce soit le cas.

— Bien sûr que si ! Votre article n'en sera que plus sensationnel !

— Ce n'est pas...

— Tout ce temps passé à jouer avec Hunter et Grant. Vous guettiez en eux des signes de penchants criminels, c'est ça ?

— Pour l'amour du ciel !

— Et moi. Pas étonnant que vous ayez été aussi... attentif !

— Amelia...

Avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit d'autre, elle leva les deux mains en l'air, paumes ouvertes.

— J'en ai assez. Je n'en écouterai pas davantage. (Elle se leva.) Pour moi, l'histoire, comme vous dites, s'est achevée ce matin après ma comparution au tribunal. Ces sordides élucubrations à propos de Dirk... (Elle esquissa un geste d'impatience.) Je me sens vraiment idiot de y avoir accordé ne serait-ce qu'un iota de crédibilité ! Les origines de Jeremy, quelles qu'elles soient, sont hors de propos. Il est mort. Laissez-moi hors de votre fichue chasse aux fantômes et sortez de ma vie !

Elle les planta sur ces mots et se dirigea droit vers la porte.

Headly se tourna vers Dawson.

— Tu vas rester assis là ? Pourquoi tu ne lui cours pas après ?

— Parce que je vais sortir de sa vie.

— Mais...

— Et je ne discuterai pas de mes raisons avec toi, coupa Dawson, même s'il savait pertinemment que Headly les connaissait. Tu as entendu la dame. Elle veut être laissée en dehors de tout ça, et franchement, moi aussi.

Il repoussa sa chaise puis, avant de s'éloigner, conclut :

— J'appellerai un taxi. Merci pour le whisky.

Puisque sa voiture avait été saisie – et vu les circonstances, elle ne tenait vraiment pas à la récupérer –, Amelia conduisait son second véhicule, un vieux modèle reçu en héritage à la mort de son père. D'ordinaire, elle puisait un certain réconfort à se trouver derrière le volant que ce dernier avait tenu tant de fois entre ses mains. Mais cette fois, alors qu'elle sortait du parking du restaurant, sa colère ne laissa place à aucune autre émotion.

Après les bouleversements de la matinée, elle avait l'impression d'avoir été passée dans une déchiqueteuse, et savait ne pas être d'humeur à se conduire en « m'man ». Elle passa un bref appel à Molly Metcalf, l'adorable épouse de George, et demanda si les garçons pouvaient rester un peu plus longtemps.

— Il me faut retourner à Sainte-Nelda fermer la maison. J'irai plus vite si je ne les ai pas dans mes pattes. Et je ne me sens toujours pas d'attaque pour répondre à leurs questions à propos de Stef. Je devrais être de retour avant la tombée de la nuit.

Ayant eu l'assurance qu'ils jouaient gaiement avec les petits-fils des Metcalf, elle emprunta le ferry en direction de l'île. Alors qu'elle passait devant Chez Mickey, elle remarqua que le cordon jaune de scène de crime encerclait toujours le parking, derrière le bar. Cette vision lui fit ravalier un sanglot.

Bernie bricolait derrière sa maison. À son approche, il agita la main. Elle s'arrêta et baissa la vitre côté passager. Il referma le coffre de sa voiture, puis boitilla à sa rencontre.

— Vous arrivez juste à temps pour me voir partir !

— Pour de bon ?

— Cet après-midi, je conduirai jusqu'à Charleston. J'y dégusterai une bonne platée de crevettes au gruau de maïs et ensuite, demain matin, je repartirai tôt. Je vois que les garçons ne sont pas avec vous.

Ça m'ennuie de partir sans leur dire au revoir.

— Moi aussi. J'avais prévu de les ramener pour le reste de la semaine, mais j'ai changé d'avis. Je ne leur ai encore rien dit, pour Stef. Jusqu'à ce que je le fasse, je pense préférable de les maintenir loin de la plage, où ils ne manqueraient pas de s'interroger sur son absence inexplicée.

— C'est probablement mieux. J'ai vu deux adjoints du shérif débarquer chez vous tout à l'heure.

— L'adjoint Tucker a appelé pour demander s'ils pouvaient inspecter la chambre de Stef, au cas où ils trouveraient quoi que ce soit susceptible de leur désigner le coupable.

Elle évoqua Dirk Arneson.

— Il avoue la connaître, mais affirme avoir un alibi.

— Dawson Scott ?

— Il a passé la nuit en prison, mais a été libéré ce matin. Tucker ne l'a pas encore rayé de sa liste. Par pur entêtement, je pense. Ils ne s'aiment pas.

— Je doute qu'il ait jamais levé la main sur Stef.

— Moi aussi, enchérit Amelia, tout à fait sincère.

Il hésita, puis hasarda :

— Et vous deux ?

— Il n'y a rien entre lui et moi, Bernie.

Abandonnant le sujet, elle lui annonça qu'elle avait offert de décharger les parents de Stef d'un déplaisant fardeau.

— Je leur ai dit que je ferai ses valises, puis fermerai la maison. Ça m'attriste toujours, surtout quand j'ignore quand je reviendrai. Aujourd'hui, ce sera particulièrement pénible.

— Voulez-vous que je reste vous tenir compagnie ? Je peux attendre demain matin pour partir.

Elle jeta un regard en direction de la maison. Elle avait l'air atrocement vide et, pendant une fraction de seconde, elle fut tentée d'accepter.

— Non, merci. Il serait dommage que vous manquiez vos crevettes au grua.

Se penchant à travers l'habacle, elle tapota la main tachetée par la vieillesse posée sur l'appui de la vitre ouverte.

— Soyez prudent sur la route.

— Vous avez mon adresse e-mail ?

— Stef...

Elle prononça le prénom par automatisme, et le rappel lui fut

cruel.

— Elle l’a notée pour moi.

— Restez en contact. Et dites à Hunter et à Grant que je les reverrai l’été prochain.

— Le cerf-volant vous attendra.

Après un dernier adieu, elle parcourut le reste du trajet jusqu’à son cottage, dans lequel elle entra par la porte de service. Le courant avait été rétabli, mais cela ne dissipa en rien la tristesse qu’elle éprouva à traverser les pièces silencieuses. Jamais, depuis sa première visite après la mort de son père, elle ne s’était sentie aussi mélancolique.

Des empreintes sableuses avaient été laissées sur l’escalier par les adjoints qui avaient fouillé la chambre de Stef. Laquelle n’était plus aussi rangée qu’auparavant. Des objets y avaient été déplacés, replacés.

Pendant cinq minutes, assise sur le lit, elle pleura sa jeune amie. Puis elle se résigna et s’attela à la déchirante corvée. Elle commença par plier soigneusement les vêtements de la jeune fille. Elle rassembla également tous ses effets personnels, laissant à ses parents le soin de déterminer ce qu’ils souhaiteraient garder. Quand tout fut emballé dans les deux valises, elle les emporta jusqu’à sa voiture et les déposa dans le coffre.

Celle de Bernie n’était plus là. Elle était complètement seule, et le sentit.

Cette solitude devint une oppression dans sa poitrine quand elle commença à fermer pour la saison. Un service d’entretien viendrait plus tard faire le ménage à fond, mais elle vida le réfrigérateur et le garde-manger de tous les aliments périssables, retira les draps des lits, rassembla le linge sale des différents paniers en un gros tas, puis le descendit dans la buanderie.

C’était une routine familière, qu’elle avait accomplie des dizaines de fois. Aujourd’hui, l’opération la laissa profondément déprimée. Les larmes menacèrent alors qu’elle circulait de pièce en pièce, vérifiant qu’aucune lampe n’était restée allumée, aucun ventilateur de plafond en marche, aucun robinet mal fermé et aucune fenêtre non verrouillée.

Les conversations avec Stef, les rires des garçons résonnaient dans sa mémoire.

Elle se rendit dans sa propre chambre une dernière fois pour s’assurer qu’elle n’avait rien oublié. Alors qu’elle s’apprêtait à abaisser

le store, elle ne put s'empêcher de regarder au travers de l'étendue de plage en direction de la maison voisine.

Elle savait quelles fenêtres, à l'étage, étaient celles de la chambre de Dawson. Il l'avait épiée derrière ces vitres. De manière inquiétante, son esprit s'attardait moins sur cette violation de vie privée que sur le baiser que tous deux avaient échangé dans cette même chambre, sur le lit, dans des draps entortillés encore empreints de son odeur.

Autant pour occulter ce souvenir érotique que la vue, elle abaissa promptement le store.

Elle arrivait en bas de l'escalier quand elle s'aperçut qu'elle avait laissé son ordinateur portable dans la pièce qui lui servait de bureau. Déposant son sac à main, elle rebroussa rapidement chemin jusqu'au deuxième étage.

Le soleil se couchait, et les ombres étaient profondes quand elle pénétra dans la pièce et se dirigea vers la table de travail. Là, elle hésita puis, avant qu'elle ait le temps de se raviser, tira la chaise, s'assit, et alluma l'appareil. Tout en s'efforçant de s'en dissuader, elle se connecta à Internet et lança une recherche sur Carl Wingert.

En quelques pressions de touche, elle se retrouva sur la page des personnes les plus recherchées par le FBI, à contempler le visage de l'homme qui s'était soustrait à la justice pendant des décennies, scrutant ses traits hostiles en quête de la moindre ressemblance avec celui qu'elle avait aimé, épousé, puis craint.

Il n'y en avait aucune. Entre le cliché, sur l'écran, et Jeremy, elle ne décela aucune similarité. Mais peut-être n'en voyait-elle pas parce qu'elle ne le voulait pas. Le désespoir l'aveuglait-il ?

Elle rejetait l'idée que Jeremy, le père de ses enfants, puisse être le fils de criminels. De meurtriers. Ce n'était tout simplement pas possible.

Et pourtant, l'agent Headly, du FBI, qui n'était certainement pas un idiot, en était convaincu, et une analyse ADN lui donnait raison.

Jeremy avait fait preuve d'une tendance à la violence.

Enfouissant le visage entre ses mains, elle articula, dans un long soupir, une prière épouvantée :

— Je vous en prie, Seigneur, pas ça.

Harriet était complètement surexcitée.

— Il les a donnés à bouffer à des chiens ?

— Willard prétend que sa femme était morte quand il l'a trouvée.

Dawson, assis à l'extrémité de son lit dans sa chambre d'hôtel, se pinça l'arête du nez jusqu'à ce que ses yeux en larmoient. Ce n'était qu'en s'infligeant une douleur physique qu'il pouvait rendre cette atroce conversation un peu plus supportable en comparaison.

— Elle est morte d'un coup de fusil tiré à bout portant en pleine poitrine.

— Celui de Willard. Tu as dit qu'il n'y avait que ses empreintes dessus.

— Ouais, mais il a juré sous serment qu'il ne lui a pas tiré dessus.

— Quelle est sa version ?

— À la barre, il a admis qu'il avait bu toute la journée tout en fouillant Savannah de fond en comble à la recherche des amants adultères. À la longue, il a laissé tomber et s'est rendu à l'endroit où, dans les bois, il enferme et entraîne ses pitbulls de combat. Il affirme qu'il était si bourré qu'il a perdu conscience dans son pick-up avant même de pouvoir en sortir. Quand il est revenu à lui, c'était des heures plus tard, après minuit. Il a immédiatement remarqué que son fusil ne se trouvait plus dans l'habitable. Il est sorti, a dû tâtonner dans le noir, sans trop savoir où il était. Il a fini par atteindre sa cabane – sa piaule de dépannage là-bas – et trouver une lampe torche. Il a dit que les chiens étaient « comme fous », je cite. Alors il a titubé jusqu'à l'enclos, braqué sa lampe torche dessus, et découvert que dans une des cages se trouvait Darlene. Du moins ce qu'il en restait. Son fusil était appuyé à l'extérieur du grillage.

— Et il espère que le jury croira ça ?

— Je ne sais pas ce qu'il espère. C'est ce qu'il a déclaré sous serment, en tout cas. Rien qu'avec ça, il avoue avoir commis plusieurs délits en participant à des combats de chiens.

— Qu'a-t-il dit à propos de Jeremy Wesson ?

— Il n'a pas la moindre idée de ce qui lui est arrivé. Les indices tendant à prouver qu'il a subi le même sort que Darlene ne sont pas concluants. Un morceau de cuir chevelu dans l'estomac d'un des chiens. Du sang dans l'enclos.

— Et ce n'est pas concluant ?

— C'est le terme utilisé par le légiste quand il a témoigné. L'avocat de la défense a sauté dessus et en a fait son mantra.

— OK. Continue.

— En voyant les restes de Darlene, Willard a paniqué et s'est tiré. Il a fallu plusieurs jours à la police pour le localiser, et encore, seulement parce qu'ils ont reçu un tuyau anonyme quant à l'endroit

où il pouvait se trouver. Au cours de ce laps de temps, le processus de digestion...

— Jeremy était devenu de la crotte de pitbull.

Dawson se demandait pourquoi, si les chiens s'étaient déjà repus de Jeremy, ils auraient encore été affamés pour Darlene. Mais il ne releva pas tout haut cette incongruité. Vampira buvait ces macabres éléments de l'histoire comme du petit-lait.

Il poursuivit.

— Willard jure qu'il n'a pas vu Jeremy. Son avocat essaie d'enraciner dans l'esprit des jurés que c'est Jeremy qui a pris le fusil dans le pick-up de Willard pendant que celui-ci y était inconscient, puis a tué Darlene, a refilé son cadavre aux chiens, avant de prendre la tangente dans les marais pour disparaître. Il est peut-être possible que ce soit lui qui ait donné le tuyau aux flics.

— L'amant de sa femme aurait piégé le pauvre Willard pour qu'il soit accusé de son meurtre.

— Ce n'est pas ainsi qu'il l'a formulé, mais en gros, c'est la petite graine de doute qu'il s'efforce de semer.

— Willard a-t-il la moindre chance de se faire acquitter ?

— Les jurés réservent parfois des surprises.

Dawson était plus que prêt à en finir avec cet appel de rigueur. Moins il avait d'interactions avec Harriet, mieux il se portait. En plus de ça, il était exténué. Juste après ce désastreux entretien avec Amelia et Headly, il s'était de nouveau rendu au tribunal. Ayant investi plusieurs jours dans le procès de Willard Strong, il devait fournir quelque chose en échange des frais engagés, ou ça barderait avec Harriet à son retour à Washington.

L'audience ajournée, il avait envisagé de marauder dans River Street jusqu'à ce qu'il trouve quelqu'un de l'acabit de Ray Dale, qui puisse remplacer le flacon de gélules disparu dans les toilettes. Il avait résisté à la tentation. Tucker et Wills ne demanderaient pas mieux que de le coincer encore une fois, or il n'avait pas encore été entièrement excusé de la suspicion de meurtre.

De plus, se procurer des médicaments sur ordonnance dans la rue était une attitude stupide et autodestructrice. Pas besoin d'Amelia et de Headly pour s'en rendre compte.

Alors, il était retourné à sa chambre d'hôtel et, sans autre fortifiant qu'une rasade de whisky, il avait enfin répondu à la dizaine de messages vocaux laissés par Harriet. Les soixante premières secondes de leur conversation n'avaient été qu'une virulente diatribe

sur son manque de fiabilité. Était-il vrai qu'il avait été interrogé par la police au sujet du meurtre d'une jeune femme ? Quelqu'un des bureaux l'avait lu sur Internet. Jamais elle ne l'aurait cru si elle n'avait pas fait le rapprochement avec le procès et lu la dépêche par elle-même.

Se décidant finalement à l'interrompre, il l'avait menacée de raccrocher si elle ne la fermait pas.

— Continue à me parler comme ça et je me casse, Harriet, et je suis sérieux.

— Comme si j'en avais quelque chose à foutre !

— Soit. Tu expliqueras à ton nouveau patron pourquoi ton meilleur journaliste a vendu son reportage le plus sensationnel à un autre magazine.

Il l'avait appâtée avec ça, et elle s'était suffisamment calmée pour écouter son explication abrégée et enjolivée de sa nuit derrière les barreaux.

— J'ai été interrogé comme toutes les personnes vues en compagnie de la victime ce jour-là.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai, mais pas entièrement faux non plus.

— En bref, ce n'est rien. Tout ce qu'il y a à déplorer là-dedans, c'est que je n'ai pas pu me brosser les dents avant ce matin.

Il lui avait ensuite exposé les grandes lignes de l'article qu'il souhaitait écrire.

— Autant le reconnaître, j'ai cru que tu me menais en bateau. C'est un sujet génial, surtout dans la mesure où Jeremy Wesson était un ancien combattant décoré.

— C'est précisément l'angle : le triste destin d'un héros de guerre à son retour au pays.

— Parfait, parfait. Pars là-dessus. À quoi ressemble Willard Strong ?

— Patibulaire. Lourdaud.

Elle comprit qu'il ne disait pas tout.

— Mais quoi ?

— Je ne sais pas, concéda-t-il pensivement. Il paraît obtus. Alors que c'est un crime complexe.

— Tu ne le crois pas capable de l'avoir commis ?

— Capable de tirer sur un couple adultère avec un fusil, oui. Mais je crois qu'ensuite son réflexe serait de détalier et de continuer jusqu'à ce qu'on l'attrape. Traîner là pour essayer de détruire les preuves,

surtout de manière aussi bizarre... Ça ne colle pas. L'acharnement sur le cadavre ne cadre pas avec sa personnalité, c'est bien trop planifié. Je pense que...

— C'est là ton problème, Dawson : tu penses trop, tu analyses trop. Toutes les histoires ne tournent pas autour du foutu psychisme du sujet ou de ses origines depuis la division cellulaire ! Écris ça comme un roman policier. Pour une fois, n'en fais pas des tonnes sur les conneries psy. Rends ça croustillant, sanglant, sentimental en conservant bien l'angle du héros de guerre. Les lecteurs vont dévorer ça. Sans jeu de mots.

— Ha ha. Compris.

— Crois-tu pouvoir te débrouiller pour l'interviewer ?

— Qui ? Willard ? Pas avant la fin du procès, et encore.

— Et qu'en est-il d'Amelia Nolan ?

Une flèche de désir et de souffrance le traversa de part en part.

— J'ai essayé. Elle m'a claqué la porte au nez.

— Au sens propre ou figuré ?

— Peu importe. Elle ne dira rien. Surtout maintenant qu'elle doit faire face à une autre tragédie.

— Le meurtre de la baby-sitter. Hmm. La double tragédie pourrait apporter un nouvel éclairage. Essaie encore. Use de ton charme.

— Ne te fais pas trop d'illusions. Là, je suis sur les rotules. Je vais m'offrir une douche, un burger et un match à la télé. Si tu veux d'autres détails sordides, tu devras attendre de les lire dans mon article, comme tout le monde.

Dawson raccrocha, enclencha le vibreur, puis bascula en arrière sur le lit et posa un bras en travers de ses yeux. Il ne mentait pas en disant être à bout. Il avait besoin de sommeil, mais il avait fait une croix sur les anxiolytiques et les somnifères. Le whisky avait perdu son effet engourdissant, ne lui procurant plus qu'un bref moment de détente au prix d'une tête cotonneuse et de nausées.

Ce qui le livrait à ses propres moyens pour trouver un peu de paix. Et bon Dieu, il y parviendrait par la seule force de sa volonté !

Mais quand il ferma les yeux pour s'efforcer de se représenter des nuages dérivant paresseusement au-dessus de cimes enneigées et des ruisseaux cascadeant au travers de forêts vierges, son esprit demeura opiniâtrement fixé sur la femme qui était sortie de sa vie un peu plus tôt dans la journée.

La femme qu'il désirait comme un fou, mais ne pouvait avoir.

Headly se demandait pourquoi il ne lui courait pas après. La réponse n'était-elle pas assez claire ? Elle ne le souhaitait pas. Elle en avait sa claque. Il n'était qu'un opportuniste, un escroc qui s'infiltrait en douce, allant jusqu'à soudoyer des enfants pour arriver à ses fins. Voilà quelle était son opinion de Dawson Scott.

Mais même s'il avait été direct avec elle dès le début, même s'il lui avait tout dit d'emblée et avait pu gagner sa confiance et peut-être même son affection, il l'aurait tout de même laissée partir. Il n'avait rien d'un martyr, mais il n'était pas non plus un salaud égoïste. La dernière chose dont Amelia Nolan avait besoin dans sa vie était un autre homme qui se réveillait chaque nuit en hurlant.

Il se débattait avec cet humiliant souvenir quand il sentit son portable vibrer. Il le saisit et, voyant s'afficher le nom de Headly, jura. Il pensa ne pas décrocher, mais cela ne ferait que retarder l'inévitable. Il accepta l'appel.

— Je m'apprêtais à prendre une douche. Je peux te rappeler plus tard ?

— Non. C'est urgent.

— Tu as l'air hors d'haleine.

— Je le suis.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— J'aboyais sur leurs talons.

— Les talons de qui ?

— Le bureau du shérif, la police de Savannah, et pour finir Knutz. Et j'ai bien fait de pas arrêter.

— Si ta tension grimpe, Eva va...

— Ils ont relevé une empreinte sur la cape.

Dawson ravala le reste de sa phrase.

— La correspondance est si parfaite que j'en ai eu la trique. Devine à qui elle est ?

— Jeremy Wesson.

— Oublie ta douche et applique.

En dépit de sa volonté, et de sa raison, Amelia fut captivée par l'avis de recherche de Carl Wingert.

En 1970, il s'était hissé du rang de petit escroc et fauteur de troubles à celui de hors-la-loi notoire en attaquant audacieusement une banque fédérale à Kansas City. En plein jour, un vendredi après-midi à l'heure de pointe. Il ne portait ni masque ni déguisement d'aucune sorte, comme s'il tenait à ce qu'on le reconnaisse et à ce qu'on lui attribue le crime, lequel incluait les exécutions en règle du président de la banque, de la guichetière qui avait vidé son tiroir pour lui, puis imprudemment actionné l'alarme, d'un garde qui avait vaillamment tenté de s'interposer, et d'un policier de la ville qui, par pur hasard, se trouvait en file d'attente pour déposer son chèque de paie.

Les caméras de surveillance avaient pris d'innombrables clichés de Carl ce jour-là, parce qu'il n'avait fait aucun effort pour les éviter. Les prises de vue avaient été agrandies, retouchées, et constituaient les seules images existantes du criminel en dehors de ses photos de classe, lesquelles livraient la chronique de la transformation d'un élève maussade de l'école publique en un jeune voyou de plus en plus en colère au fil des années. Il avait décroché en seconde.

Les meilleurs de ces clichés exclusifs de Carl adulte avaient été sélectionnés pour son avis de recherche et, tandis qu'elle les étudiait, elle ne cessa de se demander si cet homme était, comme l'affirmait Gary Headly, le grand-père de ses fils.

À elle seule déjà, cette probabilité était perturbante. Mais penser que Jeremy le savait peut-être l'était encore plus. Si c'était le cas, avait-il gardé le secret parce qu'il avait honte de son héritage et voulait les protéger, les enfants et elle, de la disgrâce ? Ou la raison de cette discrétion était-elle plus sinistre ? L'éventualité faisait froid dans le dos.

Tout à coup, elle s'avisa que la pièce était plongée dans la pénombre, à l'exception de la luminosité de l'écran. Elle n'avait pas eu l'intention de rester si tard. Mais, alors qu'elle était sur le point de repousser sa chaise du bureau, son mouvement fut arrêté par un bruit en provenance du rez-de-chaussée.

Elle connaissait les moindres recoins de la maison, chacune des marches qui gémissait sous le poids de quelqu'un, chacun des gonds qui grinçait s'il n'était pas huilé régulièrement, quels étaient les tiroirs qui coïnaient quand il y avait trop d'humidité.

Seul quelqu'un avec une connaissance aussi intime de la demeure

pouvait reconnaître le léger raclement de la porte de la cuisine sur le sol quand on l'ouvrait.

Ce fut ce qu'elle entendit. Puis le silence.

Ce silence, plus encore que le bruit du battant, fit faire une embardée à son cœur. Elle rabattit hâtivement l'écran, plongeant la pièce, et de fait la maison tout entière, dans l'obscurité totale.

— Souviens-toi : agis normalement.

— Compris.

— Tu reviens juste récupérer tes affaires du cottage avant de repartir chez toi. S'il est là-bas à l'épier, c'est ce qu'il doit penser.

— Compris.

— Nous ne voulons pas qu'il...

— Nom d'un chien ! s'exaspéra Dawson. J'ai dit que j'avais compris !

Headly lui donnait des instructions depuis qu'ils étaient sortis du ferry. Dawson conduisait la voiture de location de Headly à une vitesse imprudente. Headly était accroupi derrière les sièges avant, hors de vue.

Dans leur sillage se trouvaient deux voitures de patrouille du shérif et un véhicule banalisé transportant quatre agents du FBI de l'agence de Savannah, dont Cecil Knutz. Toutes roulaient sans phares, un peu à distance, de manière à donner l'impression qu'il n'y avait que celle de Dawson sur la route.

— Tant qu'Amelia n'est pas en sécurité, la dernière chose que nous voulons, c'est...

— ... L'informer que la cavalerie se cache juste derrière le sommet de la colline, compléta Dawson, citant son parrain, lequel s'était servi de cette analogie un peu plus tôt tandis qu'ils traversaient le bras de mer en direction de Sainte-Nelda et qu'il passait en revue le plan avec l'équipe promptement assemblée.

— S'il s'aperçoit que nous sommes sur ses traces, il n'aura plus rien à perdre à la tuer, ne serait-ce que pour tirer sa révérence en beauté.

— S'il lui fait du mal, je veillerai personnellement à lui faire payer. En lui explosant sa putain de cervelle !

— Ah, tu vois, c'est précisément ce que je dis : tu es un écrivain, pas un policier.

— Un scribouillard.

— Quoi ?

— C'est comme ça que ce trou du cul de Tucker m'a appelé.

« Vous allez laisser ce scribouillard gobeur de pilules jouer au flic ? »

L'impulsion de Dawson avait été de se ruer sur lui pour lui prouver à quel point provoquer un scribouillard pouvait être dangereux, mais il s'était retenu. La satisfaction personnelle qu'il aurait retirée d'un face-à-face avec ce type ne valait pas le temps précieux que cela lui aurait coûté.

Une heure s'était déjà écoulée depuis que Headly l'avait informé de la découverte de l'empreinte. Au cours de ces angoissantes soixante minutes, personne n'était parvenu à joindre Amelia. Elle ne répondait ni sur son portable, ni sur la ligne fixe de son appartement de Savannah.

Dawson avait eu l'idée de contacter George Metcalf, qui leur avait confirmé que les enfants étaient toujours avec sa femme et lui. Amelia leur avait dit qu'elle passerait l'après-midi à la maison de la plage, et qu'elle y serait sans doute occupée jusqu'en début de soirée. Il n'y avait pas de ligne de téléphone fixe dans la maison de Sainte-Nelda.

Déchargé de son affectation, l'adjoint qui gardait la scène de crime au parking de Chez Mickey était rentré à Savannah à la fin de son service, et quelqu'un avait estimé inutile de le faire remplacer. Personne ne revendiquait la responsabilité de cette regrettable décision, qui impliquait que personne n'était disponible pour se rendre jusque chez Amelia, vérifier qu'elle était en sécurité, l'avertir d'un éventuel danger et rester avec elle jusqu'à ce que les renforts arrivent.

— Tucker n'est qu'une grande gueule, disait à présent Headly de la banquette arrière. Oublie-le. Mais souviens-toi que lui et les autres sont des officiers de police entraînés. Toi pas. L'unique raison pour laquelle tu es là, c'est que tu peux partir en reconnaissance pour nous sans risquer de faire décamper Jeremy. Pour peu qu'il soit dans les parages. Il pourrait tout aussi bien être au Canada à l'heure qu'il est.

— Crois-tu qu'il est au Canada ?

Headly ne répondit pas. S'il le pensait, ils ne seraient pas en train de se ruer vers Amelia pour l'informer des tout derniers développements.

— La maison de Bernie paraît déserte, commenta Dawson alors qu'il passait devant à toute allure. Bon sang, elle est restée là toute seule ! Il y a une voiture devant sa maison, mais pas une seule lumière

allumée à l'intérieur. Et elle n'a pas répondu à son portable !

— Dépasse la maison.

— Rien à foutre !

Il pila net, puis bondit hors de la voiture, quasiment en un seul mouvement. Laisant Headly jurer comme un charretier, il courut vers la porte de service. Elle n'était pas verrouillée. Il l'ouvrit, s'arrêta pour tendre l'oreille.

Le silence était profond, et de mauvais augure. Si tout allait bien, les lumières seraient allumées, et il y aurait des bruits d'activité.

Jetant un coup d'œil autour de lui, il vit que Headly arrivait derrière lui, décrivant la situation en chuchotant dans son portable aux agents qui les suivaient.

Dawson, comprenant que leur couverture était sur le point d'être compromise de toute façon, se cogna dans la cuisine d'Amelia, actionna l'interrupteur, puis hurla son nom. De là, il fonça vers la salle à manger, de laquelle il pouvait voir le séjour, la porte d'entrée, et le perron au-delà. Rien. Se déplaçant rapidement, il s'élança vers l'escalier et, sur la première marche, trébucha sur son sac à main.

Son regard remonta les marches. Elle se tenait tout en haut, pétrifiée et tendue, la main crispée sur la rambarde. Puis, le reconnaissant, elle se laissa tomber sur la dernière.

Il les grimpa deux à deux.

— Ça va ?

Elle murmura que oui, mais de toute évidence, ce n'était pas le cas. Tremblante, elle regarda avec désarroi par-dessus son épaule sa maison se remplir d'hommes armés.

Lorsqu'elle reporta son attention sur lui, elle écarquillait de grands yeux ahuris. Il posa les mains sur ses épaules.

— L'empreinte de Jeremy a été retrouvée sur votre cape de pluie.

Elle hocha lentement la tête, comme résignée à reconnaître ce qu'elle avait nié avec tant d'énergie. Puis elle lui agrippa les bras.

— Les garçons ?

— En sécurité. Des agents de surveillance ont été postés tout autour de la propriété des Metcalf.

— Ça va les terrifier.

— Ils n'en sauront rien. Les Metcalf ont été informés, mais Headly a donné l'ordre aux policiers de rester invisibles. Pas de voiture de patrouille ni de gyrophare, rien de tout ça.

— C'est si...

Apparemment, elle ne parut pas trouver de terme adéquat pour

décrire les circonstances. Sa détresse manifeste, elle reprit :

— Je ne voulais pas croire à tout ça. Rien de tout ça. Mais tout est vrai, n'est-ce pas ?

Des larmes se déversèrent de ses cils inférieurs.

Dawson plaça une main derrière sa tête, et la lui nicha dans le creux de son épaule. Entremêlant les doigts à ses cheveux, il murmura :

— Si je pouvais changer les choses, je le ferais.

On assigna des adjoints pour patrouiller à pied sur la plage et dans les environs.

Tucker, Wills, les agents du FBI, Amelia, Headly et Dawson se rassemblèrent dans le salon d'Amelia. Pour que tout le monde soit au courant, Headly résuma la carrière criminelle de Carl et Flora, puis dévoila le lien qui les unissait à Jeremy. Ainsi que la théorie selon laquelle Jeremy aurait tué Stef en la prenant pour Amelia.

Il expliqua à Tucker pourquoi ils avaient tenu à voir Dirk Arneson.

— Nous pensions que Jeremy avait peut-être pris une autre identité et se servait de la baby-sitter pour obtenir des informations sur Amelia et ses fils.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas tout simplement dit, au lieu de faire tout ce cirque ?

Headly lui jeta un os.

— Tout bien réfléchi, j'aurais probablement dû.

Ce qui parut calmer un peu Tucker.

Cecil Knutz était aussi agréable que Headly l'avait décrit. Il était plus jeune que ce dernier de quelques années, mais l'âge l'avait davantage marqué. Il était bedonnant, avec une calvitie naissante, mais suffisamment de jugeote et d'ancienneté pour être l'officier en charge.

Dawson admira l'attitude aimable et respectueuse qu'il adopta pour interroger Amelia. Elle lui donna un aperçu de son mariage et de son divorce mais, malheureusement, n'avait rien de nouveau ou de décisif à lui communiquer.

— Pour moi, Jeremy est mort il y a plus d'un an. S'il est en vie, j'ignore où il a pu être et où il peut se trouver actuellement. Ceci dit, ces derniers temps, j'ai senti une présence, comme si quelqu'un m'épiait. J'ai mis ça sur le compte de mon malaise à la suite du procès

de Willard Strong. Devoir parler en public de choses que je préférerais oublier me rendait nerveuse.

Elle leur relata le mystère du ballon de plage et du jeu de clichés d'elle et de ses enfants disparu sans explication.

— Un ami nous les a livrés alors que nous étions absents, mais ils n'étaient pas là où il les avait laissés.

Dawson apprécia qu'elle ne le cite pas comme l'ami en question.

Elle leur parla aussi d'un bateau qu'elle avait remarqué.

— Il est resté ancré au large pendant plusieurs jours. En dehors de ça, il n'y a rien eu d'inhabituel, conclut-elle.

Non sans jeter un bref regard à Dawson.

L'équipe débattit de l'éventualité de les placer à l'abri, ses fils et elle, le temps que Jeremy soit capturé. Headly y mit son veto.

— À ce stade, il pense être hors de cause. Si nous la plaçons sous protection, autant clamer sur tous les toits que nous recherchons Jeremy !

— En supposant qu'il soit en vie. Ce qui n'a pas été fermement établi, objecta Tucker.

— Que vous faut-il pour l'établir fermement ? rétorqua Dawson.

— Davantage qu'une empreinte résiduelle recueillie sur un imperméable ! Elle était peut-être là depuis des années.

— Peu probable, intervint l'un des agents. Sur une surface non poreuse comme celle-là ? Elle aurait certainement été effacée ou trop endommagée depuis tout ce temps.

— Elle n'a pas encore été numérisée, argua Tucker. Je ne considérerais pas à cent pour cent que Wesson est vivant tant...

— ... Qu'il n'aura pas matraqué Amelia comme il l'a fait avec sa baby-sitter ? coupa Dawson.

— Pourquoi tenez-vous tant à ce que je marche là-dedans ? Pour que je ne vous arrête pas, vous ?

Wills s'interposa :

— Étant donné tous les incidents inexplicables survenus dans la vie de Mlle Nolan récemment, plus l'empreinte qui, je le concède, nécessite plus ample analyse, nuança-t-il à l'adresse de son coéquipier, sans oublier le fait que nous n'avons jamais pu trouver le cadavre de Jeremy Wesson, je crois que nous devrions procéder comme s'il était en vie. Si nous péchons par excès de prudence, dans le pire des cas, nous aurons l'air d'une bande de rigolos pour avoir supposé ne serait-ce qu'un instant qu'un mort ait pu tuer Mlle DeMarco. Mais l'alternative, qui est d'ignorer cette possibilité, implique nettement

plus de risques pour Mlle Nolan et ses enfants.

Même Tucker convint que des mesures de précaution s'imposaient.

Headly soumit un plan :

— Au fond, cette maison est aussi aisée à garder qu'une autre. Nous sommes à la pointe de l'île. Sur une étendue ouverte de plage, il y a peu d'endroits où vraiment se cacher. Jeremy ne peut arriver ici par l'eau – que ce soit le bras de mer ou l'océan – sans que nous le voyions. Il ne peut arriver en voiture sans emprunter le ferry.

— Et il ne peut marcher sur l'eau, quand bien même il a pu ressusciter d'entre les morts !

Si elle allégea la tension latente, la plaisanterie de Wills fut une preuve supplémentaire que, pour sa part, il pensait sincèrement que l'ennemi était un Jeremy Wesson bel et bien vivant.

Avant qu'ils ne se dispersent, Tucker tira une dernière fois au jugé, en déclarant à Dawson :

— Si j'ai besoin de vous contacter, dois-je vous chercher ici d'abord ?

La question, ainsi que son embarrassante implication vis-à-vis d'Amelia, figea tout le monde sur place. Dawson vit rouge, et n'eut plus qu'une idée en tête : lui en flanquer une. Mais Headly, percevant sa rage, lui agrippa l'avant-bras, puis déclara d'un ton mielleux :

— Si vous avez besoin de localiser Dawson, vous pourrez toujours passer par moi.

Tout le monde partit, excepté les agents affectés à la surveillance de la maison. Du personnel du bureau du shérif à Savannah fut envoyé récupérer Hunter et Grant pour les ramener sur l'île. Amelia demanda à ce que les Metcalf soient autorisés à les accompagner.

— Ils auront peur d'inconnus.

Ils furent déposés environ une heure plus tard par deux adjoints, dont une jeune femme. Les Metcalf, qui étaient des gens très affables, paraissaient un peu intimidés de se retrouver dans une telle situation.

Les garçons n'eurent pas autant de retenue. Après deux jours de séparation, ils étaient tout excités de revoir leur mère, et parlaient tous deux en même temps pour capter son attention. Resté en retrait, Dawson la regarda les étreindre farouchement, embrasser leurs visages quand ils le lui permettaient, et passer et repasser les mains sur eux comme pour s'assurer qu'ils se portaient réellement bien.

Leur joie à trouver Dawson également là fut presque aussi exubérante. Amelia ne le présenta aux Metcalf que par son nom. Ils le

prireient probablement pour un policier en civil chargé de leur protection. En tout cas, ils ne s'étonnèrent pas, quand ils repartirent en compagnie des deux adjoints, qu'il restât là.

Ensuite, les garçons lui firent faire le tour de la maison, lequel inclut tout, de leur PlayStation au bocal vide où leur poisson rouge avait connu une triste fin au début de l'été.

La visite s'acheva dans leur chambre, où Amelia annonça qu'il était temps de se coucher. Ils protestèrent. On ne parvint à un compromis que lorsque Dawson accepta de leur lire leur histoire du soir.

Une heure s'était écoulée depuis. Ce fut le temps qu'il lui fallut pour les endormir. Quand, finalement, il redescendit dans la cuisine, il lança :

— Ah, enfin seuls !

Elle eut un sourire sardonique.

— À l'exception des gardes, là dehors !

— Un mal nécessaire.

— Ils se sont finalement endormis.

— Il a fallu deux histoires.

— Merci.

— Je vous en prie.

— Ont-ils demandé pourquoi Stef n'était pas là ?

— Grant l'a mentionnée en passant, mais c'est tout.

— Je suis surprise qu'ils ne soient pas plus curieux.

— Ce sont des enfants, argua Dawson en haussant les épaules avec philosophie. Pour eux, deux jours sont une éternité. Ils ont été distraits.

— Parce que vous êtes là.

— Je comble un vide.

— Et pas qu'un peu !

Alors qu'elle branchait la bouilloire électrique, elle lui coula un regard en biais, histoire de voir s'il se sentait mal à l'aise dans la chaleureuse cuisine familiale. Une jarre à cookies en forme d'ours trônait sur le comptoir. Les œuvres d'art des garçons étaient plaquées sur la porte du réfrigérateur par des aimants Disney. Les manuels de cuisine alignés sur l'étagère avaient visiblement bien servi et n'étaient pas là pour faire joli.

En comparaison, la déco de son propre appartement lui paraissait stérile.

Elle l'invita d'un geste à s'installer à la table du salon.

— Prenez place. J'ai vidé le cellier aujourd'hui, mais j'ai trouvé du thé et du mélange pour chocolat chaud en boîte. C'est tout ce que j'ai à offrir.

— Inutile de vous excuser. Mes placards, à Alexandria, sont toujours aussi dépouillés que ceux de la vieille mère Hubbard.

— Vous connaissez des comptines ?

— Ma mère m'en récitait tout le temps. Je me rappelle celle-là.

— Vos parents vivent-ils en Virginie ?

Il lui parla de l'accident fatal.

— Vous savez comment sont les parents, à toujours vous recommander d'être prudent chaque fois que vous prenez le volant. Plus que tout, les miens s'inquiétaient que je sois victime d'un accident de voiture. Ironie du sort, c'est ce qui les a tués. Ils rentraient du ciné, un soir de semaine, par une rue qu'ils connaissaient par cœur. Le conducteur d'un véhicule arrivant en sens inverse a fait un écart pour éviter un écureuil, a perdu le contrôle, et les a percutés de plein fouet.

— J'en suis navrée, murmura-t-elle.

— L'autre conducteur s'en est sorti. Anéanti, évidemment. Les Headly ont pris leur mort presque aussi mal que moi. Headly et mon père étaient amis depuis l'école primaire.

— Donc ce n'était pas qu'une manière de parler : il est vraiment votre parrain ?

— Il l'est. Il m'a tenu à mon baptême. D'ailleurs, il dit souvent que celui-ci n'a pas pris !

Elle rit doucement.

— Vous êtes manifestement très proches.

— C'est un chieur.

— Mon père pouvait l'être, lui aussi, mais la plupart du temps, ses remontrances s'avéraient judicieuses.

Voyant que sa tristesse récurrente la reprenait, il lâcha :

— Hé...

Puis il tendit la main derrière lui pour atteindre le blouson qu'il avait drapé sur le dossier du tabouret. D'une poche, il sortit une barre chocolatée Hershey, qu'il brandit.

— J'ai pris ça dans le minibar de ma chambre d'hôtel un peu plus tôt aujourd'hui. Je l'avais oubliée. Vous voulez la jouer à pile ou face ?

— Non, merci. Je n'ai pas faim.

— C'est quand, la dernière fois que vous avez mangé ?

Comme elle hésitait, il reprit :

— C'est bien ce que je pensais. Ça vous redonnera de l'énergie. Je la partage avec vous.

La bouilloire commença à siffler. Il opta pour le cacao. Quand elle déposa le breuvage devant lui, elle dit :

— Navrée de ne rien avoir de plus fort. Pas même une bouteille de vin.

— Aucune importance. Vous m'avez porté la poisse avec ça.

— L'alcool ?

Inclinant la tête de côté, il croisa son regard.

— Vous m'avez dit qu'alcool et médocs ne régleraient pas mon problème. Après ça, ils ont cessé de fonctionner pour moi.

— Je n'ai rien à voir là-dedans. Vous avez simplement repris vos esprits.

— Peut-être. Ou peut-être est-ce la nuit en prison qui m'a mis du plomb dans la tête. Mais n'espérez pas que j'envoie un bouquet de fleurs de remerciement à Tucker !

— Qu'est-ce qu'il y a entre vous deux ?

— Il m'a détesté au premier coup d'œil. Je sais pas pourquoi.

— Vous le dépassez d'une bonne tête et demie.

— Oooh. C'est donc ça ? fit-il, avant d'ajouter plus sérieusement : J'ai eu envie de lui décocher un bon direct quand il vous a embarrassée.

— Peu importe. Je suis sûre qu'au bureau du shérif il est à présent de notoriété publique que nous nous trouvions tous deux chez vous à l'aube quand ils sont venus nous informer, pour Stef.

Elle retourna au comptoir pour son thé, puis s'installa face à lui. Il déballa la barre chocolatée, la cassa en deux, puis lui en offrit une moitié.

Elle la grignota tout en le considérant pensivement.

— Dawson, que faites-vous ici ?

— Je déguste du chocolat chaud.

Elle le gratifia d'un drôle de regard.

Incertain de la manière dont répondre, il roula inconfortablement les épaules puis, finalement, s'enquit d'une voix tranquille :

— Voulez-vous que je parte ?

Elle trempa son sachet de thé plusieurs fois dans l'eau chaude, puis le laissa infuser.

— Nous ne nous connaissons que depuis moins d'une semaine. Je suis dans une situation de crise. Je ne comprends pas pourquoi vous continuez à traîner ici, ou pourquoi... (Elle le regarda avec une ironie

désabusée.) ... pourquoi ça ne me met pas mal à l'aise.

— J'en sais fichtre rien, moi non plus. (Il vit que sa réponse l'étonnait.) Croyez-moi, je n'avais pas prévu ça.

— Ça, quoi ?

— Vous, Hunter et Grant, les histoires du soir...

Il jeta un coup d'œil en direction du museau d'ours souriant, sur le devant de la jarre à cookies.

— Ça n'a rien de comparable avec une zone de guerre, mais pour quelqu'un comme moi, c'est presque tout aussi angoissant.

— Alors pourquoi êtes-vous là ?

Parce qu'à présent il était trop tard pour qu'il s'extirpe de là sans sentir qu'il les abandonnait. Il aurait dû les tenir à distance. Il ne l'avait pas fait. Il était dedans jusqu'au cou, et impossible de faire marche arrière sans avoir l'air d'un salaud. De plus, il ne souhaitait pas les laisser. Il ne pouvait le lui expliquer, car il ne se l'expliquait pas lui-même. Hormis qu'il la désirait.

Il y avait cela, c'était indéniable. Mais s'impliquer sentimentalement avec elle bousilleraient leurs vies. Celle d'Amelia était déjà en plein bouleversement, et la sienne était un gâchis. Il n'était ni sage ni honorable ne serait-ce que de fantasmer sur elle.

C'était pourtant le cas. Constamment.

Il se racla la gorge.

— Vous avez besoin d'un ami, ces jours-ci. C'est aussi simple que ça.

Il mentait, car ça n'avait rien de simple du tout.

Elle le dévisagea pendant plusieurs secondes, puis baissa les yeux.

— J'ai besoin d'un ami, et vous d'un article.

— Ce n'est pas pourquoi je suis là.

— Vraiment ?

— Non, bon sang !

Quand elle releva la tête, le doute rôdait toujours dans son regard.

— Amelia, mon objectivité a piqué du nez à la seconde où je vous ai rencontrée. Vous le savez bien.

Après quelques instants durant lesquels ils se regardèrent, elle s'affaira à ôter le sachet de thé de sa chope, puis à en siroter une gorgée. Après quoi elle l'observa engloutir d'un coup sa portion de barre chocolatée, qu'il arrosa de chocolat chaud.

— Ça fait beaucoup de chocolat, observa-t-elle. La caféine ne va pas vous empêcher de dormir ?

— Si j'ai de la chance. Vous savez ce qui arrive quand je dors.

Évoquer son cauchemar ressuscita le souvenir de ce qui s'était ensuivi : le baiser. Il oscilla entre eux, aussi réel que la vapeur qui s'élevait de leurs breuvages. L'atmosphère, dans la cuisine, parut tout à coup comme pressurisée, mais ils ne détournèrent pourtant pas le regard l'un de l'autre.

— Je ne vous ai jamais vraiment remerciée d'avoir été là quand je suis sorti de ce cauchemar.

Elle esquaissa un geste pour signifier que ce n'était rien, si léger que quiconque ne la dévorait pas des yeux n'en aurait rien vu.

Il voulut lui avouer combien de fois, depuis, il avait pensé à ce baiser, et à quel point il brûlait de le réitérer, de la toucher de nouveau, là, maintenant. De l'enlacer, de caresser sa peau douce, de sentir son souffle sur son visage, de l'avoir nue, tiède et languissante sous lui, d'être en elle...

Si elle avait deviné la dérive lascive de ses pensées et à quel point il lui était difficile de ne pas y céder, elle n'aurait pas été aussi à l'aise à partager thé et cacao. Elle aurait douté qu'il soit uniquement là en tant qu'ami. Mais il ne pouvait s'empêcher de souhaiter qu'il en fût autrement, et il estima légitime qu'elle le sache.

— Si je pouvais vous trouver à mes côtés après chaque cauchemar, j'en aurais dix par nuit.

Ils se regardaient toujours l'un l'autre, yeux dans les yeux, quand son portable sonna, ce qui était probablement tout aussi bien, dans la mesure où sa détermination à ne plus la toucher s'était quasiment évaporée.

Il brancha le haut-parleur.

— J'arrive, annonça Headly. Ne me tire pas dessus !

Dawson coupa la communication sans répondre, puis suggéra :

— Au fait, peut-être devriez-vous songer à garder votre bombe lacrymo avec vous tout le temps. Et, pour l'amour du ciel, votre téléphone !

— Ne pas les emporter était une terrible négligence de ma part, concéda-t-elle. Je n'ai pas entendu vos appels. Ils se trouvaient dans mon sac à main, en bas de l'escalier. Mais si j'avais eu la bombe, vous l'auriez peut-être reçue en plein visage ! Pourquoi ne vous êtes-vous pas identifié immédiatement ?

— Au cas où Jeremy aurait été avec vous. Headly ne voulait pas qu'il s'aperçoive de notre présence.

Elle soupira.

- Je regrette presque que ça n'ait pas été le cas.
- Non, contredit-il avec force. Certainement pas !
- Au moins, ce serait fini maintenant.
- Exact. Mais vous seriez probablement morte.

Journal de Flora Stimel, 18 avril 1984

Nous avons tué trois personnes hier. La nuit dernière, on a tellement fait la bringue que tout le monde sauf moi est encore dans les vapes.

Ça a été un grand jour pour nous, non seulement parce que le braquage a été un succès (plus de soixante mille dollars), mais aussi parce qu'il a eu lieu le jour du paiement des impôts. C'était symbolique. Une manière pour Carl de faire un pied de nez au gouvernement.

Je culpabilise pas trop pour les deux types qui gardaient le fourgon blindé. Ils ont été négligents et, quand on y pense, ils ont laissé tomber ceux pour qui ils travaillaient. Comme dit Carl, s'ils avaient fait leur boulot comme ils auraient dû, ils seraient vivants, l'argent serait toujours là, et les morts, ce serait nous. Aucun d'entre nous n'a été blessé, sauf que je me suis cassé un ongle quand j'ai poussé notre otage à l'arrière du van.

Je sais pas encore son nom. Aux infos, ils ont dit qu'il sera pas dévoilé tant que sa famille aura pas été informée.

C'était une Latino. Avec un peu de gris dans les cheveux. Dans ses jeunes années, peut-être qu'elle avait été jolie. Elle portait des petites boucles d'oreilles dorées en forme de croix. Elle était morte de trouille et pendant qu'on s'éloignait à toute berzingue de la scène, elle a commencé à chialer et à déblatérer en espagnol. Je connais pas cette langue, mais je suppose qu'elle nous suppliait de la laisser en vie. Carl était dans tous ses états et arrêtait pas de crier à Mel de rouler plus vite.

Carl était nerveux, parce que prendre un otage, ça faisait pas partie du plan, et il préfère toujours s'en tenir au plan. Mais le chauffeur du fourgon a dû déclencher une alarme silencieuse avant que Carl le descende, parce qu'une voiture de flic a surgi de nulle part, et nous a tous pris par surprise.

La dame mexicaine était une simple passante – c'est comme ça que le présentateur l'a appelée. Carl l'a attrapée, poussée vers moi, et m'a dit de la faire monter dans le van pendant qu'il tenait le flic à distance. Le flic a vu qu'on avait un otage, alors il a pas riposté. Carl lui a quand même tiré dessus. Il est à l'hôpital dans un état critique. À la télé, ils ont montré tous ses collègues venus lui témoigner leur soutien. Carl a ri, et dit que c'était dommage qu'on puisse pas attaquer l'hôpital et les descendre tous en même temps, pour pas avoir à le faire plus tard.

Bref, pour en revenir à la Mexicaine, elle a pas obéi à Carl. Elle arrêtait pas de chialer et de jacasser, jusqu'au moment où elle est devenue complètement hystérique, et s'est carrément mise à couiner. Mais j'ai jamais rien entendu d'aussi fort que cette détonation à l'intérieur du van, quand Carl l'a tuée. Après ça, tout a été atrocement silencieux à l'exception de l'écho, dans mes oreilles. Je suppose que c'était pareil pour Carl et Mel, parce que personne a plus rien dit pendant un bon moment.

On a laissé son cadavre dans le van quand on en a pris un autre. Comme je l'ai touchée, je crois qu'ils pourront peut-être trouver des indices sur ses vêtements pour nous épingler. Depuis qu'on a commencé tout ça, il y a maintenant

plus de dix ans, les fédéraux sont devenus drôlement doués avec tous ces trucs médico-légaux.

Des fois, j'aimerais qu'on puisse juste laisser tomber, récupérer Jeremy, trouver un endroit tranquille et sympa et être une famille comme les autres. Jeremy est en CE2 maintenant. Il a que des A, et il est en petite ligue. Je crois pas que je le verrai jouer un jour, mais la semaine dernière, j'ai pu lui parler dix minutes entières au téléphone.

Carl dit qu'on pourra peut-être se voir le mois prochain. J'espère mais, après aujourd'hui, il voudra peut-être pas prendre le risque. Jusqu'ici, personne n'a démasqué Randy et Patricia. À les regarder, on les prendrait pour les parents de Beaver Cleaver¹. Mais Carl dit que c'est quand on baisse sa garde qu'on se fait coincer. Et si on se fait coincer, on verra plus Jeremy du tout. Ils nous mettront au trou pendant très, très longtemps, à moins qu'ils nous exécutent carrément.

Mais je m'éloigne encore du sujet (Jeremy est toujours dans mes pensées !). On a laissé le cadavre de la Mexicaine dans le van qu'on a abandonné, et le temps qu'on atteigne cette cachette, on s'était tous calmés et on respirait un peu mieux. Carl a déclaré que c'était un jour de victoire, surtout quand on a compté l'argent.

C'est là que la fête a commencé. Tout le monde s'est soûlé. J'ai fumé et bu plus que d'habitude, parce que ça m'embêtait un peu, que Carl ait tué cette femme juste parce qu'elle faisait une scène. On avait rien contre elle. Elle gardait pas ce fourgon. C'était juste quelqu'un qui se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment. Elle avait l'air d'avoir entre quarante et cinquante ans, à tous les coups elle avait un mari, des enfants, peut-être même des petits-enfants. Je peux pas m'empêcher d'être désolée pour eux. Eux, c'est sûr, ils ont pas fait la bringue hier soir.

C'est le premier boulot que Mel fait avec nous. Il nous a été recommandé comme un chauffeur aux nerfs d'acier. Il a été à la hauteur de sa réputation, puisqu'il nous a sortis de là, alors je suppose que Carl a estimé qu'il méritait une récompense. Moi.

Je déteste quand il laisse un autre homme me faire vous savez quoi. Parce qu'après, quand Carl dessoûle, il est fou de rage contre moi, comme si c'était mon idée, à moi ! Alors qu'en fait j'aime jamais ça. Ça me fait me sentir sale, comme si j'étais une moins-que-rien. Et je me mets à penser que si j'ai pas plus de valeur que ça à ses yeux, il me laissera peut-être tomber si un jour on se fait coincer.

Mais je crois pas vraiment qu'il en serait capable. Il m'a pas abandonnée à Golden Branch, alors que j'étais certaine qu'il le ferait.

Il aurait ma peau, par contre, s'il me surprenait avec ce journal. Je préfère pas penser à la rage qui le prendrait. Il pourrait me donner à quelqu'un comme Mel, et jamais me reprendre.

1. Personnage d'une série télévisée américaine, Leave It to Beaver, diffusée dans les années 1960, dans laquelle le fils cadet de la famille, naïf mais espiègle, n'en fait qu'à sa tête. (N.d.T.)

17

Jeremy Wesson grattait paresseusement sa barbe tout en écoutant le bulletin d'informations de 22 heures d'une radio locale, lequel lui livrait un résumé de la déposition de Willard Strong un peu plus tôt ce jour-là au tribunal.

Côté chronologie, Willard se trompait de plusieurs heures, mais

sinon, ses souvenirs et ses suppositions étaient fichtrement exacts quant à la manière dont s'étaient déroulées les choses le jour où Jeremy avait tué sa femme avec son fusil pendant qu'il cuvait dans la cabine de son pick-up.

Que le jury gobe ou pas cette explication restait à voir, mais ça ne se présentait pas bien pour l'accusé. Jeremy n'avait aucun contentieux personnel avec Willard, qui avait été trié sur le volet pour jouer un rôle essentiel, et avait parfaitement rempli sa fonction. Un rôle pour lequel il avait la tête de l'emploi, et qu'il avait accompli sans faillir. D'ailleurs, si Jeremy n'avait pas tenu les rênes tout du long, Willard était d'une nature si violente qu'il les aurait probablement tués, Darlene et lui, pour leur trahison.

Cependant, cela n'avait aucune chance d'arriver, parce que c'était lui, Jeremy, qui avait conduit l'intrigue du début à la fin. La condamnation de Willard scellerait l'affaire, pour ainsi dire. Dans l'esprit de tout le monde, et au-delà de tout doute raisonnable, Jeremy Wesson serait mort tout comme cette pauvre Darlene.

La mission – mettre en scène la déchéance de Jeremy Wesson comme témoignage des turpitudes de l'Amérique – avait été laborieusement planifiée et méticuleusement exécutée. Il s'était mis dans la peau de celui qui, selon toute apparence, possédait tout ce dont un homme pouvait rêver : une belle femme, un beau-père estimé, deux fils parfaits, un avenir brillant. L'anéantissement de ce rêve américain s'était produit quand il était rentré de la guerre – abîmé, autodestructeur, et sur une pente glissante en direction d'une fin désastreuse.

Il avait fallu des années pour la mener à bien, et certaines des apparences qu'il avait dû prendre avaient été plus supportables que d'autres.

Il avait été un bon marine. Mettre en pratique son adresse au tir lui était venu naturellement, de même que l'enseigner aux autres. Il avait apprécié la camaraderie, particulièrement au cours de ses déploiements au Moyen-Orient. Il y avait même cultivé quelques amitiés que, plus tard, il avait regretté de devoir sacrifier. Évidemment, il n'avait pas adhéré une seule seconde au fichu dogme Dieu-et-la-patrie du corps. Ça, il avait dû le feindre, mais il l'avait fait de manière convaincante.

Devenir le prétendant d'Amelia Nolan avait été un bien plus grand défi. Son inexpérience n'avait pas été que de la simulation. Il se sentait bien plus à l'aise dans un baraquement militaire que dans une

salle de bal. Randy et Patricia lui avaient appris les règles de base du savoir-vivre, et il avait, en tant qu'officier, pris part à suffisamment de réceptions pour savoir comment se comporter en de telles occasions.

Mais les Nolan évoluaient dans une société excessivement raffinée qui l'avait bien plus intimidé que n'importe quelle cible ennemie ne l'avait jamais fait. Les codes de la haute bourgeoisie sudiste n'étaient consignés dans aucun manuel et pourtant, tout le monde dans l'entourage des Nolan paraissait les connaître et les comprendre. Il avait souvent remis en question son choix quant à la personne à courtiser en vue d'un mariage. Il s'était dit que, peut-être, la barre devrait être abaissée d'un cran ou deux.

À sa stupéfaction, cependant, ses gaucheries l'avaient rendu plus adorable aux yeux d'Amelia. Il était différent des dandys auxquels elle était habituée, et c'était là son attrait. Ses faux pas l'avaient séduite plutôt que consternée. Dès qu'il l'avait compris, il s'était coulé dans le rôle du chiot, aux efforts louables quoique maladroits, si désireux de gagner ses faveurs.

La ruse s'était quelque peu retournée contre lui, car son acceptation inconditionnelle l'avait fait tomber amoureux d'elle. Un peu. Plus qu'il ne l'escomptait, en tout cas. Il s'était attendu à n'éprouver rien d'autre que mépris pour elle et tout ce qu'elle incarnait : l'opulente, rapace, cupide, vampirisante aristocratie des États-Unis d'Amérique.

Il avait souvent regretté qu'elle l'aimât autant. Si elle s'était montrée critique et sentencieuse, condescendante, intolérante face à son stress d'après-guerre plutôt qu'extrêmement inquiète, la mission aurait été plus facile. Son but était de la briser, pas de lui briser le cœur.

Il avait aussi voulu haïr avec passion son beau-père et ses idioties patriotiques et cocardières. Il n'éprouvait que dédain pour la politique du député et le gouvernement qu'il représentait, mais avait découvert qu'il était bien plus difficile de développer ce niveau d'antipathie pour l'homme lui-même. Nolan était un gentleman aux idées justes, généreuses.

Mais la partie la plus dure de toutes avait été l'évolution d'un père aimant en une brute ivre, grossière, que ses fils craignaient. Ils étaient passés de gamins impatients de courir vers lui, bras tendus, tout sourire parce qu'il rentrait à la maison, à des enfants qui se recroquevillaient quand il entraient dans une pièce et sursautaient quand il élevait la voix. Il avait beaucoup à se faire pardonner auprès d'eux.

Il le ferait bientôt.

Après toutes ces années, son but n'était plus qu'à quelques jours de son achèvement. Willard Strong allait être reconnu coupable du meurtre de Darlene et, par extension, de celui de Jeremy Wesson. Ensuite, il pourrait mener sa propre guerre en toute impunité. Il pourrait causer tous les ravages qu'il voudrait dans les cinquante États du pays, et personne ne soupçonnerait un mort.

Ne restait qu'un petit accroc à lisser.

Il avait été atterré d'apprendre que la femme qui avait été retrouvée morte derrière Chez Mickey n'était pas Amelia. Bon sang, il n'arrivait toujours pas à croire qu'il ait pu la confondre avec une autre !

Le jour de la tempête, l'océan était devenu si houleux qu'il avait décidé de ne pas rentrer à Savannah, et d'amarrer plutôt le bateau à Sainte-Nelda. Ne s'étant que très peu rendu sur l'île, il ne s'inquiétait nullement d'être reconnu.

Et si, par hasard, il croisait quelqu'un ayant connu Jeremy Wesson, il était de toute façon peu probable qu'on l'identifie derrière l'épaisse barbe qui recouvrait le dernier tiers de son visage, ou sous la casquette qu'il portait pour couvrir la parcelle de cuir chevelu manquant qu'il s'était lui-même arrachée pour la jeter dans l'enclos des chiens. Et, au cours des quinze mois pendant lesquels il s'était caché, il avait aussi pris quinze kilos.

Aussi, quand il s'était amarré à la jetée de Sainte-Nelda pendant le déluge, n'avait-il éprouvé aucune crainte d'être découvert. Il se tenait dans la timonerie du bateau, à boire du café et contempler le village noyé sous les eaux, quand il l'avait repérée.

Un rideau de pluie fouettait l'île, et il faisait déjà très sombre. Sans la cape, il ne l'aurait peut-être pas remarquée. Cette horrible, criarde cape de pluie qu'Amelia avait achetée à Charleston ne passait pas inaperçue, même à la faible clarté en provenance des fenêtres de l'épicerie.

Au cours des quatre cent quatre-vingts jours et quelques écoulés depuis qu'il avait laissé ces satanés pitbulls se battre pour les restes de Darlene, il avait rongé son frein en attendant le moment où il pourrait se débarrasser d'Amelia et récupérer ses fils. Ç'aurait été pure folie de tenter quelque chose d'aussi audacieux que de kidnapper Hunter et Grant tant qu'Amelia demeurerait un facteur clé du procès de Willard et serait fréquemment l'objet de reportages. De plus, il n'ignorait pas que son témoignage contribuerait à accuser Willard, et il n'avait

aucune intention d'empêcher ça.

Mais, au cours de ces rasantes journées et de ces nuits solitaires, il avait envisagé plusieurs scénarios, s'interrogeant sur la meilleure manière de l'ôter de son chemin quand le moment viendrait. Il avait même cherché une autre option que la mort, parce que... eh bien, simplement parce que.

La planification avait ses limites, cependant. Parfois, alors même qu'une stratégie était en cours d'élaboration, certaines occasions devaient être saisies. Quand une prune vous tombait sur les genoux, autant l'accepter comme cadeau du destin, n'est-ce pas ?

Récupérer ses fils serait plus aisé une fois leur mère définitivement hors du tableau. Il serait bien temps de méditer sur l'injustice de la chose plus tard. Mais, à ce moment précis, il lui avait fallu agir.

Il avait donc mis sa tasse de côté, puis pris un marteau à panne ronde dans la boîte à outils, qu'il avait coincé sous son imperméable. Un homme se ruant sous la pluie battante n'éveillerait pas la suspicion. Mais peu importait, car il atteignit le parking derrière Chez Mickey sans que quiconque le voie.

Il s'était accroupi derrière la benne à ordures pour l'attendre.

Mais, bon sang, quand elle était sortie de l'épicerie, le type était avec elle, celui qui avait joué avec ses fils sur la plage, le grand inconnu plutôt athlétique avec lequel Amelia était assise sous la véranda la nuit précédente, leurs fauteuils à bascule côte à côte, à boire du vin.

Têtes baissées, ils s'étaient précipités en courant vers la voiture. Il les avait entendus rire alors qu'ils évitaient les flaques. Le type avait ouvert la portière arrière, puis casé ses courses sur le plancher. Elle avait ouvert celle du passager, jeté son sac à main sur le siège. Ils s'étaient brièvement dit au revoir, puis le type était reparti en trotinant en direction de la boutique.

Alors qu'elle contournait le coffre, elle avait laissé tomber ses clés. Elle s'était penchée pour les ramasser. Il avait sauté sur l'occasion. Sans penser à son visage, ses yeux, le corps auquel il avait fait l'amour. Ni à sa nature bienveillante, son rire musical, ou son adorable froncement de sourcils de concentration. Il n'avait pensé à rien de ce qui faisait son humanité. Elle était une cible, telles les dizaines qu'il avait abattues en Irak et en Afghanistan à des centaines de mètres de distance. Elle devait être éliminée. Point barre.

Il avait entendu le craquement, senti le marteau lui fracasser le

crâne, à peine amorti par la capuche de la cape.

Sans même savoir ce qui l'avait heurtée, elle était tombée face contre terre dans la boue. L'agrippant par une cheville, il l'avait traînée jusque derrière la benne, rajustant la capuche sur sa tête. Puis il était reparti fissa vers le bateau. Tout s'était remarquablement bien déroulé, en un clin d'œil. Son café n'avait même pas eu le temps de refroidir.

Dawson Scott était le nom du type qui avait failli tout foutre en l'air. L'as du reportage d'un magazine d'info. Il en avait entendu parler ce matin alors qu'il s'offrait des pancakes avec supplément saucisses à un relais routier sur l'I-95. Il s'était installé au comptoir, de manière à pouvoir voir l'écran télé accroché au mur, au-dessus.

Le porte-parole du bureau du shérif jouait les évasifs mais, à l'insistance des journalistes, avait lâché que Dawson Scott avait passé la nuit derrière les barreaux en tant que suspect potentiel dans le cadre de l'assassinat de la fille. C'était tout juste s'il avait pu se retenir d'en rigoler tout haut.

Les enquêteurs interrogeaient aussi un autre type. Impossible de se souvenir de son nom, mais aucune importance. L'important, c'était que l'unique personne qu'ils ne soupçonnaient pas était feu Jeremy Wesson !

Et tout ça l'aurait rendu vachement content sans ce hic : il lui fallait maintenant envisager autre chose pour Amelia.

Il attendait avec impatience le jour où il pourrait quitter cette cabane, avec ses murs moisissés, son lit affaissé, son générateur qui cliquetait et sa gazinière qui sentait le propane même éteinte. Toutes les bestioles de Caroline du Sud semblaient pouvoir se faufiler à l'intérieur. Il n'arrivait même pas à identifier la plupart des excréments qu'il lui fallait balayer chaque fois qu'il y revenait.

L'unique circonstance atténuante de cette cahute était que personne ne connaissait son existence.

C'est pourquoi il réagit au quart de tour lorsqu'il entendit un bruit sourd indiquant que quelqu'un venait de poser le pied sur le porche, alors qu'il venait d'éteindre la radio. Un coup sec sur la ficelle crasseuse aveugla l'unique ampoule du plafond. Se déplaçant sans bruit et avec adresse au travers du plancher gauchi, il tira son pistolet de sa ceinture de pantalon, puis s'aplatit dos contre le mur, juste derrière la porte.

Par habitude, il conservait toujours une balle dans le barillet. L'arme était prête à tirer. Il l'éleva à hauteur de menton, retint son

souffle, attendit.

Il entendit la poignée tourner, juste un peu. Après ça, rien. Mais même sans ce signe révélateur, ce grincement métallique presque inaudible, il aurait su que quelqu'un se tenait de l'autre côté de la porte. Il sentait une présence annonciatrice de danger, et nom d'un chien, sûr qu'il n'allait pas attendre là qu'un péquenaud d'agent de la loi lui passe les menottes. Ou essaie.

Il agrippa la poignée, ouvrit la porte à la volée, puis brandit l'arme droit devant lui. Le canon de son pistolet se retrouva à moins d'un centimètre du front de l'intrus.

Jeremy relâcha bruyamment son souffle. Son bras retomba sur son flanc.

— Bon sang, papa, j'ai failli te buter !

L'air tourmenté, Headly entra en coup de vent dans la cuisine par la porte de service. Englobant la scène du regard, il remarqua, sur la table, l'emballage de barre chocolatée vide.

— Il t'en reste ?

— C'était ma dernière, répondit Dawson.

Amelia proposa de lui préparer une tasse de chocolat chaud.

— Volontiers.

Il tira une chaise de sous la table, puis s'assit.

— Comment va ?

Il avait adressé sa question à Dawson, qui eut un haussement d'épaules laconique.

— Bien. Pourquoi persistes-tu à me le demander ?

Headly ouvrit la bouche comme pour répliquer, puis parut se raviser. Il se tourna plutôt vers Amelia pour s'enquérir de Hunter et de Grant.

— À leur arrivée, ils étaient surexcités. Il a fallu deux histoires pour les endormir.

— Je suis sûr qu'ils étaient heureux que vous soyez là pour les border.

— En fait, c'est Dawson qui les a couchés.

Le regard de Headly se reporta vivement sur l'intéressé, et n'en dévia plus jusqu'à ce que celui-ci observe d'un ton bougon :

— Tu as fait irruption ici comme si tes cheveux étaient en feu. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ce bateau, que vous avez remarqué, dit-il à Amelia, la

remerciant d'un signe de tête alors qu'elle lui servait son chocolat. Une patrouille des gardes-côtes en avait pris note aussi parce qu'il est resté ancré au large plusieurs jours d'affilée. Mais à ce qu'ils disent, ce n'était qu'un type qui pêchait. Rien de suspect. Aucune interaction avec d'autres.

— Ils ont le nom ? s'enquit Dawson.

— Sucre d'Orge. (Headly marqua un temps d'arrêt, comme s'il attendait une exclamation de surprise de leur part.) Ça ne vous dit rien ? insista-t-il, s'adressant à Amelia.

— À ma connaissance, Jeremy n'a jamais fait de navigation de plaisance, et très peu de pêche.

— Où est-il immatriculé ? demanda Dawson.

— Rhode Island. Mais au nom de quelqu'un qui n'existe pas.

Amelia échangea un regard avec Dawson. Quand elle reporta de nouveau son attention sur Headly, il reprit :

— Nous ignorons s'il existe un lien entre Jeremy et le Sucre d'Orge, et nous ne le saurons que quand nous l'aurons trouvé. Mais ça concorde. Il était au large, avec vue dégagée sur votre maison, pendant plusieurs jours, au cours desquels de drôles de trucs se sont passés et où vous vous êtes sentie observée. Et... (Il s'interrompit pour prendre une gorgée de chocolat.) Et il s'est amarré à la jetée de Sainte-Nelda dimanche soir.

— À quelques pas de l'endroit où Stef a été tuée, releva Dawson.

— L'employé de la pompe à essence est sorti pour l'informer que s'il avait besoin d'être approvisionné, il tombait mal. Sans électricité, les pompes étaient HS.

— J'ai dû être son dernier client, observa Dawson.

— Exact. Il l'a confirmé à Tucker. Quoi qu'il en soit, le plaisancier – une seule personne à bord, pour autant que l'employé ait pu en juger – a répondu qu'il attendait juste la fin de la tempête.

— A-t-il noté à quelle heure le bateau est parti ?

— Non. Il a fermé, et s'est retiré dans son studio, derrière la boutique d'appâts. Il dit qu'il s'est couché avec un bouquin et une lanterne à pression, qu'il a lu un peu puis s'est endormi. Le lendemain, le Sucre d'Orge n'était plus là. C'est tout ce qu'il sait. Mais je doute que Jeremy se soit attardé très longtemps après avoir tué la fille.

Chaque fois qu'Amelia entendait ce genre de constat, elle s'en retrouvait profondément ébranlée. Elle parvenait à s'exprimer et à se comporter de manière raisonnable, mais dès que Jeremy était cité comme le meurtrier de Stef, elle subissait un cruel retour à la réalité.

À ses yeux, c'était toujours impossible à accepter.

C'était un crime d'une violence si délibérée et si détachée ! Difficile de le relier à l'homme au doux sourire avec lequel elle avait échangé des vœux de mariage, qui avait tenu Hunter pour la première fois avec une maladresse si touchante, qui faisait virevolter Grant dans ses bras jusqu'à ce qu'il hurle de joie.

Dans son esprit, ces images du mari et du père étaient irréconciliables avec celle de l'assassin. Même l'homme qu'elle avait fui la nuit où il l'avait frappée lui paraissait incapable d'une telle ignominie.

Combien de masques Jeremy avait-il portés ? Lequel était le vrai ? Le saurait-elle jamais ? Souhaitait-elle le savoir ?

Elle reporta son attention sur le présent et Dawson, lequel demandait à Headly pourquoi Tucker n'avait jusqu'ici pas pris la peine de se renseigner sur les bateaux ayant accosté dimanche à Sainte-Nelda.

— Il l'a fait. Toutes les personnes vivant ou travaillant autour de la jetée ont été contactées. L'employé de la pompe a mentionné le Sucre d'Orge, mais Tucker n'a pas donné suite parce qu'il ne l'estimait pas nécessaire. Arneson et toi étiez de meilleurs suspects.

— À quoi ressemblait ce plaisancier ? demanda Amelia.

— Corpulent, barbu.

— Jeremy n'était pas corpulent.

— Prendre du poids est aussi facile que se faire pousser la barbe, observa Dawson. Il faut juste un peu plus de temps, et il en a eu.

Headly termina son chocolat, puis repoussa le mug de côté de manière à pouvoir se pencher en avant sur la table.

— Amelia, vous devez me dire absolument tout ce dont vous vous souvenez à son propos.

— Je l'ai fait.

— Loin de là. Vous devez creuser. Amis, ennemis, préférences, craintes, phobies, entourage, environnement, le moindre détail qu'il ait mentionné, le moindre nom évoqué. Un reçu découvert dans un tiroir. Ou pochette d'allumette, post-it, ticket de cinéma, itinéraire...

— C'est d'années entières dont vous parlez ! protesta-t-elle.

— Je m'en rends compte. Mais il a fait preuve d'ingéniosité en réussissant à se faire passer pour mort depuis plus d'un an. Il vous file peut-être depuis tout ce temps sans que vous en ayez jamais rien su. Il veut ses enfants et...

— Ça, vous n'en savez rien !

— Alors pourquoi traînerait-il toujours dans le coin ? Pourquoi aurait-il tué une jeune femme qu'il ne connaissait même pas à moins qu'il l'ait prise pour vous ?

Elle regarda Dawson, qui déclara :

— Vous savez ce que j'en pense.

En effet. Il lui avait déjà fait part des mêmes arguments.

— Il veut ses fils, Amelia, et vous êtes un obstacle qu'il lui faut éliminer, reprit Headly avec douceur.

Elle s'enveloppa de ses bras.

— Vous m'effrayez.

— Vous avez raison de l'être, dit Dawson. Vous devez l'être. Parce que ce type ne plaisante pas, et si jamais vous en doutez, souvenez-vous avec quelle brutalité il a tué Darlene, puis Stef. Des femmes sans défense. De sang-froid. Pensez-y. Rappelez-vous qui était son père.

Se remémorant la photographie de Carl Wingert qui l'avait, de manière si inexplicable, tant fascinée, elle se rappela la dureté qui caractérisait son visage. Elle revit Jeremy tel qu'il était pendant ses crises de violence et, quand bien même aucune ressemblance n'était visible dans leurs traits, l'intensité de leur malveillance était identique.

Elle expira douloureusement, puis concéda avec résignation :

— Je ferai évidemment tout ce que je pourrai pour protéger mes enfants.

Headly parut satisfait.

— Avec un peu de chance, il commettra une erreur et se plantera tout seul. Il l'a fait avec l'empreinte. Tout comme Carl, précisa-t-il avec un petit rire de gorge. Les empreintes de ce salaud n'avaient jamais été relevées, et ça nous rendait tous dingues de frustration. Du moins, jusqu'à la fin des années 1980 où, pour la première fois, il s'est servi d'une bombe artisanale pour faire sauter une camionnette de la poste. Ça a été la première et la dernière fois qu'il a fait usage d'explosifs, parce qu'apparemment c'était pas son rayon. L'engin s'est déclenché dès qu'il l'a mis en place. C'est un véritable miracle qu'il ait pas été tué. Tout ce qu'il a perdu, c'est un pouce et un index. Il a aussi laissé l'empreinte de son majeur sur un des fragments de la bombe. Nous n'avons...

Il dut s'apercevoir que Dawson et Amelia le regardaient tous deux bouche bée.

— Le fils de pute, siffla Dawson, avant de se relever de sa chaise si vivement qu'elle bascula en arrière. Le fils de pute !

— Quoi ? s'étonna Headly.

— Quelle main ? hoqueta Amelia. Sur quelle main, ces doigts manquants ?

— La gauche.

Elle couvrit son exclamation d'horreur d'une main. Dawson parla pour elle.

— C'est Bernie !

18

— Nom de Dieu ! Tu n'imagines pas comme j'avais hâte de me débarrasser de ce vieux schnock !

Passant la chemise aux couleurs tapageuses par-dessus sa tête, Carl la roula en boule, puis la projeta dans la poubelle. Après quoi il ôta ses lentilles de contact en poussant un soupir de soulagement.

— J'ai horreur de ces satanés trucs !

Les lentilles suivirent le même chemin que le vêtement. Elles ne seraient plus nécessaires. Et Bernie non plus.

Jeremy sortit deux bières d'un réfrigérateur rouillé, les décapsula, puis en passa une à son père.

— Je t'attendais pas avant demain.

— Je m'attendais pas non plus à quitter l'île avant demain, mais ça commençait à sentir un peu trop le roussi, là-bas.

Tout en échangeant un bermuda écossais contre un pantalon kaki, il parla à Jeremy des agents qui s'étaient rendus chez Amelia un peu plus tôt ce matin-là.

— Pourquoi tant de nervosité ? C'était pas toi qu'ils cherchaient ! L'amusement de son fils l'agaça.

— Si depuis tout ce temps, j'ai toujours pas été arrêté, c'est certainement pas en jouant les insoucients ! rétorqua-t-il. Quand les flics se rapprochent, je me tire aussi loin et aussi vite que possible.

— Tu es allé chez le journaliste lundi matin alors qu'ils y étaient.

— En temps normal, j'aurais mis les voiles. Mais tu t'étais trompé de femme ! Dire que tu t'es vanté de... D'ailleurs, t'étais pas censé m'appeler !

— Je t'ai déjà expliqué le principe des portables jetables, papa : on peut pas les tracer.

— J'ai pas confiance. Je me méfie toujours de toutes ces cochonneries technologiques. N'utilise plus ce téléphone. Bref, tu t'es vanté d'avoir tué Amelia, et aussitôt après, Dawson Scott se présente à ma porte avec devine qui ? Amelia douillettement installée sur le siège passager de sa voiture ! Le lendemain, j'ai pas pu faire autrement que d'aller voir ce qu'il en était ! Pour ce que j'en savais, ils étaient peut-être en train de lui dire que son prétendu défunt mari avait liquidé sa baby-sitter !

— Un mort peut pas être soupçonné de meurtre.

— Tu aurais pu être identifié par le type de la station-service.

— Aucune chance. On s'est parlé en hurlant au milieu d'un véritable déluge pendant dix, peut-être quinze secondes chrono, et ensuite, il est reparti fissa vers sa piaule. Il était au moins à vingt mètres de moi, et je pourrais même pas te dire à quoi il ressemble, alors je dois être qu'une silhouette floue pour lui aussi !

— T'as plus qu'à l'espérer !

— J'ai plus vraiment l'air du marine aux pompes impeccablement cirées, objecta Jeremy en tapotant son ventre rebondi.

— Et le bateau ?

— C'est réglé.

— Sûr ?

— Certain.

— L'arme ?

— Au fond du bras de mer.

— Parce qu'on est allés trop loin là-dedans pour se permettre la moindre gaffe.

— Personne me recherche, d'accord ? répliqua Jeremy avant d'ajouter, avec un geste du pouce par-dessus son épaule : J'ai fait des provisions, si t'as faim.

— Plus tard. J'ai besoin de réfléchir.

Ils s'installèrent dans des fauteuils dépareillés pour y siroter leurs bières. Jeremy fut le premier à reprendre la parole.

— Comment vont mes garçons ?

— Ils allaient bien la dernière fois que je les ai vus, c'est-à-dire mardi matin quand je les ai conduits avec leur mère au ferry. Quand je lui ai parlé cet après-midi, ils étaient encore chez le type du musée.

Jeremy tritura pensivement un des coins décollés de l'étiquette de sa bouteille.

— Parlent-ils parfois de moi ?

— Jamais rien entendu, répondit Carl. (Remarquant l'expression peinée de son fils, il ajouta :) Tu as été absent longtemps. Ils devront réapprendre à te connaître.

— Quand pourra-t-on les récupérer ?

— On doit d'abord s'occuper d'Amelia.

Jeremy remua inconfortablement sur son siège.

— À ce propos, justement, pourquoi ne pas tout simplement les embarquer et disparaître ? Pourquoi doit-elle mourir ?

— Parce qu'elle cessera jamais de les chercher, voilà pourquoi. Tu as été marié avec elle, tu devrais le savoir ! Même quand la justice fera une croix sur tout espoir de les retrouver, elle renoncera pas. Elle a les moyens d'engager des privés pour nous traquer. Je veux pas avoir à m'inquiéter de ça le restant de ma vie. Mieux vaut...

Il trancha l'air du revers d'une main.

— Je suppose, marmonna Jeremy avant de prendre une gorgée de bière.

— Et faut pas traîner non plus.

— T'as raison. Quitte à le faire, finissons-en au plus vite. Je veux mes fils. Plus nous attendrons, plus leurs souvenirs de moi s'estomperont.

Carl murmura son assentiment, mais il n'écoutait qu'à moitié. Réfléchissant tout haut, il reprit :

— Y a quelque chose qui cloche.

— Avec quoi ?

— Avec tout ça. (Achevant sa bière, il se redressa, puis se mit à arpenter la pièce.) J'ai le sentiment que je passe à côté de quelque chose, et quand on passe à côté de quelque chose, on se fait choper.

— Amelia ne soupçonne pas que je suis toujours en vie, n'est-ce pas ?

— Elle n'en a donné aucune indication. Même quand je l'ai vue aujourd'hui. Elle était incontestablement bouleversée au sujet de sa baby-sitter, mais elle agissait normalement et a fait ses tendres adieux au cher vieux Bernie. « À l'été prochain », qu'elle a dit. Elle était triste de fermer la maison et de quitter la plage. Elle adore cet endroit. Les gamins aussi. Ils jouent...

L'évocation en suscita une autre.

— Où sont les photos ?

— Tiroir du bas du bureau.

— Aucune de moi, n'est-ce pas ?

— Non. C'est la première chose que j'ai vérifiée. Je sais ce que tu penses des clichés de nous. Maman m'a dit que la fois où tu t'es le plus mis en rogne contre elle était celle où tu l'as surprise à me prendre en photo quand j'étais gosse.

Ce n'était pas celle-là, mais Jeremy n'avait pas besoin de le savoir.

Il trouva les clichés, apparemment pris par Dawson Scott, dans le tiroir, agrafés ensemble par un trombone. Il les emporta à la table de manière à pouvoir les étaler dessus.

— T'as pas été malin d'aller les piquer, reprocha-t-il à son fils quand celui-ci l'y rejoignit.

— La curiosité a eu raison de moi. Je vous ai tous vus partir et ensuite, je l'ai vu, lui, courir vers la maison déposer quelque chose sous le paillason. Il était sur son trente et un, alors je me suis dit qu'il partait dîner, lui aussi, et qu'il reviendrait pas avant un bail. À mon retour au Sucre d'Orge, j'avais encore du temps à revendre !

Carl estimait tout de même que son fils avait été imprudent de tenter l'aller-retour en canot à partir du bateau. La marge d'erreur était énorme ! Et pour quoi ? Inoffensives, les photographies ne valaient certainement pas le risque encouru pour les obtenir.

Jeremy en prit une de ses fils folâtrant dans les vagues.

— Tant qu'il y était, j'aurais aimé qu'il en prenne davantage d'eux et moins d'Amelia !

— Pourquoi les a-t-il prises ? observa Carl. Tu t'es renseigné sur lui avec ton ordinateur ?

— Pas eu besoin de creuser. Il est exactement ce qu'il prétend être, et il a eu plusieurs prix. Il a couvert l'Afghanistan pour son magazine. Il en rentre tout juste, d'ailleurs.

— Alors qu'est-ce qu'il fabrique ici ?

— En dehors de lorgner Amelia, tu veux dire ? lança Jeremy en brandissant un cliché de l'intéressée.

— L'intérêt est réciproque, je crois, commenta Carl.

— Vraiment ?

— Y a quelque chose là-dessous. Elle a paru un peu dégoûtée quand je lui ai dit que je l'avais vu avec Stef.

— Est-ce qu'elle couche avec lui ?

— Ça t'ennuie ?

— Pas vraiment. Je serais surpris, c'est tout. La grossesse avait eu raison de sa libido.

Carl n'était nullement convaincu de l'indifférence de son fils vis-

à-vis de son ex-femme et de Dawson Scott. Ses préoccupations à propos de ce dernier, toutefois, étaient nettement plus sérieuses.

— Ce qui m'interpelle, reprit-il, c'est que ce type ait surgi de nulle part pour emménager dans la maison voisine de celle de ton ex et s'immiscer dans sa vie et celle des garçons.

— Tu as toi-même dit qu'il couvrirait l'affaire entre moi, Darlene et Willard.

— C'est ce que j'ai dit, mais...

— Que pourrait-il y avoir d'autre ?

— Je sais pas, marmonna Carl. Et c'est bien ce qui m'inquiète.

— C'est logique qu'il veuille interviewer Amelia pour dresser la toile de fond de notre vie commune.

— Exact. Mais il me paraît drôlement se casser la tête pour couvrir un procès pour meurtre dans un trou perdu comme Savannah.

Jeremy laissa échapper un rire.

— Ce type a été jusqu'en Afghanistan pour ses reportages ! Alors Savannah, c'est de la rigolade, pour lui !

Carl se tourna vers son fils. Il dut lui télégraphier d'une manière ou d'une autre que la moutarde lui montait au nez, car le sourire amusé de celui-ci s'affaissa.

— Tu te fous de la gueule de ton vieux ?

— Non, papa.

— Tu crois que je commence à perdre la boule ?

— Bien sûr que non.

— Tu te crois plus malin que moi ?

— Nom de Dieu, non !

— D'autres l'ont cru. Ils ont pas écouté ce que je leur disais, et tu sais quoi ? Ils sont soit mort, soit en train de rembarquer les pédés dans une putain de taule !

— Papa, je...

— Le jour où tu te croiras plus malin que moi...

— C'est pas c'que j'pense.

— ... Sera celui où quelqu'un te coïncera ! assena Carl.

Sa main gauche avait été mutilée, mais sa droite était en parfait état, et il accentua ces derniers mots en enfonçant son index dans le torse de son fils. Il le considéra d'un regard dur pendant quelques secondes, laissant à l'avertissement le temps de produire son effet, puis ôta sa main et pivota.

— Tout ça m'a donné faim !

Ils se préparèrent d'épais sandwichs de charcuterie et de fromage.

Le congélateur n'était pas très efficace, aussi la crème glacée fut-elle un peu molle, mais elle était bonne. Ils poursuivirent leur conversation autour d'une tasse de café.

— Écoute, fils, je deviens un peu grincheux, parfois, reprit Carl. Je sais que tu es impatient de récupérer tes garçons. Bon sang, j'ai hâte que nous soyons tous réunis, moi aussi !

— Ils vont adorer la Colombie-Britannique¹, affirma Jeremy. Je me souviens de ces jours que nous y avons passés comme les meilleurs de ma vie !

Une année, à l'occasion des vacances d'été, Carl avait accepté de rencontrer les Wesson – après tant d'années, même lui en était venu à penser à Randy et à Patricia sous ce nom – près de Vancouver. Ils y avaient loué une cabane au bord d'un lac, et y avaient passé des journées à pêcher, lézarder, et faire des barbecues sur la berge.

Il était prévu qu'ils y restent deux semaines. Flora et lui étaient repartis au bout de six jours. Elle avait chialé quand il l'avait obligée à partir, mais il était devenu anxieux et paranoïaque. Même les patrouilles de gardes forestiers le rendaient nerveux. Rester trop longtemps au même endroit n'était jamais une bonne idée.

Après coup, Jeremy ajouta :

— C'était l'été d'avant mon bac. La dernière fois que je me suis senti gamin.

— Il t'a fallu mûrir d'un coup peu après.

Jeremy but son café, s'absorbant dans un silence maussade qui lui rappela Flora. Quittant la table, Carl recommença à arpenter la pièce.

L'observant, Jeremy hasarda :

— Ta hanche te fait mal ?

— Non.

— Alors pourquoi cette tête ?

— Je pense toujours qu'il y a un os.

— Un os ?

— Comme si le puzzle était pas complet. Il me manque une pièce cruciale et ça me bouffe.

— Qu'est-ce que ça pourrait être ?

Carl fronça les sourcils.

— Du diable si je le sais ! J'y réfléchis.

1. Province du Canada, située sur la côte ouest. (N.d.T.)

Ce n'était certainement pas la pire vision qui l'ait accueillie à son réveil : Dawson, le dos tourné, penché par-dessus le comptoir de la cuisine, en train de regarder du café fraîchement moulu s'écouler goutte à goutte de la cafetière.

— Ça ne va pas assez vite ?

Se redressant, il pivota vers elle alors qu'elle franchissait le seuil.

— Jamais assez, et c'est le second pot.

— Depuis combien de temps êtes-vous debout ?

— Quelques heures ?

— Des heures ? N'avez-vous donc pas dormi ?

— Quelques minutes.

— Le canapé est trop court pour vous. Vous auriez dû accepter le lit quand je vous l'ai proposé.

Elle lui avait aussi offert de prendre la chambre de Stef, qu'il avait déclinée.

— Je m'en voudrais de vous chasser de votre lit. De plus, ce n'est pas le canapé qui m'a tenu éveillé.

— Cauchemars ?

Son regard erra sur elle, provoquant de petits frissons partout où il s'attardait.

— Disons que j'étais agité.

— Moi aussi.

Il arquait un sourcil avec intérêt.

Elle se dirigea rapidement vers le placard, qu'elle ouvrit pour se procurer un mug, mais son geste fut stoppé net quand, se pressant derrière elle, il la coinça entre le comptoir et lui.

Repoussant ses cheveux, il enfouit le nez dans son cou, derrière son oreille.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

Elle inclina la tête vers l'épaule opposée comme la bouche masculine s'appliquait, humide, contre sa peau.

— Mériter quoi ?

— Deux matins de suite à vous voir arriver tout droit sortie du lit, toute rose et tiède, comme si vous veniez d'être bien baisée ou que vous étiez sur le point de l'être, ce qui me donne la folle envie d'être celui qui vous rend comme ça !

Elle n'offrit aucune résistance quand, l'incitant à se retourner, il l'attira à lui. Être tout contre son torse la fit se languir d'être peau

contre peau. L'un d'eux, peut-être elle, laissa échapper une sourde plainte à la fois de faim et d'apaisement quand leurs bouches s'unirent en un baiser profondément charnel. L'angle d'inclinaison de leurs têtes changea plusieurs fois, mais sans jamais rompre le contact jusqu'à ce que Dawson s'écarte pour taquiner ses lèvres des siennes.

Ces douces caresses la ravirent et l'excitèrent tout à la fois, surtout doublés du picotement de son début de barbe. Ses mains remontèrent sur son dos, leur possessivité tempérée par les syllabes de désir chuchotées contre ses lèvres.

Penchant davantage la tête, il repoussa la bretelle de son débardeur pour atteindre sa clavicule. Mais, tout en soupirant de plaisir, elle murmura plaintivement son prénom.

— Hmmm ?

— Nous ne pouvons pas.

— Je sais, affirma-t-il.

Sans toutefois s'arrêter à sa clavicule. Il continua plus bas, avec une pluie de baisers à la naissance de sa poitrine.

— Vraiment pas, insista-t-elle faiblement.

— Je sais.

Au travers du fin débardeur de coton, la main de Dawson moula un sein, et le pressa vers le haut de manière à ce qu'il déborde de l'encolure. Il frotta sa joue rêche dessus, puis tourna le visage contre la rondeur et l'embrassa à pleine bouche. En totale érection, il se cala au creux de ses cuisses. La sensation fut si intense qu'elle en hoqueta.

— Dawson, nous ne pouvons pas, sérieusement.

Il se figea, puis releva les yeux pour la dévisager. Son regard était vitreux de passion, mais il hocha néanmoins la tête, puis la relâcha et recula d'un pas. Ils restèrent là, haletants, à se regarder.

Finalement, il s'enquit :

— Vous avez peur que vos anges gardiens nous voient ?

Il esquaissa un geste en direction de la fenêtre, au-dessus de l'évier.

— Ça, oui, mais... (Elle déglutit.) Même s'ils n'étaient pas là, je ne le ferais pas. Pas avec les garçons dans la maison. Je sais que c'est vieux jeu, et même risible, mais je me suis fixé pour règle de ne jamais... Ça ne se serait pas produit l'autre matin non plus. Je me serais ressaisie avant que ça aille trop loin. Désolée.

— Pas de problème.

— Si, c'en est un. Je le sais. Mais je dois penser à mes fils. Ils sont impressionnables. Même...

Il l'interrompit en tendant une main pour remettre en place la bretelle de son débardeur, puis posa les deux sur ses épaules.

— Je comprends.

— C'est chic de votre part.

Il la gratifia d'un rictus de guingois.

— Ouais. Je suis un roc.

Elle sourit.

— Vous étiez d'accord pour arrêter, vous aussi.

Le rictus s'effaça alors qu'il retirait les mains de ses épaules.

— Mais pas à cause des garçons.

— Non ?

Il secoua la tête.

— Alors pourquoi ?

Il détourna les yeux pendant quelques secondes. Quand, soulignés de cernes sombres, ils se reposèrent sur elle, il lâcha :

— Parce que je ne vous exposerai pas à moi.

Dawson récupéra ses chaussettes et ses bottes dans le séjour là où il les avait laissées, à côté du maudit canapé, puis les emporta à l'étage dans la salle de bains désignée comme celle des garçons. Le temps qu'il se soit douché et habillé, leurs lits étaient vides. Suivant le son de leurs voix, il redescendit dans la cuisine pour trouver la petite famille et Headly installés autour de la table.

— Regarde, Dawson, des donuts ! pépia Grant.

Au centre de la table trônait une grande boîte blanche de laquelle Grant cueillit un beignet au glaçage rose saupoudré de vermicelles multicolores. Il le lui passa.

— Grant, tu aurais dû laisser Dawson choisir celui qu'il voulait, réprimanda Amelia.

Manipulé par Grant, le glaçage avait bavé et plusieurs vermicelles étaient tombés, mais Dawson ne l'aurait refusé pour rien au monde.

— Exactement celui que je voulais. Merci, l'ami !

Il mordit dedans et ébouriffa les cheveux du garçonnet de sa main libre.

— C'est lui qui les a apportés, indiqua Hunter en désignant Headly. Il s'appelle M. Headly.

Aussi observateur qu'un aigle, Headly, adossé à sa chaise, sirotait du café avec une désinvolture que Dawson savait feinte. Il ne ratait rien, pas même, sans doute, la légère trace d'érafllement de barbe sur

la gorge d'Amelia.

— Maman ne nous laisse jamais manger des donuts au petit déjeuner sauf des fois, le samedi. Mais elle a dit que c'était d'accord pour aujourd'hui puisque M. Headly les avait déjà apportés.

— Alors régalons-nous ! s'enthousiasma Dawson léchant glaçage et vermicelles de ses doigts.

Jusque-là, Amelia et lui s'étaient évités du regard, gêne également remarquée par Headly. Là, toujours sans le regarder directement dans les yeux, elle lui proposa du café et s'apprêta à quitter la table.

— Je vais me servir.

Il alla remplir un mug, puis s'appuya contre le comptoir pour boire pendant que les garçons terminaient leurs beignets. Quand ce fut fait, Amelia les envoya se laver les mains et le visage.

— Juste ce dont ils avaient besoin, commenta-t-elle, avec un regard de travers à Headly alors qu'elle essuyait la table à l'aide d'une éponge humide. Une overdose de sucre !

Il eut un petit rire de gorge.

— Nous trouverons un moyen de leur faire brûler un peu de calories plus tard.

— Merci, ce ne sera pas de refus !

— En attendant, nous devons parler, tous les trois.

— Alors je ferais mieux de trouver de quoi les occuper.

Tout ce qu'elle avait embarqué dans sa voiture la veille avait été déballé et remis à sa place. Pendant qu'elle installait les garçons devant un DVD dans le séjour, Dawson rejoignit Headly à la table pour inventorier le contenu de la boîte de donuts.

— Y en a-t-il à la crème bavaroise ?

— Non, désolé.

— Alors celui-là fera l'affaire, décréta Dawson en en sélectionnant un tout simple.

— Ça a été, hier soir ?

La question plaça aussitôt Dawson sur la défensive.

— Qu'est-ce qui a été ?

— As-tu eu des tremblements ?

— Je te l'ai dit : je ne suis pas un putain de drogué !

— Des cauchemars ?

Il roula les épaules, en un geste qui pouvait signifier tout ou rien.

— Seulement parce que tu n'as pas dormi du tout.

Dawson endura en silence l'évaluation par Headly de ses traits

défaits et des cernes sombres sous ses yeux.

— Si elle te voyait sous ton jour normal, elle ne serait peut-être plus attirée. C'est peut-être l'effet zombie qui la fascine.

Terminant son donut, Dawson marmonna autour de la dernière bouchée :

— T'as vraiment rien de mieux à faire que de m'emmerder ?

— Qu'est-ce qui te donne des cauchemars ?

— Je me souviens pas t'avoir dit que j'avais des cauchemars.

— Tu l'as pas nié non plus.

Croisant les bras sur son torse, Dawson laissa son langage corporel s'exprimer de lui-même.

Hélas, Headly n'était pas prêt à lâcher prise.

— Quand vas-tu enfin me dire ce qui t'est arrivé là-bas ? Pourquoi as-tu peur de t'endormir ?

Dawson compta mentalement jusqu'à dix, puis se repositionna sur sa chaise pour signaler un changement de sujet.

— As-tu parlé à Eva ?

— Ce matin.

— Comment va-t-elle ?

— Elle est inquiète.

— Elle sait que tu ne te nourris pas correctement quand elle n'est pas là.

— Pas pour moi, pour toi.

— Alors elle s'inquiète pour rien. Combien de fois vais-je devoir vous répéter, à tous les deux, que je vais bien ?

Headly inspira profondément, expira.

— Je n'aurais pas dû t'envoyer ici.

Dawson ricana.

— Fichtrement tard pour ça, non ?

— Je sais.

Headly le gratifia d'un regard lourd de sens, puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de l'endroit d'où l'on entendait les garçons se chamailler à propos du film à visionner.

— Comment elle prend ça ?

— Elle a dormi seule, si c'est ce que tu demandes.

— C'est pas le cas.

Dawson n'ignorait pas que plus il serait sur la défensive, plus Headly le bousculerait, aussi aborda-t-il la question de ce dernier à propos d'Amelia sans y lire le moindre sous-entendu.

— Elle est courageuse. Plus coriace qu'elle ne le paraît, je crois.

Plus dure.

— Tant mieux, parce qu'elle aura sans doute besoin de s'accrocher avant que tout ça prenne fin.

Avant que Dawson ait pu demander ce que cette remarque augurait, Amelia les rejoignit, et s'assit avec un soupir.

— Soyez bref, monsieur Headly. Buzz l'Éclair ne les distraira pas très longtemps. Je leur ai promis qu'ils pourraient jouer après.

— Difficile de leur reprocher de vouloir jouer dehors.

— Ils veulent jouer avec Dawson.

Headly se tourna vers lui pour le regarder, dans l'expectative, s'attendant de toute évidence à un commentaire de sa part.

— Tu ferais mieux de commencer, se contenta-t-il de dire. Tu perds un temps précieux.

Headly renifla, comme pour signifier qu'il savait que Dawson se dérobait, mais que, dans l'immédiat, cela attendrait.

— OK, voilà où nous en sommes : Bernie a été transporté sur le continent par le ferry tard hier soir.

— Il a dit qu'il conduirait jusqu'à Charleston.

— Eh bien, il ne l'a pas fait. Pas avec cette voiture, en tout cas. On l'a trouvée garée dans un parking public à quelques pâtés de maisons du quai. Aucun signe de lui. Nous allons garder un œil dessus, mais selon moi, il l'a abandonnée.

— Pourquoi pensez-vous ça ? objecta Amelia. Il ne sait pas que nous avons découvert sa véritable identité.

— La plaque est bidon. Ça fait plusieurs années que le Michigan n'utilise plus ce modèle, mais peu de gens ici auraient pu le remarquer. Carl s'est tellement bien débrouillé pour falsifier la date d'expiration que de loin, c'était indétectable. En plus, le numéro de châssis a tellement été gratté qu'il est illisible. Aucune empreinte à l'intérieur, ni sur les poignées. Il a tout effacé.

— Le parking est-il surveillé ? s'enquit Dawson.

— Non. Seulement géré par des horodateurs. On se gare, on introduit des billets ou une carte de crédit dans la machine, et elle recrache un reçu qu'on place derrière le pare-brise. Le sien était valable pour vingt-quatre heures et, par l'horodatage, on sait qu'il était de retour sur le continent quarante-sept minutes avant que nos gars débarquent chez lui hier soir. Il avait une bonne longueur d'avance.

— Des caméras de surveillance ?

— Plusieurs sur le quai. On le voit sortir la voiture du ferry, et

c'est tout. Ces sacs et cartons que vous l'avez vu charger dans le coffre ? ajouta-t-il d'un ton inquisiteur à l'adresse d'Amelia. Tous vides. Juste de la poudre aux yeux.

— Tout comme la hanche déficiente, selon toute probabilité, observa aigrement Dawson. (Il pointa le menton en direction de la maison que Bernie avait occupée.) Et là-bas ?

— Des techniciens récoltent toujours des indices, mais rien de probant jusqu'ici. Pleine d'empreintes, évidemment, mais je doute que la moindre soit de Carl.

— Il ne s'y déplaçait pas avec des gants en caoutchouc !

— Je parierais ma couille gauche – excusez-moi, Amelia – que nous ne trouverons aucune empreinte qui correspondra. N'oubliez pas que tout ce que nous avons est celle du majeur de sa main gauche.

— Des cheveux dans le siphon de la douche ?

— Recueillis. Et aussi des cellules de peau sur les draps. Mais nous ne disposons pas de l'ADN de Carl. Croyez-moi, s'il était aussi facile à coincer, je l'aurais fait !

— Et sa maison dans le Michigan ? demanda Amelia.

— Ni le numéro ni la rue n'existent.

Elle en fut stupéfaite.

— Mais... je lui ai posté des cartes de Noël. Jamais elles ne m'ont été retournées !

Headly haussa une épaule.

— Tout ce que je sais, c'est que l'adresse n'existe pas, pas plus que celle de courriel qu'il a chargé Mlle DeMarco de vous transmettre.

— Il doit y avoir un dossier relatif à ses locations du cottage d'à côté, fit remarquer Dawson.

— On pourrait le penser. Nous avons sorti du lit le gérant de l'agence la nuit dernière munis d'un mandat de perquisition. Au début, il a un peu fait la forte tête, histoire de ne rien divulguer de personnel sur un client régulier, mais après quelques torsions de bras au refrain d'obstruction à la justice, il nous a dit que Bernie Clarkson le payait toujours avec un mandat cash.

— Du genre de ceux des bureaux de tabac et autres ?

— Exactement. J'ai demandé au gars si ça ne lui paraissait pas bizarre. Sa réponse : « Il était du Michigan. » Comme si ça expliquait qu'il ne paie pas par chèque ou carte de crédit. Bref, le cher vieux papy du Michigan n'a pas laissé la moindre trace papier derrière lui.

Il se focalisa sur Amelia.

— Venait-il toujours seul ?

— Oui. Le premier été qu'il a passé ici...

— En 2009.

— En effet. Jeremy était outre-Atlantique, Grant tout juste bébé. Je suis restée ici tout l'été. Papa venait parfois, mais j'ai passé beaucoup de temps avec Bernie parce que nous nous sentions tous deux seuls. Il pleurait la récente disparition de sa femme.

— C'est ce qu'il vous a dit. Ça n'implique pas que Flora soit morte. Vous a-t-il jamais montré une photo d'elle ?

— Non. Ce qui, maintenant que j'y repense, était étrange. Il parlait d'elle avec affection.

— Jeremy a-t-il jamais rencontré le prétendu Bernie ?

— Non. Même après son retour à la vie civile, il ne venait que rarement ici. Il ne pouvait s'absenter de son travail. Une fois seulement, alors qu'il était là pour quelques jours, j'ai invité Bernie à se joindre à nous pour dîner, mais il a décliné au prétexte qu'il ne voulait pas empiéter sur le peu de temps que nous passions en famille.

— Plutôt parce qu'il craignait que vous ne remarquiez une ressemblance.

— Je ne me serais doutée de rien, objecta-t-elle. Je n'ai rien vu de Jeremy sur le portrait de l'avis de recherche de Carl.

— Je n'ai été frappé par aucune similarité non plus, intervint Dawson. J'ai été complètement roulé par Bernie.

— Ne te reproche rien, reprit Headly. Ce cliché d'avis de recherche n'est pas bon, et il date de plus de quarante ans. Carl lançait tout juste sa carrière de criminel. Il doit avoir l'air très différent aujourd'hui.

— Celui d'un septuagénaire, précisa Dawson. Avec rides et taches de vieillesse. Sa chevelure s'est considérablement clairsemée et elle est complètement blanche. Il fait peut-être semblant de boiter, mais peut-être pas. (Il pensa à autre chose.) La nuit de la tempête, quand il m'a ouvert, ses yeux étaient rouges et il les frottait. J'ai cru que je l'avais réveillé, mais maintenant, je pense qu'il devait porter des lentilles pour changer sa couleur d'iris. Et je l'avais surpris sans.

S'adressant à Amelia, Headly argua :

— Bernie et Jeremy ne vous ont jamais laissée les voir côte à côte parce que vous auriez pu déceler quelque chose. Sinon dans leurs traits, peut-être dans leurs manières.

— Vous considérez toujours que Jeremy savait qui était son père et qu'ils étaient...

— De mèche ? Absolument. Bernie est entré dans votre vie à peu

près au moment où votre mariage a commencé à se détériorer. Ce n'est pas une coïncidence. Il est venu ici garder un œil sur vous pendant que Jeremy était en Afghanistan.

— J'étais seule à longueur d'année. Bernie ne vivait à côté de chez moi que l'été.

— Mais quand vous êtes à Savannah, votre emploi du temps est plus structuré, avança Dawson, reprenant le fil de pensée de son parrain. Vous vous en tenez à une routine construite autour de votre travail, de l'éducation des garçons. Vous voyez toujours les mêmes personnes, allez toujours aux mêmes endroits, faites toujours les mêmes choses. En gros, votre vie est sous surveillance constante.

— C'est exact, commenta Headly. Vous n'êtes pas aussi libre en ville que vous l'êtes à la plage.

— Libre ? répéta-t-elle avec un léger rire. De faire quoi ?

— Passer la nuit sous le toit d'un autre homme.

Ces paroles de Headly tombèrent telles des briques. Amelia baissa les yeux sur la table. Dawson resta un instant immobile, à bouillonner de rage, puis lâcha :

— Tucker a dû prendre son pied en te le disant !

— Ce qui me surprend, c'est que tu ne me l'aies pas dit, toi !

— Il n'y avait rien à dire. Amelia n'est restée cette nuit-là qu'à cause de la coupure de courant.

— Ouais, à ce qu'il dit, tu lui as seriné ça une bonne dizaine de fois au moins !

Il les regarda tour à tour, puis :

— Écoutez, vous êtes grands, tous les deux. Je m'en fiche. C'est juste qu'aux yeux de...

— Ce trou du cul de Tucker !

— Non, ceux de Jeremy et Carl. Mais laissons ça de côté pour l'instant. Nous y reviendrons plus tard.

Pendant que Headly s'accordait une petite pause pour boire plusieurs gorgées de café, Dawson regarda Amelia d'un air d'excuse. En dépit de toutes leurs protestations, ils n'étaient parvenus à convaincre personne que leur nuit ensemble avait été totalement chaste.

Headly reprit la parole.

— On a retrouvé le Sucre d'Orge amarré à une jetée publique, isolée d'un des canaux de Tybee Island. Je connais pas le coin, mais j'ai cru comprendre qu'il était parfait pour le dessein de Jeremy. Les plaisanciers y vont et viennent. Personne ne fait vraiment attention.

Facile pour lui de venir jusqu'ici épier Amelia ou regarder ses gamins jouer sur la plage. La dernière fois que quelqu'un a remarqué le bateau là-bas, c'était tôt lundi matin.

— Ce n'était peut-être pas lui qui était à bord, objecta Amelia.

— Knutz a plusieurs personnes qui travaillent là-dessus, mais voilà déjà un indice révélateur : l'embarcation a été désinfectée à l'eau de Javel de la poupe à la proue. Alors soit elle était pilotée par un germophobe corpulent, barbu, respectueux des lois qui depuis s'est fait très discret, soit Jeremy a fait en sorte qu'au cas où les autorités établiraient d'une manière ou d'une autre un lien entre le bateau et le meurtre de Sainte-Nelda elles ne puissent en établir aucun avec lui.

— Il n'a pas été si difficile que ça à trouver, observa Dawson. Il devait estimer qu'il y avait peu de chances qu'on l'inspecte.

— Ou peut-être, ajouta Headly, qu'il savait déjà qu'il n'en avait plus besoin et qu'il l'a abandonné comme Carl a abandonné la voiture.

— Dans un cas comme dans l'autre, il ignore que nous l'avons percé à jour.

— Pour l'instant, nuance Headly. Et tant mieux, parce que plus longtemps nous les laisserons dans l'ignorance, Carl et lui, mieux ce sera.

Dawson n'aima pas la façon dont Headly le lorgna alors qu'il insistait sur ce dernier point.

— Quoi ?

— Ce serait bien d'avoir un leurre. Quelqu'un à fourguer comme appât aux requins des médias. Un pseudo-suspect pour lancer Carl et Jeremy sur la mauvaise piste.

Dawson se désigna lui-même de l'index.

— Moi ?

— Je dis ça comme ça.

— Laisse tomber. Et Dirk Arneson ?

— Il est tiré d'affaire pour tout hormis le fait d'avoir utilisé le yacht de son patron comme garçonnière. Ses copains de poker ont été localisés à La Nouvelle-Orléans et interrogés. Ils ont confirmé son alibi. Il a été libéré avec de plates excuses.

— Pauvre Tucker. Comme il a dû être déçu !

— Il t'aime pas non plus. Et sans cette empreinte, il me prendrait pour un fêlé d'accuser un mort d'avoir assassiné cette fille. Mais il y a cette empreinte. Et il y a aussi la parenté de Jeremy avec Carl Wingert, un criminel notoire et un fugitif. Là, Tucker est en train de patauger dans les antécédents de Carl pour se familiariser un peu avec

le personnage, mais d'une manière qui nous dessert.

— Comment ça ? s'étonna Amelia.

— Il n'arrive pas vraiment à se faire à l'idée que Carl le terrible ait pu se faire passer pendant des années pour Bernie le tendre. Jusqu'ici, nous n'avons aucune preuve médico-légale pour attester que Bernie est l'alter ego de Carl et, tant que ce ne sera pas le cas, Tucker tergiversera.

— Tu plaisantes ! s'exclama Dawson.

— Il prétend que beaucoup de personnes âgées ont des doigts manquants, parce que les regreffer n'était pas toujours envisageable à l'époque, et il a raison. Il m'a aussi mis au pied du mur jusqu'à ce que j'admette que je n'avais jamais vu Bernie, de sorte que je ne peux pas l'identifier comme étant Carl, que je n'ai jamais vu non plus en chair et en os.

— Comment expliquent-ils que sa voiture ait été abandonnée et tout le reste ? objecta Amelia.

— Ils ne l'expliquent pas, si ce n'est en arguant que c'est une personne âgée et qu'il a peut-être eu un trou de mémoire et oublié où il l'avait garée.

— Les fausses adresses, l'absence du moindre document écrit ? ajouta Dawson.

— Suspect, mais rien d'irréfutable, répondit Headly, avant de se tourner vers Amelia. Vous n'avez aucune photo de Bernie, je suppose ?

— Aucune.

— C'est bien ce que je pensais. Carl ne se serait pas laissé photographier. Le bureau du shérif va faire passer celle de son avis de recherche dans un de ces logiciels de vieillissement, histoire de voir si le résultat ressemble à votre septuagénaire, mais pour l'instant, ils ne l'ont pas vraiment dans le collimateur. En outre...

— Nom d'un chien ! Parce qu'il y a un « en outre » ?

Bondissant de sa chaise, Dawson se mit à tourner sans but dans la cuisine.

— En outre, Tucker se débat avec le mobile qu'aurait pu avoir Jeremy pour tuer Mlle DeMarco. Si on part du principe qu'il a manié l'arme du crime avec l'intention de la liquider, alors je concède qu'il y a un problème.

— Mais il ne pensait pas tuer Stef. Il croyait qu'il s'agissait d'Amelia !

— Tucker n'est pas convaincu de ça, et il a des arguments valables.

— Tels que ? insista Dawson.

— Tels que : comment Jeremy aurait-il pu planifier ça ? Comment aurait-il su qu'Amelia se trouverait au village cette nuit-là ?

— Il n'avait aucun moyen de le savoir, murmura Amelia.

— Exact. C'est là le hic. Même Knutz, qui est de mon côté, grimace quand j'affirme que c'est un crime d'opportunité. Selon moi, Jeremy a accosté à Sainte-Nelda pour se mettre à l'abri de la tempête, il a vu Mlle DeMarco, l'a prise pour vous, et a saisi l'occasion.

— « C'était par une sombre nuit d'orage... », cita Dawson avec une ironie désabusée.

— À leurs yeux, ma théorie fait tout aussi cliché, concéda Headly. Les inspecteurs criminels ne jurent que par les faits et les preuves tangibles. Et là, on en manque cruellement.

— À l'exception de l'empreinte, objecta Amelia.

— Si elle est récente – ce qui est en discussion – elle établit en effet que Jeremy était là.

— Alors quel est le problème ? demanda Dawson.

— Je le répète : le mobile. Entre assassiner quelqu'un et effrayer Amelia avec un ballon de plage fantôme, il y a un monde. Si l'intention de Jeremy est seulement de lui embrouiller l'esprit, pourquoi, quand il l'a vue courir sous la pluie, n'est-il pas tout simplement sorti de derrière les buissons en criant « bouh ! » ?

— Tucker n'a pas vraiment dit ça, rassure-moi ?

— C'était presque aussi inepte. Et voilà leur rengaine, annonça Headly, revenant à Amelia : Pourquoi Jeremy voudrait-il vous tuer ? À mes yeux, son mobile est évident.

— Les enfants, lâcha-t-elle.

— Au bout du compte. Écoutez-moi jusqu'au bout, la pria-t-il, levant les deux mains en l'air avant qu'elle ait pu ajouter quoi que ce soit. Ce que je pense, c'est que Jeremy et Carl étaient plutôt circonspects pour ce qui était d'agir avant la fin du procès de Willard Strong. Ils attendaient impatiemment leur heure jusqu'à ce que Willard se retrouve dans le couloir de la mort et que la poussière retombe. Ils y étaient presque, à quelques jours à peine de la phase terminale, la fin du tunnel était en vue quand... un grand gaillard séduisant fait son apparition.

Il inclina la tête en direction de Dawson, qui s'avisa qu'ils en étaient revenus au déroutant sujet d'Amelia et lui.

— Un type tombé de nulle part, avec qui vous commencez à passer du temps. Les enfants aussi en paraissent dingues, ce qui n'a

pas dû plaire à leur père. Aux yeux de Jeremy, ce nouvel homme dans votre vie a été un catalyseur.

Amelia regarda Dawson, mal à l'aise.

— Il n'est pas vraiment dans ma vie.

— Et ils ne veulent pas qu'il le soit.

— Nous venons à peine de nous rencontrer !

— Parfois, il ne faut pas chercher plus loin.

Après un court, mais maladroit silence, Headly reprit :

— Une idylle paraissait se développer entre vous deux. Jeremy devait la stopper.

— Ça signifie que Stef est morte à cause de moi, se désola Amelia, avant de jeter un coup d'œil à Dawson, puis d'ajouter : À cause de nous.

— Non. (S'accoudant sur la table, Headly agita l'index dans sa direction en signe de dénégation.) Écoutez-moi. Votre apparente attirance pour Dawson n'a été pour Jeremy qu'un prétexte pour agir plus tôt que prévu. En définitive, que vous ayez rencontré Dawson ou pas, il vous aurait tuée. Ou si ça n'avait pas été Jeremy, ç'aurait été son père. Car ne vous méprenez pas là-dessus, Amelia, cet homme est le mal incarné. Le cher, adorable Bernie n'est qu'un imposteur. En vérité, il n'a jamais existé. C'était Carl Wingert depuis le début, et il vous a complètement dupée. Derrière la claudication et les taches de vieillesse, c'est un terroriste qui croit dur comme fer que vous méritez de mourir. J'en suis aussi certain que demain il fera jour.

— Pourquoi voudrait-il que je meure ?

— Pour vous punir d'avoir quitté Jeremy.

— C'est Jeremy qui a détruit notre mariage. Ce n'est pas moi qui avais une liaison.

— Il ne s'agit pas de moralité. Croyez-vous vraiment que Carl se soucie de qui couche avec qui ? Non. Il s'agit de loyauté. C'est tout ce qui compte à ses yeux. Mais, et c'est là où le bât blesse, elle n'est qu'à sens unique. Ce dont il est accro, c'est la loyauté vis-à-vis de lui. Inversement, il n'hésite pas une seconde à abandonner quelqu'un derrière lui. Il sauve toujours sa peau en premier. Il l'a fait plusieurs fois. À Golden Branch, il a sacrifié un de ses hommes pour pouvoir s'échapper et, franchement, j'ai été étonné qu'il emmène avec lui dans sa fuite Jeremy et Flora à peine sortie de couches. Une fois, au cours d'une négociation, un des membres de son gang a voulu se rendre. Il est sorti du motel mains en l'air, et a été tué sur le coup, mais pas par la police. Carl, de l'intérieur de la chambre, lui a tiré une balle en

pleine tête, avant de profiter de la confusion qui s'est ensuivie pour s'enfuir.

Headly en rajoutait peut-être un peu, peut-être pour provoquer un électrochoc, mais Dawson apprécia qu'il n'épargne pas Amelia et lui montre le vrai visage de son beau-père. Le même sang coulait dans les veines de Jeremy.

— Carl Wingert est un détraqué. Il croit que ses actions, si odieuses soient-elles, sont justifiées. Il se débarrassera de toute personne qu'il considère déloyale, et vous l'avez été, Amelia. Je suis certain qu'il a monté Jeremy contre vous. Mais même si celui-ci vénère encore le sol sur lequel vous marchez, même s'il est encore follement amoureux de vous et se berce de l'illusion de vous réunir, lui, vos fils et vous, Carl ne le permettra jamais. Il vous tuera.

— Alors pourquoi ne l'a-t-il pas fait hier quand j'étais seule ici ?

— Parce qu'il est trop malin pour additionner une seconde erreur à celle de Jeremy. Il n'aurait pu vous tuer et disparaître. Ça aurait été trop évident. Ça l'a probablement ulcéré, mais il lui fallait continuer à jouer le rôle de Bernie jusqu'à ce qu'il ait quitté l'île en toute sécurité. Maintenant, il a le temps de planifier autre chose.

— Et que suis-je censée faire en attendant ? Pendant qu'il planifie. Les garçons et moi n'allons pas pouvoir rester sous clé indéfiniment !

— Ce ne sera pas indéfiniment.

Dawson s'arrêta brusquement de tourner tel un lion en cage pour regarder vivement Headly, dont l'expression était plus lugubre que jamais.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tout ce que je vous ai raconté jusqu'ici ?

— Oui !

— C'étaient les bonnes nouvelles.

1. It was a dark and stormy night : très célèbre première phrase de Paul Clifford, roman d'Edward Bulwer-Lytton, publié en 1830. (N.d.T.)

— Est-ce Harriet Plummer à l'appareil ?

— N'est-ce pas qui vous avez demandé ? Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Bernie Clarkson. Je vous appelle de l'île Sainte-Nelda.

— D'où ça ?

— Au large de Savannah. Je m'excuse de vous déranger, madame Plummer, mais il a écrit votre nom au dos de sa carte de visite.

— Qui ça ? Dawson ?

— Euh... voyons voir, je l'ai juste là... oui, Dawson Scott. Grand, les cheveux longs ?

— Pourquoi vous a-t-il donné mon nom ?

— Alors vous le connaissez ? Il écrit pour le magazine ?

— Oui.

— Parfait. Ça me rassure.

— À propos de quoi ?

— De ce qu'il mijote.

— Écoutez, si vous êtes journaliste...

— Journaliste ?

— Le magazine n'a aucun autre commentaire à faire hormis que Dawson a été interrogé par la police, mais que ce n'était qu'une formalité, et qu'il a été relâché. Et c'est tout. OK ?

— Je sais tout ça. Je ne suis pas journaliste, juste une personne ordinaire qui souhaite savoir si M. Scott est, eh bien, digne de confiance.

— Digne de confiance ? Peut-être feriez-vous mieux de revenir en arrière pour commencer par le début, monsieur Clarkson.

— Eh bien, je marchais sur la plage, ce que je fais deux fois par jour. L'exercice est bénéfique pour mes hanches, voyez-vous.

— Mmmh, poursuivez.

— M. Scott est venu me voir pour discuter. Il m'a paru plutôt sympa. Nous avons parlé de tout et de rien, et ensuite, il m'a demandé s'il pouvait m'interviewer.

— Pourquoi voudrait-il vous interviewer ?

— C'est pour ça que je vous appelle, pour savoir justement pourquoi il le voudrait.

— Il ne vous l'a pas dit ?

— Il a juste dit qu'il travaillait sur un article pour le magazine.

— Il couvre le procès de Willard Strong. Vous êtes au courant ?

— Ça fait la une, ici.

— Eh bien, Dawson écrit un article à propos du double meurtre de l'épouse de Willard et de son amant.

— Jeremy Wesson.

— Vous le connaissiez ?

— Je ne l'ai jamais rencontré, mais je connais très bien son ex-femme. Amelia et ses enfants passent leurs étés à côté de chez moi, ici sur l'île.

— Vous y êtes. C'est ça, le lien. La dernière fois que j'ai parlé à Dawson, il espérait obtenir une interview d'elle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'habituellement une ex-femme est une importante source d'informations sur un sujet donné. Si vous êtes proche de l'ex-Mme Wesson, il paraît logique que Dawson veuille vous interroger, sans doute pour mieux la cerner. À présent, si vous n'avez...

— Je ne suis pas sûr de vouloir être cité.

— Si vous demandez à Dawson de ne pas vous citer, il ne le fera pas. Ou alors, il parlera de vous comme d'une « source anonyme ».

— Je ne voudrais pas froisser Amelia en parlant derrière son dos.

— C'est très noble de votre part, mais je me porte garante de l'intégrité journalistique de Dawson. Il traite ses sujets avec sensibilité. Parfois à un degré exaspérant, pour être tout à fait franche.

— Qu'est-ce qui lui a donné envie d'écrire à propos de ce crime précis ?

— Je n'en sais rien.

— Une source interne, qui lui aurait donné le tuyau ?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien, ou vous ne voulez pas le dire ?

— Je n'en sais rien, mais si c'était le cas, je ne le dirais pas.

— Alors je suppose que je vais devoir le lui demander moi-même.

— Bonne chance !

La garce lui raccrocha au nez. Après l'avoir traité avec condescendance, elle lui raccrochait grossièrement au nez ! Voilà à quoi ça menait de confier des postes à responsabilités aux femmes !

Carl avait appris ce qu'il souhaitait savoir, toutefois : Dawson Scott était venu en Géorgie couvrir le procès pour meurtre de Willard Strong et écrire un article dessus.

Ce que Carl ne savait pas, c'était pourquoi ? Pourquoi un journaliste basé à Washington DC, tout juste de retour d'outre-Atlantique, s'intéresserait-il à ce crime précis ? Comparé à une guerre, un double meurtre en Géorgie paraissait fade. Pourquoi aurait-il

suscité l'intérêt de Dawson Scott ?

Il y avait plusieurs explications logiques, bien entendu. Mais Carl se méfiait de la logique. Trop souvent, elle ne s'appliquait pas à une situation donnée. Jamais il n'avait misé sa vie sur ce qui était logique, et il n'allait certainement pas changer d'habitude maintenant.

— J'entre !

Le cri provenait de l'extérieur. Il alla ouvrir la porte pour Jeremy, qui peinait dans les broussailles, croulant sous le poids de plusieurs sacs de provisions.

Un chemin aurait assurément facilité l'accès à l'abri, mais ça n'avait jamais été prévu. Les chemins menaient les gens à des endroits, et Carl ne voulait surtout pas que quelqu'un tombe par accident sur cette planque après avoir pris un mauvais embranchement ou simplement suivi le sentier pour voir où il conduisait.

Il avait acheté le terrain sous un faux nom, et continuait à en payer les impôts pour éviter que des bureaucrates fouineurs viennent vérifier. Il aimait assez l'endroit, qui s'était révélé pratique, mais il était prêt à le quitter sans un regard en arrière à n'importe quel moment. Il ne s'attachait jamais au moindre lieu. D'ailleurs, il ne s'attachait jamais à rien. Le sentimentalisme, ça pouvait vous faire descendre !

Après avoir tué Darlene, et piégé Willard pour qu'il en paie le prix à sa place, Jeremy avait quitté la scène du crime à pied, obéissant aux instructions de Carl de bien recouvrir ses traces. Carl l'avait récupéré sur la route principale, muni d'une crème antiseptique et d'un carré de gaze à appliquer sur la plaie que son fils s'était lui-même infligée à la tête, puis l'avait conduit aussi près que possible de la cabane. Jeremy avait fait le reste du chemin au travers des marais à pied.

Coincé entre des eaux saumâtres et une dense forêt, l'abri se trouvait si loin des sentiers battus que Jeremy avait pu s'y terrer pendant quinze mois.

Au cours de ce laps de temps, il avait changé d'apparence. Il avait laissé pousser ses cheveux de manière à ce qu'ils recouvrent la parcelle chauve, qui avait cicatrisé, mais n'était pas très belle à voir. Il avait aussi cultivé une barbe, et pris du poids.

Carl lui apportait des provisions une fois par semaine. De temps en temps, Jeremy s'était plaint de l'isolation, du toit qui fuyait, et de la mauvaise réception télé, laquelle ne pouvait être obtenue que grâce à une antenne camouflée sur le côté du toit. Il avait, toutefois, enduré

ces désagréments, conscient que ces sacrifices lui vaudraient, au bout du compte, de récupérer ses fils.

Jeremy et lui avaient construit la cabane de leurs propres mains quand celui-ci était en poste à Parris Island. Bien qu'elle manquât de confort, Flora l'avait adorée, parce qu'elle leur permettait de voir Jeremy régulièrement. Elle avait même insisté pour qu'elle devienne leur foyer permanent. Carl refusait de vivre en permanence où que ce soit, aussi avait-elle dû se contenter de n'y faire que de brefs passages.

Ces moments passés ici avec Jeremy l'avaient rendue heureuse. En vérité, un rien la rendait heureuse. Mais elle s'attristait et s'angoissait tout aussi aisément à propos de détails auxquels on ne pouvait rien et qui auraient dû être oubliés depuis longtemps. Un trait de caractère qui l'exaspérait.

Jeremy entra d'un pas lourd.

— Eh bien ? s'enquit Carl. Qu'as-tu appris ?

— La voiture était toujours dans le parking où « Bernie » l'a laissée. Je ne m'en suis pas trop approché, mais j'ai cru voir une prune placée sous l'essuie-glace. En dehors de ça, rien n'indiquait qu'elle avait été remarquée.

Carl rongea cela.

— Bizarre qu'ils l'aient pas encore embarquée en fourrière. Combien de temps attendent-ils, d'habitude, pour remorquer les véhicules pour infraction au stationnement ?

Jeremy haussa les épaules tout en s'emparant dans l'un des sacs d'une brique de jus d'orange, dont il but à même le goulot.

— Tu n'as repéré aucun flic planqué pour la surveiller ?

— Non, mais il y a des bâtiments industriels autour de ce parking, tous hauts de plusieurs étages. Ils pourraient la surveiller de n'importe laquelle de ce millier de fenêtres, mais je crois pas, papa. Qui épierait le retour de Bernie ? Bernie n'est personne, une quantité négligeable dans tout ça.

Carl considéra son fils d'un regard pénétrant.

— Alors pourquoi t'es pas plus gai ?

— Ils grouillent autour du bateau.

Carl lâcha un torrent d'insanités.

Sur la défensive, Jeremy nuança :

— Qu'ils remontent la piste de tous les bateaux ayant accosté à Sainte-Nelda cette nuit-là était à prévoir. L'employé de la station-service a dû se rappeler du nom, je suppose.

— Un nom idiot. Pas étonnant qu'il s'en soit rappelé !

Flora avait suggéré qu'ils le baptisent Sucre d'Orge parce qu'ils l'avaient acquis une veille de Noël. Ils s'en étaient servis pour s'échapper après le cambriolage d'une église à l'issue de la messe de minuit, alors que les coffres étaient pleins.

Le propriétaire du bateau, vétéran aigri de la guerre du Vietnam et fidèle de Carl, était aussi athée. Il avait été si ravi qu'ils s'attaquent à un lieu de culte qu'il leur avait gracieusement prêté l'embarcation pour qu'elle les véhicule loin du Maryland. Elle les avait emmenés jusqu'aux Keys, en Floride.

Chaque fois que le besoin d'un bateau se faisait sentir, l'amer vétéran, aujourd'hui atteint de plusieurs formes de cancer, était toujours prêt à rendre service à son héros. Il avait appris à Jeremy les règles de base de la navigation de plaisance, de sorte qu'il était capable de se rendre à Sainte-Nelda à partir d'autres îles et marinas le long des côtes de la Caroline, de la Géorgie et de la Floride. Des emplacements de marinas évidemment loués sous des pseudonymes.

— Ce type sur Sainte-Nelda peut me décrire, disait-il à présent, mais il peut pas m'identifier comme Jeremy Wesson. De plus, je te l'ai dit, le bateau a été entièrement désinfecté. Ils ne trouveront aucune trace de moi à bord.

— Il suffit d'un cheveu.

— C'est un risque, mais mineur. Ils s'intéressent toujours à Dawson Scott.

— Il a été relâché.

— Ouais, mais les enquêteurs « reconstituent la chronologie des faits », ce qui me donne à penser qu'il est pas tout à fait blanchi, précisa Jeremy en désignant d'un geste les sacs en plastique déposés sur la table. J'ai acheté un journal. Le meurtre a été rétrogradé en page cinq.

Carl trouva le journal dans l'un des sacs, l'ouvrit à la page en question, puis parcourut l'article. Jeremy alluma sa tablette tactile.

— Si tu avais appris à naviguer sur Internet, t'aurais plus besoin de journal.

— J'aime pas les ordinateurs.

— Le temps que tu lises un journal, les nouvelles sont périmées. Sur Internet, tu as des actualisations en continu.

Ils avaient déjà eu cette conversation plusieurs fois. À l'exception des armes, Carl détestait les gadgets. Il ne se fiait à rien de ce qu'il voyait ou lisait sur le Net.

À en croire l'article, le bureau du shérif n'était guère bavard sur

les progrès de l'enquête. L'adjoint Tucker était cité. Il usait des mêmes phrases rebattues dont tout représentant des forces de l'ordre du pays se servait chaque fois qu'il devait exprimer qu'au fond, tout ce qu'ils avaient, c'étaient des clous !

Dawson Scott coopérait. Ils n'avaient procédé à aucune arrestation, mais analysait les indices. Ils exploraient une nouvelle piste, bla-bla-bla. Carl n'ignorait pas que, chaque fois qu'un filon se tarissait et que les flics étaient dans l'impasse, ils mentaient systématiquement et annonçaient qu'ils en avaient un autre à exploiter.

Jeremy relayait tout haut le contenu du site Web du journal, dont le compte-rendu équivalait plus ou moins à ce que Carl venait de lire.

— Actualisation, mon œil ! railla-t-il.

— Mais là, on a une photo couleur. La version papier en avait même pas une en noir et blanc !

Carl jeta un coup d'œil à la tablette par-dessus l'épaule de Jeremy.

— Tucker est un gras du bide, fit-il remarquer, désignant l'adjoint bedonnant représenté debout au premier plan d'un groupe de policiers en uniforme.

Puis, alors qu'il pivotait, il lança :

— Attends ! Donne-moi ça !

Il arracha brutalement la tablette des mains de Jeremy.

— Comment est-ce que j'agrandis la photo ?

— Presse...

Le cliché emplît l'écran. Carl scruta attentivement un homme qui se tenait en arrière-plan. Bien qu'un adjoint coiffé d'un chapeau de cow-boy dissimulât une moitié de son visage à l'objectif, Carl le reconnut aussitôt et sentit une chaleur fiévreuse s'emparer de lui. Les dents serrées, il fit voler la tablette au travers de la pièce tel un frisbee.

— Hé ! Qu'est-ce qui te prend ?

— Je le savais ! Je le sentais ! Je t'avais pas dit qu'y avait quelque chose qu'allait pas ?

— Quoi ? Qu'est-ce que t'as vu ?

Avec une haine absolue, Carl cracha :

— L'agent spécial du FBI Gary Headly !

J'ai tellement le cafard que je peux à peine le supporter. La nuit dernière, on a volé une église, ce qui, j'en suis sûre, m'enverra droit en enfer. Évidemment, je savais déjà que j'irais, parce que j'ai tué des gens. Enfin, aidé à tuer des gens. J'étais là quand Carl les a tués, alors je crois que c'est la même chose que l'avoir fait moi-même.

Carl m'a fait aller dans l'église avant que la messe de minuit commence. J'ai regardé les gens y entrer. Des mamans, des papas, et des grands-parents. Certains des enfants avaient sommeil, parce que le service a débuté qu'à 23 h 15, bien après l'heure de leur coucher. D'autres étaient excités et arrivaient pas à se tenir tranquilles. Je suppose qu'ils étaient impatients de rentrer et de se mettre au lit pour que le père Noël puisse venir.

Ça m'a fait mal au cœur, parce que j'ai jamais pu passer un réveillon de Noël avec Jeremy et jouer au père Noël pour lui, et maintenant, il est trop vieux. Il est en dernière année de lycée ! J'aurais aimé voir juste une fois son visage le matin de Noël, quand il découvrait ses cadeaux au pied du sapin.

Ça fait longtemps qu'il croit plus au père Noël, bien sûr. Ce en quoi il croit principalement, aujourd'hui, c'est son père. Il pense Carl capable de décrocher la lune. Randy et Patricia ont veillé à ce qu'il connaisse les idées de Carl. Ils lui expliquent comment des hommes comme Carl sont assez intelligents pour voir tout ce qui va pas dans ce pays, et que c'est pour ça que le gouvernement et la loi les détestent, les craignent et veulent les faire taire. Jeremy a compris. Drôlement bien, même. J'en suis contente. Mais ça m'inquiète.

Je m'égare, comme souvent quand j'écris dans ce journal. Je me mets à repenser au passé et... voyez ? Ça recommence !

Après que la congrégation a chanté Douce nuit à minuit à la lueur des cierges... (J'avais un cierge, moi aussi. Tout le monde en avait un. Les gens, autour de moi, savaient pas qu'ils étaient assis à côté d'une célèbre hors-la-loi ! J'parie qu'ils en auraient crevé !) ... bref, tout le monde a commencé à sortir de l'église. Sauf moi. Je suis allée aux toilettes des dames, que j'avais pris soin de repérer avant de m'installer dans le sanctuaire.

Il n'y a qu'une autre femme qui est venue. Elle a fait son affaire vite fait, puis est repartie. Sa famille l'attendait, probablement. Je suis montée sur la cuvette au cas où un gardien ou autre viendrait vérifier les cabines pour voir s'il restait quelqu'un, mais les lumières se sont éteintes avec moi toujours là-haut.

J'ai attendu encore dix minutes comme Carl me l'avait dit, puis j'ai allumé ma lampe torche et je suis sortie des toilettes. Ce qui avait paru si beau à la lueur des cierges était plutôt flippant dans le noir, les statues et tout. Mais j'ai essayé de rien regarder d'autre que le cercle de lumière que je dirigeais vers le sol.

J'ai fait entrer Carl et Henry par une porte latérale. Aucune alarme s'est déclenchée, mais Carl a dit qu'elle devait certainement être silencieuse. Henry a rigolé en disant : « Seul Dieu doit l'entendre, je suppose ! » J'ai pas trouvé ça drôle. Carl a un peu ri, mais il se concentrait sur le crochetage de la serrure du bureau.

On a attrapé les sacs dans lesquels les bénévoles avaient vidé les corbeilles d'offrande, et on s'est tirés. Mais il devait bien y avoir eu une alarme silencieuse, parce que quand on a détalé de l'église, il y avait un policier qui sortait tout juste de sa voiture de patrouille. Il a brandi son pistolet, et nous a crié de nous arrêter. Carl lui a tiré dans la poitrine. Henry l'a eu à la tête, je crois.

Alors qu'on courait vers la voiture, Henry a fait feu sur les personnages de la Nativité, sur la pelouse. Il prétend qu'il croit ni en Dieu, ni en Jésus, ni en Allah ou en qui que ce soit, mais tout ce qui est sûr, c'est qu'il leur en veut vachement !

On s'en est bien tirés, avec pas mal de cash. Mais je me suis sentie coupable, et j'ai pas fumé comme l'ont fait les hommes quand on a embarqué sur le bateau pour descendre vers le Sud. J'espère que le marin, ou quel que soit le nom

qu'on donne au type qui dirige le bateau, sait le piloter quand il plane. Parce qu'ils sont tous complètement défoncés. Y compris Carl, et c'est pour ça que je me suis dit que je pouvais sortir mon journal pour y écrire.

J'espère que Jeremy aime ses cadeaux. Je l'ai pas revu depuis Vancouver, l'été dernier. J'arrive pas à croire comme il a grandi ! C'est un homme, en fait. J'ai été choquée quand j'ai senti de la barbe sur son menton, quand on s'est embrassés ! Je sais pas quand je le reverrai. J'ai commencé à parler de sa remise de diplôme, au printemps prochain. J'arrête pas de répéter à quel point j'aimerais y aller. Carl fait comme s'il m'entendait pas. Mais peut-être qu'il saisira l'allusion.

Le soleil se lève, et ça me donne le mal de mer d'écrire, alors je ferais mieux de mettre ça de côté. Mais pas avant d'avoir dit : « Joyeux Noël, Jeremy. Je t'aime. »

25 décembre, un peu plus tard. On a la télé, même ici sur l'océan, et aux infos ils ont parlé du cambriolage de l'église. Le policier est mort. Il avait que vingt-sept ans. Et une petite fille d'à peine deux mois. Entendre ça m'a un peu donné la nausée, alors j'ai pris ça comme excuse pour descendre dans la cabine et m'éloigner de Carl, qui est de mauvaise humeur.

Je crois que c'est parce que les présentateurs du journal ont cité cet agent du FBI, Gary Headly, qui nous court après depuis des années. Carl le hait carrément. Je crois que c'est parce qu'il a un peu peur qu'un de ces jours l'agent Headly nous coince comme il a juré qu'il le ferait.

Et Carl le hait aussi parce qu'il était à Golden Branch, et qu'il manque jamais de le mentionner quand il est interviewé à propos de nous. Carl déteste qu'on lui rappelle ce jour-là. Même s'il l'avoue pas, je pense qu'au fond de lui il a eu la trouille de sa vie, lui aussi. La trouille d'être tué, ou capturé. Je crois aussi qu'il se sent coupable d'avoir fait ce qu'il a fait et de s'être enfui comme ça alors que tous les autres étaient morts ou mourants.

Bref, il met tout ce qui s'est passé ce jour-là sur le dos des fédéraux et, dans son esprit, Headly les incarne tous, en quelque sorte. Carl ne sera satisfait que quand l'agent Headly sera mort.

21

Les mauvaises nouvelles de Headly durent attendre.

Au moment même où il s'apprêtait à leur en faire part, Hunter et Grant déboulèrent dans la cuisine pour réclamer un en-cas. Dans la mesure où le petit déjeuner s'était soldé par une overdose de sucre, Amelia leur proposa du lait ou rien. Ils prirent le lait, mais lambinèrent dessus comme s'ils avaient perçu l'impatience des adultes à les voir le terminer. Quand ce fut enfin fait, elle dut batailler pour les ramener dans le séjour pour la suite du film.

Dès l'instant où elle reparut dans la cuisine, Headly reprit là où il s'était arrêté :

— Pour toutes les raisons que nous venons d'évoquer, Tucker n'est pas convaincu que le meurtre de Stephanie DeMarco est lié à

Amelia.

— Crétin borné ! maugréa Dawson. Et Wills ?

— Plutôt de notre avis, à Knutz et à moi. Mais, vous savez, nous sommes les grands méchants fouineurs du FBI, et il est loyal. Qui plus est, le shérif soutient son homme. Tucker l'a informé de notre théorie selon laquelle Jeremy serait en vie. Il est pas idiot, et il sait que si on se plante, ça sera pas facile de s'en relever. Il a requis une analyse plus approfondie de l'empreinte. Maintenant, pour ce qui est de Bernie... Il a eu vite fait de rappeler que celui-ci n'est inculpé d'aucun crime.

— Pas en tant que Bernie, non.

— Eh bien, il pense que le rapprochement Carl-Bernie ne repose pas sur grand-chose, et il exige des preuves plus concrètes avant de lancer à grande échelle une chasse à l'homme pour un fugitif dont plus personne n'a entendu parler depuis dix-sept ans.

— Le Bureau n'a pas besoin de son autorisation.

— Non... concéda Headly, mais avec une hésitation marquée.

— Mais quoi ? Quelle est la conséquence de tout ça ?

— La surveillance rapprochée d'Amelia et des enfants n'est plus garantie. Ils prévoient de la retirer.

— C'est impossible !

— J'ai demandé un délai de quarante-huit heures.

— Ce n'est pas suffisant pour...

— Ils m'en ont accordé vingt-quatre, coupa Headly avant de jeter un coup d'œil à la pendule murale. Désormais vingt-trois et treize minutes.

Dawson lâcha un juron.

— Le Bureau va rechercher Bernie Clarkson, reprit Headly, ne serait-ce que pour écarter l'hypothèse qu'il puisse être Carl.

— C'est parfait, tout ça, mais ça laisse quand même Amelia et les garçons sans protection.

— Knutz a fait une suggestion. (Headly regarda Amelia.) Mais je doute que vous l'appréciez.

S'exprimant pour la première fois depuis plusieurs minutes, elle s'enquit :

— Laquelle ?

— Que vous convoquiez une conférence de presse pour annoncer que vous avez de bonnes raisons de croire que votre ex-mari n'a pas été assassiné, qu'il est toujours en vie et qu'il vous harcèle, qu'il a peut-être tué votre baby-sitter par erreur, et qu'il représente une menace pour vous et vos enfants.

Personne ne dit rien pendant un instant, puis Dawson demanda :

— À quoi ça servirait ?

— Vraisemblablement, l'opinion publique la soutiendrait. Les médias se jetteraient dessus. Ça pourrait pousser les autorités locales à agir.

— Je ne le ferai pas, décréta-t-elle d'un ton qui ne souffrait aucune réplique. (Elle jeta un coup d'œil en direction du séjour, où l'on entendait Hunter et Grant s'esclaffer.) Vous imaginez le retentissement sur nos vies, quand il sera divulgué que Jeremy est vivant ?

— C'est inévitable, lui remémora en douceur Headly. Qu'importe le moment ou la manière, l'impact sera dramatique.

— Je le sais, évidemment. Mais je ne veux pas être la Madame Loyale du cirque médiatique quand ça arrivera. Au bout du compte, mes fils seront identifiés comme les enfants d'un meurtrier, et les petits-enfants de terroristes. Je ne peux pas les protéger de la vérité, ou empêcher que cela devienne de notoriété publique. Mais je ne sais pas plus comment affronter tout ça. Comment vivront-ils avec une telle honte ?

Elle regarda les deux hommes, dans l'attente d'une réponse mais, naturellement, aucune ne vint, parce qu'il n'y en avait pas. Dawson soutint son regard torturé pendant quelques secondes, puis détourna les yeux. Headly fut le premier à briser le silence tendu.

— OK, nous retarderons la divulgation aussi longtemps que possible. En attendant, essayons de retrouver ces salopards. Vous êtes-vous souvenue de quelque chose au cours de la nuit, un détail qui pourrait nous être utile ? L'endroit où Jeremy pourrait se cacher, quelqu'un qui pourrait l'abriter ?

— J'ai fait une liste de ses amis, ceux dont je me rappelais le nom. Mais, à l'époque où il a disparu, il s'était aliéné la plupart d'entre eux.

— Où est cette liste ?

— À l'étage, sur mon bureau.

— Pouvez-vous aller la chercher, s'il vous plaît ? Jetons-y un coup d'œil. Je sais qu'il y a peu de chances que ça donne quelque chose, mais nous manquons de temps. Je crois cependant que tant que Carl et Jeremy ne sauront pas que...

Entendant sonner le portable de Dawson, Headly se tut.

Dawson vérifia l'écran.

— Harriet.

Amelia lança un regard inquisiteur à Headly.

— L'éditrice en chef de Newsfront. Une harpie.

Dawson répondit, mais son éditrice l'interrompt en plein milieu de sa phrase. Il écouta, puis s'enquit sèchement :

— L'appel a-t-il été transféré par le standard ? À quelle heure ? (Il consulta sa montre.) Qu'est-ce qu'il voulait savoir, exactement ?

À la tension qui se lisait dans sa posture, Amelia et Headly devinèrent que la dénommée Harriet lui communiquait des nouvelles peu plaisantes. Après une minute d'écoute attentive, Dawson déclara :

— OK, merci de m'avoir prévenu. Oui, oui, je lui cours toujours après, affirma-t-il en jetant un coup d'œil en direction d'Amelia. Ça oui, c'est sûr, ce serait une sacrée interview ! Et justement, il faut que j'y aille. Salut.

Il raccrocha puis, après un temps d'arrêt, annonça :

— Un homme qui s'est identifié sous le nom de Bernie Clarkson l'a appelée pour lui tirer les vers du nez à mon sujet.

Headly siffla entre ses dents.

— Carl sait !

— Ou du moins, il soupçonne quelque chose.

Amelia se laissa lourdement tomber sur la chaise la plus proche.

— Qu'est-ce qu'il a dit, précisément ?

Dawson rapporta la conversation que son éditrice lui avait narrée.

— Elle dit qu'il avait l'air d'un vieillard un peu toqué. Circonspect et suspicieux. La dernière chose qu'il lui a demandée était qui, ou quoi, avait porté l'histoire de Jeremy Wesson à mon attention. Elle lui a dit qu'elle n'en savait rien, ce qui est le cas. Elle croit pour sa part que mon intérêt a été éveillé par le triangle amoureux Willard-Darlene-Jeremy et ses mortelles conséquences, en partie dues à son syndrome post-traumatique.

— Mais « Bernie » s'est dit qu'il y avait peut-être davantage là-dessous, et a voulu creuser un peu, en déduisit Headly.

— Apparemment. Il a menti à propos de la carte de visite : je ne lui en ai pas donné. Ce qui signifie qu'il a pris la peine de chercher qui appeler pour se renseigner sur moi.

— Eh bien, au moins, elle ne lui a rien dit qui puisse susciter davantage de suspicion, observa Amelia. Tout le contraire, même. Elle n'a fait que confirmer que vous étiez un journaliste en quête d'un scoop.

— C'est ce que je suis.

Dawson regarda pensivement dans le vide pendant plusieurs secondes, puis composa rapidement un numéro sur son portable.

— Glenda, amour de ma vie, veux-tu m'épouser ? OK, alors que dirais-tu d'une brûlante liaison ? Un coup d'un soir, alors ? D'accord, d'accord, écoute. Deux choses : premièrement, Harriet a reçu un appel dans son bureau ce matin, aux alentours de 9 h 50. Je ne me souviens pas de son numéro de poste, mais... comment s'étonner que je t'adore autant ? Peux-tu récupérer le numéro de l'appelant ? Seigneur, non, ne passe pas par elle. Vois avec le standard, mais évite d'attirer l'attention. Deuxièmement... (Il marqua un temps d'arrêt, prit une profonde inspiration.) J'ai besoin de me rendre en prison sans passer par la case départ. Peux-tu m'aider ?

Une adjointe du bureau du shérif endossa le rôle de baby-sitter. Les garçons s'en entichèrent immédiatement, surtout quand elle leur construisit une interminable piste pour leurs voitures de course. Elle zigzaguait de pièce en pièce et remontait même sur l'escalier. Ils furent captivés par les rampes de fortune.

Un autre adjoint arriva avec des vivres pour réapprovisionner le réfrigérateur et le cellier d'Amelia. Avoir de quoi nourrir et occuper ses fils évita à celle-ci de trop culpabiliser quand elle les laissa pour retourner en ville en compagnie de Dawson et Headly.

Ce dernier s'intéressait aux rares affaires de Jeremy encore en sa possession.

— Elles sont dans un coffre-fort, chez moi, l'informa-t-elle. N'en attendez pas trop. Je n'ai conservé que les rares choses que les garçons pourraient vouloir plus tard. Ses trophées de tir, des trucs comme ça.

Des agents en véhicules banalisés précédèrent et suivirent le sien quand ils descendirent du ferry pour se rendre en ville. À ses yeux, leur convoi était peu discret, mais elle supposa qu'ils savaient ce qu'ils faisaient. Headly portait un holster sous sa veste, ce qui était à la fois rassurant et déconcertant.

Leur plan était de déposer Dawson au parloir de la prison, puis de revenir le chercher après leur détour par son appartement.

— Je pourrais huiler les rouages pour toi, proposa Headly. Rendre ça plus officiel.

— Merci, mais je veux éviter d'avoir l'air « officiel », justement, déclina Dawson. Un citoyen ordinaire inspire davantage la confiance.

— Espères-tu.

— Je l'espère, oui. (Sortant de la voiture, il gratifia Amelia d'un regard appuyé.) À plus tard.

— Bonne chance.

Après une brève pause pour s'assurer que les voitures banalisées servaient toujours d'escorte discrète à Amelia alors qu'elle s'éloignait, Dawson pénétra dans le bâtiment où Mike Gleason, l'avocat de Willard Strong, l'attendait dans le hall. Glenda avait organisé cette rencontre en se faisant passer pour un des hauts dirigeants de Newsfront. L'avocat s'était laissé prendre à son boniment, qui était aussi efficace que celui de n'importe qui quand elle s'en donnait la peine.

— J'ai flatté son orgueil, et il est tombé droit dans le panneau, avait-elle précisé à Dawson quand elle l'avait rappelé pour confirmer le rendez-vous.

Il l'avait pardonnée de n'avoir pu obtenir plus d'informations sur le coup de téléphone de Carl à Harriet. Comme Dawson s'y attendait, l'appel provenait d'un numéro masqué.

— Désolée de ne pas pouvoir t'aider, sur ce coup-là, lui avait dit l'enquêtrice.

— Tu es tout de même un amour. Tu m'as dégoté ce rendez-vous, et c'est un sacré tour de force !

À présent, fier comme un paon, le juriste s'avançait vers lui.

— Monsieur Scott ?

Ils se serrèrent la main.

— Merci d'avoir accepté de me parler.

— Sans aucune garantie de vous accorder un entretien avec mon client.

— J'espère vous convaincre que c'est dans son intérêt.

— Alors vous avez du pain sur la planche ! répliqua Gleason, accompagnant ce sarcasme d'un geste de la main en direction d'un endroit où s'asseoir pour discuter.

Il était à peu près du même âge que Dawson, beau garçon, élégamment vêtu. Mais comme avocat plaidant, il n'était pas très efficace. Son contre-interrogatoire d'Amelia avait été désastreux, et il n'avait pas regagné beaucoup de terrain en appelant son client à la barre.

Il jouait les durs, mais Dawson soupçonnait qu'il bombait le torse seulement pour compenser un profond manque de confiance en lui. Gleason se savait dépassé, mais il ne s'inclinerait pas sans lutter.

— Je croyais que Newsfront avait fait faillite.

La pique était anodine, mais intentionnelle. Dawson y réagit par

un sourire insipide.

— Nous tenons le coup. Nous sommes parmi les derniers encore debout.

— J'ai cru comprendre que vous couvriez le procès pour le magazine.

— Je le couvre pour mon propre compte. C'est une histoire fascinante, de A à Z.

Il n'avait le temps ni de tourner autour du pot, ni d'épargner l'ego boursoufflé de Gleason. Il joua cartes sur table.

— Vu comment ça tourne, elle expédiera Strong droit dans le couloir de la mort.

Gleason s'en offusqua, ce que Dawson avait anticipé. Il parla par-dessus les protestations bredouillées de l'avocat :

— Ce qui sera une tragique erreur judiciaire, parce que votre client est innocent.

Cela stoppa net l'avalanche d'objections. Dawson arqua un sourcil, comme pour solliciter la permission de poursuivre. Gleason hocha brusquement la tête.

— Willard a été piégé pour être accusé du meurtre de sa femme.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela, monsieur Scott ?

— Je ne suis pas prêt à le divulguer.

Gleason parut désappointé, puis contrarié.

— Vous essayez de m'embobiner ?

— Non.

— Avez-vous aussi tenté d'obtenir un entretien avec Lem Jackson ? Lui avez-vous dit que vous pensez que nous gâchons l'argent du contribuable avec un procès, que Willard est forcément coupable et qu'il devrait atterrir droit en prison ?

— Non.

— Mais vous conviendrez qu'une interview de mon client enjoliverait nettement l'article que vous comptez écrire ?

— Et comment ! Mais en m'autorisant à lui parler, vous lui feriez tout autant une faveur qu'à moi.

Il croisa les bras sur sa poitrine.

— Dites-moi donc ce qu'il pourrait y gagner.

— En plus d'être libéré plutôt que condamné à mort, vous voulez dire ?

Dawson n'attendait pas de réponse, et Gleason ne prit pas la peine d'en formuler une.

— Votre client a un sérieux problème d'image. Même s'il n'est

pas un assassin, il en a l'air. Jour après jour, il est venu à l'audience, prêt à en découdre. Et voilà que vous l'appellez à la barre et que tout à coup il est sincère, abattu, pathétique. Rien d'étonnant à ce qu'un homme désireux de sauver sa peau change d'attitude et fasse preuve de plus d'humilité, mais je ne pense pas que le jury ait cru à sa sincérité.

— Vous ne pourrez pas influencer la perception des jurés. Ils n'auront accès à rien de ce que vous écrirez.

— Exact.

— Alors...

— Je peux peut-être changer le cours du procès. Mais d'abord, vous devez me laisser lui parler. Ce n'est qu'alors que je pourrai aider Willard à s'aider lui-même.

— L'aider est mon boulot.

— Sauf votre respect, vous êtes en train d'échouer.

De nouveau, l'ego rua.

— Le jury n'a pas encore rendu son verdict, monsieur Scott !

— Les chances d'acquittement sont quasi inexistantes. Admettez-le.

Il n'admit rien, mais dit :

— Donnez-moi une autre raison pour me convaincre.

— À moins d'un retournement de situation, un vice de procédure par exemple, il sera condamné.

— Je conteste ce point. Mais si c'est le cas, je ferai aussitôt appel.

— Votre appel pourrait coïncider avec l'article d'un magazine national en sa faveur.

— Vous feriez ça ? Vous l'écririez ainsi ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis prêt à miser ma carrière sur son innocence.

— Vous me faites marcher.

— Non.

Cela parut l'amadouer, mais il n'était pas encore prêt à le reconnaître.

— J'ai fait une recherche sur vous sur Internet. Vous avez écrit votre part d'articles assassins.

— Sur des personnes qui le méritaient.

— Donc, comment je sais que ce n'est pas ce que vous prévoyez pour mon client ?

— Vous n'en savez rien.

— Comment je sais que vous ne vous foutez pas de moi quand vous dites que vous le croyez innocent ?

— Vous n'en savez rien. (Après une seconde, Dawson ajouta :) Je concède que, là, il vous faut faire acte de foi, mais ça paiera.

L'avocat rongea cela, au sens littéral : l'intérieur de sa joue était brutalisé par ses molaires. Finalement, il temporisa :

— Laissez-moi y réfléchir.

— Non. C'est une offre immédiate.

— Mais j'ai besoin d'un délai de réflexion mini...

— Aucun délai. Dites-moi tout de suite. Oui ou non ?

— Vous avez une échéance à tenir ?

La question était ironique, mais Dawson y répondit solennellement :

— Vous n'avez pas idée.

Dawson vit bien que la fierté de l'avocat luttait avec la notion de capitulation, et que la première l'emporta.

— Désolé, monsieur Scott. Rien à faire. Du moins pas tant que je n'aurai pas réfléchi, consulté mon client, et évalué nos options.

Dawson eut envie de l'agripper par ses revers de veste haute couture pour le secouer. Il s'en abstint, mais se pencha en avant pour aboyer agressivement :

— Options ? Quelles options ? Vous en avez deux. Douze personnes sont sur le point de fourrer une aiguille dans les veines de Willard ! Elles n'attendent même que ça ! Il mourra innocent et vous pourrez tracer une méchante croix noire dans votre colonne pertes. Première option.

Il se pencha encore plus près.

— Et de l'autre côté, il y a moi, le crieur public en sa faveur. Il ressort libre, vous devenez un héros, vous passez à la télé, et tous les criminels du Sud vous supplient d'être leur défenseur.

Dawson vit que l'idée plaisait beaucoup à Gleason, mais qu'il se débattait toujours avec.

— Tout ça, c'est bien joli, mais...

— Quoi ?

— Ça ne tournera peut-être pas comme ça.

— Si vous déclinez mon offre, c'est sûr !

— Je ne la décline pas catégoriquement. La prudence est de mise, là.

— Pas le temps pour ça. Il faut vous décider.

— Mais...

— Vous devez dire oui, et le dire maintenant.

— Vous...

— Je suis l'unique espoir de votre client.

— Il...

— ... N'a pas une chance et vous le savez.

— Je...

— Accordez-moi cette putain d'interview !

Impérieux, le cri de Dawson le désarçonna, mais fonctionna, aussi. Il décroisa les bras, s'humecta les lèvres.

— Ce sera par webcam ou quelque chose comme ça.

— D'accord.

— Je serai là tout du long.

— D'accord.

— J'enregistrerai tout l'entretien, et le ferai retranscrire ensuite.

— D'accord.

— Si vous le calomniez, je vous poursuivrai, votre magazine et vous.

Dawson se leva.

— Marché conclu.

L'entrevue sans préavis avec le prisonnier nécessita un minimum de délai. Il parut interminablement long à Dawson, qui arpenta le hall pendant que Gleason négociait avec du personnel qui paraissait n'avoir que du temps à tuer. Enfin, ils furent introduits dans la pièce qui leur permettrait un entretien vidéo de Willard Strong.

Dans une autre partie de la prison, Strong fut conduit dans une salle, menotté et enchaîné. Irradiant l'hostilité, il s'avachit sur la chaise en face de l'écran par l'intermédiaire duquel il devait communiquer. Il considéra son avocat avec un mépris manifeste. Puis son regard belligérant dévia sur Dawson.

— T'es qui, toi ?

Dawson lui retourna un sourire indolent.

— Sois gentil, Willard. Je suis le type qui vient sauver ta triste carcasse.

Amelia et Headly retournaient vers la prison. Elle conduisait. Sur le siège passager, Headly s'entretenait au téléphone avec Knutz. Une collision sans gravité sur la voie express avait nettement ralenti la circulation. Les véhicules banalisés du shérif avaient tout autant de mal à s'engager sur l'unique file qu'elle.

Headly mit fin à sa conversation.

— Knutz essaie de nous grignoter un peu de temps, en usant de cet appel à la patronne de Dawson comme levier. Pourquoi le cher vieux Bernie l'aurait-il appelée pour commencer ? Pourquoi aurait-il menti ?

— À moins qu'il ne soit Carl...

— Knutz mise là-dessus. En attendant, le bateau n'a livré aucun indice.

Pas plus que le coffre-fort. Rien d'utile n'avait été découvert : ni carte, titre de propriété, bail ou document d'aucune sorte.

Cette piste s'étant avérée infructueuse, ils avaient divisé en deux la liste des anciens amis de Jeremy qu'elle avait dressée et, chacun sur son portable, tous deux avaient passé des dizaines de coups de fil. En préparation à l'inévitable question « Pourquoi m'interrogez-vous sur Jeremy aujourd'hui ? » Headly avait échafaudé une explication impliquant une déclaration d'impôt fictive assortie d'une déduction contestée affectant les fonds en fidéicommiss ouverts pour Hunter et Grant. Il l'avait conseillée sur les termes techniques à utiliser.

— Croyez-vous qu'ils comprendront tout ce charabia ? s'était-elle étonnée.

— Non. Et pour éviter de s'impliquer davantage, personne ne demandera d'éclaircissement. C'est le but.

Beaucoup des numéros contactés n'étaient plus en service. Certains appels débouchèrent sur des répondeurs, sur lesquels ils laissèrent des messages priant les personnes concernées de les rappeler aussitôt que possible pour une question d'importance cruciale.

Quant aux rares avec lesquelles ils s'étaient entretenus, toutes étaient réticentes à parler de Jeremy, et très mal à l'aise d'avoir été identifiées comme ancienne connaissance. La plupart des réactions étaient circonspectes, voire carrément hostiles.

À maintes reprises, on répondit à Headly tout comme à Amelia que la police avait déjà posé toutes ces questions un an plus tôt, quand Jeremy avait été porté disparu, puis présumé mort. Ils avaient dit tout ce qu'ils savaient alors.

Amelia freina pour qu'un pick-up puisse s'insérer, puis lança un coup d'œil à Headly.

— Ça nous mène où, tout ça ?

— Peut-être que Dawson a obtenu quelque chose de Willard. (Remuant sur son siège, il se tourna légèrement vers elle.) Que pensez-vous de lui ?

— Il me fait froid dans le dos.

Il rit.

— Je voulais parler de Dawson. À moins qu'il ne vous fasse froid dans le dos, lui aussi ?

— Oh. Dawson.

Headly patienta, et elle fut la première à détourner les yeux. Ôtant le pied de la pédale de frein, elle n'avança que de quelques mètres avant de devoir s'arrêter de nouveau.

— Dawson et moi ne sommes pas partis sur de bonnes bases. Vous a-t-il parlé de notre première rencontre ?

— Il s'est mis à jouer avec les garçons sur la plage. Les choses sont parties de là.

— Plus ou moins, murmura-t-elle.

— Plutôt « plus », je pense.

Comme elle ne répondait rien, il gloussa.

— OK. Gardez ça pour vous. Revenons-en à ma première question.

— Ce que je pense de lui ? Dans quel sens ?

— Tous.

— Il est plutôt doué avec les garçons.

— Étonnamment.

— Pourquoi ?

— Il n'a aucune expérience des enfants. Il était fils unique. Il fréquentait beaucoup notre fille, Sarah, mais elle est plus âgée de plusieurs années, aussi se chamaillaient-ils autant qu'ils jouaient ensemble.

Il lui précisa que Sarah était mariée et vivait à Londres désormais.

— Des enfants ?

— Pas encore. Ma femme laisse tomber des allusions à peu près aussi subtiles que des météorites qui s'écrasent.

Amelia s'esclaffa.

— Et en attendant, Mme Headly et vous jouez les papa et maman gâteaux pour Dawson.

— Ce à quoi il résiste, évidemment.

Temporairement stoppée par l'embouteillage, elle le regarda.

— Pourquoi « évidemment » ?

— Le détachement qui fait de lui un bon journaliste déteint sur sa vie personnelle. Il reste à distance, ne se voit que comme un observateur, un solitaire. C'est pour ça qu'il ne s'est jamais marié. N'a

même jamais failli le faire.

Elle lui décocha un regard espiègle.

— Je vous ferai remarquer que je n'ai rien demandé.

— Non, mais je me suis dit que vous voudriez savoir. (Il la gratifia d'un rictus, puis d'un clin d'œil.) Oh, il y a bien eu quelques femmes qui sont restées plus longtemps que d'autres. Une ou deux d'entre elles étaient charmantes, et satisfaisaient même les exigences plutôt strictes d'Eva. Mais même avec elles, quand les choses devenaient un peu trop sérieuses, il en restait là.

— La peur de l'engagement est monnaie courante. Surtout pour un solitaire.

— Je n'ai pas dit que c'était un solitaire.

Elle le considéra avec perplexité.

— Vous venez juste de le faire.

— J'ai dit qu'il se voyait comme un solitaire.

— Quelle est la différence ?

— Sa véritable nature. Un solitaire né serait-il allé graviter autour de vos enfants comme il l'a fait ?

— Attendez. (Elle leva une main, désireuse de comprendre.) Vous êtes en train de dire que Dawson combat ses tendances naturelles ?

— Avec acharnement.

— Pourquoi ?

— Mécanisme de défense.

— Contre quoi ?

— Ça, il vous faudra le lui demander. (Il soutint son regard quelques instants, puis rappela son attention sur la circulation.) Vous avez une ouverture, là. (Une fois qu'ils eurent dépassé l'accrochage entre deux véhicules, il poursuivit :) Quand vous aurez épuisé ce sujet-là, demandez-lui ce qui s'est passé en Afghanistan.

— Je l'ai fait. Il refuse d'en parler. Et à vous ?

— Idem.

— Je l'ai surpris en plein milieu d'un cauchemar. Nous ne dormions pas dans le même lit, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Je vous ferai remarquer que je n'ai rien demandé, lâcha-t-il, lui renvoyant sa pique d'un peu plus tôt.

Elle lui retourna un sourire de dépit, puis redevint sérieuse.

— Je l'ai entendu crier, et je suis allée voir. Il était dans tous ses états. Visiblement très tourmenté. Il s'est réveillé en hurlant. Tout comme le faisait Jeremy, sauf que...

— Quoi ?

— Dawson était trempé de sueur et tremblait. Même pleinement réveillé et conscient de son environnement, il lui a fallu plusieurs minutes pour se ressaisir. Il a expérimenté l'horreur du cauchemar physiquement et émotionnellement. Après l'avoir vu ainsi, je crois que Jeremy les simulait.

— Les cauchemars.

— Tout. Je crois qu'il ne faisait que prétendre souffrir de stress post-traumatique. Si c'est le cas, c'est une trahison de plus, n'est-ce pas ? Elles se recourent.

— Amelia, articula tranquillement Headly.

Quand elle tourna la tête vers lui, il déclara :

— Dawson n'est pas comme Jeremy. D'aucune manière.

Cette assertion, venant de quelqu'un qui le connaissait bien, était tout ce dont elle avait besoin. Et rien de plus. Ils effectuèrent le reste du trajet jusqu'à la prison sans autre commentaire. Puis, comme ils approchaient de l'entrée du parloir, elle observa :

— Il n'est pas devant.

— C'est bon signe. Plus longtemps il pourra parler à Willard, meilleures seront ses chances d'obtenir des informations. Garons-nous et attendons à l'intérieur, il y fera plus frais.

Une bonne demi-heure s'écoula avant que Dawson vienne les rejoindre dans le hall. Headly l'atteignit le premier.

— Alors ?

— Gleason était plutôt réticent, mais il a fini par céder.

— Vous avez vu Willard ?

— Dix minutes par webcam, mais je tiens peut-être quelque chose. Au début, il a joué les fortes têtes, mais quand je lui ai dit que je pensais que Jeremy était toujours vivant, et que c'était Jeremy, et pas lui, qui avait tué Darlene, il est devenu nettement plus coopératif. (Croisant l'index et le majeur d'une main, il ajouta avec un sourire morose :) On est comme ça maintenant !

— Félicitations ! ironisa Headly. Passe directement à la bonne nouvelle, tu veux ?

— J'ignore si elle est bonne, ou même fiable. Ce n'est pas comme si j'accordais mon entière confiance à Willard. Mais quand je lui ai demandé s'il connaissait un endroit où Jeremy aurait pu aller se terrer, il n'a même pas eu besoin de se creuser la tête. Ce qui donne de la crédibilité à ce qu'il m'a dit. Une fois, alors que Jeremy et lui

s'étaient rendus à l'enclos des chiens, Jeremy a fait un commentaire peu flatteur sur sa planque. Histoire de dire qu'à côté la sienne ressemblait à un Hilton.

— Une planque ?

Dawson haussa les épaules.

— Willard n'a pas pu être plus précis, parce que quand il a demandé des détails à Jeremy, celui-ci s'est énervé. Il a prétendu qu'il avait voulu dire que s'il en avait une elle serait mieux que le trou à rats de Willard. Cependant, Willard est convaincu que c'était un lapsus, quelque chose que Jeremy n'avait pas l'intention de mentionner, et que quand ça lui a échappé, il a voulu s'en dépêtrer tant bien que mal. Connaissez-vous un endroit de ce genre ? demanda-t-il à Amelia.

Elle secoua la tête, découragée.

— Si Jeremy possédait quelque chose de ce genre, je l'ignorais.

— Cabane de pêche, de chasse, hutte, hangar à bateaux, étable ?

— Je ne suis au courant de rien.

Headly lâcha une exclamation dégoûtée.

— Ça m'a l'air un peu tiré par les cheveux, tout ça. Je crois que Willard prétend se souvenir de quelque chose qui n'a jamais été dit. Ou qu'il te raconte des bobards pour rigoler.

— Ou ce que je veux entendre, nuance Dawson. Je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas parlé de ça aux flics quand ces derniers remuaient ciel et terre pour retrouver Jeremy ou ses restes. Il affirme qu'il le leur a dit mais que, à sa connaissance, personne n'en a tenu compte. Ils fouillaient les marais en quête d'un corps en décomposition, pas d'une cabane avec un Jeremy vivant à l'intérieur.

Headly se passa une main sur le visage, étirant sa peau.

— Si jamais cette cabane existe vraiment, elle pourrait se trouver dans n'importe lequel des quarante-huit foutus États du pays !

— En Caroline du Sud.

Dawson et Headly regardèrent Amelia, qui venait de s'exprimer comme si elle pensait tout haut. S'apercevant qu'elle retenait leur attention, elle précisa :

— J'ai trouvé une contravention pour excès de vitesse sur le sol de notre penderie. Elle avait dû tomber d'une poche quand il avait suspendu ses vêtements. J'ai remarqué qu'elle avait été notifiée en Caroline du Sud, alors je l'ai questionné dessus.

— C'était quand ?

— Peu avant notre séparation. Il avait déjà fait la connaissance

de Willard et déjà, je n'étais pas ravie de cette nouvelle amitié. J'espérais qu'il s'était rendu à Beaufort pour voir un de ses anciens copains de Parris Island et de la base aéronavale. Quand je lui ai montré la contravention, il est devenu déraisonnablement furieux. C'est pour ça que je m'en souviens. Il me l'a arrachée, l'a déchirée en mille morceaux, et les a jetés. Il m'a injuriée pour avoir fouiné dans ses affaires et m'a dit de me mêler de mes oignons. Manifestement, j'étais tombée sur quelque chose qu'il ne voulait pas que je sache. J'ai soupçonné qu'il s'agissait d'une autre femme. Mais peut-être...

Elle laissa sa phrase en suspens afin qu'ils en tirent leur propre conclusion.

Dawson regarda Headly, puis haussa les épaules.

— C'est toujours ça.

Ragaillardis, ils prirent la direction de la sortie.

— Avec le numéro de sécurité sociale de Jeremy, le service des immatriculations devrait pouvoir retrouver l'amende. Une fois que nous saurons où elle a été établie, nous aurons un point de départ duquel lancer une recherche. Je mets Knutz là-dessus.

Il composa un numéro sur son portable. Dawson ouvrit la porte, et laissa Amelia et Headly le précéder. Ils sortirent sous l'éclatant soleil et se dirigèrent vers le parking.

Headly, téléphone à l'oreille, tournait la tête pour dire quelque chose à Dawson par-dessus son épaule quand, tout à coup, une étrange expression traversa son visage. La seconde d'après, son regard devenait complètement vide.

Le cerveau de Dawson interpréta aussitôt ce que signifiait ce regard sans expression, alors même que, les genoux de Headly cédant, ce dernier basculait en avant. Laissant échapper un cri d'horreur, Dawson poussa Amelia face contre terre contre le trottoir, puis plongeait à sa suite.

La seconde balle la manqua d'un cheveu.

Celle prévue pour Headly avait atteint sa cible.

22

Carl Wingert était l'un des rares criminels dans l'histoire des États-Unis à avoir eu le culot de s'attaquer directement aux autorités.

Jeremy et lui avaient passé des heures sur le toit d'un immeuble

de bureaux de sept étages qui, à cause de la récession, s'était trouvé à court de locataires. La société de gestion avait fait faillite et, après avoir été saisi, l'immeuble était resté vacant et à l'abandon.

Situé dans un parc industriel dont les autres entreprises avaient également succombé à la crise, il se trouvait à environ quatre cents mètres du complexe de la prison. Entre les deux s'étendait une artère à quatre voies divisée par un large terre-plein central planté de lilas des Indes.

En général, les arbres présentaient un problème, mais de ce toit, l'un des plus hauts du quartier, Jeremy disposait de plusieurs angles de tir. Partiellement dissimulés par un conduit de ventilation, ils avaient attendu l'occasion de frapper l'agent Gary Headly là et quand il s'y attendrait le moins.

Pour Carl, le terrain de jeu avait changé à l'instant où il avait vu Headly sur cette photo. L'unique raison pour laquelle l'agent chevronné pouvait être là, à collaborer avec le bureau du shérif sur l'enquête relative au meurtre de Stephanie DeMarco, était que Jeremy avait été associé à l'homicide et, plus accablant encore, à Carl Wingert.

Les autorités n'avaient pas publiquement déclaré que Jeremy était effectivement en vie et suspecté, ou qu'il avait un lien de parenté direct avec un hors-la-loi fugitif notoire, mais Carl savait que ces fragments d'information avaient été mis en relation. C'était l'unique explication à l'implication de Headly.

Headly avait-il fait le lien entre lui et Bernie Clarkson ? Il l'ignorait. Mais même si ce n'était pas le cas, il serait tout de même sur la piste de Jeremy, ne serait-ce que parce que celui-ci était son fils. D'une manière ou d'une autre, Carl n'avait aucune intention d'attendre que l'agent du FBI le débusque. Ça non ! Ce salopard voulait l'avoir, il allait l'avoir ! Simplement, pas de la manière dont il l'avait prévu.

Carl en avait déduit que, tôt ou tard, Headly se pointerait au bureau du shérif pour s'entretenir avec le gros lard d'adjoint et que, quand il le ferait, Jeremy pourrait le descendre, même de cette distance.

L'assassinat d'un agent du FBI sur le campus des locaux du shérif et de la prison provoquerait le chaos. Panique et confusion s'ensuivraient. Avant que quiconque ait pu déterminer de quelle direction venait la balle fatale, Jeremy et lui auraient pris la tangente depuis longtemps.

Le plan portait de A à Z le sceau de Carl Wingert. Il était juste

assez audacieux pour fonctionner. Assurément, il y avait une part de risque, mais si faible que Carl était disposé à la courir de manière à se débarrasser de son ennemi juré. En agissant ainsi, il ferait aussi savoir à cette société pourrie jusqu'à la moelle qu'il n'en avait pas tout à fait fini avec elle. Il était peut-être vieux, mais il était toujours un opposant redoutable, une force à ne pas négliger.

Il regrettait de ne pas avoir pris de mesure aussi énergique que celle-là des décennies plus tôt, et blâmait Flora et ses jérémiades pour ses années d'inactivité. Aussi son ressentiment à l'égard de Headly avait-il eu des décennies pour fermenter, et aujourd'hui, elles n'en rendaient sa vengeance que plus douce.

Les heures passées à attendre sur le toit que Headly apparaisse avaient permis à Jeremy d'évaluer les conditions, de procéder à ses calculs, et de s'entraîner à viser sur le personnel en uniforme et les visiteurs du bureau du shérif et de la prison qui entraient et sortaient des divers bâtiments dans le cadre de leurs activités, sans se douter aucunement qu'ils se trouvaient en plein dans sa ligne de mire.

Jeremy n'avait nul besoin d'être coaché, mais Carl l'inonda néanmoins d'un torrent d'instructions :

— Tu n'auras qu'une occasion de l'abattre, peut-être deux, mais pas plus avant qu'ils entendent la détonation. Il nous faudra filer par l'escalier de secours fissa.

Quand vint le moment, Jeremy était fin prêt. Tout ce qu'il lui restait à faire était de tirer. Carl, qui observait le complexe à la jumelle, reconnut la voiture d'Amelia quand elle se présenta devant l'entrée du parloir. Il relaya l'information à Jeremy.

— Tu la vois ?

— Vue dégagée sur la voiture, confirma Jeremy, la voix tendue de concentration.

— Ça pourrait être maintenant.

Mais ça ne l'était pas. Dawson Scott descendit puis entra dans le bâtiment et, bien que Jeremy ne demandât rien de mieux que de lui éclater la tête, son angle de tir n'était pas bon et, de plus, Dawson Scott n'était pas la cible du jour.

Amelia partit. Ils attendirent, grignotèrent des barres énergétiques, burent de l'eau. Environ deux heures plus tard, Amelia était de retour. Cette fois, elle et « le putain de tu sais qui ! » gloussa Carl, se garèrent, puis pénétrèrent à l'intérieur.

— Il faudra bien qu'ils ressortent à un moment ou un autre. Tiens-toi prêt, fils.

Cette fois, l'attente fut de courte durée. Amelia fut la première à ressortir, Headly juste derrière elle, son portable à l'oreille.

— Tu l'as ? demanda Carl à Jeremy.

— En visée.

Mais, juste au moment où Jeremy pressait la détente, l'agent se tourna pour parler par-dessus son épaule. Carl, qui s'attendait à voir sa tête exploser, jura de dépit tandis que l'agent s'écroulait, crâne intact.

— Pas en pleine tête, mais il est à terre. Filons !

Les jumelles étaient accrochées à son cou par un cordon, aussi il put agripper le tripode sans perdre une seconde, comme il l'avait prévu. Jeremy récupéra deux douilles. Les tirs s'étaient si rapidement succédé que Carl ne s'était pas aperçu qu'il y en avait eu un second.

— Amelia ?

— Ratée.

Carl ne perdit pas de temps à se lamenter là-dessus. Il y aurait d'autres occasions pour Amelia. Quant à Headly, s'il n'était pas mort, il était foutu.

Tous deux s'élancèrent en courant à travers le toit de graviers, puis se fauilèrent par la lourde porte en métal qui leur en avait donné l'accès. Leurs pas retentirent bruyamment dans la cage d'escalier cloisonnée, mais il n'y avait personne pour les entendre tandis qu'ils dévalaient les étages de l'immeuble désert. Jeremy portait le fusil, mais il se déplaçait tout de même avec plus de rapidité et de facilité que Carl, que ses hanches faisaient souffrir à chaque marche.

Jeremy lui demanda s'il avait besoin d'une seconde pour souffler. Carl le poussa de côté, puis le dépassa.

— C'est toi qui vas avoir du mal à tenir mon rythme, fiston !

Comme pour souligner la nécessité pour eux de se hâter, le hurlement des sirènes leur parvint au travers des murs extérieurs.

— Nom d'un chien, ils ont pas perdu de temps ! s'exclama Jeremy.

— N'y pense pas. Avance !

Le temps qu'ils atteignent le rez-de-chaussée, tous deux peinaient à reprendre leur souffle. Ils quittèrent le bâtiment par la porte de service par laquelle ils étaient entrés après avoir fracturé le cadenas. Jeremy ouvrit la portière arrière de sa voiture, et était en train de placer précautionneusement le fusil sur le plancher derrière le siège conducteur quand une voiture de patrouille lancée à toute vitesse, gyrophare allumé, bifurqua dans l'allée située entre l'immeuble abandonné et son voisin tout aussi désert. Elle s'arrêta dans un

crissement de pneus à une dizaine de mètres d'eux.

— Reste calme, ordonna Carl, endossant instantanément le personnage de Bernie Clarkson.

L'officier au volant était d'âge mûr ; Carl en déduisit qu'il n'était pas le plus futé des flics, sans quoi il ne serait plus en patrouille de routine. Il sortit péniblement de son véhicule tout en dégrafant le holster à sa hanche droite.

— Mettez vos mains là où je peux les voir !

Ayant extrait le pistolet du holster, il les visa tour à tour.

— Qu'est-ce qui se passe, monsieur l'agent ? demanda Carl de la voix rouillée de Bernie.

— Éloignez-vous de cette portière ! Mains en l'air !

Jeremy s'écarta de la portière arrière ouverte puis, tout comme Carl, leva ses mains à hauteur d'épaule.

— C'est pour quoi, toutes ces sir...

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

— Depuis ce matin, nous avons loué cet immeuble pour notre société de matériel médical, argua Jeremy. Nous sommes venus voir si l'électricité avait été rétablie. Nous étions sur le point de partir quand ces sirènes se sont mises à hurler.

— Y a-t-il eu un cambriolage dans le coin ? s'enquit Carl.

Le regard du policier passait avec hésitation de l'un à l'autre.

— Restez où vous êtes !

Il tendit sa main libre vers le micro-radio clippé à son épaule.

— Papa ? fit Jeremy.

— Je l'ai.

Tirant brusquement une arme de sous sa ceinture de pantalon, dans son dos, Carl n'appuya qu'une fois sur la détente. Le policier tomba.

— Ils n'apprennent jamais.

Descendre un flic ne faisait pas partie de leur plan.

— Il faut se tirer d'ici tout de suite ! lâcha Jeremy, avant de pivoter pour claquer la portière arrière.

Carl contourna en boitillant le capot pour rejoindre le côté passager. Il se trouvait à mi-chemin quand il entendit la détonation. Il lui fallut quelques secondes de plus pour comprendre que le policier, affaissé sur le trottoir avec une flaque de sang qui s'étendait sous lui, avait réussi à tirer.

Cela le rendit furieux. Il marcha jusqu'à lui, se pencha, plaqua le canon de son pistolet sur la tempe de l'homme. Plongeant le regard

droit dans ses yeux paniqués, il sourit.

— Impressionne le diable : dis-lui que tu as été tué par Carl Wingert !

Il laissa le cadavre et le véhicule où ils étaient, mais prit soin de noter le nom inscrit sur l'uniforme de l'agent, puis arracha l'appareil radio qui braillait à sa ceinture.

Le temps qu'il revienne s'installer sur le siège passager, Jeremy était déjà derrière le volant, moteur au ralenti.

— Va en direction du pont. Tout doux.

Le volume de la radio de police à fond, il écoutait depuis plusieurs minutes quand on tenta de joindre l'officier abattu. Étouffant sa voix, il déclara :

— Rien à signaler ici.

Le dispatcheur donna à l'agent de nouvelles instructions, que Carl déclara reçues, puis coupa la communication.

— Nous serons à des kilomètres avant qu'ils se mettent à sa recherche.

Comme Jeremy ne répondait pas, il lui jeta un coup d'œil. En sueur, le visage blême, son fils se concentrait sur sa conduite.

Puis Carl remarqua qu'il appuyait sa main contre son flanc droit. Du sang suintait entre ses doigts.

— Nom de Dieu ! Il t'a touché ?

Jeremy retroussa les lèvres en un rictus grimaçant.

— Juste éraflé, papa.

— Nous, euh... avons découvert un officier de la police de Savannah et sa voiture de patrouille derrière un immeuble abandonné. On lui a tiré dessus deux fois. Une fois dans l'abdomen, l'autre...

Tucker coula un regard à Amelia, assise à côté de Dawson sur un étroit sofa dans la salle d'attente du centre de traumatologie. Il rectifia ce qu'il s'appropriait à dire, quoi que ça ait pu être :

— Il était mort.

Dawson sentit Amelia tressaillir. Pour sa part, il était trop choqué par ce qui était arrivé à Headly pour réagir.

L'adjoint Wills se racla la gorge, sa proéminente pomme d'Adam tressautant sur son long cou fripé. Dawson songea qu'il ressemblait à une tortue avec sa petite tête émergeant de son col de chemise trop large.

Entretenir ce genre de pensées idiotes était l'unique chose qui

préservait sa santé mentale. S'il commençait à réfléchir à la réalité dans laquelle il était plongé, à Headly, en train de mourir inexorablement pendant qu'il était là, à attendre inutilement, il deviendrait fou, détruirait quelque chose, tuerait quelqu'un.

Sa raison ne tenait plus qu'à un fil, et encore, uniquement parce que Headly n'avait pas été déclaré mort sur les lieux. Peut-être qu'il avait succombé au cours du trajet jusqu'à l'hôpital, ou sur la table d'opération, mais que personne n'avait encore eu le courage de le lui annoncer. C'était tout à fait possible, car les deux adjoints le considéraient comme s'ils se méfiaient de son stoïcisme apparent et craignaient à tout moment une violente éruption de fureur. Non sans raison.

Wills se racla de nouveau la gorge.

— Vous aviez vu juste à propos de la direction d'où venaient les tirs.

— Je n'ai pas passé neuf mois dans une zone de guerre pour rien !

— En tout cas, grâce à vous, nous avons su où commencer à chercher le tireur. Ils étaient sur le toit.

Dawson le cloua au sol du regard.

— Ils ? Pluriel ?

— Nous avons trouvé deux paires d'empreintes de pas différentes sur le gravier. Et celles des doigts de Jeremy Wesson sur les poignées de porte.

— Carl était avec lui.

— Ça, nous n'en savons rien, objecta Tucker.

— Vous pas, mais moi si, insista Dawson, crispant un poing. Carl voudra s'attribuer le mérite d'avoir eu Headly.

Après un silence tendu, Wills reprit :

— Nous ne savons pas qui a appuyé sur la détente, mais...

— Jeremy était sniper, pour l'amour du ciel !

Wills acquiesça.

— De cette position avantageuse, avec une bonne lunette de visée, un tireur expérimenté... (Il ne prit pas la peine d'approfondir cette pensée.) Les empreintes...

— N'étaient pas une négligence, déclara Dawson. Ils se fichent pas mal qu'on sache que c'était eux.

— Écoutez, objecta Tucker, vos suppositions sont...

Wills lui décocha un coup de coude pour qu'il se taise. Lui, le gentil flic, se rendait bien compte que toute parole contraire sortie de

la bouche de son coéquipier irritait Dawson. C'était comme tirer sur la queue d'un tigre endormi.

Un instant plus tard, il reprit :

— Le policier abattu était en patrouille dans ce parc industriel où du vandalisme avait récemment été signalé. (Il haussa ses épaules osseuses.) Il a dû les surprendre alors qu'ils s'enfuyaient. Sa radio manquait. Ce qui explique pourquoi ils nous ont échappé : ils pouvaient entendre nos communications et suivre tous nos mouvements.

— De plus, nous ignorons ce qu'ils conduisaient, enchérit Tucker. La voiture que Bernie – Carl – a laissée sur ce parking s'y trouve toujours.

Dawson lui décocha un regard torve.

— Tiens ? Vous vous décidez enfin à admettre que Bernie est Carl Wingert ?

Tucker eut la bonne grâce de paraître confus.

Amelia posa une main sur la cuisse de Dawson, ce qui l'empêcha fort heureusement de se jeter sur l'adjoint pour avoir mis en doute l'expérience de Headly. Elle seule entendit les noms d'oiseaux qu'il marmonna à l'encontre de Tucker.

Il avait tenté de la persuader de retourner à la maison de la plage pour y bénéficier de la protection de la police, mais elle avait refusé de le quitter et, secrètement, il en était heureux. Au cours des dernières heures mouvementées, elle avait fait à nouveau preuve de cette solidité discrète mais inébranlable qui faisait sa force.

Elle avait passé dix minutes à s'entretenir sur son portable avec l'adjointe chargée de veiller sur Hunter et Grant. Un peu plus tard, elle avait dit à Dawson que ces derniers s'étaient amusés comme des petits fous puis, après une bonne pizza au dîner, avaient été soigneusement bordés dans leur lit. Ils dormaient profondément à présent.

On lui avait également assuré qu'ils n'avaient nullement conscience du personnel, désormais doublé en nombre, affecté à leur protection. Satisfaite de constater que ses enfants étaient correctement pris en charge, elle avait décrété qu'elle demeurerait à ses côtés, au moins jusqu'à ce qu'ils en sachent davantage sur les blessures de Headly et son pronostic vital.

Plusieurs fois, elle s'était efforcée de le remercier de lui avoir sauvé la vie, mais s'était trouvée incapable d'achever sa phrase sans que sa voix se brise d'émotion. Il lui avait répondu qu'aucun remerciement n'était nécessaire, qu'il comprenait la profondeur de ce

qu'elle ressentait. Elle paraissait quant à elle compatir en retour à ce qu'il éprouvait.

Quand la crainte du pire l'avait plongé dans des silences soucieux, elle ne les avait pas remplis de la promesse idiote que tout irait bien, alors même que l'éventualité d'une catastrophe était imminente. Quand il avait eu envie de parler, elle l'avait écouté comme si elle absorbait chacun de ses mots par les pores mêmes de sa peau. Elle était la douce mais vaillante présence qu'il était reconnaissant d'avoir à ses côtés.

À cause de la tension entre lui et Tucker, Wills prit la relève comme porte-parole.

— On laisse tomber les gants. Une chasse à l'homme est en cours pour Carl Wingert et Jeremy Wesson. Toutes les agences des cinq États environnants sont en alerte rouge. Knutz serait volontiers là lui-même, mais pour coordonner tout ça, il a dû passer en surrégime ! Les gardes-côtes ont mis en place des patrouilles hélicos autour des plages. À la première heure demain matin, des bateaux inspecteront les voies navigables intérieures. Des unités canines seront appelées en renfort au besoin. US Marshal Service, police d'État et autres, il les a tous réquisitionnés. Mais le problème, reprit-il en tiraillant sur son lobe d'oreille déjà long, c'est que nous parlons là d'un très vaste territoire, et que nous n'avons aucun point de départ. Apparemment, Wesson avait une fausse plaque quand il a écopé de cette contravention, parce qu'aucune n'a été établie en Caroline du Sud à son numéro de sécurité sociale. À notre connaissance, ils n'ont aucune parenté dans la région à l'exception de Mlle Nolan ici présente. On interroge en ce moment même les anciens copains marines de Wesson, mais...

— Ce sont les dernières personnes qu'il contacterait, coupa Amelia.

— C'est ce que nous pensons également, mais nous devons vérifier. Comme l'a dit Tucker, nous n'avons ni la marque ni le modèle du véhicule qu'ils conduisaient.

— Des traces de pneus ? s'enquit Dawson.

— Nous avons essayé ça, mais il n'y a que du sol en dur autour de cet immeuble abandonné. Les bâtiments voisins sont aussi vacants, il n'y a personne à interroger à propos d'éventuels véhicules aperçus dans le coin.

— Des caméras de surveillance ?

— Aucune opérationnelle, puisque les entreprises ont mis la clé sous la porte.

— Et celles de la circulation ? suggéra Amelia.

— Toutes celles de la ville sont en cours de vérification, mais la plupart photographient les plaques minéralogiques, pas les conducteurs.

— Celles des ponts ?

— Également, mais ça représente beaucoup de véhicules, beaucoup de conducteurs. Ça prendra du temps.

Tucker brisa un silence songeur en demandant à Amelia si elle disposait de doubles des cartes de crédit de Jeremy.

— Plus depuis des années. J'ai mes propres comptes depuis que nous nous sommes séparés.

— Nous espérions qu'il aurait peut-être fait usage d'un distributeur ou effectué un achat avec.

— Ne croyez-vous pas que Carl éviterait de laisser une trace aussi évidente ?

— Hé ! protesta Tucker, s'offusquant du ton sarcastique de Dawson. On fait de notre mieux, là !

— C'est bien ce qui m'inquiète ! rétorqua Dawson. Si vous aviez écouté Headly plus tôt...

— Excusez-moi de n'avoir pas accordé suffisamment foi aux dires d'un agent qui pourchasse le même type depuis quarante ans !

Dawson fut hors du sofa en un clin d'œil, prêt à serrer la gorge flasque de Tucker. Si Amelia ne l'avait pas retenu par son pan de chemise, il l'aurait certainement fait.

Geste qui coïncida avec la soudaine apparition d'Eva dans l'encadrement de la porte ouverte.

Se dégageant de la poigne d'Amelia, Dawson se fraya un chemin à coup d'épaule entre les deux adjoints pour aller la rejoindre. L'entourant de ses bras, il se pencha pour murmurer contre ses cheveux :

— Eva, Eva, nous ne pouvons pas le perdre. Nous ne pouvons tout simplement pas.

Comme elle s'effondrait en pleurs contre sa chemise, il la serra tout contre lui. Mais elle avait du cran et, après un moment, l'écarta d'elle pour essuyer ses larmes.

— Le policier qui m'a accueillie à l'aéroport m'a dit qu'il était toujours sur la table d'opération ?

— Ils l'ont emmené... (Dawson consulta la pendule murale.) ... Il y a un peu plus de trois heures maintenant. Aucune nouvelle depuis.

— L'as-tu vu avant qu'ils l'emmènent ?

Dawson secoua la tête.

— Le temps qu'Amelia et moi soyons autorisés à quitter la scène, ils étaient déjà en train de le préparer au bloc. Ils ne nous ont pas laissés y accéder.

Agrippant derrière lui la main d'Amelia, il la tira en avant, et procéda aux présentations.

Amelia se mordit la lèvre inférieure pour l'empêcher de trembler.

— Je suis tellement navrée, madame Headly.

Eva saisit son autre main.

— Ce n'est pas votre faute.

— Il essayait de coincer ceux qui en ont après moi.

— Il essayait déjà de coincer Carl Wingert bien avant votre naissance.

Amelia la gratifia d'un sourire larmoyant, puis l'invita d'un geste à aller s'installer sur le sofa. Eva s'y rendit. Amelia lui demanda si elle désirait quoi que ce soit. Eva déclina, mais tapota la place, à côté d'elle.

— Je vous en prie.

Amelia se joignit à elle, et toutes deux se mirent à converser à voix basse.

Dawson se tourna vers Wills, qui promit :

— Nous vous tiendrons informés.

— J'apprécierais.

— Nous sommes désolés, pour l'agent Headly.

— Merci.

Il le dit un peu brusquement, mais le remords, dans leur expression, était sincère, même chez Tucker. Aussi les remercia-t-il encore une fois avec davantage de chaleur.

Tous deux partirent. Dawson, constatant que les deux femmes étaient toujours absorbées dans leur conversation, sortit dans le couloir. Désobéissant aux panneaux prohibant l'usage des téléphones portables, il prit le sien, et composa un numéro familier.

— Salut, Glenda. Non, toujours aucune nouvelle. Il est toujours au bloc. Tu as quelque chose ?

Cinq minutes plus tard, alors qu'il coupait la communication, un homme maigre et nerveux en tenue de chirurgien verte poussa les doubles portes.

— La famille de M. Headly ?

La gorge paralysée, Dawson réussit à hocher la tête en direction de la salle d'attente. Il suivit le chirurgien à l'intérieur, puis le

contourna de manière à être au côté d'Eva pour la soutenir d'un bras autour de ses épaules quand celui-ci se présenta.

— Désolé que ça ait pris si longtemps, mais ôter le projectile sans endommager davantage les tissus et les nerfs environnants a été un peu fastidieux. Il est en salle de réveil. Pas complètement sorti d'affaire, mais pour quelqu'un qui a pris une balle à pointe creuse entre l'omoplate et la colonne vertébrale, il s'en sort remarquablement bien.

Le chirurgien leur offrit une description bien plus détaillée de la blessure et des réparations qu'il avait dû effectuer, mais ils n'en retinrent pas grand-chose. Ce qu'ils entendirent, en revanche, c'est qu'une fois l'œdème résorbé, la paralysie qu'expérimentait actuellement Headly au niveau des épaules et des bras s'estomperait, et qu'il devrait pouvoir se rétablir totalement.

Amelia n'ignorait pas que son soulagement n'était en rien comparable à celui d'Eva et de Dawson, mais il fut néanmoins profond. Bien qu'Eva l'ait absoute de toute responsabilité, si Headly était mort, ce remords l'aurait hantée jusqu'à la fin de sa vie.

Et par égard pour Dawson, elle était particulièrement heureuse qu'il ait survécu.

En célébration de la bonne nouvelle, tous trois s'étaient embrassés, riant et pleurant tout à la fois. Dawson fut le premier à se ressaisir. Il recourut aussitôt au mécanisme typiquement masculin qui consistait à gérer tout traumatisme en prétendant ne pas en avoir été réellement affecté. Il lança une blague :

— Il est bien trop tête de mule pour mourir ! Il ne partirait pas sans m'assener un dernier sermon !

Eva perça la ruse à jour aussi clairement qu'elle, mais elle ne releva pas. Après tout, il gérait ses émotions comme il pouvait. Eva téléphona ensuite à sa fille qui, à Londres, était en attente de nouvelles de son père. Peu après, on leur annonça qu'ils pouvaient voir Headly en salle de réveil. Eva insista pour que Dawson soit autorisé à l'accompagner. Lui, en retour, refusa d'y aller sans Amelia.

Tous trois furent introduits dans l'espace clos par des rideaux derrière lesquels Headly gisait, relié à des machines et entouré par des tuyaux. Étonnamment, ses yeux étaient ouverts. Lorsque Eva s'approcha du lit, il lâcha, un peu groggy :

— D'où tu sors, toi ?

Elle saisit sa main inerte, et il y eut des larmes dans ses yeux quand elle se pencha pour l'embrasser tendrement sur les lèvres. Pourtant, elle répondit d'un ton jovial :

— Ils m'ont appelée pour dire qu'on t'avait tiré dessus. J'ai vérifié mon agenda, et j'étais libre. Comme je n'avais rien de mieux à faire, j'ai pris l'avion jusqu'ici.

Le regard de Headly fut étrangement humide quand il le posa sur elle.

— Autant jeter le Viagra dans les toilettes dès maintenant. Je peux plus bouger les mains. Fini les préliminaires.

Elle rit doucement.

— La paralysie est temporaire.

Vague, le regard de Headly dévia sur Dawson.

— Elle ment ?

— Non. Tu verras d'autres jours se lever pour baiser.

— Vous deux, vraiment ! feignit de s'offusquer Eva. Que va penser de nous Amelia ?

Headly tourna la tête vers elle. Elle lui exprima à quel point elle était navrée de ce qu'il traversait.

— Je suis heureux que ce ne soit pas vous qu'il ait eu.

— Il a essayé, précisa Dawson.

Headly ferma les yeux.

— Seigneur !

— Dawson m'a sauvé la vie.

— Sont-ils derrière les barreaux ? murmura Headly.

— Ne pense à rien de tout ça maintenant, Gary.

En dépit de la réprimande de son épouse, il rouvrit les yeux dans un effort pour regarder Dawson, qui déclara :

— Toujours dans la nature.

— Merde !

— Gary, si tu continues à te torturer, je te quitte. Je jure que je le ferai !

Personne ne la crut, surtout pas son mari, qui la gratifia d'un sourire somnolent.

— J'suis drôlement content que ton agenda ait été vide aujourd'hui. J'aimerais pouvoir te serrer dans mes bras.

Dawson regarda par-dessus son épaule en direction du frêle rideau qui les entourait, mais ne procurait qu'un semblant d'intimité.

— Écoutez, Amelia et moi devrions filer, vous laisser un peu seuls quelques minutes avant qu'ils nous mettent tous dehors.

— Où est l'urgence ? s'étonna Headly.

— Je viens de le dire.

Headly lui retourna un reniflement de dédain.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— OK, si tu veux vraiment le savoir, j'ai faim. À cause de toi, je n'ai rien avalé aujourd'hui à part tes minables donuts !

— Navré pour le désagrément !

Bien qu'il ait déformé les dernières syllabes, Dawson sourit à Eva, debout de l'autre côté du lit, face à lui.

— C'est bon signe qu'il soit ronchon. Il se remettra !

Mais quand il baissa de nouveau les yeux sur son parrain, son expression était redevenue sérieuse.

— Tu m'as fait une peur bleue.

Prenant soin de ne pas déplacer l'aiguille d'intraveineuse scotchée à la main de Headly, il saisit celle-ci, puis ajouta d'une voix rauque :

— Repose-toi. Coopère avec les infirmières. Prends soin de toi, tu entends ?

Le long regard qu'échangèrent les deux hommes fut empreint de non-dits.

— À demain.

Dawson reposa la main de Headly le long de son flanc puis, après un clin d'œil à Eva, se tourna et écarta le rideau, invitant d'un geste Amelia à le précéder.

Ils ne parlèrent que lorsqu'ils furent hors de la salle de réveil, et du couloir, qu'ils enfilèrent à grands pas.

— Par là.

Dawson ouvrit la porte donnant sur l'escalier. Une fois celle-ci refermée derrière eux, il lança :

— Il est bien trop malin !

— Il sait que vous avez menti quand vous avez dit avoir faim.

— Ma technique laisse un peu à désirer, je suppose.

— Alors, que se passe-t-il ?

— Je dois retrouver Tucker et Wills en bas d'ici quelques minutes.

— Pour quoi faire ?

— Glenda a fait quelques recherches aujourd'hui. Elle a déterré quelque chose de bizarre dont il vaut mieux les informer.

— Bizarre comment ?

Il secoua la tête.

— Non que je me pâme d'admiration pour le duo, et tout particulièrement Tucker, mais il vaudrait mieux que je partage ça avec eux d'abord.

— Est-ce en relation avec la cabane mentionnée par Willard ?

Il se borna à la dévisager sans répondre.

— Vous ne me direz même pas ça ?

Son silence, ainsi que le manque de confiance qu'il impliquait, lui furent une cruelle désillusion. Elle baissa la tête, de manière à ne plus avoir à soutenir son regard impénétrable.

Au bout d'un long silence, il reprit :

— Je ne m'attends pas à ce que vous compreniez.

— Tant mieux, parce que ce n'est pas le cas ! Je croyais que vous, que nous avions...

Plaçant un index sous son menton, il le lui releva jusqu'à ce qu'elle n'ait d'autre choix que de le regarder. Dans son expression, elle lut tout ce qu'elle avait besoin de savoir et plus qu'elle n'avait besoin de comprendre.

— Et vous aviez raison, murmura-t-il.

Après quoi sa main s'enroula autour de sa nuque pour l'attirer à lui pour lui donner un baiser si évocateur et si intime qu'il excita chacune des cellules de son corps. Avidement de sa proximité, elle s'agrippa à sa chemise pour se hisser sur la pointe des pieds. L'autre main de Dawson se posa sur ses reins, et il l'ancra contre lui.

Leur baiser fut à se pâmer, intensément passionné, mais de courte durée. Quand il l'interrompit, Dawson prit son visage entre ses mains, plongea son regard dans le sien, puis la relâcha, si abruptement qu'elle retomba contre le mur carrelé. Le temps qu'elle comprenne que tout était fini, il était à mi-chemin en direction du palier d'en dessous, à l'angle duquel il tourna avant de disparaître. Sans un regard en arrière.

Elle demeura là quelques instants, les doigts contre ses lèvres palpitantes, s'efforçant de trouver un sens aux dernières minutes écoulées. Rejouant la scène dans son esprit, elle comprit que trop de blancs restaient à compléter. Qu'est-ce qui n'avait pas été dit ?

Finalement, elle quitta la cage d'escalier. Eva se trouvait dans le couloir en compagnie d'une infirmière. Mettant fin à la conversation, elle s'avança vers elle.

— J'ai recommandé qu'ils augmentent le dosage du sédatif de Gary. Il lutte trop.

— Il souffre ?

— Anxiété. Dawson est-il parti chercher quelque chose à manger ?

— Non, retrouver les adjoints en bas. Son enquêtrice...

Remarquant l'étrange expression qui s'inscrivait sur les traits de son interlocutrice, elle s'exclama :

— Quoi ?

— Les deux adjoints du shérif qui se trouvaient dans la salle d'attente un peu plus tôt ? Tucker et...

— Wills. Oui.

— Je viens juste de les laisser en train de s'entretenir avec le chirurgien. Ils voulaient se renseigner sur la trajectoire de la balle. Des trucs techniques.

Pendant plusieurs secondes, Amelia ne put que la fixer, croyant à une méprise. Puis elle se rua dans la direction que venait de lui indiquer Eva. Elle tourna à l'angle, et... les deux adjoints se trouvaient bien là, en pleine conversation avec le chirurgien !

Wills l'aperçut.

— Mademoiselle Nolan ?

— Où est Dawson ?

— Il n'est pas avec vous ?

— Ne deviez-vous pas le retrouver ? À propos d'une information que son enquêtrice...

Elle sut à leurs expressions perplexes qu'ils n'avaient aucune idée de ce dont elle parlait. Elle pivota vivement vers Eva.

— Il m'a menti !

— Il nous a menti à tous. Et Gary le savait.

Journal de Flora Stimel, 22 février 2007

Je suis tellement contente ! Jeremy est papa ! Son fils Hunter Davis Wesson (je pense à lui en tant que Wingert) est né à 4 heures et quelque ce matin. Carl se rappelle pas l'heure exacte. Les hommes se souviennent jamais de ces détails ! Mais il s'est souvenu que le bébé pesait trois kilos deux cents. J'ai pas pu peser Jeremy quand il est né, mais je crois qu'il devait peser au moins autant !

Jeremy a appelé Carl, ce qu'il est pas censé faire sauf urgence, si quelqu'un a découvert la cabane ou quelque chose comme ça. (Il est complètement parano au sujet du père d'Amelia. Il l'appelle « le vieux renard ».) Carl n'a accepté de lui parler qu'une minute, mais Jeremy a pu lui dire que le bébé était né par césarienne. La maman et lui vont bien.

Carl dit que peut-être – PEUT-ÊTRE seulement – il m'emmènerait à l'hôpital. Nous pourrions faire semblant

d'être là pour quelqu'un d'autre et voir le bébé par la vitre de la pouponnière. Je croise les doigts !

Mais je ferais mieux de pas me faire de faux espoirs. Il m'a pas laissée aller aux remises de diplômes de Jeremy, ni au lycée ni à l'université. Je ne l'ai vu en uniforme d'apparat des marines que de loin, quand il servait de garde d'honneur à un match de football. Carl a dit que seule une foule ivre et bruyante aussi nombreuse que celle-là était suffisamment sûre pour qu'on s'y aventure.

J'ai même pas demandé si je pouvais aller au mariage de Jeremy. Je savais que Carl voudrait pas en entendre parler. Mais j'ai demandé si on pouvait se garer en face de l'église, de l'autre côté de la rue, pour les voir en sortir et entrer dans la limousine. Carl m'a répondu : « T'as rien dans le crâne ou quoi ? » Il a dit qu'au mariage de la fille d'un membre du Congrès, ça grouillerait forcément de flics ! J'avais pas pensé à ça. Faut croire que j'ai peut-être rien dans le crâne, tout compte fait. Ha ha !

Ma mère et mon père disaient toujours ça. J'ai pensé à eux aujourd'hui quand j'ai appris, pour le bébé. Ils sont arrière-grands-parents. Enfin, ils le sont s'ils sont toujours en vie, ce dont je doute. Ils seraient vraiment vieux maintenant.

Au fil des années, je me suis demandé s'ils suivaient ma carrière. Je me suis dit : ce serait pas rigolo si un jour ils tombaient sur ma photo sur un avis de recherche, à la poste ? Seraient-ils fiers que je sois devenue quelqu'un, même si c'est une hors-la-loi ? Ou papa secouerait-il juste la tête en marmonnant « Rien dans le crâne ! » comme il disait toujours quand je faisais quelque chose qu'il pensait idiot.

Je me serais pas enfuie si jeune s'ils avaient été juste un peu plus gentils avec moi au lieu de toujours me rabaisser. J'ai tout de suite aimé Carl parce qu'il m'encourageait. Il me faisait me sentir plus maligne et jolie que maman et papa l'avaient jamais fait.

Évidemment, c'était il y a des années. Aujourd'hui, il sait que je suis pas si maligne que ça. Et à vivre comme on le fait, j'ai pas pu prendre grand soin de moi-même. Jolie, je le suis plus !

Seigneur, d'où c'est venu, tout ça ? J'écrivais sur le mariage de Jeremy. J'ai lu et relu l'article de journal qui en parlait. La réception a dû être quelque chose ! Comme un conte de fées ! Un orchestre jouait. Amelia est très belle (sa photo était dans le journal).

Même si elle a été sélectionnée pour faire partie du plan de Carl, j'ai pas l'impression que ce soit bien difficile pour Jeremy d'être marié à un joli brin de femme comme elle. Il dit qu'elle le traite bien, aussi.

Carl s'est un peu énervé contre lui la dernière fois qu'il nous a rendu visite ici à la cabane. C'était Amelia ceci, Amelia cela jusqu'à ce que Carl lui dise de la fermer, qu'il avait l'air d'un amoureux transi. « C'est pas un mariage d'amour, alors l'oublie pas ! » Je crois que Jeremy oublie, pourtant. Parce qu'il parle tout le temps d'elle comme s'il l'aimait.

Comme la dernière fois où il est venu nous voir, et où il nous a parlé de ce pique-nique qu'ils avaient fait. Elle lui avait fait une surprise, elle avait frit elle-même le poulet avant de le mettre dans un grand panier en osier (j'en ai vu des comme ça dans les films.) Bref, il a dit qu'au beau milieu du pique-nique il a commencé à pleuvoir. Mais au lieu de le leur gâcher, ça a fait qu'ils ont pris le poulet, et qu'ils sont retournés avec dans la voiture en riant comme des fous.

J'ai trouvé que c'était drôle, la manière dont Jeremy le racontait. Mais pas Carl. Il a rappelé à Jeremy que sa femme n'est qu'une partie du grand projet. Jeremy a cessé de rire et cette expression triste est venue sur son visage. Je crois qu'il aime plus sa femme qu'il le laisse voir à son père. Mais Carl a cette... quel est le mot ? Influence. Carl a cette influence sur Jeremy qui est si forte, que je crois qu'il fera n'importe quoi pour lui, même si son cœur y est pas.

Je me demande ce qu'il ressent pour le bébé. Pas ce qu'il dit à Carl ou même à moi, mais ce qu'il ressent tout au

fond de son cœur. Je sais pas quoi souhaiter. Qu'il aime son petit garçon ? Ou qu'il l'aime pas ?

S'il l'aime, ce sera dur pour lui de mettre le plan à exécution et de laisser son fils avec Amelia. Se séparer de son enfant, c'est comme s'arracher un morceau de cœur. Je le sais, parce que ça fait des années que je vis ça. Peut-être que c'est différent pour les hommes. Je l'espère, parce que je souhaite cette souffrance-là à personne.

Maintenant, j'ai une nouvelle inquiétude : l'Afghanistan (si ça s'épelle comme ça.) Jeremy y sera envoyé bientôt, et il est très excité de retourner à la guerre. Il a survécu à l'Irak sans une égratignure. Qu'est-ce que j'en ai été reconnaissante ! Maintenant, je m'inquiéterai à me rendre malade chaque jour qu'il passera là-bas. Carl se fiche de moi. Il dit que Jeremy, c'est son portrait tout craché, un tueur-né, qui n'aura peur d'aucun type enturbanné !

J'ai fait mine de pas entendre, parce que j'aime pas penser à mon petit garçon comme à un homme qui puisse tuer aussi facilement que Carl (même si, pour être juste, il a plus tué personne depuis plusieurs années).

Que deviendra le petit Hunter, je me le demande. Connaîtra-t-il jamais mon nom ? J'aimerais pouvoir le tenir juste une fois. Est-ce trop demander ? Je suppose que oui, parce que je sais que ça arrivera jamais.

23

Comme tout le monde, quand c'était opportun, Dawson énonçait de pieux mensonges. Des paroles équivoques inoffensives, habituellement prononcées autant pour protéger celui à qui il mentait que pour se préserver lui-même de quelque désagrément. Elles taraudaient rarement sa conscience.

Mais être sournois avec les trois personnes qui lui importaient le plus l'irritait. Eva était bien trop soulagée que Headly s'en soit sorti pour remarquer le caractère évasif de ses réponses. Headly s'était douté de quelque chose, mais son esprit affûté était émoussé par l'anesthésie. Amelia, cependant, avait su qu'il mentait. Par omission, mais ça comptait tout de même. Il lui avait menti. Sauf pour le baiser. Ça, ça n'avait pas été un mensonge. Et quelle que soit la manière dont ça tournerait, il espérait qu'elle en viendrait à comprendre que dans ce baiser il avait été complètement honnête.

Depuis son départ de Savannah, elle avait tenté trois fois de l'appeler sur son portable. Elle avait dû découvrir qu'il n'était pas en chemin pour aller retrouver Tucker et Wills.

Il n'avait pas décroché ni écouté les messages qu'elle persistait à laisser sur le répondeur, craignant que cela ne le persuade de rebrousser chemin. Ou, à défaut de tourner les talons, il serait peut-être tenté de lui dire ce qu'il prévoyait de faire, auquel cas elle ferait tout pour l'en empêcher.

Il ne pouvait le permettre. Il échouerait peut-être, mais

impossible de vivre le reste de sa vie avec ne serait-ce qu'un semblant de paix sans essayer au moins une fois de se retrouver face à face avec Jeremy et Carl.

En fait, ce qu'Amelia avait dit ce matin, à propos de la perception que ces derniers avaient de lui – celle d'un journaliste sur la piste d'un scoop –, lui avait remémoré son unique talent. L'unique chose à laquelle il excellait était d'inciter les gens à lui parler d'eux-mêmes.

Cela avait suscité une idée. Après la tentative d'assassinat de Headly, l'idée s'était cristallisée, et muée en résolution.

Se basant sur le tuyau donné par Willard, il avait contacté Glenda avant même d'aller rejoindre Headly et Amelia dans le hall du parloir de la prison. Dieu la bénisse, elle avait aussitôt entrepris la tâche réclamée, persisté toute la journée et, quand il l'avait appelée du couloir de l'hôpital, elle lui avait donné de quoi travailler.

Il aurait dû faire part de ce qu'il avait appris aux autorités, mais il n'en avait aucune intention, bien qu'il ait assuré le contraire à Amelia. Si, plus tard, il devait être accusé d'obstruction à la justice, il dirait pour sa défense qu'il voulait éviter de faire perdre du temps à tout le monde avec une possible fausse piste.

Mais la véritable raison pour laquelle il avait gardé cette information pour lui était qu'il voulait tenter le coup avec Jeremy et Carl. Il le voulait vraiment. S'ils étaient appréhendés ou tués, jamais il n'aurait la possibilité de leur parler sans surveillance. Là, il avait une chance, certes minime, d'avoir une conversation franche, sans contrainte, seul à seul, avec eux, et il allait la saisir.

Carl et Jeremy ne le connaissaient que comme l'ambitieux journaliste qui s'était insinué dans les bonnes grâces d'Amelia et de ses enfants en vue d'écrire un article truffé de détails intimes. Ils ne savaient rien de sa relation avec Headly. C'était un avantage majeur.

L'autre était la personnalité de Carl. Il avait un ego colossal. Headly le lui avait dit et répété cent fois au moins. La plupart des sociopathes avaient une très haute opinion d'eux-mêmes, ce qui expliquait pourquoi ils étaient capables de telles prouesses. Dawson avait conclu que Carl correspondait à ce profil, et qu'il apprécierait qu'on lui offre une tribune improvisée. Dawson était en mesure de lui procurer un vaste auditoire.

Du moins, à condition que Carl et Jeremy ne le tuent pas avant qu'il ait pu exposer son but.

Il prenait un risque audacieux, peut-être même imprudent, mais Carl pourrait certainement s'identifier à ce genre de culot. N'avait-il

pas assis toute une carrière criminelle dessus ? Cette audace seule piquerait peut-être suffisamment sa curiosité pour qu'il n'appuie pas sur la détente avant qu'il ait pu vendre son baratin, ce qu'il aurait intérêt à faire vite fait.

— Je veux publier votre histoire.

Voilà qui devrait retenir l'attention du mégalomane.

Une interview de lui ne serait pas sans précédent. Carl en avait déjà accordé une. Dawson en avait entendu parler par l'intermédiaire de Headly :

— Au milieu des années 1980, un journaliste du Washington Post a écrit et publié un article sur Carl. Beaucoup des informations d'arrière-plan sur ses crimes et lui venaient de moi. Le type voulait être équitable, offrir à Carl une chance de réfuter ce que j'avais dit, de dissiper d'éventuelles idées fausses à son propos. Dans l'article, il a clairement fait comprendre qu'il espérait pouvoir l'interviewer. Carl l'a pris au mot. Quelques semaines après la parution de l'article, le journaliste a été kidnappé. Plusieurs jours après sa disparition, il a posté par courriel la transcription écrite d'une très longue interview. Le journal l'a publiée dans son intégralité, et le type a reçu un Pulitzer.

Carl avait aujourd'hui trente années de plus à raconter que lors de cette première interview. Dawson comptait l'interroger plus particulièrement sur les dix-sept dernières. Avait-il commis des crimes qui ne lui avaient pas été imputés, ou avait-il pris une semi-retraite, comme ça en avait tout l'air ? Avait-il exhorté Jeremy à suivre ses traces, ou était-ce la seule décision de ce dernier ? Et qu'en était-il de Flora ?

Il avait beaucoup à lui demander.

Mais d'abord, il devait le débusquer !

La voiture qu'il avait louée à son arrivée à Savannah moins d'une semaine plus tôt se trouvait toujours à la maison de la plage, aussi avait-il pris un taxi de l'hôpital à l'aéroport, où il avait atteint une des compagnies de location juste avant qu'elle ferme boutique pour la nuit.

Évitant l'I-95, il s'était lancé au travers de la Caroline du Sud par une sombre route à double voie. Elle serpentait entre d'épaisses forêts qui, jusque-là, avaient échappé aux promoteurs qui sacrifiaient des réserves naturelles à des communautés de golfeurs retraités.

Pendant des heures, les seules lumières qu'il avait vues avaient été le double faisceau de ses phares, ainsi que le mince croissant de

lune occasionnellement obscurci par de fins nuages. L'air était doux, et lourd d'humidité. Ici et là, des marécages boueux parsemaient le paysage plat.

Personne n'aurait eu envie de se perdre là-dedans. Mais si vous cherchiez à vous cacher, les conditions étaient idéales.

Il avait fait rechercher par Glenda des parcelles de terre qui, dans la région, auraient changé de main à l'époque où Jeremy était en poste à Parris Island. L'entreprise était hasardeuse, mais Glenda était tombée sur quelque chose de sérieux. Elle lui avait rapporté sa trouvaille quand il l'avait appelée de l'hôpital :

— Neuf hectares, situés entre Beaufort et Charleston à environ huit cents mètres à l'intérieur des terres. Ils ont changé de propriétaire en 2006.

— Qu'est-ce qui a attiré ton attention sur cette transaction particulière ?

— Ils ont été achetés par une société.

— Pas si inhabituel que ça.

— Non, mais le terrain est au beau milieu de nulle part, sans aucun chenal le reliant à l'océan, ni d'accès par une route locale. Un tiers est constitué de marécages. Que voudrait en faire une société ? (Avant que Dawson ait pu formuler une réponse, elle avait enchaîné :) J'ai vérifié pour voir quel genre d'affaires ils traitaient et, surprise, elle n'est enregistrée dans aucun des cinquante États. Elle a l'air bidon.

Dawson s'était efforcé, sans succès, de tempérer son enthousiasme grandissant.

— Les sociétés peuvent être dissoutes. Ou changer de nom.

— Exact. Mais la taxe foncière a toujours été payée, par prélèvement automatique sur un compte. Le dernier versement remonte à deux mois.

— Au nom de la société ?

— Gagné.

Tenant un morceau de papier froissé contre le mur, il avait griffonné les coordonnées GPS du terrain mystérieusement acquis l'année où Jeremy avait fait la connaissance d'Amelia Nolan.

— Glenda, tu es un ange.

— Et toi, un crétin, mais tu as sauvé la vie de cette femme aujourd'hui, alors je suppose que ça te rachète.

— Qui a dit ça ?

— Que tu es un crétin ?

— Que j'ai sauvé la vie d'une femme.

— CNN.

C'était perturbant. Il ne voulait pas être considéré comme un héros. Ce serait le plus gros mensonge de tous. Il n'en était pas un.

La route sur laquelle il roulait s'était rétrécie de kilomètre en kilomètre. Le revêtement rigide avait ensuite cédé place au gravier et, maintenant, il cahotait sur un sentier de terre. Il aboutit finalement à une impasse, à quelques mètres d'une étendue dense de spartines.

Il arrêta le moteur, éteignit les phares. L'obscurité fut absolue. Tâtonnant en quête de son téléphone portable, il l'alluma, puis consulta l'application GPS qui l'avait conduit aux limites de la propriété, à l'angle sud-est des neuf hectares de terrain. C'était également l'endroit le plus proche de l'Atlantique, et celui qui avait l'altitude la plus basse.

Enclenchant l'application lampe de poche de son écran, il descendit de voiture, marcha jusqu'aux hautes herbes, puis s'engagea jusqu'aux chevilles dans l'eau visqueuse.

Neuf hectares de terrain sec ne seraient pas si difficiles que ça à parcourir à la lumière du jour. Mais il serait déraisonnable de s'aventurer dans un marécage d'eau salée en pleine obscurité, sans savoir où il allait ou même ce qu'il cherchait. Jusqu'au lever du soleil, il était coincé.

Il retourna à la voiture, éteignit son portable. Puis, par précaution, il en ôta la batterie, ayant entendu qu'elle pouvait transmettre un signal même quand l'appareil était éteint.

Or, il ne souhaitait pas être localisé avant d'avoir débusqué Carl et Jeremy.

Amelia et Eva avaient passé la nuit dans la salle d'attente de l'hôpital. Eva n'avait pas même pris en considération la suggestion de l'infirmière d'aller dans un hôtel pour une bonne nuit de sommeil. Elle refusait de partir, et de manquer ne serait-ce qu'une seule des visites périodiques qu'elle était autorisée à rendre à Headly.

Au cas où l'état de ce dernier empirerait, Amelia n'avait pas voulu la laisser seule, aussi avait-elle décliné la proposition de Tucker de se faire escorter jusqu'à Sainte-Nelda par un agent. Qui plus est, elle ne voulait pas quitter l'endroit où elle avait vu Dawson pour la dernière fois. Elle entretenait l'idée idiote que, si elle restait, il reparaitrait bientôt avec une explication plausible à son départ précipité.

À présent, l'aube approchant, ses yeux étaient secs, et elle se languissait d'une douche. Elle avait de petites éraflures piquantes sur la paume et le coude droits, lesquels avaient fait les frais de sa chute, quand Dawson l'avait plaquée contre le béton. Mais ces inconforts physiques étaient négligeables en comparaison de son bouleversement émotionnel. Elle était morte d'inquiétude à son sujet.

Eva revenant d'une visite à son mari, Amelia écarta son portable de son oreille, puis coupa la communication.

— Je n'accède même plus au répondeur de Dawson. Comment va le patient ?

— Impatient ! Grincheux ! Agité ! Sa tension augmente. Les infirmières mettent ça sur le compte de la douleur, mais moi pas. Rester là sans bouger, incapable de remuer les bras, ça le rend fou. Il croit que nous lui mentons avec cette histoire de paralysie temporaire. Et chaque fois que j'y vais, il m'interroge sur Dawson.

Amelia consulta sa montre et, effleurant d'un doigt le contour de cristal, se remémora que, sans Dawson, le précieux bijou aurait pu ne jamais être retrouvé.

— Il est parti depuis des heures. Pourquoi ne me rappelle-t-il pas ?

— Je suis sûre qu'il a une bonne raison.

— Moi aussi. Mais je ne suis pas certaine de vouloir la connaître !

Plus elle repensait à leur dernière conversation, plus elle devenait convaincue que Dawson lui cachait quelque chose, pas parce qu'il ne lui faisait pas confiance, mais parce qu'il anticipait une réaction négative de sa part.

— Dois-je partager mes inquiétudes avec l'agent Knutz ? Les inspecteurs ?

— Que leur diriez-vous ?

— Qu'il a menti à propos de l'endroit où il allait.

— Les hommes mentent fréquemment aux femmes à propos des endroits où ils vont.

— Ils penseraient probablement qu'il est parti s'acheter des cachets, dit-elle, avant d'ajouter hâtivement : Il n'avait besoin de ces anxiolytiques que pour l'aider à dormir, vous savez.

— Je sais.

— Cela fait même des jours qu'il n'a pas bu.

— Vous avez une bonne influence sur lui.

— Moi ? Non. Je n'ai rien à y voir.

Eva sourit d'un air entendu.

— Vous êtes devenus remarquablement proches en un très court laps de temps, tous les deux.

— Un pas en avant, deux en arrière.

— Oh ?

Amelia hésita.

— De femme à femme ?

— Rien de ce que vous me direz n'ira plus loin, Amelia. Je vous le promets.

— La vérité, c'est qu'il me fait tourner la tête.

Son aînée rit doucement.

— Alors il y a bel et bien une attirance entre vous ?

— Incontestablement.

— Agréable, n'est-ce pas ?

— Ce le serait s'il savait ce qu'il voulait. C'est comme s'il ne pouvait se rassasier de moi, puis l'instant d'après, il me repousse et me tient à distance, au sens littéral du terme.

— Vous a-t-il dit pourquoi ?

— Y a-t-il un pourquoi ?

— À l'évidence, Dawson le pense.

— Votre mari dit qu'il se considère comme un solitaire.

— Nous nous sommes efforcés de le convaincre du contraire.

— Headly m'a dit ça aussi. Mais je crois qu'il y a autre chose et qu'il me résiste pour une raison spécifique.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je le sens. Je crois que ça a quelque chose à voir avec Jeremy.

Sans répondre, Eva attendit qu'elle précise sa pensée.

— Peut-être avec le syndrome post-traumatique de Jeremy, et ce qu'il est.

— Dawson ne vous reprocherait jamais les fautes de votre ex-mari. Je le connais assez bien pour vous le certifier.

— Non, je ne le crois pas non plus. Je pense que... En fait, je ne sais plus quoi penser. (Inclinant la tête en avant, elle se massa les tempes.) Où est-il allé ? Que pourrait avoir découvert Glenda pour qu'il parte en coup de vent d'ici ?

Un peu plus tôt, elles avaient discuté de l'éventualité d'appeler l'enquêtrice pour lui demander ce qu'elle avait révélé à Dawson. Mais ni l'une ni l'autre ne savait comment la joindre ou même quel était son nom de famille. Elles avaient décidé d'attendre jusqu'au matin pour l'appeler à son bureau, au magazine. Eva avait averti Amelia de ne pas être trop optimiste.

— Il compte sur elle depuis des années. C'est un peu une arme secrète, pour lui. Je doute que Glenda trahisse sa confiance.

Si l'enquêtrice était aussi protectrice vis-à-vis de ses sources que Dawson, Amelia doutait qu'elles en apprennent grand-chose, en effet. Elle n'avait toutefois personne d'autre vers qui se tourner pour obtenir des réponses.

— Pour qu'il ait quitté Headly ce soir, ce devait être d'une importance vitale.

— Il savait que Gary était hors de danger.

— Certes, mais tout de même. Il se rongea les sangs depuis des heures à son sujet. Qu'est-ce qui a bien pu l'inciter à partir sans même rappeler pour prendre de ses nouvelles ?

— J'admets que ça ne ressemble pas à Dawson. Redites-moi encore tout ce qu'il a dit.

Amelia répéta la conversation de la cage d'escalier.

— Est-ce que ça pourrait être lié à ce que Willard Strong lui a dit ?

— À propos de cette cabane qu'aurait Jeremy ?

— Vous ne croyez pas que... Oh, Seigneur ! Vous ne croyez tout de même pas que Glenda l'a localisée. Dawson ne s'y rendrait pas seul !

— Nous devons le dire à Gary.

Eva se leva et se dirigea vers la porte.

— Eva, non !

Amelia la suivit hors de la salle d'attente, puis dans le couloir.

— Vous ne pouvez pas le lui dire ! Sa tension !

— Elle peut être contrôlée par des médicaments. Alors que s'il apprend plus tard que je ne lui en ai pas parlé immédiatement, je peux dire adieu à notre croisière en Alaska. Il demandera certainement le divorce !

Elles pénétrèrent dans la salle de réveil sans qu'aucun membre du personnel ne les voie, puis se faufilèrent derrière le rideau. Les yeux de Headly s'ouvrirent d'un coup. Un regard suffit pour qu'il comprenne instantanément qu'elles n'étaient pas là pour tapoter son oreiller.

— Quoi ?

— Dites-le-lui.

Eva s'écarta promptement pour qu'Amelia puisse s'approcher du lit.

Elle l'informa de la situation par de brefs chuchotements,

concluant par :

— Si Glenda lui a donné une idée de l'endroit où se trouve cette cabane, croyez-vous qu'il serait assez fou pour s'y rendre seul les affronter ?

Le regard de Headly passa de l'une à l'autre, puis s'attarda sur son épouse, dont la détresse était aussi apparente que sa résignation. Il ferma les yeux, puis exhala un long soupir.

— Et merde !

Plus qu'un juron, c'était un cri de désespoir. Venant d'un homme d'action tel que lui, cela ne fit qu'accroître les craintes d'Amelia.

— Ils le tueront, n'est-ce pas ?

Headly sortit de sa torpeur et rouvrit les yeux.

— Pas si je peux l'empêcher. Mais bon sang, je suis coincé ici !
Eva, appelle Knutz. Son numéro est dans mon téléphone.

Eva alla jusqu'au placard où avaient été rangées ses affaires.

— Je ne sais pas quoi lui dire.

— Laisse parler Amelia. (S'adressant à cette dernière, il précisa :) Répétez-lui tout ce que vous venez de me dire. Il fera rechercher Glenda, mobilisera les autorités locales et peut-être, je dis bien peut-être, qu'elles intercepteront Dawson à temps.

— Et si ce n'est pas le cas ? objecta Amelia.

— Carl lui accordera probablement l'interview de sa carrière. Il l'a déjà fait.

Eva cessa de s'affairer avec le portable pour le regarder avec une vive inquiétude.

— Gary, non !

Remarquant sa réaction, Amelia s'affola.

— Quoi ? Quel serait le problème avec une interview ?

Ignorant la détresse de sa femme, Headly lui parla du tour de force accompli par le journaliste du Washington Post.

— Le lendemain de la publication de l'interview, Carl l'a relâché sur un chemin rural de l'ouest de la Virginie. Avec une balle dans la tête. Il a eu le prix Pulitzer à titre posthume.

Il était au beau milieu de son cauchemar, en train d'escalader laborieusement la pente en direction de Hawkins, qui criait depuis la crête, quand il fut réveillé en sursaut par un héron qui s'envolait des marais dans un bruyant battement d'ailes.

L'atroce fin du cauchemar lui avait été épargnée, mais il

tremblait encore, parcouru de sueurs froides. S'essuyant le visage avec un pan de sa chemise, il but une gorgée de sa bouteille d'eau.

Il était surpris d'avoir été capable ne serait-ce que de sommeiller, et tout autant d'être encore en vie. Si Carl et Jeremy l'avaient découvert, ils auraient pu l'assassiner dans son sommeil. Bien qu'il ait fait un petit somme d'environ deux heures, il ne se sentait pas reposé. Cependant, en dépit de sa fatigue, et du fait que le soleil n'était pas encore complètement levé, il était impatient de se mettre en route.

Il remplaça la batterie de son téléphone. Cela équivalait à transmettre sa localisation aux autorités pour peu qu'elles soient à sa recherche, mais il lui fallait prendre le risque. Il avait besoin de son application GPS pour l'aider à se diriger.

Il n'emporta avec lui, quand il quitta la voiture, que l'appareil et la bouteille d'eau. Une arme aurait été superflue. Jeremy avait manqué Amelia à cause de sa prompte réaction. La balle tirée sur Headly ne l'avait pas atteint en pleine tête, et elle avait perdu sa vélocité avec la distance, ce qui l'avait empêchée d'infliger les dégâts qu'elle aurait pu causer. Mais, abstraction faite de son manque de chance la veille, les compétences au tir de Jeremy étaient réputées. Un homme empêtré dans les marais serait une proie facile.

Dawson avait décidé de suivre un itinéraire en zigzag à partir de ce point, et de progresser en hauteur au travers de la parcelle trapézoïdale, laquelle était bien plus étroite à sa base qu'au sommet, lui-même davantage à l'intérieur des terres. S'il en atteignait l'extrémité nord-ouest sans avoir rien trouvé, et que cela s'avérât donc improductif, il reviendrait en diagonale à son point de départ.

L'eau dans laquelle il était entré la veille ne monta jamais plus haut que ses genoux, mais elle imbiba les jambes de son pantalon et ses bottes. Il progressa péniblement au travers d'étendues d'épaisses spartines et de touffes de choux-palmistes, aux feuilles en forme de lames de couteau, et tout aussi tranchantes. Les insectes étaient agressifs, sans pitié. Et il préférait ne pas penser aux espèces de reptiles qu'il pourrait croiser !

Il avait estimé pouvoir parcourir neuf hectares en une demi-heure ou moins. Mais patauger dans l'eau en se frayant un chemin dans une flore sauvage lui demanda plus d'efforts et de temps que prévu.

Heureusement, au fur et à mesure que l'élévation augmentait, le sol se fit plus ferme, moins saumâtre, et les herbes des marais cédèrent peu à peu place à la forêt. Bientôt, il marcha sous des arbres dont les branches formaient au-dessus de sa tête une voûte dense et

enchevêtrée, qui maintenait le sol dans la pénombre. Les broussailles proliféraient. Les plantes rampantes s'entortillaient autour des troncs. Les fougères dessinaient des nappes de vert luxuriant. Le paysage n'était qu'un diorama d'ombres mouvantes à perte de vue, une étendue sauvage de camouflage.

C'est pourquoi il faillit la rater.

Sans ce couple de cardinaux qui attira son attention alors qu'il filait comme l'éclair entre les bois en pépiant, avant de se percher sur une antenne de télévision inclinée fixée à l'angle du toit, il serait passé droit devant sans même la voir.

S'arrêtant net dans son élan, il s'accroupit vivement derrière un fourré de palmiers nains. Se disant que si Carl et Jeremy l'avaient repéré ou entendu, il serait déjà mort.

La structure était plus grande que ce qu'il aurait qualifié de planque. Plutôt une sorte de cabane. Elle occupait une petite clairière entourée d'arbres. De hautes herbes et des buissons sauvages remontaient le long des murs extérieurs, construits en bois brut érodé par les intempéries au point de se confondre avec la teinte brun foncé des écorces, tout autour.

Plat, le toit était complètement recouvert de lichen et de brindilles tombées, compost naturel sur lequel la végétation s'était enracinée. Vue des airs, elle se serait fondue dans le paysage. Elle n'aurait pu être repérée, pas même d'un hélicoptère en vol rasant.

Dawson faisait face à l'entrée. Il y avait une sorte de porche d'à peu près un mètre carré, une porte flanquée de deux petites fenêtres, placées très haut. Les vitres avaient été maculées d'un produit de manière à ne pas réfléchir la lumière. Aucune ligne électrique, ni de téléphone, n'était en évidence, mais un groupe électrogène, peint aux couleurs camouflage, était adossé à l'une des parois extérieures, et recouvert de plantes grimpantes.

Est-ce là la récompense de toute une vie de crimes ? songea ironiquement Dawson. D'un autre côté, Carl Wingert reprochait au peuple américain son matérialisme obsessionnel. En cela, au moins, il pratiquait ce qu'il prêchait !

Dawson attendit que dix minutes se soient écoulées sur sa montre avant de se risquer à bouger, puis amorça une lente et silencieuse approche. Quand il ne put aller plus loin sans émerger du couvert des arbres, il s'arrêta pour inspirer profondément, plusieurs fois.

Deux personnes lui vinrent à l'esprit : le caporal Hawkins, le jeune soldat du Dakota du Nord qui peuplait ses cauchemars. Et

Amelia, la dernière femme qu'il aurait voulu embrasser. La première qu'il aurait voulu aimer. S'il ne survivait pas, il espérait que, par quelque miracle cosmique, tous deux sauraient que dans ses derniers instants il avait pris acte de ses dettes impayées envers eux.

Il sortit de la relative sécurité procurée par les arbres, puis marcha vers la cabane. Personne ne cria. Aucune ombre révélatrice n'apparut derrière les fenêtres obscurcies. Il n'entendit aucun bruissement, rien qui indiquât que l'endroit était habité.

Mais, alors qu'il s'apprêtait à monter sur le porche, il se rappela quelque chose que lui avait dit Headly : « Nous aurions dû nous douter que c'était piégé ! » Un mouchard avait informé le FBI que Carl et Flora se cachaient dans une maison, au sud de la Floride. Un raid furtif avait été planifié, et parfaitement exécuté jusqu'à ce qu'un agent des Opérations Spéciales pose le pied sur le porche de bois. La structure et lui avaient volé en éclats. Trois autres agents avaient été grièvement blessés en dépit de leur tenue de protection.

Dawson assimilait ce genre de piège à des EEI, ou engins explosifs improvisés. Il avait vu leur œuvre de près. Les visions des ravages qu'ils étaient capables de causer parasitèrent son esprit quand il s'avança précautionneusement sur l'étroite plate-forme.

Rien n'exploda. Il s'attendait, à tout le moins, à des coups de feu, mais tout ce qu'il entendit fut la prise de bec domestique entre les deux oiseaux rouge vif. Il tendit la main vers la poignée, la tourna. Étonnamment, la porte n'était pas verrouillée. Elle s'ouvrit vers l'intérieur. La première chose qui l'accueillit fut l'odeur. Poubelle de plusieurs jours, sueur aigre, sang.

— Je pourrais vous tirer dessus à travers la porte, alors autant avancer.

Pas une voix qu'il reconnaissait comme celle de Bernie.

Le cœur battant, les mains en l'air, il franchit le seuil, poussant la porte grande ouverte du pied jusqu'à ce qu'elle bute contre le mur. Personne derrière. Il balaya la pièce du regard.

Une poubelle de métal, qui empestait. Du mobilier de récupération. De la vaisselle sale empilée très haut dans un évier graisseux sans robinet. Une palette de bois dans un coin, sur laquelle s'entassaient des packs de bouteilles d'eau. Un frigidaire vieux de plusieurs décennies.

Et, sur un canapé, un homme barbu, en position semi-inclinée. Il tenait un pistolet, mais mollement. En identifiant Dawson, il manifesta sa surprise :

— Vous ?

— Moi.

Toutes les choses que Headly avaient dites à Dawson concernant Carl Wingert lui revinrent en un flash. « On n'est jamais assez préparé pour Carl. » Dawson pivota pour regarder derrière lui. Seul le paysage monotone s'étendait par-delà la porte ouverte.

« Une fois, au Nouveau-Mexique, il a sauté des chevrons d'une vieille écurie. Et abattu l'agent qui l'avait pourchassé jusque-là à bout portant, en pleine poitrine. »

Dawson regarda en l'air. Aucun chevron. Ni grenier.

L'homme, sur le canapé, parut s'amuser de sa nervosité.

— Relax. Il est pas là.

— Où est-il allé ?

— Il a pas dit.

Satisfait qu'ils soient tous deux seuls, Dawson déclara :

— Je ne suis pas armé. Je vais baisser mes mains.

Jeremy Wesson, l'homme qui lui inspirait une si farouche curiosité, l'homme à qui il en voulait de toutes les fibres de son être, l'homme qu'il souhaitait voir sévèrement puni pour avoir tué Stef et failli tuer Headly, cet homme-là n'avait pas l'air si diabolique ou menaçant.

Il regardait Dawson avec une égale curiosité, l'évaluant à sa pleine mesure.

— Vous avez l'air encore plus grand de près.

— Et vous, l'air d'une loque !

La peau de Jeremy paraissait moite et cireuse.

— Les dernières vingt-quatre heures ont été rudes.

— Celles de Headly n'ont pas été une partie de plaisir non plus.

— Il est en vie ?

— Il s'en remettra.

— Pendant la fraction de seconde qu'il a fallu à la balle pour l'atteindre, il s'est tourné.

— Vous avez aussi raté Amelia.

— J'essayais pas tant que ça.

Dawson se refusa à le croire totalement sincère, même si Jeremy inclina bel et bien la tête pendant quelques secondes en signe de ce qui pouvait être du remords. Quand il releva les yeux sur Dawson, il remarqua que son jean et ses bottes étaient trempés.

— Galère de venir jusqu'ici, hein ? Comment l'avez-vous trouvée ?

— Je ne révèle jamais mes sources.

Jeremy étouffa un rire, ce qui le fit tousser. Pour la masquer, il tourna le visage contre son épaule. Quand la quinte reflua, il demanda :

— Les flics sont derrière vous ?

— Je ne crois pas.

— Vous êtes venu seul ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je voulais vous rencontrer face à face.

— Pourquoi ça ?

Dawson ne répondit pas.

— Vous baisez ma femme ?

— Elle n'est pas votre femme. Mais, non.

Dawson n'aurait su dire s'il le crut ou non.

— Êtes-vous venu ici pour me tuer ?

— Non.

— Parce que si c'est le cas...

— Ça ne l'est pas.

— ... Vous arrivez trop tard. (Jeremy ôta sa main d'une plaie sanglante et suppurante sur le côté de son abdomen.) Je suis déjà un homme mort.

Dawson se précipita devant le canapé miteux sans même y réfléchir. Il s'agenouilla et écarta la main de Jeremy, puis souleva l'ourlet du tee-shirt sale. Dessous se trouvait une plaie putréfiée. La chair était plissée, poisseuse, et rouge tout autour de l'impact de la balle, lequel était obstrué par du sang séché.

— Merde ! C'est pas joli, mais au moins, ça saigne plus.

Jeremy le gratifia d'un sourire amer.

— J'suis à sec.

Dawson craignait qu'il n'ait raison. La majeure partie de l'hémorragie avait dû être interne, et considérable. Sous sa moustache broussailleuse, les lèvres de Jeremy étaient grisâtres. Il lâcha le pistolet. Il atterrit sur le plancher, à quelques centimètres du genou de Dawson.

— J'ai menti quand j'ai dit pouvoir vous abattre à travers la porte. Il est pas chargé.

Dawson arracha son portable de sa ceinture.

— Pas la peine.

Ignorant la protestation de Jeremy, il composa le 911. Quand la standardiste répondit, il décréta :

— Écoutez attentivement.

Il l'informa de sa localisation générale, puis cita les coordonnées géographiques de l'endroit.

— J'ai besoin d'une aide médicale d'urgence pour un homme grièvement blessé.

— Quelle est la nature de...

— Il a reçu une balle dans l'abdomen.

— Est-il...

— Nous sommes dans une cabane, mais aucune route n'y mène. Envoyez un hélico de sauvetage. Ils ne pourront pas atterrir. Dites-leur de prévoir autre chose et de chercher une colonne de fumée.

— De fumée ?

— Elle les aidera à nous trouver. Et mon portable sera allumé.

— Quel est votre nom ?

— Dawson Scott.

— Le Dawson Scott que tout le monde recherche ?

— On me recherche ?

— D'un bout à l'autre du comté.

— Eh bien, on me trouvera là. Je suis avec Jeremy Wesson. Compris ? Jeremy Wesson. Dites-leur de ne pas tirer. Il n'y a que nous

deux, nous ne sommes pas armés, et il est dans un sale état.

— OK, restez en ligne, monsieur...

— Faites votre boulot. Je vais faire le mien.

Il coupa la communication, et ne répondit pas quand l'appareil se mit à sonner presque immédiatement. Agissant promptement, il traîna la poubelle débordante dehors, puis la renversa pour en déverser le contenu nauséabond. Il rassembla ensuite brindilles et broussailles sèches, les entassa dedans, puis retourna dans la cabane.

— Allumettes ?

Jeremy agita faiblement la main.

— Étagère au-dessus de l'évier.

Des journaux s'empilaient sur la table bancale. Dawson les emporta avec la boîte d'allumettes jusqu'à la poubelle, fourra le papier entre les brindilles, y jeta une allumette enflammée, et laissa le tout brûler.

L'état de Jeremy paraissait empirer de minute en minute. Dawson se blinda contre la compassion qui enflait en lui. Endossant son objectivité professionnelle, il enclencha l'enregistreur vidéo de son téléphone portable. Peu lui importait la qualité de l'image, mais chacune des paroles de Jeremy pourrait être d'une importance cruciale plus tard.

— Qui vous a tiré dessus ?

— Le flic.

— Celui que vous avez tué ?

— C'est papa qui l'a tué.

— Carl Wingert. C'est votre père ?

— Exact. Comment l'avez-vous découvert ?

— Aucune importance pour l'instant. Où est Carl ?

— Je vous l'ai dit : il est parti.

— Depuis combien de temps ?

— La nuit dernière, je sais plus quand.

— Vous êtes resté là seul toute la nuit ? Pourquoi n'avez-vous pas appelé les secours ?

Jeremy partit d'un autre petit rire caustique, qui provoqua une quinte de toux. Haletant, il lâcha :

— Je préfère me vider de mon sang ici plutôt que mourir en prison.

— Carl vous a laissé pour mort ici ? Pourquoi ne vous a-t-il pas conduit aux urgences ?

Jeremy baissa le regard sur la plaie. Quand il le releva sur

Dawson, il y avait des larmes dans ses yeux.

— Il sait reconnaître une cause perdue d'avance.

Dawson se passa une main dans les cheveux.

— Bordel ! Cet homme n'a-t-il donc pas de cœur ?

— Vous le connaissez ? Au-delà de Bernie, je veux dire. Vous savez, pour son passé ?

— Ouais, je sais. Plus que je ne le voudrais.

— Il a déjà dû abandonner des gens derrière lui, autrefois.

— Il a choisi de les abandonner.

— Les héros sont forcés de prendre de dures décisions.

— Héros ? ricana Dawson. C'est un trouillard !

Jeremy n'objecta pas. Au lieu de quoi il passa un revers de main sur ses yeux pour en chasser les larmes.

— Il m'a laissé avec une balle. Je savais ce qu'il voulait que je fasse avec, alors soixante secondes environ après son départ, je l'ai tirée.

Dawson suivit son regard jusqu'au plafond, dont le bois était éclaté autour d'un impact.

— Papa a pas fait beaucoup d'erreurs, mais il en a commis une hier soir : il est pas revenu voir si je l'avais vraiment fait.

Jeremy reposa la tête contre le coussin souillé du canapé, ferma les yeux. Une larme s'échappa de sous sa paupière, roula sur sa joue, et fut absorbée par sa barbe.

— Je voulais pas me faire sauter la cervelle, mais j'espérais mourir avant que quelqu'un me trouve.

— Vous n'aurez pas cette chance, Jeremy. J'ai besoin que vous m'apportiez quelques éclaircissements.

Les yeux toujours clos, il demanda :

— Vous allez écrire sur moi ?

— Je n'ai pas encore décidé.

— En tout cas, si c'est une confession sur mon lit de mort que vous voulez, vous feriez mieux de pas traîner !

— La version de Willard Strong, à propos de l'assassinat de Darlene. Elle est vraie ?

— Pas loin. L'essentiel, c'est qu'il l'a pas tuée. C'est moi.

Dawson jeta un coup d'œil à son portable, histoire de s'assurer qu'il avait bien ça sur bande.

— Les Wesson.

Jeremy ouvrit les yeux, qui s'emplissaient de davantage de larmes. Il lutta pour ne pas pleurer.

— Randy et Patricia.

— Leur patronyme était vraiment Wesson ?

— Non, mais j'ignore quel était leur vrai nom. J'ai vécu avec eux pendant treize ans et ils se sont bien occupés de moi. Ils croyaient en papa et en sa croisade, comme ils l'appelaient.

— Et l'incendie ?

— Papa disait que c'était nécessaire. Il appelait ça en faire des martyrs pour la cause.

Jeremy s'essuya de nouveau les yeux.

Maintenir son objectivité fut une véritable lutte pour Dawson quand il posa la question suivante :

— Le père d'Amelia. Suicide ou pas ?

Il riva durement son regard à celui de Jeremy, exigeant la vérité. Lentement, Jeremy esquissa un petit signe de dénégation de la tête, puis laissa celle-ci s'enfoncer plus profondément dans le coussin.

— Depuis notre rencontre, et surtout après notre mariage, il ne cessait de poser des questions à propos des Wesson et d'autres choses que je lui avais dites qui concordaient pas. Papa avait peur qu'après le divorce il se mette réellement à fouiner. J'étais pas dans ses petits papiers.

— Vous aviez frappé Amelia.

Il grimaça, mais ne réfuta pas l'accès de violence.

— Papa avait peur que le vieux grigou me coince. Il disait qu'il valait mieux étouffer ça dans l'œuf.

— Alors vous l'avez fait.

— Je connaissais son emploi du temps, et savais quand il serait seul chez lui.

— Comment l'avez-vous contraint à avaler les cachets ?

— Papa lui a donné le choix : avaler le dosage mortel, ou regarder Amelia mourir lentement dans d'atroces souffrances. Quoi qu'il arrive, il mourrait, mais s'il voulait qu'elle vive, il devait simuler son suicide. Le vieil homme a tenté de le raisonner, puis de négocier. Il a fini par supplier mais, au bout du compte, il a avalé les médicaments. Nous avons attendu d'être sûrs que son cœur s'était bien arrêté.

— Et vous l'avez laissé là pour qu'Amelia le trouve.

Dawson eut envie de l'empoigner, de le frapper à mort pour tout le chagrin qu'il avait causé à Amelia, pas seulement avec la mort de son père mais tout ce qu'il avait fait pour cette stupide, fanatique cause sans aucun fondement.

— Cause, mon cul ! maugréa-t-il.

La trahison de Carl Wingert ne trouvait sa source que dans son ego monstrueux de sociopathe et ses illusions de grandeur ignobles. Soudain, la rage le consuma. Il agrippa la main de Jeremy comme pour l'affronter au bras de fer, juste là, sur son torse.

— Vous devez aussi répondre du meurtre de Stef.

— Stupide initiative. J'ai agi sans réfléchir.

— Ça va pas peser bien lourd, comme défense.

Comme s'il n'avait pas entendu sa remarque, Jeremy poursuivit :

— J'étais resté cloîtré ici si longtemps que sortir et enfin agir m'a fait du bien.

— Ça vous a fait du bien de tuer une jeune femme ?

— J'ai cru que c'était Amelia.

— Vous vouliez tuer la mère de vos enfants !

Il se détourna du regard accusateur de Dawson, et sa poitrine se creusa alors qu'il exhalait un long soupir.

— Si j'avais dû y penser, j'aurais pas pu le faire. Alors quand je l'ai vue – la femme que j'ai prise pour elle – ça a été comme un signe de la providence. Si j'agissais sur une impulsion, là, maintenant, j'en serais débarrassé et j'aurais plus à y penser. C'est ce qui m'est passé par l'esprit.

— Un esprit foutrement tordu, Jeremy.

— Dites-lui que je suis désolé.

— Je doute qu'elle le croie.

— Probablement pas. Pas après tout ce que je lui ai fait endurer. (Son regard se fit introspectif.) Mes fils auront honte de qui était leur père, n'est-ce pas ?

La réponse était si évidente que Dawson n'eut pas besoin de l'énoncer.

— Ça m'a rendu jaloux de vous voir jouer avec eux sur la plage, poursuivit Jeremy. Je vous ai observés du bateau. Où avez-vous trouvé ce ballon de foot ?

— Dans un sac de jouets de plage dans la location.

— Au base-ball, Grant a un sacré lancer du bras droit pour un gamin de son âge.

— Pour un gamin de n'importe quel âge.

— Hunter est meilleur au foot.

— Il a quelques aptitudes.

— Ce sont de braves garçons, hein ?

— Ils sont géniaux.

— Est-ce qu'ils parlent de moi, parfois ?

Cet homme ne méritait pas sa pitié ou sa compassion, pas même l'un de ces magnanimes mensonges pieux. Mais avouer la cruelle vérité à un mourant...

— Tout le temps, s'entendit-il répondre. Ils sont fiers que vous ayez servi votre pays.

Jeremy savait qu'il lui mentait, et le regarda d'une manière qui, silencieusement, le remerciait pour sa miséricorde. Après quoi il ferma les yeux, et Dawson craignit qu'il n'ait perdu conscience, ou soit sur le point de le faire. Il le secoua par l'épaule.

— Ne tombez pas encore dans les pommes ! Dites-moi où est allé Carl.

— Je sais pas.

— Je ne vous crois pas.

— Il m'a laissé ici pour que j'y meure. Vous pensez vraiment que j'en ai quelque chose à foutre de l'endroit où il est allé ?

De nouveau, les larmes affluèrent à ses yeux.

Cette fois, Dawson le crut quand il dit qu'il ignorait où se trouvait son père. Un homme capable d'abandonner son fils mourant ne se serait pas donné la peine de lui dire où il allait. Il batailla contre un autre élan de pitié.

— Jeremy, où est Flora ?

Le regard de Jeremy se focalisa de nouveau abruptement sur Dawson, puis il laissa échapper un son rauque, sanglotant.

— Me demandez pas...

— Où est-elle, Jeremy ? Votre mère est-elle en vie ?

Autre rôle.

— Laissez-moi tranquille. Je suis en train de mourir.

Dawson lui agrippa plus fort la main.

— Dites-le-moi, bon sang !

— Je...

— Dites-le-moi !

Juste à ce moment-là, ils entendirent un hélicoptère approcher. Dawson se rua vers la porte pour regarder dehors. La poubelle dégageait un fin ruban de fumée, qui avait servi de signal. L'hélicoptère apparut, frôlant de quelques mètres à peine les frondaisons. Il sortit de la cabane, agita les bras au-dessus de sa tête, puis retourna à l'intérieur s'agenouiller de nouveau devant le canapé.

La tête de Jeremy pendait d'un côté.

— Non !

Dawson glissa un bras dessous puis, en supportant le poids inerte

dans le creux de son coude, la souleva du coussin.

— Ne me lâchez pas maintenant ! Allez, réveillez-vous !

Il le bouscula un peu.

Jeremy grogna. Ses paupières papillonnèrent.

— Les secours arrivent, mon vieux. Tenez le coup !

— Je veux pas être secouru.

— Qu'est-il arrivé à Flora ?

Les lèvres de Jeremy remuèrent, mais Dawson ne put rien entendre avec tout le vacarme à l'extérieur. Des débris de branches pris dans l'aspiration des pales étaient projetés telles des pierres contre les murs. Des hommes criaient. Un lourd pas se fit entendre sur le porche, et quelqu'un hurla son nom.

Il inclina la tête.

— Dites-moi où trouver Flora, Jeremy. Dites-le-moi.

Jeremy agrippa le col de sa chemise, puis l'attira vers lui jusqu'à ce que son oreille se retrouve directement au-dessus de ses lèvres. Il murmura ses toutes dernières paroles, plongea les yeux dans ceux de Dawson et, l'espace d'un millième de seconde, ils entrèrent en contact. Après quoi ceux de Jeremy devinrent aveugles.

Dawson fixa le regard vide pendant quelques instants, puis reposa la tête sur le coussin, et retira son bras de dessous. Quand il voulut se redresser, il lui fallut dégager son col de la poigne de l'homme mort.

Amelia se trouvait dans la chambre d'hôpital de Headly en compagnie du patient rétif et d'Eva quand elle reçut l'appel que Tucker lui avait promis.

— Adjoint Tucker ? Je branche le haut-parleur.

Elle enclencha celui-ci à temps pour l'entendre déclarer :

— Nous l'avons trouvé.

— Est-ce qu'il va bien ?

— Il va bien.

Eva croisa les mains sous son menton en une attitude de prière. Headly marmonna quelque chose d'inaudible, ce qui était probablement préférable. Amelia sentit la tête lui tourner de soulagement.

L'adjoint reprit la parole.

— Mais je suis désolé de vous annoncer que votre... que Jeremy est mort.

Elle se laissa tomber sur une chaise.

— Je vois.

Elle ne s'était pas attendue à l'accès de chagrin qu'elle éprouva. Pour elle, il était mort depuis plus d'un an. Elle avait déjà pleuré sa disparition une fois ; elle n'aurait pas cru qu'il lui resterait le moindre vestige de deuil à faire de lui. Sachant ce qu'il avait commis, elle s'étonnait de ressentir encore quoi que ce soit. C'était pourtant le cas. Regret à propos de ses mauvais choix, chagrin vis-à-vis de sa vie gâchée et, plus tristement, soulagement. Ses fils et elle étaient libérés de lui.

— L'agent de police de Savannah retrouvé mort a eu le temps de tirer un coup avec son arme de service. Jeremy l'a reçu droit dans l'abdomen. Il s'est lentement vidé de son sang.

Elle hocha la tête puis, s'avisant que Tucker attendait une réponse verbale, répéta les seuls mots qu'elle paraissait capable d'articuler :

— Je vois.

— Je vous passe les détails pour l'instant. Scott a fait un enregistrement vidéo sur son portable, mais nous avons encore beaucoup de questions à lui poser sur ce qui s'est passé à son arrivée là-bas.

— C'est pourquoi ils ne vous laisseront pas lui parler, précisa Headly, sans se soucier de savoir si Tucker l'entendait. (Plus haut, il lança :) Tucker, et Carl ?

— Aucun signe de lui.

Les lèvres de Headly se pincèrent en une ligne dure.

— Le salaud a laissé Jeremy mourir seul là-bas !

— Il semblerait.

Amelia éprouva un autre pincement de chagrin.

— Quand pouvons-nous espérer le retour de Dawson à Savannah ?

— Difficile à dire. On ne peut atteindre cet endroit qu'à pied. Même un hélico ne peut pas s'y poser. Le sortir de là prendra peut-être un peu de temps. Pour l'instant, il est en train d'être interrogé par l'équipe de Knutz. On me demande. Je dois y aller.

— Merci d'avoir appelé.

Elle ne fut pas sûre qu'il l'ait entendue jusqu'au bout avant de raccrocher.

Plusieurs instants s'écoulèrent avant qu'elle relève la tête.

— Au moins, nous savons qu'il est sauf.

Headly et Eva l'observaient attentivement. Elle supposa qu'ils

jaugeaient sa réaction à l'annonce de la mort de Jeremy. Elle se redressa.

— Je retourne chez moi auprès de mes fils.

— Il va nous falloir garder votre téléphone pendant quelque temps, annonça Tucker.

Dawson acquiesça.

— Un adjoint du shérif local va vous conduire hors d'ici. Nous avons établi une sorte de camp sur une route, à environ huit cents mètres par là.

Il agita un pouce par-dessus son épaule.

— Ma voiture est dans la direction opposée.

— C'est l'accès le plus court. Ce n'est pas loin, mais la marche au travers des bois n'est pas facile. La route vire sur la gauche et débouche sur celle qui s'achève sur l'impasse marécageuse où se trouve votre voiture. D'autres agents la surveillent le temps que vous y arriviez. Quelqu'un vous y accompagnera.

— J'apprécierais. Merci.

Un homme en uniforme s'approcha en trotinant.

— Adjoint Tucker ? Je peux vous parler une seconde ?

Dawson se détourna pour les laisser s'entretenir, et regarda en direction de la cabane, devenue une véritable ruche. Au cours des dernières heures écoulées, les enquêteurs scientifiques étaient arrivés. Certains étaient en uniforme. D'autres en civil. L'un était en costume et chaussures à lacets, et beaucoup portaient jeans et tee-shirts avec le nom de leurs diverses agences inscrits dessus. Les options dépendaient du grade, supposa-t-il. Ils allaient et venaient au gré de leurs tâches.

Il était heureux de ne devoir s'impliquer qu'un minimum.

Toutefois, il avait longuement été cuisiné par Tucker et Wills, arrivés très peu de temps après les premiers intervenants, après s'être frayé un chemin dans la forêt pour atteindre l'endroit. Comme il le supposait, la vidéo de son portable était de piètre qualité, mais les aveux de Jeremy étaient clairement audibles, le plus choquant de tous étant celui de la mise en scène du suicide du député Davis Nolan.

La journée s'était faite chaude et moite, le ciel couvert créant un effet de serre au-dessus de la forêt marécageuse. Sur les coups de midi, les chemises déjà trempées de sueur collaient au dos des enquêteurs. Il était bien plus de midi, à présent. Dawson était exténué, et émotionnellement épuisé, mais il avait répondu patiemment à leur

avalanche de questions, conscient que plus tôt il le ferait, plus tôt ils l'autoriseraient à partir.

Il semblait que ce temps était enfin venu. Après son bref entretien avec l'agent en uniforme, Tucker revint vers lui, accompagné de Wills qui épongeait la sueur de son visage de chien battu à l'aide d'un mouchoir plié.

— Fausse alerte, annonça Tucker. Ils tenaient un homme aux cheveux blancs ressemblant vaguement à la description de Carl Wingert dans un Dairy Queen. Le type s'était arrêté pour une crème glacée. C'était pas Carl.

— Il ne sera pas si facile que ça à coincer, objecta Dawson.

— Le fils de pute ! siffla Wills entre ses dents. Je suis pas fan de Wesson, mais... nom d'un chien ! Quel genre d'homme pourrait s'enfuir en abandonnant son gosse comme ça, sachant qu'il était en train de crever ?

Une seule réponse s'imposa à Dawson : Carl Wingert.

Une suspension d'activité attira leur attention. Tous trois regardèrent solennellement la civière de Jeremy être manœuvrée au travers de l'étroite embrasure de la porte, portée par des membres de l'équipe de sauvetage. Ils la placèrent sur le sol, dans la clairière, en attendant qu'un hélicoptère vienne l'hélicitreuiller.

— Où sera-t-il emmené ? s'enquit Wills.

— Tôt ou tard, chez nous, répondit Tucker. Il est mort dans le comté, mais c'était notre fugitif. Ils coopèrent avec nous.

Se tournant vers Dawson, il enchaîna :

— Ils sont fichtrement curieux à votre sujet.

— Pourquoi ?

— Ils veulent savoir si vous allez être arrêté ou pas.

— Pour quel crime ?

— Stupidité, principalement. Ça vous ennuerait de nous dire à quoi diable vous pensiez pour venir jusqu'ici seul, les traquer et les approcher sans précaution ?

— J'espérais une interview.

— Eh bien, vous en avez eu une. Et bien plus explosive que ce à quoi vous vous attendiez !

— Bien plus, concéda tranquillement Dawson.

— Ça me coûte de le dire, mais je suis content que vous l'ayez trouvé. La vidéo innocentera Willard Strong. Et tournera aussi la page sur l'assassinat de la jeune DeMarco.

— Sans parler de revenir sur la conclusion de l'enquête

concernant le suicide du député Nolan, enchérit Dawson.

— Comment croyez-vous que Mlle Nolan y réagira ? demanda Wills.

— Avec des sentiments partagés.

Ils durent lire sur son expression qu'il n'en discuterait pas davantage avec eux.

— Vous serez dans le coin ? reprit Tucker, s'éloignant déjà.

— Jusqu'à ce que Carl soit capturé.

Tucker n'aima pas cela.

— Plus de coups fourrés de ce genre, OK ? Vous n'êtes pas flic.

— Ça, vous me l'avez déjà dit.

— Je ne veux pas avoir à vous ramener dans une housse mortuaire.

— Je m'en souviendrai.

— Et dites...

Tucker amorça un pas à reculons, jeta un coup d'œil en direction de la cabane, éjecta d'une chiquenaude une goutte de sueur qui perlait au bout de son nez puis, revenant vers Dawson, déclara :

— J'ai au moins le cran de reconnaître mes erreurs. J'ai eu tort. On passe l'éponge ?

Il tendit sa main droite. Dawson la serra.

Tucker hocha la tête. Alors qu'il s'apprêtait à emboîter le pas à Wills, Dawson lança :

— Vous n'en avez pas terminé ici.

Solennel, son ton attira leur attention. Ils le dévisagèrent, dans l'expectative.

— Le porche était une extension, dit-il. Jeremy l'a construit pour protéger la tombe.

— La tombe ? s'étonna Wills. La tombe de qui ?

— Sa mère.

Journal de Flora Stimel, 2010

Je suis pas sûre de la date, et si on est encore en janvier ou si février est déjà là. Il fait froid, ça je le sais. La cabane reste tout le temps humide, et ça aide pas mon rhume de poitrine. Il traîne depuis des semaines. J'essaie de pas trop tousser, parce que ça agace Carl.

Il s'emporte facilement parce que nous restons souvent enfermés ici plusieurs jours d'affilée. Il aime pas s'aventurer dehors quand il pleut à cause des traces qui peuvent être laissées sur le sol mouillé.

Ce que je pense, moi, c'est : qui nous cherche encore après tout ce temps ? Je parie que la plupart des flics, aujourd'hui, ont même jamais entendu parler de nous. Mais Carl est plus parano que jamais. Cet agent du FBI Headly le rend nerveux. On a plus fait de coup depuis des années, mais Carl dit que ça a pas d'importance. On est toujours recherchés. Headly est toujours là, dehors, et il abandonnera pas tant qu'on sera pas capturés ou morts.

Ça me fatigue rien que d'y penser. Et Jeremy me manque. Il est plus revenu nous voir depuis avant Noël. Il repart bientôt pour l'Afghanistan. Carl dit qu'il est trop occupé pour venir. Il « met les choses en place » quoi que ça veuille dire, mais je crois que ça veut dire que leur vaste plan est sur le point d'être lancé.

Ça me brise le cœur que Jeremy doive de nouveau quitter sa famille. La dernière fois qu'il était là, il m'a apporté des photos des garçons et m'a raconté des histoires sur eux. Il en avait une de Hunter tenant son tout jeune petit frère. Leurs visages sont si adorables. Je voulais garder les photos, mais après que je les ai regardées pendant un petit moment, Carl les a prises et les a brûlées. Au cas où cet endroit serait découvert, il veut rien y laisser qui nous relie à Jeremy. Mais quand j'ai vu les flammes dévorer les photos de nos petits-enfants, j'ai pleuré. Il m'a fallu longtemps pour arrêter.

Je sais pas exactement combien de jours sont passés depuis que j'ai écrit ces dernières lignes. Ils se mélangent bizarrement. Je sais pas pourquoi, parce que c'est pas comme si je dormais toute la journée. Je suis vraiment fatiguée, mais j'arrive pas à dormir du tout. Je crois que j'ai de la fièvre.

Un peu plus tôt aujourd'hui, j'étais allongée là, sur le lit, les yeux fermés. Quand je les ai rouverts, j'ai surpris Carl assis à la table, à me fixer. Je lui ai demandé ce qui allait pas. Il a dit : « rien », et il s'est levé pour se préparer de la soupe. Je crois qu'il déteste juste me voir malade.

Je lui ai dit que du sirop pour la toux et peut-être de l'aspirine pour les courbatures pourraient m'aider à me sentir mieux et à me rétablir plus vite. Il a dit qu'il irait en acheter quand le temps s'éclaircirait.

Il dort, là, et c'est pour ça que je peux écrire dans ce journal. J'aime pas ce que je pense, et c'est ça : même si j'aimerais bien avoir des médicaments, j'espère que Carl me laissera pas ici toute seule pour aller les chercher. J'ai peur que s'il s'en va il revienne peut-être pas.

Comme l'été dernier, quand il s'absentait pendant des semaines d'affilée, et que je devais rester là toute seule pendant qu'il était à la plage. Il pouvait voir nos petits-enfants chaque jour ! Seigneur, comme j'aurais voulu être là-bas, moi aussi, mais il disait qu'il pouvait pas prendre le risque que je me ridiculise devant eux et que je gâche tout. Il a probablement raison. Je crois pas que j'aurais pu rester à côté d'eux sans les aimer à la folie.

Il venait toutes les deux semaines m'apporter à manger, comme promis. Mais chaque fois qu'il repartait, j'avais peur de jamais le revoir. Ça me gêne pas de rester ici, dans la cabane, mais j'aime pas être au milieu de cette nature sauvage toute seule. Qui, à part Jeremy et Carl, sait que je suis là ? C'est drôlement effrayant, comme pensée.

Quel bonheur ! Jeremy est venu. J'ai pas laissé voir à quel point j'étais malade, mais j'ai bien vu qu'il le savait, et que ça l'inquiétait. Ses yeux étaient humides quand il m'a embrassée pour me dire au revoir. C'est un gentil garçon. Je me suis accrochée à lui aussi longtemps que j'ai pu. Je sens encore sa paume glisser contre la mienne, et le tout dernier effleurement de ses doigts quand il a enfin lâché ma main.

J'ai besoin de soulager ma conscience. Je suppose que Dieu connaît déjà mes péchés et que j'ai pas besoin de les écrire dans ce minable petit cahier. Et de toute façon, je peux pas aujourd'hui. J'ai pas le courage. Les quintes de toux m'épuisent. Peut-être demain.

Carl est parti un peu plus tôt chercher des provisions, et il a promis de me rapporter des médicaments et une barre de céréales au beurre de cacahuète, mes préférées.

Carl sait que ma plus grande peur a toujours été qu'il m'abandonne derrière lui. Quand je lui ai demandé si c'était ce qu'il avait en tête, il a dit que la fièvre me faisait délirer. Je suppose que oui. Parce que s'il m'a pas laissée à Golden Branch...

Je regrette d'avoir pensé à Golden Branch. Parce que maintenant je pense plus qu'à ça.

Arrête de pleurer, Flora ! Mes pleurs énervent toujours tellement papa. Je veux dire, Carl. Il est comme papa, pour ça.

Il est parti depuis des heures. Je devrais en profiter pour écrire autant que je peux dans ce journal, et ensuite le cacher avant qu'il rentre. Mais il fait noir et

C'est à nouveau le jour, je pense. Carl est pas encore de retour, mais il le sera bientôt, je le sais. Peut-être que je vais dormir un peu et quand je me réveillerai

25

Amelia se trouvait dans la cuisine de la maison de la plage quand Dawson frappa une fois à la porte de service, puis entra. Elle voulut fondre à sa vue, mais parvint elle ne sut comment à maintenir un minimum de dignité. Tous deux paraissaient un peu secoués, incertains de la manière dont se comporter. L'étiquette avait-elle une règle pour ce genre de situation ?

Ils s'observèrent l'un l'autre jusqu'à ce que cela devienne embarrassant. Au bout du compte, elle lança :

— Salut !

— Salut.

Il portait une chemise de coton blanc, pans sortis, manches roulées jusqu'aux coudes, sur un jean, le tout d'aspect plutôt sexy. Mais il paraissait infiniment fatigué.

— Vous allez bien ?

Il haussa légèrement une épaule, esquissa un bref hochement de tête.

— Vu la situation, ça va...

— Ils m'ont appelée du quai du ferry pour me dire que vous

arriviez.

— J'ai dû forcer un sacré barrage pour passer. L'île grouille de flics de toutes sortes. Et tant mieux.

— Je me sens en sécurité. Tant que je ne regarde pas en direction de la maison de Bernie. Ça me fait toujours frissonner. J'espère qu'avec le temps ça me passera.

Il hocha de nouveau la tête.

— L'adjointe du shérif est-elle toujours ici ?

— Oui. Elle est en pause pour le moment. Plusieurs autres occupent la maison que vous louiez. Ils y dorment et y prennent leurs repas à tour de rôle. Puisque vous veniez, elle s'est dit qu'il n'y avait pas de problème à ce qu'elle aille y faire un tour.

— Hmmmm.

Après ce commentaire sans guère de signification, le regard de Dawson erra sans but autour de la cuisine – sans doute pour éviter de croiser le sien, pensa-t-elle.

— Est-ce que ça va ?

Il focalisa de nouveau son attention sur elle.

— Vous me l'avez déjà demandé.

— Oh, exact. Désolée.

— Ça va. Et vous ?

— Oui. Sauf que, à propos de Jeremy... (Elle prit une profonde inspiration, la relâcha lentement entre ses lèvres.) ... Je ne suis pas certaine de ce que je devrais ressentir.

— C'est bien normal.

— Je ne le pleure pas. Mais je suis tout de même triste.

— Je peux comprendre. Croyez-moi.

Elle avait, sur le bout de la langue, des dizaines de questions relatives aux derniers instants de Jeremy, mais ne pouvait se résoudre à les poser. Pas encore. Elle n'était pas prête à entendre les détails, et Dawson ne paraissait pas plus enclin à les fournir.

Ils se comportaient comme deux étrangers, pas comme deux personnes qui, la nuit précédente, avaient échangé un ardent baiser d'au revoir. Bien qu'elle brûlât d'envie de sentir ses bras autour d'elle, d'être enveloppée par lui, réchauffée par lui, elle n'avait pas pris la moindre initiative en ce sens. Lui non plus. Pas par manque de désir. Cet aspect-là n'avait pas changé. Les yeux de Dawson s'en consumaient.

Cependant, la mort de Jeremy avait fait une différence. S'il était mort de manière lointaine, à distance, cela n'aurait peut-être pas eu

cet effet de division. Mais Dawson était auprès de lui lorsqu'il avait rendu son dernier soupir, et cela creusait un indéfinissable gouffre entre eux. Ils essayaient de jeter un pont par-dessus.

Incapable de supporter plus longtemps ce silence pesant, elle reprit :

— Eva m'a appelée pour me dire que vous vous étiez arrêté à l'hôpital.

— Brièvement. Aussitôt après être passé à l'hôtel me rafraîchir. Je savais que Headly voudrait tout entendre de ma bouche. Il était...

— Oh, je sais comment il était ! coupa-t-elle en riant. Je ne serais pas surprise que les infirmières utilisent son portrait comme cible à fléchettes ! Il n'a rien du patient idéal.

— Son humeur s'améliorera aussitôt qu'il recouvrera l'usage de son bras. (Quelques secondes s'écoulèrent, puis :) Eva a dit que vous étiez restée avec elle toute la nuit. Elle vous en est reconnaissante, et moi aussi.

— Je ne l'aurais pas laissée seule. En dépit du pronostic optimiste du chirurgien, elle était terriblement inquiète à son sujet. Et au vôtre.

Il déplaça le poids de son corps d'un pied sur l'autre, l'air mal à l'aise.

— Tucker dit qu'il vous a appelée.

— Je lui avais fait promettre de le faire dès l'instant où vous seriez localisé.

— Je vous aurais bien contactée moi-même, mais ils refusaient de me laisser parler à qui que ce soit tant que je n'avais pas été interrogé.

— Headly me l'a dit.

— Puis, quand j'ai été libre de parler, je n'avais plus mon téléphone. Ils l'ont réquisitionné comme preuve parce qu'il y a un enregistrement de Jeremy dessus. De plus...

— Vous n'aviez pas envie de parler.

Il la gratifia d'un faible sourire.

— Exact. Après avoir tout ressassé plusieurs fois avec les autorités, oui, pendant quelque temps, là-bas, je n'ai plus eu envie de parler.

— J'avais besoin d'un temps d'arrêt pour permettre à mon cerveau d'assimiler tout ça, moi aussi. Je n'aspirais qu'à être avec mes enfants.

— Est-ce qu'ils savent ?

— À quoi servirait de le leur dire ?

— À rien.

— C'est ce que je me suis dit aussi.

— Comment vont-ils ?

— Vous voulez les voir ?

Il sourit.

— Un peu d'innocence ne me ferait pas de mal.

Ils montèrent l'escalier, puis enfilèrent le couloir, dépassant la porte fermée de la chambre d'amis utilisée par Stef.

— Je viens juste d'avoir Mme DeMarco au téléphone. Ils ont été avisés des aveux de Jeremy. Le corps de Stef leur sera remis demain.

— Bien, commenta-t-il. Et affreux à la fois.

— Oui.

Entrant dans la chambre des garçons, ils les entendirent se chamailler dans la salle de bains attenante.

— Hé, qu'est-ce qui se passe ?

Au son de sa voix, il y eut un abrupt silence. Alors qu'elle ouvrait la porte de la salle de bains, Amelia décocha, par-dessus son épaule, un regard suspicieux à Dawson. Dès qu'ils virent celui-ci, ses fils la bousculèrent pour se jeter sur lui.

Passant les poignets sous les aisselles de Grant, il souleva le petit garçon en serrant les dents et en grognant, comme sous un effort titanesque, ce qui fit glousser l'enfant. L'ayant reposé, il fit mine de décocher un coup de poing dans l'épaule de Hunter. Ils le mitraillèrent de questions mais, parlant plus fort qu'eux, il exigea de savoir pourquoi il y avait eu tant de raffut.

Hunter s'empressa de donner la réponse classique :

— Rien.

— Hunter dit qu'on doit pas le dire à maman, mais moi, je crois que si.

— Ferme-la, Grant !

— Hunter, je t'ai demandé de ne plus dire à ton frère de...

— C'est au sujet de nos...

— Grant, ferme-la !

— ... Pénis.

Hunter eut l'air de vouloir que le sol s'ouvre sous ses pieds pour l'avaloir. De vives rougeurs apparurent sur ses joues.

Amelia se racla la gorge puis, avec autant de maîtrise de soi qu'elle le put, s'enquit :

— Et ?

— Ri... rien, affirma Hunter, décochant à son cadet un regard d'avertissement.

Dawson se tourna vers elle.

— J'aimerais du thé glacé, s'il vous plaît.

— Quoi ?

Confuse, elle dévia son regard sur les garçons, puis le reporta sur lui. Puis :

— Oh ! Bien sûr. Du thé. Parfait. J'y vais et...

Elle les laissa, refermant soigneusement la porte de la chambre derrière elle.

Dix minutes plus tard, Dawson la rejoignit dans la cuisine. Il fonça droit sur le verre de thé qu'elle lui avait consciencieusement versé, et l'avalait d'un trait.

— Alors ?

— Alors, répondit-il, étirant les syllabes, ils ont tous deux expérimenté ce que je leur ai assuré être un phénomène biologique tout à fait normal.

— Ah. C'est ce que je pensais. J'ai eu l'occasion d'observer ce phénomène, mais j'ai toujours fait mine de ne rien remarquer, comme il se doit pour une dame.

— Hunter en a connu un plutôt, euh, persistant, ce matin. Il a eu peur que ça indique une terrible maladie chez lui, dont il ne voulait pas vous parler de crainte que cela vous perturbe ou vous inquiète.

— Le pauvre petit cœur.

— Grant est tout aussi attentif à vos sentiments. Il estimait quant à lui que vous deviez être informée de ce terrible malheur au cas où ils en mourraient tous les deux, et que vous les retrouviez morts dans leurs lits sans savoir ce qui les avait tués.

Amelia couvrit sa bouche de sa main pour étouffer un rire.

— Je leur ai fait ma promesse solennelle qu'on n'en mourait pas, même si ça donne parfois l'impression que si, ajouta-t-il à voix basse. Hunter a demandé si ça cesserait un jour de faire ça, et je lui ai répondu que non. S'il a de la chance.

Tous deux éclatèrent aussitôt d'un fou rire qui dura une bonne minute.

— Tant pis pour l'innocence ! s'exclama Amelia. (Essuyant des larmes d'hilarité de ses yeux, elle ajouta :) Seigneur, que c'est bon de rire ! Depuis notre rencontre, nous n'avons jamais vraiment ri ensemble, n'est-ce pas ?

— Il y a beaucoup de choses que nous n'avons pas faites et que j'aurais aimé faire.

L'humeur passa d'enjouée à sérieuse en l'espace d'une seconde.

Ils continuèrent à se regarder, mais aucun des deux ne bougea pour combler la courte distance qui les séparait. Amelia décida d'aborder le sujet de front :

— Pour des raisons que je ne peux expliquer, il paraît inapproprié que nous reprenions là où nous nous sommes arrêtés la nuit dernière.

L'air chagrin, il concéda :

— Ouais.

Ils pouvaient déjà entendre Hunter et Grant descendre lourdement l'escalier.

— Dawson, tu joues aux voitures avec nous ? cria Grant.

— Mais je ne vois aucun mal à ce que vous restiez dîner avec nous, précisa Amelia.

Il jeta un coup d'œil en direction du four.

— Il y a quelque chose qui sent bon, là-dedans.

— Poulet rôti au citron et romarin.

— Vendu !

Les garçons déboulèrent dans la cuisine, réclamant son attention et condamnant toute chance de poursuivre une conversation d'adultes. Mais, par-dessus leurs têtes, il lança :

— Après le dîner, il faudra qu'on discute. Il y a quelque chose que vous devez savoir, et je veux que vous l'entendiez de ma bouche.

Carl avait toujours une solution de repli. Seul un idiot ne se laisserait qu'une unique option, et il n'avait pas échappé si longtemps à l'arrestation en étant idiot. Il avait pris toutes les mesures nécessaires pour que sa cabane ne soit jamais découverte, mais au cas où cela se produirait, il avait l'Airstream¹. C'était son échappatoire personnelle secrète, cachée à Flora et même à Jeremy. Pour peu que la situation tourne mal, il pourrait se rabattre dessus.

C'était exactement ce qui s'était passé.

Un coup d'œil à la blessure par balle de Jeremy lui avait suffi pour savoir immédiatement que son fils ne s'en sortirait pas. Ce n'était peut-être qu'une hémorragie lente, interne mais, sans intervention chirurgicale, il aurait au bout du compte fini par se vider de tout son sang.

Inutile de pleurer dessus. C'était ainsi, et Jeremy le savait aussi bien que lui.

— Cet endroit était parfait tant que personne ne nous cherchait, Carl lui avait-il dit. Mais maintenant, ça chauffe ! Ils vont ratisser tout

le coin pour nous retrouver. Il faut que je me tire d'ici. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Évidemment, Jeremy avait reconnu la nécessité pour lui de battre en retraite. Quand la tête du serpent était tranchée, le serpent mourait. Carl ne pouvait être capturé ou tué. Sinon, tout ce qu'il avait représenté, tout ce qu'il avait accompli, aurait été pour des prunes !

Jeremy n'avait pas contesté sa décision, pas plus qu'il ne l'avait supplié de rester. Il n'avait même pas demandé à être conduit à un hôpital, où on aurait peut-être pu lui sauver la vie. Non, Jeremy avait accepté son sort en véritable martyr.

Carl aurait néanmoins pu se passer d'apercevoir les larmes, dans les yeux de son fils, quand il lui avait tendu le pistolet chargé d'une unique balle. Cette propension au sentimentalisme, Jeremy l'avait héritée de sa mère. Elle se manifestait aux pires moments, quand elle était foutrement inopportune ou impossible à gérer.

Comme à Golden Branch. Il avait cru que Flora n'arrêterait jamais de brailler, même quand ils avaient enfin été à l'abri. Comme cette fois où il avait coupé court à leurs vacances canadiennes. Jeremy et elle avaient tous deux pleurniché, alors. Et la dernière fois que Jeremy était venu leur rendre visite à la cabane avant qu'elle meure, ils étaient tous deux au bord des larmes.

Carl n'avait aucune patience pour les larmes. Le regret ? De l'énergie gâchée. Il fallait faire ce qui s'imposait. Avancer.

Tout comme il le faisait en cet instant.

Il s'était rendu à la caravane la nuit où il avait quitté Sainte-Nelda. Il avait une autre voiture entreposée dans un garage longue durée à quelques pâtés de maisons de l'endroit où il avait laissé celle de Bernie. À ce moment-là, personne n'était après lui. Le plus grand danger à affronter avait été de marcher à la nuit tombée dans cette partie de la ville, où le taux de criminalité était élevé. Bernie, avec sa démarche boitillante, aurait fait une proie facile, mais il avait atteint le garage sans être accosté.

C'était une installation ancienne. Ni caméra ni gardien fouineur. Il avait reconnecté les câbles de batterie, ôtés pour éviter qu'elle se décharge, et la voiture avait démarré sans problème. Il avait franchi la limite de l'État pour entrer en Caroline du Sud en chantonnant avec la radio.

L'Airstream des années 1950, sans remorque, était stationnée à très peu de distance, à vol d'oiseau, de la cabane. Elle était là depuis le jour où il l'avait achetée à un pêcheur commercial en difficulté qui

partait vivre chez ses beaux-parents quelque part dans le Middle West.

Ce dernier avait été ravi de refourguer l'Airstream au vieillard un peu dur d'oreille qui marchait avec une canne. Carl l'avait baratiné en racontant qu'il s'était enfui d'une maison de retraite où ses enfants ingrats l'avaient relégué. Le pêcheur, qui avait lui-même une dent contre le destin, l'avait plaint, avait pris ses espèces en échange d'un acte de vente, puis était parti sans un regard en arrière.

Au fil des années, le tube en aluminium s'était profondément enfoncé dans la terre. Une épaisse plante grimpante s'était lancée à l'assaut de l'arrière arrondi, et d'un tiers du toit. Cela aidait à la camoufler, même s'il aurait fallu s'aventurer profondément en pleine cambrousse pour la repérer en premier lieu.

Ce qu'il redoutait le plus, c'était d'y revenir après une longue absence pour découvrir qu'un sans-abri, des ados en quête d'endroit où traîner, ou des fabricants d'amphêts s'y soient mis à l'aise.

Mais la caravane était suffisamment à l'abandon pour décourager même le plus désespéré des intrus. La nuit où il s'était éclipsé de Sainte-Nelda, il l'avait trouvée vide, mais saturée d'une odeur de mois. L'intérieur était si suffocant que c'était comme se trouver dans un four à convection. Mais il y avait passé quasiment vingt-quatre heures avant d'aller retrouver Jeremy à la cabane.

Pendant ce temps, il avait préparé sa planque au cas où il en aurait besoin, ce qui, lui soufflait son instinct, ne tarderait pas.

Son instinct s'était révélé infailible. La présence de Headly à Savannah représentait un tournant dans leur rivalité vieille de quarante ans. Pour la première fois de leur turbulente histoire commune, ils se trouvaient au même endroit au même moment.

Cela faisait dix-sept ans que plus aucun crime ne lui avait été imputé, mais l'agent du FBI n'avait pas pour autant abandonné la chasse, pas plus qu'il ne s'était mis en retraite et n'était devenu lent et gras. Non, Headly était là et, à en croire les dernières nouvelles, il récupérerait de ses blessures.

Il semblait à Carl qu'une épreuve de force longtemps retardée était inévitable. Il avait hâte. La nuit précédente, après avoir dit définitivement adieu à Jeremy, il était venu là pour la planifier et s'y préparer.

Il avait approvisionné l'Airstream avec aliments non périssables, eau en bouteille, fournitures. Il avait de quoi se changer pour porter des déguisements variés. Il avait accumulé tout un tas d'articles achetés au fil du temps dans des quincailleries et supermarchés. On ne

savait jamais quand quelque chose pouvait s'avérer utile.

Le matin, il s'était complètement rasé les cheveux, usant de plusieurs rasoirs jetables et de larges quantités de produit de rasage pour rendre son cuir chevelu aussi lisse qu'une boule de billard. Il s'était aussi ratiboisé les sourcils. Les cils n'étaient pas un problème ; il n'en avait plus beaucoup de toute façon.

Sur son visage, il avait appliqué une crème hydratante d'une teinte légèrement verdâtre. Elle était censée réduire les rougeurs sur la peau d'une femme, mais son effet sur lui était de donner à son teint une nuance jaune grisâtre.

Il s'habilla de vêtements trop grands et se coiffa d'une large casquette de base-ball qui oscillait littéralement au sommet de son crâne chaque fois qu'il remuait la tête. Vérifiant son reflet dans le miroir fendu, il rit.

Il avait obtenu exactement le look qu'il espérait.

— Pardonnez-moi de vous avoir menti hier soir.

Dawson décida de se débarrasser d'abord des excuses. Ils avaient achevé leur dîner – Amelia était bonne cuisinière – suivi de coupes de crème glacée et de deux parties de jeu de l'oie. Les garçons étaient partis se coucher à contrecœur, mais s'étaient finalement endormis.

Amelia et lui avaient partagé le restant de vin blanc. Dans la mesure où on l'avait priée de rester à l'intérieur, ils n'avaient pu sortir sur la véranda, ce qu'ils auraient préféré. Au lieu de quoi ils avaient emporté leur vin dans le séjour et s'étaient mis à l'aise dans deux fauteuils à housses assorties.

Ils avaient gardé les stores ouverts, toutes lumières éteintes. Sous prétexte de précaution, cette semi-pénombre leur procurait l'illusion de l'intimité à laquelle ils aspiraient.

— Si vous m'aviez dit ce que vous aviez en tête, je vous aurais retenu.

— Vous auriez essayé, nuança-t-il. Je ne voulais pas argumenter avec vous là-dessus. J'ai agi de la manière que je pensais la meilleure.

Il but une gorgée de vin. Elle esquissa, de l'index, plusieurs tours du rebord de son verre. La tactique dilatoire s'épuisa.

Relevant les yeux sur lui, elle déclara :

— Racontez-moi tout.

— Êtes-vous certaine de vouloir savoir ?

— Non, concéda-t-elle, pas du tout certaine.

— Certains détails seront pénibles à entendre.

— J'en ai conscience. Mais si vous ne dites rien, je me demanderai toujours ce qu'il a dit, et je crois que ce serait pire que savoir toute la vérité.

Il commença en expliquant comment il avait trouvé l'endroit, à partir des découvertes de Glenda.

— Ma petite expédition furtive aurait pu ne rien donner. Mais je suppose qu'il me faudra offrir deux boîtes de friandises à Glenda ce Noël. (Il lui décrivit ensuite la cabane.) Vous n'en saviez rien ?

— Absolument rien.

— Ce n'était qu'un taudis. J'ai d'abord cru qu'il n'y avait personne dedans. Puis Jeremy a crié qu'il pouvait me descendre à travers la porte. Ce qui s'est avéré faux.

— Aviez-vous peur ?

— Je ne vous raconterai pas de conneries : j'étais mort de trouille.

— Vous avez été fou d'aller là-bas. Seul, sans armes. Ils auraient pu vous tuer à vue.

— Ça m'a traversé l'esprit, concéda Dawson, en un lugubre euphémisme. Mais je comptais sur l'ego de Carl. J'étais raisonnablement certain qu'il ne pourrait résister à l'envie de me parler.

— Il s'est déjà confié une fois à un journaliste, et l'a ensuite tué.

— Headly vous en a parlé ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Il n'aurait pas dû.

— Il me préparait pour le pire.

Dawson termina son vin, puis déposa son verre vide sur la table basse, indiquant par là qu'il était prêt à entrer dans le vif du sujet.

— Il était presque mort quand je suis arrivé. (Il décrivit l'état de Jeremy en termes cliniques qui lui épargnaient la laideur crue de la chose.) J'ai appelé les secours, puis j'ai commencé à l'interroger. Il a admis que l'incendie domestique avait été délibérément allumé pour tuer les Wesson. Il leur était très attaché, mais je suppose qu'aux yeux de Carl leur utilité était arrivée à son terme. Il a avoué avoir tué Darlene Strong et Stef. Et m'a dit de vous dire qu'il était désolé.

— Pour l'avoir prise pour moi ?

— Pour avoir voulu votre mort.

Il répéta tout ce que Jeremy lui avait confié, à propos de cet assassinat de Stef sur une impulsion.

— Il a précisé que s'il avait eu le temps d'y réfléchir, il n'en aurait pas été capable.

Elle assimila tout ça puis, la voix rauque d'émotion, s'enquit :

— Autre chose ?

— Il a parlé de Hunter et de Grant.

Il lui relata l'échange.

— Il s'est privé de tant de joie, commenta-t-elle en refoulant ses larmes.

— C'était sa décision. Il a choisi Carl plutôt qu'eux. Plutôt que vous.

— Oui, il a fait son choix. Mais malheureusement, il n'a pas été le seul à en être affecté. (Elle le regarda d'un air implorant.) Comment parlerai-je à mes enfants des crimes de leur père ? De Carl ? Je le dois, je le sais. Mais j'ai peur qu'une fois qu'ils seront au courant de leur lignée elle les hante et leur dicte comment vivre le reste de leur vie.

— Oui, ça craint. Et, non, ça ne peut pas être défait. Mais ça peut orienter leur vie de manière positive. Ils ont également de bonnes choses en eux. Leur patrimoine génétique vous inclut aussi, vous et votre père.

Son hochement de tête d'acquiescement fut pensif, absent, mais il récupéra son attention quand il lui prit son verre des doigts pour le déposer sur la table à côté du sien. Après quoi il lui prit les deux mains.

— Amelia, votre père ne s'est pas suicidé. Ils l'ont tué.

Le temps qu'il ait fini de lui confier ce que Jeremy lui avait avoué, des larmes coulaient de ses yeux. Leurs traces reflétaient la chiche clarté que laissaient filtrer les stores ouverts, peignant des traînées humides, argentées sur ses joues.

Elle retira ses mains des siennes, les porta à son visage pour y sangloter.

— Comme ça a dû être atroce pour lui ! Oh, Seigneur, tellement atroce !

Se déplaçant pour aller se jucher sur l'accoudoir de son fauteuil, il lui frotta le dos en petits cercles réconfortants.

— Il fallait que vous le sachiez, et je tenais à vous le dire moi-même. Je savais que ça vous briserait le cœur, mais aussi que ça vous soulagerait d'un poids. Essayez d'oublier la partie la plus horrible. La dernière décision qu'a prise votre père était aussi la meilleure qu'il ait jamais prise. Il a tout simplement prouvé à quel point il vous aimait.

— En sacrifiant sa vie pour épargner la mienne !

Il lui tourna le visage pour qu'elle soit face à lui puis, des pouces, essuya les larmes de ses joues.

— Jeremy aurait pu emporter ce secret dans sa tombe. Même si je répugne à lui accorder le moindre mérite, cet aveu est la preuve qu'il tenait à vous. Vous aimait, même, je crois. Il savait que vous vous étiez torturée à propos du suicide supposé de votre père, et voulait que vous sachiez que ce dernier ne vous avait pas abandonnée. Je crois qu'il vous comprenait.

— Comment ça ?

— Flora Stimel est morte. Elle est enterrée là-bas, sous la cabane. Une équipe médico-légale est en ce moment même à l'œuvre pour l'exhumer.

Il lut la compréhension, sur son expression, alors qu'elle murmurait lentement :

— Sa mère.

— Oui. En dépit de tous ses méfaits, Flora était avant tout sa mère. Ça l'a bouleversé de parler d'elle. Je crois qu'il l'aimait, elle aussi.

— Comment est-elle morte ? Quand ?

— Jeremy n'a pas eu le temps de me le dire.

Elle plongea le regard droit dans le sien, comme pour le sonder jusqu'au tréfonds de son être. Puis, du bout des doigts, elle effleura ses sourcils, sa pommette, le côté de son visage jusqu'à sa mâchoire.

— Vous avez été gentil avec lui, n'est-ce pas ?

— Il était en train de mourir.

Il pensa que cela s'arrêterait là, sur ce simple constat, mais elle continua à le regarder comme si elle devinait qu'il y avait des ambiguïtés qu'il avait besoin d'exprimer.

— Je croyais que si je parvenais un jour à l'approcher je voudrais le tuer pour tout ce qu'il a fait. Surtout à vous et aux garçons. Je voulais le haïr. Mais c'était un homme brisé, Amelia. Et, oui, je me suis senti navré pour lui. Parce qu'il était une victime, lui aussi. Laissé au couple qui l'avait élevé, il aurait probablement suivi un chemin différent. Mais Carl a détruit la moindre chance que Jeremy aurait pu avoir de mener une existence normale, heureuse, productive. On en revient toujours à Carl. C'est lui, le méchant. Et j'ai l'intention de l'en accuser en face.

Elle tressaillit.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne renonce pas à l'idée d'un tête-à-tête avec lui.

— Une fois qu'il aura été arrêté, vous voulez dire.

Il la quitta et, s'approchant de la fenêtre, regarda au travers des lamelles du store.

— Je me demande où ce salaud de trouillard a déguerpi après avoir laissé son fils se vider de son sang !

Il sentit Amelia arriver derrière lui, mais ne se retourna pas.

— Vous ne pensez tout de même pas à le débusquer ?

— Je doute d'avoir cette chance une deuxième fois.

— Chance ? (Lui saisissant un bras, elle le fit pivoter vers elle avec une détermination qui le surprit.) Pourquoi considérez-vous comme une chance le fait de le rencontrer ? Pourquoi prendriez-vous un si grand risque ?

Il se mordilla la lèvre inférieure, cherchant ses mots.

— Pourquoi, Dawson ? insista-t-elle.

— Parce que je suis un paquet de nerfs depuis trop longtemps. Je veux prouver que je peux entendre un gros boum sans plonger à couvert. Ou traverser une nuit sans cachets ou alcool, sans me réveiller baigné de sueurs froides, un hurlement aux lèvres.

— Vous voulez tester votre bravoure ?

— On peut le dire comme ça.

Elle releva le menton.

— Foutaises !

— Pardon ?

— Je n'y crois pas une seconde. Vous n'avez pas besoin de prouver votre courage, même à vous-même. Si vous n'aviez pas réagi très exactement comme vous l'avez fait quand on a tiré sur Headly, je serais blessée ou morte, moi aussi. Vous n'avez pas plongé à couvert. Vous avez pris les choses en main. Vous avez aussitôt évalué de quelle direction venaient les tirs, alors même que vous me poussiez à terre, et ensuite, vous vous êtes occupé de Headly. Vous ne vous en souvenez probablement même pas, mais vous avez donné des ordres aux personnes qui accouraient, et elles se sont exécutées parce que votre réaction à l'urgence était adéquate. Alors n'essayez pas de me vendre l'idée que vous êtes parti égorger un dragon pour gagner votre médaille de bravoure. Gagner un Pulitzer, peut-être. Est-ce ce dont il s'agit ?

— Et si c'était le cas ?

— Un prix vaudrait-il la peine que vous risquiez votre vie ?

Il se passa les doigts dans les cheveux.

— Ça n'a rien à voir avec un foutu prix !

— Alors qu'est-ce qui vaut la peine de la risquer ?

Il ne répondit rien.

— Dawson ?

— Quoi ?

— Dites-le-moi.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Ils restèrent là, la tension à son comble, le souffle court, en colère.

Puis il l'attira à lui pour l'embrasser avec une faim si farouche qu'il s'en alarma. Pas assez cependant pour s'arrêter. Surtout quand elle y réagit avec la même ardeur. Comme si leur peur accumulée, leur désespoir, et leur désir avaient été libérés simultanément et à proportion égale, ils s'embrassèrent voracement.

Sans qu'il perde pour autant totalement la tête. Conscient des gardes qui patrouillaient sur la plage en exerçant une surveillance attentive de la maison, il la souleva, puis l'emporta jusqu'à un couloir d'où ils ne pourraient être vus. La déposant dos au mur, il reprit leur frénétique baiser.

Tous ses instincts sexuels, primaires, exigeaient de la posséder là, sur-le-champ. En quelques secondes à peine, il tirait déjà le tee-shirt d'Amelia par-dessus sa tête. Le soutien-gorge devait être intégré, parce que ses seins se retrouvèrent nus. Il les moula de ses mains, les pétrissant par réflexe, frottant sa bouche contre un mamelon jusqu'à ce qu'il pointe, puis l'aspirant profondément entre ses lèvres.

Elle batailla avec les boutons de sa braguette, puis sa main le réclama, ses doigts l'agrippant fermement, remontant en le massant jusqu'à ce que son pouce soit à l'extrémité de son sexe, qu'elle pressa...

— Seigneur !

Haletant de plaisir, il plaqua le front contre le mur, derrière son épaule, en un effort pour ne pas jouir aussitôt.

— Attends... attends.

L'étoffe de sa jupe fut aussi légère que l'air sur ses mains quand il les insinua dessous. Il glissa ses doigts sous un ourlet de dentelle. Elle était douce, tiède, humide. Il la débarrassa promptement du sous-vêtement, de manière à se délecter de sa féminité, de son douillet, soyeux, merveilleux contact.

Elle se pressa contre ses doigts explorateurs, lâcha son prénom dans une plainte, chuchota :

— Plus.

Il la souleva pour qu'elle le chevauche, puis la pénétra, profondément, complètement, sans aucune précaution. S'il l'avait pu, il aurait marqué un temps d'arrêt pour s'excuser de son manque de retenue, et se serait alors contenté de demeurer profondément en elle, leur laissant à tous deux le temps de s'adapter, de respirer.

Mais elle s'arqua contre lui, cherchant sa bouche de la sienne, murmurant une litanie de mots qui trahissait sa propre urgence.

Il la baisa. Il donna, prit, lui exprima par chaque poussée ce qu'il n'avait pu traduire en paroles, communiqua ce qu'il ressentait depuis l'instant où il l'avait vue entrer dans la salle d'audience, et sut, à cet instant précis, qu'il avait été béni et damné l'espace du même battement de cœur.

Il modifia son angle, et son rythme, pour la satisfaire. Elle agrippa des poignées de ses cheveux, crispa les cuisses autour de ses hanches. Et, quand son orgasme pulsa autour de lui, il jouit, et jouit, et jouit encore.

Trente secondes plus tard, il se désengagea à regret. Elle se laissa faiblement glisser le long du mur pour s'asseoir par terre. S'installant à côté d'elle, il l'attira à lui. Elle pressa sa bouche ouverte contre sa gorge, murmura son prénom. Insérant une main à l'intérieur de sa chemise, elle en pressa la paume contre son cœur. Le geste l'émut davantage qu'une parole tendre, et lui parut encore plus intime que cette brève session de pur sexe.

Il était temps pour lui de partir.

S'écartant d'elle, il replaça la jupe sur ses jambes nues. Il lui passa son tee-shirt jeté en l'air, puis se releva et boutonna son jean. Elle resta recroquevillée là, à le regarder avec perplexité, serrant pudiquement le tee-shirt contre sa poitrine.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je pars.

— Pourquoi ?

Le désarroi dans sa voix manqua causer sa perte.

— Ça n'aurait pas dû arriver, Amelia.

— Qu'es-tu en train de dire ?

— Ce que je t'ai déjà dit : je ne peux pas t'avoir.

— Tu viens juste de le faire.

— Tu sais ce que je veux dire.

Il l'entendit déglutir dans le silence de la maison.

— Je sais que tu me désires.

— Seulement à chaque putain de souffle !

— Alors pourquoi fais-tu ça ?

Il s'éloigna d'elle, reculant au travers du séjour en direction de la porte, qui le conduirait au-dehors, loin d'elle.

— Parce que tu as déjà connu un égoïste salopard qui a sacrément bien failli gâcher ta vie. Je ne serai pas le deuxième.

1. Emblématique caravane américaine en aluminium. (N.d.T.)

26

Dawson ouvrit la porte de la chambre d'hôpital de Headly, puis risqua un œil à l'intérieur. Le patient était adossé à ses oreillers. Sur son menton germait une barbe poivre et sel, et il avait la tête de quelqu'un qui venait à peine de se réveiller, mais il avait repris des couleurs. Eva tenait une tasse de café, dont il sirota une gorgée à l'aide d'une paille. Puis il inclina la tête en arrière avec une horrible grimace, se plaignant qu'il était « aussi froid que la banquise ».

— Sois heureux de pouvoir avaler ! rétorqua Eva. Et respirer sans machine. Si la balle avait touché d'autres vertèbres...

— Je sais, je sais, concéda-t-il avec mauvaise humeur.

— Tu redeviens rosse, lança Dawson en entrant. C'est bon signe !

Eva l'accueillit avec entrain. Headly moins. Après un échange de civilités – « As-tu bien dormi ? » et tout le reste –, Headly aborda le sujet de la tombe de Flora.

— Je me suis entretenu avec Knutz il y a quelques minutes. Toujours rien de nouveau. Faire apporter de la lumière jusque là-bas aurait été un cauchemar logistique, aussi l'équipe n'a-t-elle pu commencer l'exhumation que ce matin.

— Combien de temps avant que tu aies des nouvelles ?

— Difficile à dire. Ils ne sauront ce qu'ils trouveront que lorsque l'exhumation aura débuté. Ce sera lent, parce qu'il faut qu'ils veillent à ne pas compromettre ou détruire les preuves. Établir comment elle est morte, que ce soit de maladie ou d'autre chose, dépendra largement du temps depuis lequel elle est enterrée.

Apparemment, le sujet bouleversait Eva. Elle tenta d'imposer une

briquette de jus de pomme à Headly, qui réagit comme si elle lui offrait une tasse de ciguë. Elle reposa la briquette sur le plateau, écarta le chariot du lit. Une roue se prit dans l'enchevêtrement de cathéters, au sol.

Dawson les désigna d'un geste.

— Est-ce que quelqu'un vérifie lequel va où, au moins ?

— J'espère bien ! rouspéta Headly. Et qu'ils n'aspirent pas quelque chose qu'ils sont censés injecter ou vice versa !

Eva libéra la roue, puis éloigna le chariot des appareils, écrans et attirail de perfusion. Après quoi elle prit place au bord du lit et indiqua le fauteuil à Dawson.

— Merci, mais je suis bien debout.

— Bien ? releva Headly. Tu t'agites comme un homme qui aurait une éruption de boutons dans la raie des fesses !

C'était vrai. Il était aussi agité qu'il l'avait été toute la nuit. Il n'ignorait pas que dormir était hors de question mais, de retour à son hôtel, il s'était allongé et au moins efforcé de détendre son corps las.

Hélas, quelques minutes plus tard, il était de nouveau debout, arpentant sa chambre sans but, hormis distancer son souvenir de la désillusion d'Amelia et de la peine qu'il lui avait causée en partant. Il lui rendait service, mais pour cela, il avait dû l'humilier, et il ne pouvait le supporter.

Headly interrompit ses perturbantes ruminations.

— Crache le morceau ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Eva posa une main sur le bras de son mari, en une injonction silencieuse à se taire. À Dawson, elle dit :

— Tu étais en chemin pour aller voir Amelia quand tu es parti d'ici, hier.

— Mmm... mmm.

— Comment est-ce qu'elle a réagi ?

— À peu près bien. Avec ambivalence à propos de Jeremy. Elle souhaitait tout savoir, et l'appréhendait à la fois.

— Tu lui as tout dit ?

— Oui.

— À propos de son père ?

— Ça a été le plus dur.

— Comment l'a-t-elle pris ?

— Exactement comme je m'y attendais. Effondrée quand elle a appris ce qu'ils lui avaient infligé, mais reconnaissante de s'entendre confirmer qu'il n'avait pas commis de suicide.

— Seigneur, cette pauvre jeune femme a tant dû endurer ! commenta tristement Eva.

Comme s'il ne le savait pas ! Comme s'il ne se conduisait pas en foutu chevalier Galaad de manière à lui épargner d'autres souffrances ! Il n'en dit rien, cependant, se bornant à esquisser un mouvement d'épaule pour signifier qu'il était d'accord : Amelia avait vécu un enfer !

Après lui avoir laissé le temps d'approfondir la question, ce qu'il ne fit pas, Eva se leva et entreprit de remettre en ordre certaines choses dans la pièce : la pile de serviettes propres qu'une aide-soignante avait placée près du lavabo, des fleurs envoyées des bureaux de Headly à Washington, une liasse de formulaires d'assurance santé. Rien de tout cela ne nécessitait son attention. Elle feignait de ne pas être sur le point de fourrer son nez dans ses affaires, de faire croire que ce n'était là qu'une conversation désinvolte et spontanée.

Évidemment, Dawson n'était pas dupe.

— Comment vont les petits ? reprit-elle.

— Bien. Ils ne savent rien, pour leur père. Pour l'instant. Et ça vaut mieux. (En dépit de son humeur maussade, un sourire releva un des coins de sa bouche.) J'ai dû leur donner une leçon de biologie.

Il raconta l'anecdote. Eva et Headly s'esclaffèrent.

— Après le dîner, Amelia les a laissés confectionner leurs propres sundaes, lesquels étaient infects parce qu'ils y ont incorporé tout ce qu'elle avait sorti, y compris la confiture de mûres. Ça a été une véritable pagaille, mais je crois qu'il était important pour elle de les laisser s'amuser, hier soir, vu les récents... événements.

Tous trois demeurèrent silencieux un instant, puis Eva se risqua à demander :

— Lui as-tu expliqué pourquoi tu t'étais donné tant de mal pour pourchasser Carl et Jeremy ?

— On en a un peu parlé.

Ils le regardèrent, dans l'expectative, mais il ne s'étendit pas.

Eva insista, le dévisageant de son expression mélancolique presque larmoyante, tout droit sortie d'une publicité pour cartes de vœux.

— Amelia est une excellente mère.

Dawson se racla la gorge.

— Elle l'est.

— Et elle est d'un naturel si doux. C'était vraiment gentil de sa part de rester ici avec moi cette terrible première nuit.

— C'est sûr.

— Nous avons parlé comme de vieilles amies, pas deux femmes qui venaient juste de se rencontrer.

— Hmmm.

— Elle m'a dit que les garçons ne cessaient de la harceler de questions à propos de l'école, parce qu'ils savent qu'elle commence la semaine prochaine. Elle ne sait pas comment leur annoncer qu'ils n'y retourneront peut-être pas en même temps que les autres enfants. Ils veulent une maison avec un jardin pour pouvoir avoir un chien.

— Je sais tout ça, Eva !

Se chamailler avec Headly n'avait rien d'inhabituel dans leurs rapports. Mais jamais il n'avait eu une parole de travers avec Eva. Prise au dépourvu par son irritabilité, elle retomba dans le silence. Mais maintenant que sa colère entrevoyait une brèche, elle explosa.

— Je connais les circonstances, et ça craint, mais je ne peux rien faire pour y remédier. Ce serait mal de ma part d'essayer. Mon intrusion ne ferait qu'empirer la situation.

— Amelia ne verrait pas ton implication comme une intrusion.

— Qu'en sais-tu ?

— Tu lui fais tourner la tête.

Son expression exprima son étonnement. Le voyant, elle précisa :

— Elle me l'a dit. En confidence. Que je viens juste de trahir.

Le cœur de Dawson entra en lévitation, puis sombra.

— C'est agréable à entendre, mais ça ne fait aucune différence. La situation est...

— Susceptible de bientôt changer.

Le marmonnement de Headly arrêta net Dawson, qui arpentait rageusement la pièce.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Headly regarda sa femme.

— Peut-être que je vais prendre un peu de ce jus, tout compte fait, mais avec des glaçons. Tu veux bien aller m'en chercher au distributeur, au bout du couloir ?

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Ça, non. Je reste ici. Je veux savoir pourquoi tu as dit ça, moi aussi.

Headly fronça les sourcils, mais elle ne bougea pas d'un pouce ni ne se laissa fléchir. Headly soupira, puis reporta son attention sur Dawson.

— Nous ne nous faisons plus très jeunes, lui et moi.

— Tu veux dire, Carl et toi ?

Il hocha la tête.

— Auparavant, quand il sentait qu'on était sur ses traces, même si ce n'était pas le cas, il prenait la tangente. Il passait d'un État à un autre du jour au lendemain.

— Tu crois que la vieillesse le ralentit ?

— Façon de parler. Il avait toujours autour de lui cette bande de racailles et de hors-la-loi prêts à l'aider et à le soutenir. Trafiquants d'armes, de drogue, ou petits escrocs adeptes du culte du héros et disciples de son dogme tordu. Tous prêts à exécuter ses ordres. La plupart ont fini condamnés à de longues peines ou bien tués par quelqu'un de leur acabit, ou encore sont tout simplement morts de vieillesse. Au fait, nous avons trouvé le propriétaire du bateau.

— Le *Sucre d'Orge* ?

— Il vit dans les Keys. Mais tout juste. Cancer du poumon en stade terminal. Il mourra derrière les barreaux, mais même en sachant ça, il n'a pas voulu lâcher la moindre information à propos de Carl.

Il regarda sa main droite, là où elle reposait sur sa poitrine, et tenta de remuer les doigts, avec succès.

Dawson le remarqua.

— Le médecin avait raison.

Headly ricana.

— Et pour prouver à quel point il est futé, hier soir, il m'a planté une aiguille dans le pouce, grosse comme mon poing. Ça m'a fait un mal de chien !

Eva leva les yeux au plafond.

— C'était une petite piqûre de rien du tout avec une épingle. Il a hurlé une obscénité qui a dû être entendue jusqu'à Washington ! Mais il ne fait qu'essayer de dévier du sujet en attendant que vous soyez seuls tous les deux, et je ne le laisserai pas faire. Continue, Gary.

Il lui coula un regard exaspéré.

— Le fait est que Carl n'a plus beaucoup d'admirateurs. Même Jeremy n'est plus là. Carl Wingert est une relique du passé, d'une autre époque, une histoire ancienne que très peu connaissent. Il voulait vivre dans l'infamie tels Bonnie et Clyde, Oswald¹, Jim Jones², David Koresh³. Il n'a jamais atteint ces sommets. Il sait qu'il est un has been, et ça va le ronger.

— Que penses-tu qu'il va faire ? demanda Dawson.

— S'organiser une sortie de scène spectaculaire. Il n'a plus grand-chose à perdre, maintenant, à part son estime de soi démesurée. Il se

fichera d'y survivre ou pas, du moment qu'il nous laisse à tous une impression durable. (Il marqua un temps d'arrêt, puis :) Knutz a déjà alerté la Sécurité intérieure.

— Excusez-moi, monsieur. Puis-je vous aider ?

L'infirmière était jeune, jolie, et désireuse de venir en aide à un vieillard si décrépît. Sa tenue était violette. Le bouledogue mascotte de l'université de Géorgie montrait les crocs sur une pièce de tissu cousue sur sa poche de poitrine.

Carl ajusta sa casquette de base-ball, comme honteux de son manque de cheveux, alors qu'en fait il abaissait la visière de manière à dissimuler son visage à Dawson Scott, qui se trouvait au bout du couloir, en train de parler à une séduisante femme d'âge moyen. Carl présuma qu'il s'agissait de l'épouse de Headly.

Il était venu reconnaître le terrain, mémoriser sa configuration, noter où se trouvaient les alarmes incendie et les issues de secours, et planifier comment atteindre Headly en vue d'achever une fois pour toutes leur petite vendetta.

Et voilà qu'à l'instant où il était sorti de l'ascenseur à cet étage la première personne qu'il avait repérée était Dawson Scott. Il avait été sur le point de replonger dans la cabine pour se tirer de là puis, en un millièmme de seconde, il s'était ravisé.

Il n'était plus Bernie. À moins que Scott ne le regarde très attentivement, il était peu probable qu'il reconnaisse l'homme qui, à peine une semaine plus tôt, était suffisamment alerte pour courir après un cerf-volant sur une plage. Son apparence altérée était si réaliste qu'il s'était presque convaincu lui-même d'être un cancéreux au pronostic peu encourageant.

Le déguisement était parfait. Après le premier coup d'œil à quelqu'un en phase terminale d'une maladie, les gens avaient tendance à détourner les yeux, parfois par pitié, ou respect de l'intimité, souvent à cause d'une peur irrationnelle de la contagion, mais toujours, toujours par volonté d'évitement. Dans un environnement hospitalier, il serait pratiquement invisible.

Il gratifia la jeune femme d'un sourire penaud.

— Je suppose que j'ai effectivement l'air perdu. Je viens juste de m'apercevoir que je suis sorti de l'ascenseur un étage trop bas. Mon ami est au quatrième.

— L'ascenseur revient assez vite, d'habitude. (Souriant, elle se

pencha pour humer les fleurs qu'il tenait.) Voilà qui devrait remonter le moral à votre ami.

Il les avait achetées à un vendeur, dans le hall du premier étage, puis emportées dans l'une des cabines des toilettes des hommes. À présent, en plus des tiges, se trouvait dans le fin papier vert un revolver six coups, à utiliser au cas où le déguisement ne serait pas aussi trompeur qu'il l'espérait. Son index était sur la détente.

— J'aime la combinaison des couleurs, commenta-t-il.

— Très joli. (Elle lui tapota l'épaule.) Bonne journée à vous.

Elle s'apprêtait à passer son chemin, quand il la retint.

— Dites, est-ce que ce n'est pas ce journaliste dont tout le monde parle aux infos ?

Elle suivit la direction qu'il désignait du menton.

— Dawson Scott. (Se penchant, elle chuchota :) Toutes les infirmières ici le trouvent craquant !

Carl gloussa.

— Je le penserais probablement aussi si j'avais votre âge. Et si j'étais une femme, évidemment.

Elle rit.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Avez-vous entendu parler de cet agent du FBI qui s'est fait tirer dessus ? Évidemment, comme tout le monde. Eh bien, Dawson Scott est son filleul.

Tout, à l'intérieur de Carl, se figea pendant plusieurs secondes. Puis son cœur s'emballa d'excitation. Ainsi, c'était donc ça ! C'était ça, le truc louche qu'il pressentait sans pouvoir mettre le doigt dessus. Depuis le jour où Dawson Scott avait emménagé à côté de chez Amelia, il s'était dit qu'il était davantage qu'un simple journaliste en quête d'un bon sujet. Lui et ce satané Headly étaient quasiment parents !

En aparté, il s'exclama :

— Non ! Vous me faites marcher !

Naïve, l'infirmière tomba droit dans le panneau, et se fit un plaisir d'entrer dans les détails.

— À ce qu'on m'a dit, M. Scott n'était pas très loin derrière l'ambulance qui a amené M. Headly aux urgences. Il est resté tard dans la nuit, jusqu'à ce que M. Headly sorte du bloc. Je pensais qu'il s'attardait par politesse, parce qu'ils étaient ensemble quand le coup de feu a été tiré. Mais ensuite, il est revenu hier soir et lui a rendu visite pendant plus d'une heure. Après son départ, j'ai dit à

Mme Headly – c’est à elle qu’il parle – que c’était gentil à lui de prendre des nouvelles. C’est alors qu’elle m’a expliqué leur lien. Ils le connaissent depuis qu’il est né.

— Ah.

Il sembla à Carl que les deux intéressés n’étaient pas d’accord. Elle parlait ; Scott secouait la tête en signe de dénégation. Puis elle tendit la main pour lui effleurer une joue. Il écarta la main de son visage, y déposa un baiser.

— Voyez comme ils sont proches, fit l’infirmière d’une voie rêveuse.

— Je le vois, en effet. Très bien même. Ce doit être un grand réconfort pour elle de l’avoir là.

— C’est ce qu’elle m’a dit, mais ne vous y trompez pas : elle est d’acier et nous fait toutes tourner en bourrique ! précisa la jeune femme en pouffant. Elle colle à son mari comme de la glu et ne quitte l’hôpital que pour se doucher et se changer. Et quand elle part, deux gardes du corps l’escortent. Comme si elle était Jennifer Lopez ou je sais pas qui !

— Des gardes du corps ?

— Au cas où les hommes qui ont essayé de tuer son mari s’en prennent à elle. Enfin, celui qui reste. C’étaient un père et son fils, et le fils est mort hier. Ah, revoilà l’ascenseur. Laissez-moi l’arrêter pour vous.

Alors qu’il entrait dans la cabine en boitillant, Carl plaça une main sur son entrejambe avec une grimace. Elle lui demanda s’il allait bien.

— Ils m’ont retiré la prostate il y a quelques semaines. Ça m’élançait toujours de temps en temps.

Les lèvres de la jeune femme se plissèrent de compassion.

— Ça s’arrangera.

Alors que la porte coulissait, il la gratifia d’un clin d’œil.

— C’est déjà le cas. Et vous avez été d’une grande aide.

Pendant que Dawson était à l’extérieur, la gouvernante de l’hôtel était passée faire sa chambre. Elle tournait toujours le thermostat de la climatisation à fond en partant. Et chaque fois qu’il revenait, il l’abaissait de nouveau jusqu’à la butée.

Il prit une bouteille d’eau à quatre dollars dans le minibar, puis commanda un sandwich au service d’étage. Il avait été élevé de la liste

noire de Harriet au statut de star. La réception l'avait informé que tous ses frais seraient pris en charge par Newsfront. Quand il était rentré la nuit dernière, une bouteille de champagne frappé l'attendait dans sa chambre. Non ouvert, le pétillant tiédissait dans un seau de glace fondue.

CNN et toutes les chaînes principales avaient couvert les dramatiques événements qui s'étaient déroulés dans la cabane délabrée en bordure des marais salants. Dawson était parvenu à éviter ses confrères. Ce matin, la standardiste ayant ignoré sa requête de ne pas transférer les appels de correspondants en quête d'une phrase choc, il avait débranché le téléphone de sa chambre.

Harriet avait appris l'histoire à peu près au moment où il avait pris le ferry pour retourner à Sainte-Nelda. C'était alors que son portable de remplacement, acquis dans un supermarché, s'était mis à vibrer d'une avalanche de SMS. Il avait regretté de lui avoir donné son nouveau numéro, et ne s'était donné la peine de les lire qu'à son retour à Savannah. Les premiers étaient jubilants. Au cours de la nuit, ils étaient devenus fébriles.

Il regarda en direction de son ordinateur délaissé, sur la commode. La nuit dernière, après avoir quitté Amelia et être rentré dans sa chambre solitaire, il avait prévu d'écrire. Sa meilleure source d'inspiration consistait toujours à creuser dans des plaies émotionnelles déjà à vif, ce qui expliquait pourquoi il entretenait une relation amour-haine avec sa plume.

Jamais ses émotions n'avaient été plus exacerbées que la veille. Idéalement, ses impressions et sentiments à propos de Jeremy Wesson auraient dû être enregistrés sur disque dur tant qu'ils étaient encore frais. Il avait même mis en route l'appareil, et placé ses doigts sur le clavier, espérant que ces préparatifs familiers l'aideraient à démarrer.

Mais il avait été incapable de taper le moindre mot. Incapable de penser à une tournure de phrase qui ne banalise pas des pensées et des émotions profondément ancrées dans son corps, dans son âme. Et il s'était aperçu qu'il le serait toujours.

À présent, assis au bord du lit, il effectua l'indispensable appel à Harriet. Il fallait qu'il le lui dise, avant qu'elle s'emballe trop.

Elle répondit à la première sonnerie.

— Oh, mon Dieu, Dawson ! s'exclama-t-elle, glapissant littéralement son prénom.

— Bonjour, Harriet.

— J'expérimente un orgasme multiple, là.

— Félicitations ! Ce doit être une première.

— Vas-y, sers-moi tes railleries habituelles. Je te pardonne. Je te pardonne toutes les vacheries que tu m'as jamais balancées. Dis-moi, comment diable les as-tu débusqués alors que le FBI avait échoué ? Grâce à Glenda ? T'a-t-elle orienté vers cette cabane ? Elle refuse de me dire quoi que ce soit, mais je suis sûre que c'est elle. C'est elle ?

— Je n'écris pas l'article.

Même l'extinction d'une étoile ne créait pas ce genre de vide. Pendant un laps de temps interminable, rien ne fut dit. Puis :

— Nous ne sommes pas un putain de 1er avril, Dawson !

— Ce n'est pas un poisson d'avril. Je ne peux pas l'écrire.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu as vécu l'histoire. Tu es l'histoire.

— C'est précisément pourquoi je ne veux pas l'écrire. Pourquoi je ne peux pas.

— OK, OK, j'entre dans ton jeu : pourquoi ne peux-tu pas l'écrire ?

— J'en suis trop proche.

— Tu es proche de toutes. Tu nous rends tous dingues avec ta manie du rapprochement. D'habitude, tu n'écris aucun sujet à moins que tu ne sois greffé dessus !

— C'est différent.

— En quoi ?

— Ça l'est, c'est tout.

— Suffit pas. En quoi est-ce différent ?

— Cet homme est mort dans mes bras, Harriet !

Cela l'amadoua, mais pas longtemps. Cependant, son ton se fit plus doux.

— Je sais, ça a dû être atroce.

Il l'imagina en train de caresser un chat après lui avoir hurlé dessus parce qu'il avait craché une boule de poils.

— Mais tu as écrit à propos de soldats décédés des suites de leurs blessures. Tu en as interviewé certains quelques heures à peine avant leur mort.

— Je ne regardais pas dans leurs yeux quand leur vie s'est éteinte.

Il se revit dégager le col de sa chemise de la poigne de Jeremy, ferma les paupières pour tenter d'occulter la vision. Calant un coude sur son genou, il appuya son front contre sa paume.

— Écoute, je ne m'attends pas à ce que tu comprennes en quoi

c'est différent. Ça l'est, c'est tout.

— Alors considère ça comme une opportunité unique. Une chance d'expansion. Ça a été une horrible expérience, mais tu en es sorti avec une toute nouvelle perspective sur la vie. Partage ce que tu as appris avec ton lecteur.

Elle jouait la carte maternelle, à présent. *Je sais que c'est un coup dur, mais secoue-toi, remonte en selle. J'ai toute confiance en ton aptitude à surmonter cet obstacle.*

— Ce n'est pas une expérience que je souhaite partager.

— Peut-être pas tout de suite. C'est encore trop frais. Accorde-toi quelques jours pour récupérer. Décompresse. Prends tout le temps qu'il te faudra. (Une seconde ou deux s'égrenèrent, puis :) Mais si je pouvais avoir l'article bouclé, disons, fin octobre, je pourrais l'insérer dans...

— Il n'y aura pas d'article là-dessus, Harriet. Ni en octobre ni jamais. Pas de moi en tout cas. Si tu veux envoyer quelque chose d'autre...

— Personne d'autre ne peut l'écrire.

— Alors il faut croire que tu l'as dans l'os !

Il entendit les lunettes de lecture à monture diamantée heurter le sous-main en cuir. Elle l'avait mauvaise.

— Dawson, pourquoi me fais-tu ça, à moi ?

— À toi ?

— Est-ce une revanche tordue parce que j'ai été promue et toi non ?

Il rit.

— Ne te flatte pas, Harriet. Ça n'a absolument rien à voir avec toi.

— Oooh, OK. Je vois. Bien sûr ! Tu en attends un peu de bénéf. C'est de bonne guerre. Je pense pouvoir convaincre la direction de t'accorder un bonus pour l'article. Je ne garantis rien, mais je vais essayer. Ce que je peux te garantir, par contre, c'est qu'il fera la couverture.

— Pas d'article.

— À partir de maintenant, je ne t'assignerai plus rien.

— Tu veux dire que je n'aurai plus à couvrir des aéronautes aveugles ?

— Tu pourras écrire sur ce qui te chante, et c'est une énorme concession pour moi. En échange, donne-moi trois mille cinq cents à quatre mille mots.

— Je t'en donnerai cinq.

— Cinq mille ?

— Cinq mots : Veux-Tu-Récupérer-Le-Champagne ?

Elle lui raccrocha au nez, ce qui tomba bien parce que son sandwich commandé au service d'étage venait d'arriver. Sauf que, quand il ouvrit la porte, ce ne fut pas le rôti de bœuf sur pain de seigle qu'il attendait qui l'accueillit.

1. Lee Harvey Oswald : principal suspect de l'assassinat de John Kennedy. (N.d.T.)

2. Jim Jones est à l'origine d'une des dérives religieuses les plus connues de l'histoire ; sa communauté connut une fin tragique en 1978 quand 908 personnes périrent par ingestion de cyanure de potassium. (N.d.T.)

3. David Koresh est le leader du groupe religieux des Davidiens, dont 82 membres périrent, lui inclus, lors du siège de leur résidence par l'ATF et le FBI près de Waco, Texas, en 1993. (N.d.T.)

27

— Je me suis déjà ridiculisée devant toi, déclara Amelia. Mais je préférerais ne pas le faire devant eux, ajouta-t-elle en inclinant la tête de côté.

Dawson avança d'un pas dans le couloir. À mi-chemin de celui-ci, deux agents en uniforme les observaient du seuil de l'ascenseur. Il reporta son attention sur Amelia.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, si tu m'invites à entrer.

Il s'écarta. Elle lança un remerciement aux agents, qui avaient insisté pour l'escorter quand elle avait exprimé son intention de se rendre à Savannah. Elle referma la porte derrière elle, en tira le verrou, puis lui fit face.

— J'ai cru que c'était le service d'étage, dit-il.

— Déçu ?

— Surpris. Où sont Hunter et Grant ?

— Je les ai laissés entre de bonnes mains à la plage. Ils s'entendent à merveille avec l'adjointe du shérif.

La conversation s'arrêta là. Elle s'engagea davantage dans la pièce, la parcourut du regard. Quand elle aperçut le seau et le champagne, elle s'enquit :

— Pour quelle occasion ?

Complètement dérouté, il contra :

— Que fais-tu là, Amelia ?

— Ce n'est pas très correct de ne pas avoir appelé d'abord, je suppose, mais...

— Au diable les manières ! coupa-t-il avec impatience. Que fais-tu là, tout court ? Je croyais être la dernière personne au monde que tu voudrais voir après hier soir.

Alors qu'ils se tenaient là à se mesurer du regard, les ondes de choc de leur étreinte explosive étaient encore palpables. L'exigence, le tripotage frénétique, ses mains à elle, sa bouche à lui, l'union pressante de leurs deux corps, l'extase de leur jouissance simultanée.

Tout à coup, il fronça les sourcils, inquiet.

— Je ne t'ai pas fait mal, au moins ?

— Non.

— Tant mieux. Je n'ai pas fait preuve de beaucoup de...

— Retenue. Non, et moi non plus.

— J'allais dire « délicatesse ».

— Plus subtil. C'est toi, l'écrivain.

De nouveau, la conversation mourut.

Il tourna la tête de côté, les yeux au loin.

— Si tu t'inquiètes de tomber enceinte, c'est inutile : j'ai subi une vasectomie à l'âge de vingt-deux ans.

C'était tellement sorti de nulle part qu'elle ne sut quoi répondre. Finalement, elle commenta :

— Vingt-deux ans ? C'est terriblement jeune pour prendre ce genre de décision.

— Je ne la regrette pas.

— Alors c'était la meilleure pour toi.

Il reporta les yeux sur elle, contrarié qu'elle n'argumente pas, qu'elle le prive de l'occasion de se justifier.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu es là.

— Ta petite réplique de fin d'hier soir. Je ne te laisserai pas t'en sortir aussi facilement.

Il la dévisagea, puis hocha lentement la tête.

— Oh, c'est donc de ça qu'il s'agit. Le débriefing du lendemain. Un incontournable pour les femmes. Je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi banal de ta part.

Elle s'emporta.

— Et moi à ce que tu te conduises comme un crétin !

Il ne s'en défendit pas. L'air aussi mal à l'aise avec lui-même

qu'avec elle, il passa nerveusement une main sur sa nuque. Quand il la laissa retomber, puis la regarda, son expression était résignée.

— Tu veux que je te dise à quel point c'était bon ? Bon sang, Amelia, ne l'as-tu pas ressenti ? Est-ce que ça ne va pas sans dire ?

— Alors pourquoi as-tu pris tes jambes à ton cou ?

— Je t'ai dit pourquoi.

— Tu m'as donné une excuse. Mais la véritable raison, tu la tais.

— En d'autres mots, je suis un menteur.

— S'il te plaît, n'essaie pas de me chercher querelle pour éviter de parler d'un problème.

— Ah, parce que j'ai des problèmes, maintenant ?

— Tu l'as dit toi-même !

— Exact, rétorqua-t-il, adoptant le même ton qu'elle. J'en ai. Alors tu ferais mieux de tenir compte de l'avertissement et de rester loin de moi.

— Pourquoi, Dawson ? Pourquoi avoues-tu que tu me désires à chaque souffle, pour me repousser ensuite ? Je veux savoir. Dis-le-moi là, maintenant. Pourquoi ?

— Parce que Jeremy vous a fait vivre un enfer, à toi et tes enfants. Je ne te ferai pas subir ça, ni à eux.

— J'en suis venue à penser que Jeremy ne souffrait pas de SSPT.

— Peut-être. Mais mes cauchemars à moi, je ne les feins pas.

— Je suis disposée à t'aider à...

— Merci, mais moi, je ne suis pas disposé à ce que tu m'aides.

— N'est-ce pas à moi d'en décider ?

— Non.

Elle marqua un temps d'arrêt pour reprendre son souffle. Ce faisant, elle remarqua son entêtement à ne pas la regarder en face.

— La raison, ce n'est pas tes cauchemars, n'est-ce pas ? Ils ne sont qu'une autre excuse. Tout comme celle du solitaire.

— Celle du solitaire ?

— Headly a dit que tu...

— Oh, « Headly a dit » ! Tu as parlé de moi avec Headly ?

— Tu joues les solitaires, alors qu'en fait ça va à l'encontre de ta nature.

— C'est quoi, ces conneries ? Headly est expert sur ma nature ?

— Je crois qu'il y a du vrai dans ce qu'il dit.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Une vasectomie à vingt-deux ans, pour commencer.

— Ça n'a rien à voir avec ce dont nous parlons !

— Ça a tout à voir, au contraire.

— Tu te trompes.

— Pas du tout. S'il n'y avait pas un fond de vérité dans ce que dit Headly, tu ne serais pas en train de crier.

Bouillonnant de colère, il lui tourna le dos, et passa du cri au grommellement.

— Où est ton article ?

Il pivota vivement sur lui-même.

— Quoi ?

— L'autre excuse était ta poursuite tête baissée du scoop. Tout ce qui compte à tes yeux, c'est un bon sujet. Tu es prêt à faire n'importe quoi, à prendre des risques insensés avec ta vie pour le dégoter. Alors... (Elle esquissa un geste en direction de son ordinateur.) Où est-il ?

— Je ne l'ai pas encore écrit.

— As-tu au moins commencé ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Ça ne prend pas. Je n'ai pas encore décidé dans quelle direction je veux l'emmener. De plus, il ne peut se conclure avec l'agonie solitaire de Jeremy dans cette cabane. L'histoire ne s'achèvera que quand Carl sera capturé ou tué.

— C'est ce que tu attends ?

— Exactement. C'est l'unique raison pour laquelle je suis encore ici.

— Oh. Tu as traîné aussi longtemps ici seulement pour obtenir ton scoop ?

— Tout à fait.

— Ton implication avec moi, avec les garçons, ce n'était qu'un moyen pour arriver à tes fins ?

— Tu veux la vérité ?

— Un oui ou non suffira.

— Ne me force pas à te blesser ou à t'humilier.

— Alors c'est oui.

Il ne répondit rien.

— Tu ne faisais qu'explorer un angle, nous approcher pour décrocher ton scoop ?

Après une seconde d'hésitation, un bref hochement de tête.

Elle soutint son regard pendant un long moment, puis lâcha dans un souffle :

— Tu mens, Dawson.

— Tu m'as plusieurs fois accusé de n'être qu'après ça !

— Et tu l'as nié avec véhémence ! Tu ne me feras jamais croire le contraire, maintenant.

— Ah ouais ? Tu paries ? Tu veux savoir jusqu'où je suis capable d'aller pour décrocher un scoop ? Je vais te le dire. Mais tu voudras peut-être t'asseoir d'abord.

Elle recula jusqu'à une chaise, obtempéra.

Il commença à arpenter la pièce sur toute la largeur du lit, en foulées abruptes, rageuses.

— J'avais fait du bon boulot en Afghanistan. Les articles avaient suscité beaucoup d'intérêt, de battage médiatique. Mais ce n'était pas assez. J'en voulais plus. La réalité concrète de la chose. Alors j'ai convaincu un gradé de l'armée de me laisser me rendre à un avant-poste de combat près de la frontière pakistanaise. Une base obscure : quand le soleil se couche, il y fait complètement noir jusqu'à ce qu'il se lève à nouveau. Aucune lumière. Pour se déplacer de bâtiment en bâtiment, le personnel s'éclaire à la lampe de poche infrarouge. Ce genre d'endroit. Alerte maximale vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

» Posté là, il y avait ce peloton. Ils étaient à part, sans beaucoup d'interaction avec le reste des troupes. Des coriaces. Petits, costauds, nerveux et mordus d'action. Quand ils n'étaient pas en mission, ils s'entraînaient, luttait les uns contre les autres. Tout ce qu'ils faisaient était très physique, combatif, et ils le faisaient toujours ensemble. Comme une meute de loups entraînée au combat. Un thème de choix, exactement ce que j'espérais. Je voulais vivre avec eux, apprendre à les connaître, savoir de quoi ils étaient faits. Qu'est-ce qui faisait d'eux de bons soldats ? Étaient-ils patriotes ? Ou n'étaient-ils que des brutes en quête d'un combat, et celui-là était-il le meilleur – ou le pire – qui existait ?

» Ils m'aimaient bien, mais n'arrivaient pas à comprendre pourquoi j'étais là alors que j'aurais pu être ailleurs, n'importe où dans le monde, là où il y avait des femmes et de la bibine, des cinés, des bars, une vie normale. Je leur ai bien fait comprendre que le sacrifice, sur le plan du confort matériel, valait l'article que j'en obtiendrais.

» Je dormais dans leur baraquement, parlais cul, jouais au poker avec eux. Je ne pouvais pas les accompagner dans leurs missions, parce qu'elles consistaient à débusquer des cibles ennemies pour les éliminer.

» Ils partaient plusieurs jours d'affilée et revenaient crasseux, exténués, affamés de plats chauds, mais toujours gonflés à bloc. Mission accomplie. Un terroriste de moins sur la planète. Ils parlaient, et parlaient, impatients de me raconter leur tout dernier combat, s'interrompant les uns les autres, renchérissant d'obscénités. « Note ça, Dawson. » « Tu peux me citer, là. » « N'écoute pas ses conneries ! Tu veux savoir comment ça s'est passé ? Demande-le-moi ! » J'avais gagné leur confiance. Ils voulaient que je raconte leur histoire.

Il s'arrêta d'arpenter la pièce, se laissa tomber à l'extrémité du lit, face à elle.

— Puis, en mai, ils sont repartis, et restés plus longtemps que d'habitude. L'encadrement refusait de me dire quoi que ce soit. Et je ne l'espérais pas, d'ailleurs. La mission était classée confidentielle, évidemment, mais cette fois, il y avait une tension palpable derrière le secret. Et il y avait une bonne raison à ça, comme je l'ai découvert ensuite.

» Un hélico américain s'était crashé. Les deux pilotes étaient blessés, mais ils avaient survécu. Il y avait eu beaucoup de combats dans la région, et la zone n'était pas assez sûre pour qu'ils soient immédiatement évacués par air. À côté du site du crash se trouvait un village, l'un de ceux construits à flanc de montagne, où la plupart des habitations sont des grottes. Une population tribale, profondément enracinée dans sa religion et ses traditions, la plupart d'entre eux complètement coupés du monde. Mais les villageois avaient recueilli nos gars. Mon peloton y avait été dépêché pour les protéger jusqu'à ce qu'une mission de sauvetage puisse être planifiée.

» Mais des rebelles afghans en cheville avec les talibans en ont eu vent, et ont atteint le village avant eux. Ils ont exécuté les deux pilotes, puis commencé à punir les villageois pour les avoir abrités.

» Pendant des jours, le peloton, qui avait dû prendre position sur un plateau plus bas, les a pilonnés sans relâche, mais ils s'étaient bien retranchés. Et quand ils sortaient à découvert, c'était pour tuer un civil, là où nos gars ne pouvaient rien faire sauf regarder, impuissants. Ils les assassinaient séparément, pas deux ou trois à la fois. Les chanceux étaient tués d'une balle dans la tête. D'autres ne s'en tiraient pas aussi aisément. Des vieillards, des gosses, des femmes qui étaient... (Il marqua un temps d'arrêt pour s'éclaircir la voix.) ... ce qu'ils leur faisaient est indicible.

» Ayant enfin obtenu du soutien aérien, nos gars lancèrent l'assaut, mais vu la configuration de l'endroit, la lutte fut ardue et

sanglante. Ils abattirent quelques ennemis, mais beaucoup réussirent à s'enfuir. Le carnage qu'ils découvrirent dans le village était inimaginable.

Écartant grand les genoux, il contempla, entre ses bottes, l'horrible moquette de sa chambre.

— À leur retour à la base, ils étaient lessivés. Les pertes avaient été lourdes. Six hommes décédés. Cinq grièvement blessés, évacués par hélicoptère à l'hôpital de Bagram. L'un d'eux est mort en chemin. Sacré coup dur pour ceux qui revenaient.

» Dans le baraquement, l'humeur n'était plus à la fanfaronnade. Personne n'avait le moral. Plus de plaisanteries, d'échanges d'insultes ou de chahut. Ils ne parlaient que si nécessaire, s'évitaient du regard. Ils avaient vu la face la plus hideuse de la guerre, et ça les avait changés. Ils en avaient eu une expérience très personnelle, et elle n'était pas glorieuse.

» Ce devait être l'accroche de mon histoire : qu'arrive-t-il au combattant quand la guerre cesse d'être noble et dégénère en sauvagerie ? Pas exactement un thème original, mais je m'étais dit que je pourrais le traiter sous un nouvel angle. Pour peu que je parvienne à les convaincre de partager leur expérience.

Il continua à contempler fixement la moquette.

— Peu à peu, avec quelques encouragements, quelques-uns d'entre eux se sont ouverts à moi. Ils m'ont dit que certains des villageois avaient été utilisés comme boucliers humains. Ils avaient beaucoup de mal à accepter l'idée que c'étaient leurs balles qui avaient déchiré le corps de grands-mères, de garçons, de filles à peine pubères, d'une femme sur le point d'accoucher.

Il cessa de parler et, pendant un instant, Amelia crut qu'il avait terminé. Quand il reprit la parole, sa voix était rauque, et inégale.

— L'un des hommes que j'espérais interviewer était un caporal du nom de Hawkins. Un beau gosse, garçon de ranch dans le Dakota du Nord. Intelligent. Un meneur naturel. Le copain de tout le monde. Revenu de la mission sans une égratignure, il avait consolé ceux qui avaient perdu un camarade particulièrement proche, écrit aux parents de ceux qui étaient morts, pour louer leur courage.

» Un matin, je retournais au baraquement après le petit déjeuner. Hawkins était au sommet de cette crête, dos aux montagnes, qui se trouvaient à trois kilomètres de là. Le soleil venait juste de paraître au-dessus. Il n'était qu'une silhouette indistincte, et j'ai dû m'abriter les yeux du soleil pour voir qui m'avait interpellé.

» Il a dit que si je voulais un scoop, je devais le rejoindre. J'ai commencé à grimper. Mais le sol n'était que sable meuble et pierres – c'est vraiment l'endroit le plus désolé, stérile et paumé de la planète ! –, et l'ascension fut vraiment pénible. Je ne cessais de déraiper et de redescendre. Il riait, me chambrant et me criant de me « magner le cul ».

Joignant les mains entre ses genoux, il en étudia les phalanges d'un air absent.

— Je suis enfin arrivé en haut. Le soleil était aveuglant. La sueur me piquait les yeux. J'ai mis ma main en visière pour pouvoir voir Hawkins en contre-jour. Il m'a décoché son sourire familial.

» « Tu veux un scoop, Dawson ? » « C'est pour ça que je suis là », ai-je répondu. En toute franchise, j'imagine à quel point mon rictus a dû lui paraître idiot. Je clignais les yeux pour en chasser la sueur, regrettant qu'il ne m'ait pas laissé le temps d'aller chercher mon ordi, fouillant dans la poche de mon treillis en quête d'un calepin et d'un stylo.

Il cala ses coudes sur ses genoux, se pencha en avant, pressa les pouces contre ses orbites.

— Hawkins a introduit un canon de pistolet dans sa bouche, et pressé la détente.

Écrasée de chagrin pour lui, Amelia demeura parfaitement immobile, jusqu'à ce qu'il abaisse les mains de son visage pour la regarder, les lèvres pincées en un pli amer.

— J'ai eu mon scoop.

— C'est ça, ton cauchemar, conclut-elle calmement.

— La dernière chose que j'entends avant mon propre cri est la détonation.

Elle murmura tristement son prénom.

— Ne me plains pas.

Quittant la chaise, elle s'approcha de lui.

— Tu me repousses à nouveau. Tu essaies, en tout cas.

Arrivée devant lui, elle lui effleura une joue.

Il déroba vivement la tête à sa caresse.

— Merci, mais de la baise par compassion ne me débarrassera pas de ce cauchemar !

— Autre rejet, plus brutal. (Elle s'avança entre ses jambes écartées.) Mais pas assez, Dawson. Je suis toujours là.

Il plaça les mains sur ses hanches, comme pour la repousser de force. Mais à leur contact, ses doigts s'ancrèrent dans sa chair, comme

par réflexe, pour l'agripper plus fort. Un battement de cœur plus tard, sa tête tombait en avant. En appuyant le sommet contre son ventre, il grinça :

— Oui, tu es là.

Elle plaqua sa tête contre elle, entremêla les doigts à ses cheveux.

— Merci de me l'avoir dit.

Il releva les yeux.

— Tu me remercies ?

— Qui d'autre a entendu cette histoire ?

— Personne.

— Headly ?

— Personne.

— Mais tu me l'as confiée, à moi. Ça fait de moi quelqu'un de spécial.

— Tu l'étais déjà, marmonna-t-il d'un ton bourru.

— Ne me repousse plus.

Il frotta son visage contre ses seins.

— Dieu sait que je n'en ai aucune envie.

Elle lui releva la tête.

— Alors pourquoi le fais-tu ? La vraie raison, cette fois.

Avant qu'il ait pu répondre, on frappa à la porte. Elle y jeta un coup d'œil.

— Service d'étage !

— Pas trop tôt !

On frappa de nouveau.

— Monsieur Scott ?

Elle soupira.

— Plutôt trop tôt, tu veux dire, mais il a l'air de vouloir rester là.

Dawson fit mine de se lever, mais elle lui enjoignit de ne pas bouger. Elle traversa le couloir, tira le verrou, ouvrit la porte. S'attendant à un employé du service d'étage avec un plateau, elle fut momentanément prise au dépourvu par l'homme à l'air bizarre qui brandissait un bouquet de fleurs flétries.

Qu'il jeta immédiatement à terre, pour ne plus tenir qu'un revolver. Il l'enfonça dans ses côtes, l'obligea à reculer.

Pivotant, elle cria pour prévenir Dawson. Il bondit du lit, mais s'arrêta net quand Carl, enroulant par-dérrière un bras autour de sa gorge, plaça le canon de l'arme contre sa tempe.

— Eh bien, eh bien, que dites-vous de ça ? Une petite réunion avec mes amis de la plage.

Dawson crispa les poings sur ses flancs. Détachant chaque syllabe, il ordonna :

— Lâchez-la.

— Pourquoi ferais-je ça, voyons ?

— Parce que si vous lui faites le moindre mal, je vous tuerai.

— Vous n’avez pas compris. C’est moi qui viens vous tuer !

Écartant le revolver d’Amelia, il le pointa droit sur Dawson.

28

— J’ai presque fini ma journée. Avant que je vous remette aux bons soins de la garde de nuit, y a-t-il quoi que ce soit que je puisse vous apporter ?

L’infirmière était l’une des préférées de Headly. Quand bien même, il rétorqua d’un ton bougon :

— Un cheeseburger et des frites.

— Ne me demandez pas l’impossible. Vous êtes toujours en diète restreinte.

— Il le sait, commenta Eva du fauteuil où elle feuilletait un magazine. Il joue juste les récalcitrants.

L’infirmière enroula le brassard du tensiomètre autour de son biceps.

— Que diriez-vous d’un peu de lait écrémé ?

— Pourquoi pas plutôt un bourbon bien sec ?

Elle le gratifia d’une petite tape taquine sur le bras.

— Votre tension baisse. C’est bien.

Tout en consignait les valeurs de celle-ci sur sa feuille, elle demanda à Eva si elle passerait encore la nuit là.

— Ce pliant n’est certainement pas confortable.

— Il y a pire. Le patient, par contre, est un sacré emmerdeur !

— Cessez de parler de moi comme si j’étais pas là !

L’infirmière gloussa.

— Je sais à quel point il peut être ronchon, alors je trouve adorable de votre part de rester constamment avec lui, madame Headly. En fait, vos oreilles auraient dû siffler, un peu plus tôt aujourd’hui.

— Oh ? Pourquoi ça ?

— Parce que je chantais vos louanges.

— À qui ?

— À ce petit vieux qui attendait l'ascenseur. Il vous a vue dans le couloir en train de parler avec M. Scott, et l'a reconnu. Je dois vous avouer que l'échange a un peu tourné au commérage. Je lui ai confié que vous connaissiez M. Scott depuis sa naissance, et qu'il était votre filleul, mais surtout, j'ai vanté votre mérite à toujours rester ici auprès de M. Headly, avec si peu de pauses. Il en a été impressionné, comme tout le monde. (Elle procéda à un dernier ajustement sur la perfusion de Headly.) Vous avez changé d'avis, pour le lait ?

— Non, merci.

— Dans ce cas, je file. Reposez-vous. À demain.

Alors que la porte se refermait sur elle, Eva commenta :

— Gentille fille.

— Hmm.

Headly enfonça davantage sa tête dans l'oreiller, puis ferma les yeux. Il était plus las qu'il ne le laissait paraître. Un kinésithérapeute était passé un peu plus tôt, distiller mauvaises blagues, bonhomie et une pure torture. Le temps que les quinze minutes de consultation soient écoulées, ses mains et ses bras lui cuisaient. C'était un soulagement, mais tout de même.

Comme si elle lisait dans son esprit, Eva observa :

— Tu devrais faire les exercices que le kiné t'a montrés.

— Accorde-moi dix minutes de répit.

— Il a dit...

— Dix minutes, et je m'y mets.

— Gary...

— Eva. Ne t'imaginer pas que tu vas pouvoir me mener à la baguette parce que tu es la nana la plus populaire du troisième étage !

— Il semblerait que j'aie des admirateurs, en effet.

— Un petit vieux ? Pfff. Tu en as déjà un !

Elle soupira.

— Tu as raison. Je suppose que je vais devoir me contenter de toi. De plus, il avait l'air aussi intéressé par Dawson que par moi.

Headly s'apprêtait à lancer une vanne à ce propos, quand tout à coup, ce fut comme si une décharge électrique le parcourait, secouant son cerveau et son corps de leur torpeur.

— Eva !

Elle jeta son magazine de côté, bondit du fauteuil, et fut à son chevet en un clin d'œil.

— Quoi ? Tu as mal ?

— Ramène-la.

— Quoi ?

— L'infirmière ! Ramène-la ici !

Sans perdre la moindre seconde à l'interroger, elle se rua hors de la chambre et, quelques secondes plus tard, propulsait l'infirmière sidérée sur le seuil.

— À quoi ressemblait-il ?

Elle le regarda sans comprendre.

— L'homme. Le petit vieux à qui vous avez parlé d'Eva et de Dawson. Il vous a interrogée à leur propos ?

Elle hocha la tête, déglutit.

— Il a reconnu M. Scott.

— À quoi ressemblait-il ? Décrivez-le-moi.

— C'était un vieil homme pas très grand, répondit-elle d'une petite voix. Un cancéreux.

À Eva, Headly ordonna :

— Appelle Knutz.

Revenant à l'infirmière, il lui demanda les taille, poids, âge approximatifs de l'homme, et ce qu'il portait. Le temps que Knutz réponde, il avait une description.

Eva tint le téléphone à son oreille tandis qu'il débitait à toute allure ces informations :

— Carl s'est déguisé en patient cancéreux. Boule à zéro. Pas de sourcils. Vêtements amples et casquette de base-ball bleue. Il était à l'hôpital, à cet étage, aux alentours de 11 heures ce matin. Vérifiez les caméras de surveillance.

Knutz commença à avancer un argument tout à fait raisonnable, que Headly interrompit aussitôt :

— Bon sang, évidemment que c'était peut-être un petit vieux atteint de cancer ! cria-t-il. Mais ça ressemble à quelque chose que Carl Wingert ferait, et je sais que c'était lui, bordel ! Je le sens dans mes tripes. Oui, oui, je reste en ligne.

Il cala le téléphone entre son oreille et son épaule, puis dit à Eva :

— Appelle Dawson. Tu as son nouveau numéro ?

Elle pêcha son portable dans son sac, pressa la touche que Dawson avait personnellement programmée dans sa liste de numéros abrégés.

— Dis-lui de prendre ça comme une menace très sérieuse. Et de ne pas jouer les gros durs et tout faire capoter !

L'infirmière pleurait et se tordait les mains.

— Si j'ai fait quelque chose de mal, j'en suis désolée. Nous ne faisons que discuter.

— Ne le soyez pas, affirma Headly.

Elle était sur le point de flancher, et il n'ignorait pas que s'il donnait libre cours à sa colère, elle s'effondrerait probablement, et alors, il n'en tirerait plus rien. Adoucissant son ton, il reprit :

— Vous a-t-il dit son nom ?

Elle secoua la tête.

— Où il habitait ?

— Non.

— Où il allait ?

— Il... amenait des fleurs à un ami malade et s'était trompé d'étage.

Ami malade, mon œil ! songea Headly. Il était venu reconnaître les lieux, oui !

— Vous vous en sortez très bien, mon chou. Maintenant, recommencez du début et racontez-moi exactement ce que vous vous êtes dit avec autant de précision que vous le pouvez.

Elle lui relata l'échange de manière laborieuse, mais sans s'écrouler complètement.

— Il a... je ne sais pas comment le décrire.

Headly sauta sur son hésitation.

— Décrire quoi ? Il a quoi ?

— Il a paru se ragaillardir un peu quand je lui ai dit que Dawson Scott était votre filleul. Vous savez ? Comme si une lumière venait de s'éclairer.

Headly décocha un regard à Eva qui, accrochée à son portable, paraissait tout aussi nauséuse et alarmée qu'il l'était.

— Droit sur sa boîte vocale.

— Quelle déception.

Dawson énonça ce constat le regard rivé à Amelia. Il voulait qu'elle soit sa dernière vision avant de mourir, et non pas le ricanement jubilant de Carl Wingert.

Mais Carl n'appuya pas sur la détente. La remarque avait piqué sa curiosité, tout comme Dawson l'espérait.

— Déception ?

Dawson reporta son regard sur le criminel.

— Je ne suis pas sûr que vous valiez la peine que j'écrive un

article, tout compte fait.

— C'est pour ça que vous êtes allé à la cabane ? En espérant décrocher une interview de moi ?

Dawson vit que la perspective le séduisait.

— Avec le célèbre Carl Wingert. Au lieu de quoi j'ai dû me contenter de celle de son fils. À présent, je me dis qu'il était peut-être un bien meilleur sujet.

— Aïe ! Vous froissez ma susceptibilité.

— Vous n'êtes tout simplement plus aussi glamour, Carl. Me tuer, tuer Amelia. C'est ça, votre grand final ? Désolé de vous le dire, mais c'est une fin minable en comparaison de votre illustre carrière de hors-la-loi.

Sans les cheveux blancs et les sourcils broussailleux qui lui donnaient une mine affable, le sourire de Carl incarnait le mal absolu.

— Qui vous dit que votre mort sera mon final ?

— Vous croyez pouvoir nous tirer dessus, puis sortir d'ici comme une fleur ?

— Ouais. De la même manière que je suis entré comme une fleur ici, pendant que les gardes de madame tapaient la causette à la réceptionniste. Personne ne prête attention à un bon citoyen âgé et malade.

— Malin, comme déguisement.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Mais rien de vraiment spectaculaire.

— J'ai d'autres projets à part vous.

— Hunter et Grant ? (Parlant pour la première fois, Amelia s'enquit d'une voix larmoyante :) Vous allez les prendre ?

— Diable, non. Pourquoi m'encombrerais-je de deux gamins ?

— Mais... mais je croyais que c'était le but. Que Jeremy et vous aviez mis sa mort en scène de façon à kidnapper les garçons sans que personne imagine un instant que l'auteur soit leur père...

— C'était le but de Jeremy, pas le mien.

— Pour vouloir ses petits-fils, il faudrait qu'il les aime, Amelia, expliqua Dawson. Or il n'aime personne.

— Je n'ai rien contre eux, et rien de personnel contre vous non plus, précisa Carl en poussant la jeune femme du coude.

Dawson sauta sur l'occasion.

— Parce que son mariage avec Jeremy, le faux syndrome post-traumatique, leur divorce, étaient essentiels à la machination, n'est-ce pas ?

Continue à lui parler. Distrais son attention. Caresse son ego. Prie pour un miracle.

— Exact. Vous avez eu un rôle déterminant à chaque étape, Amelia, ma chère. Mais je n'ai plus besoin de vous. À la suite de cette confession de Jeremy sur son lit de mort, le bouseux a été innocenté !

— Si tout s'était bien passé, si le flic n'avait pas touché Jeremy et que Willard avait atterri dans le couloir de la mort, Jeremy et vous auriez été libres de semer la terreur dans le pays, dit Dawson. C'était ça, le plan, Carl ?

— Peu importe, Jeremy est mort.

— Certes, mais juste pour être clairs, comment était-ce censé fonctionner, exactement ? Votre vue n'est plus très fiable, vos hanches sont HS. Je suppose que vous auriez été en arrière-plan à tramer des moyens de dérober, détruire et tuer tandis que Jeremy aurait fait tout le sale boulot et pris tous les risques. Je brûle ?

— Quels risques ? Le stratagème était parfait, se vanta-t-il. Qui aurait suspecté un mort de, disons, faire sauter un bus rempli de soldats ?

— Hmm. (Dawson signifia d'un hochement de tête qu'il comprenait le concept.) Mais les choses se sont gâtées en beauté quand Jeremy, trop nerveux, s'est mis à s'agiter, et a tué Stef en laissant une empreinte. Un hic de taille. Tout à coup, Jeremy Wesson ressuscitait !

Carl ne répondit rien à cela, mais Dawson vit qu'il touchait une corde sensible. Sur la détente, l'index de Carl tressautait.

Parle, vite !

— Jeremy n'avait pas votre roublardise, Carl. Il essayait d'être aussi impitoyable que vous, mais à la fin, sa conscience s'est réveillée. Il est mort en parlant de ses enfants, en se lamentant sur la manière dont il avait traité Amelia. Dans son dernier souffle, il pleurait sa mère.

Dawson scruta le regard de Carl. Il demeurait implacable, les paupières reptiliennes imperturbables.

— Vous l'avez tuée, n'est-ce pas ?

— Dommage que vous n'écriviez pas des romans à énigme. Ça semble pile dans vos cordes !

— Comment est-elle morte, Carl ?

Il répondit d'un ton bougon.

— Pneumonie, je présume. Elle souffrait d'une toux qui ne s'arrêtait pas, qui empirait. Elle crachait des trucs dégueulasses, se

plaignait que sa poitrine la brûlait...

— Vous l'avez empêchée d'aller se faire soigner.

— Elle avait toujours eu les poumons sensibles. Elle s'en était toujours remise auparavant.

— Mais pas cette fois. Alors vous l'avez tuée ?

— Je n'ai pas levé la main sur elle. C'est la maladie qui l'a tuée.

— Mais vous l'avez laissée là-bas, n'est-ce pas ? Vous l'avez abandonnée dans cette cabane pour qu'elle y meure seule !

— Il fallait que j'aille chercher des provisions. Je savais pas qu'elle serait morte à mon retour !

— Bien sûr que si, espèce de lâche, salopard ! L'abandon est votre spécialité. Quand les choses se gâtent, vous fuyez !

Il venait de toucher un autre nerf sensible. L'expression de Carl se fit plus dure, plus froide. Et quelque chose d'autre : défensive.

— Je n'ai jamais abandonné personne qui aurait pu s'en sortir.

— Jeremy l'aurait pu. Flora l'aurait pu.

— Vous avez terminé ?

— Une dernière question : pourquoi nous ?

— Quoi ?

— Pourquoi nous tuer, nous ? Pourquoi ne faites-vous pas sauter un bus avec plein de soldats dedans ? Ce que je crois, moi, c'est que vous vous essoufflez. Sans Jeremy, vous ne faites plus le poids. Vous n'êtes plus qu'une grande gueule.

— Vous croyez ça, hein ? (Malveillant, son sourire glaça le sang de Dawson.) Eh bien, vous vous trompez. Ça, c'est encore mieux. Vous comprenez ? Je vous tue, j'écrase Headly.

Le cœur de Dawson se serra. Il pensa que leur heure avait sonné, mais bluffa néanmoins :

— Gary Headly ? L'agent du FBI sur lequel Jeremy a tiré ?

Carl ricana face à son indifférence feinte.

— J'ai pensé à éliminer sa ravissante épouse, mais c'est si prévisible. Headly s'y attend, et c'est pourquoi elle est sous protection. (À nouveau, ce sourire qui donnait le frisson.) Ça, c'est bien mieux. Son filleul. Si je vous tue, jamais il ne s'en remettra.

— Vous avez raison : si vous me tuez, Headly me pleurera amèrement. Mais il rira aussi le dernier.

— Juste pour se marrer : qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Headly vous connaît par cœur, Carl.

— J'en doute.

— Vous étudier a été le travail de toute sa vie. Mais pour cerner

vosre caractère, il ne lui a en fait fallu qu'un seul jour : celui d'avant Thanksgiving 1976.

Carl le foudroya du regard.

— Oui, je me disais bien que ça vous évoquerait quelque chose. Headly sait tout sur vous depuis Golden Branch. Ce jour-là, vous avez révélé quel genre d'individu vous êtes et depuis, son opinion sur vous n'a plus changé.

— Comme si je me souciais de son opinion ou de celle de quiconque !

— Combien de balles cet homme a-t-il pris à votre place pendant que vous preniez vos jambes à votre cou pour sauver votre foutue peau ?

— Il allait mourir de toute façon.

— Nous ne le saurons jamais.

— Lui le savait ! Il avait un trou dans la tête, pour l'amour du ciel ! Il s'est porté volontaire pour les retenir.

— Pendant que vous vous échappiez. Flora a-t-elle dû beaucoup vous supplier pour que vous ne les abandonniez pas, Jeremy et elle ?

— Je ne l'ai pas fait, si ?

— Mais vous le vouliez.

— Elle pouvait à peine marcher, bordel ! Il y avait du sang partout. J'ai dû l'entortiller dans un drap, et même comme ça, elle a laissé des traces !

Tel un puissant narcotique, une lente rage s'infiltrait en Dawson. Il s'en saisit à bras-le-corps, pour qu'elle sature chacune de ses cellules.

— Pendant l'affrontement, et quand vous vous êtes échappés à travers bois, comment avez-vous empêché Jeremy de hurler ?

— Je l'ai drogué. C'était la seule manière de le faire taire.

— Vous avez drogué votre fils. Quel âge avait-il ?

— Onze mois.

Surprise, Amelia sursauta. Ses lèvres s'entrouvrirent en une exclamation muette.

Dawson remarqua sa réaction stupéfaite, mais à aucun moment son regard ne dévia de Carl.

— Le nouveau-né n'a jamais émis le moindre son.

Carl renifla de mépris.

— Alors ils l'ont trouvé ?

— Headly l'a trouvé.

— Logique.

— Quand Flora est-elle entrée en travail ?

— Aux environs de minuit. Elle l'était toujours quand les flics se sont pointés. C'était pas beau à voir. J'ai cru que j'arriverais jamais à le lui sortir du ventre !

— Mais vous avez réussi.

— J'ai dû lui fourrer un torchon dans la bouche pour l'empêcher de hurler.

— Aussitôt le bébé né, vous l'avez jeté dans un trou, sous le plancher.

— Première fois que j'y repense depuis !

Blasée, sa désinvolture vis-à-vis de son acte était aussi choquante que le barbarisme de l'acte lui-même.

Dawson ravala sa bile, et se força à poursuivre :

— Quand ils ont fouillé la cabane...

— Ils ne m'ont pas trouvé, psalmodia Carl.

— Mais Headly a repéré le bébé dans l'étroite cachette.

— Sacré boy-scout, va !

— À peine vivant. Encore attaché au placenta.

— Vous me brisez le cœur.

— C'est là qu'il a su que vous étiez un irrécupérable sac à merde.

— Qui va vous tuer.

Carl pressa la détente, mais Dawson, qui l'avait prévu, se baissa. La balle le rata. Rageur, Carl rugit, puis poussa Amelia hors de son chemin comme si elle n'était qu'une poupée de chiffon.

Ce fut sa perte. Elle était l'unique raison pour laquelle les snipers du Swat, postés sur le toit voisin, s'étaient jusque-là abstenus de tirer. À présent, ils avaient une ligne de visée directe. Alors que la fusillade éclatait, brisant la fenêtre, Dawson plongea en avant pour protéger la jeune femme et la maintenir à terre. D'autres hommes du Swat s'engouffrèrent par la porte.

La scène se déroula en quelques secondes à peine.

— Es-tu touchée ? s'alarma-t-il.

Elle secoua la tête, ahurie.

Tandis que la pièce s'emplissait d'agents, Dawson crapahuta jusqu'à Carl qui, étendu sur le dos, fixait le plafond, les yeux ouverts, ses traits relâchés affichant une expression incrédule. L'agrippant par le devant de son tee-shirt ensanglanté, Dawson le tira en position assise. La tête rasée du vieil homme dodelina sur son cou.

Dawson le secoua jusqu'à ce que son regard vide se focalise sur lui. Les dents serrées, il cracha :

— Regarde-moi bien, vieux fou. Quand tu brûleras en enfer, rappelle-toi mon visage. Je suis l'autre fils que tu as laissé mourir.

Journal de Flora Stimel, 27 novembre 1977

Il aurait un an aujourd'hui. Je me suis réveillée en me souvenant de quelle date on était, et ça m'a fait chialer toute la journée.

Carl m'a demandé pourquoi diable je pleurnichais, et quand je lui ai rappelé que c'était l'anniversaire de Golden Branch, j'ai cru qu'il allait m'arracher la tête. Il était si furieux qu'il est sorti comme un fou de la chambre (nous sommes dans un motel merdique du Colorado, avec une tête de vache poussiéreuse sur le mur.)

Ça tombe bien qu'il soit parti, parce que Jeremy s'est mis à faire des caprices. Je suppose que c'est vrai, ce qu'on dit à propos des deux ans, ça peut être terrible. Jeremy arrêta pas de faire du bruit et de s'agiter, de sauter sur le lit, et ça lui tapait sur les nerfs, à Carl. Et me voir pleurer, ça arrangeait pas les choses ! Alors c'est tout aussi bien qu'il soit parti ailleurs se calmer. Et comme ça, ça me donne l'occasion d'écrire un peu dans mon journal. J'ai pris beaucoup de retard.

Ça paraît être un bon jour pour vider ce que j'ai sur le cœur. Mon cœur brisé. Un cœur brisé, ça fait vraiment mal. Je le savais pas vraiment avant d'avoir dû laisser mon bébé dans cette horrible vieille cabane, là-haut, en Oregon. Carl m'a dit qu'il était mort-né. Je suis pas sûre de le croire, mais j'ai pas entendu le petit pleurer, alors j'espère en quelque sorte que c'est vrai, comme ça j'ai pas à me sentir si coupable que ça de m'être enfuie en l'abandonnant. Sûr que je brûlerais déjà en enfer si je l'avais laissé là-bas vivant. J'y pense tout le temps. Je crois qu'on peut vraiment dire que ça me hante.

Et je me demande parfois : et si Carl s'était trompé (ou avait menti), que le bébé était vivant quand on s'est enfuis, et qu'un flic l'avait trouvé ? Où serait-il, aujourd'hui ? Dans un orphelinat ou autre ? Ou l'a-t-on confié à une famille bien ?

Et si un jour, on se croisait par hasard sans même savoir qui on est ? Peut-être que je le reconnaîtrais s'il ressemble un peu à Jeremy ? Ou peut-être qu'il est blond, comme moi ? De quelle couleur seraient ses yeux ?

Pourquoi est-ce que je me fais ça ? C'est de la torture de penser à quoi il ressemblerait et ce qu'il pourrait devenir.

Évidemment, quand je regarde Jeremy, je me pose la même question. Quel genre de vie c'est, pour un enfant ? J'ai choisi Carl. J'ai choisi cette vie. Le pauvre petit Jeremy n'a pas d'autre choix que de faire avec. Je suppose que si cet autre petit garçon avait vécu, il aurait dû mener la même vie que nous, lui aussi. C'est une triste pensée. Presque aussi triste que savoir qu'il est mort avant même son premier souffle.

Et je suis sûre que c'est ce qui s'est passé. Carl aurait pas eu la méchanceté de me dire que mon bébé était mort si c'était pas vrai.

Où que soit mon autre petit garçon, j'espère que son âme est en paix.

La mienne l'est pas. Elle le sera jamais. Pas avec ça.

— Je me sers à boire. Tu veux quelque chose ?

— Volontiers.

— Choisis ce qui te fait plaisir, c'est la maison qui régale. (Dawson versa deux doses de bourbon du minibar dans des verres.) Quelqu'un se fait tuer dans ta chambre, et la direction de l'hôtel se met en quatre pour se faire pardonner. Sans parler de leur culpabilité à propos de ma commande au service d'étage passée à la trappe !

Carl évacué, ils avaient longuement été interrogés par Knutz. À la suite du coup de téléphone de Headly à partir de son lit d'hôpital, l'agent du FBI avait chargé ses hommes de vérifier les caméras de surveillance de l'établissement. D'autres avaient été envoyés prévenir Dawson. Celui-ci ne répondait ni sur son portable, ni sur le fixe de sa chambre, mais les adjoints du shérif, qui attendaient dans le vestibule le retour de la personne confiée à leur garde, s'étaient assurés qu'il se trouvait bien dans sa chambre en compagnie d'Amelia Nolan.

Knutz était réticent à interrompre un rendez-vous galant mais, quand une réceptionniste avait dit avoir vu un vieil homme porteur d'un bouquet de fleurs entrer dans l'hôtel et se diriger vers l'ascenseur, Knutz avait aussitôt mobilisé une équipe Swat de la police métropolitaine de Savannah.

Pendant ce temps, on avait procédé à une évacuation silencieuse de l'étage concerné pendant que des agents, dans la chambre contiguë à celle de Dawson, confirmaient à l'aide d'appareils d'écoute qu'il y avait bien prise d'otages. Des snipers avaient pris position sur le toit d'un immeuble voisin qui leur offrait une vue plongeante sur l'une des fenêtres. Quand Carl avait poussé Amelia de côté, ils étaient prêts.

Une fois tous les officiels enfin partis, Dawson avait été informé par un directeur d'hôtel plutôt nerveux de son transfert dans leur meilleure suite. Elle n'avait rien d'un cinq-étoiles, mais disposait d'un séjour séparé de la chambre par une porte-fenêtre, et de meilleures prestations que son affectation précédente.

Il passa son verre à Amelia, qui s'était nichée dans un coin du sofa. Il s'installa dans un fauteuil, leva son verre pour feindre un toast.

— Santé !

Avalant son alcool d'un trait, il déposa le verre vide sur la table basse, puis la regarda, n'ignorant pas que le temps de l'inévitable dénouement était venu.

— Eh bien, la raison, tu la connais, maintenant.

Elle hocha la tête.

— Tu ne pourras pas dire que pour ce qui était de garder tes distances, je ne t'avais pas prévenue.

Se levant, il marcha jusqu'à la fenêtre. De ce point de vue, au tout dernier étage, il constata qu'il restait encore quelques voitures de patrouille garées devant l'hôtel. Les vans des médias étaient venus et repartis à la suite de Carl en direction des urgences traumatologiques. Son état était jugé « grave ».

L'homme recherché pendant des décennies par le FBI avait été coïncé. C'était lui, le scoop, à présent. Nul doute que les équipes des chaînes télévisées nationales devaient maintenir les compagnies aériennes desservant Savannah surbookées. Dawson Scott, journaliste de magazine, ne serait qu'une note de bas de page dans la couverture médiatique, et il espérait le demeurer. Aucun des agents du Swat qui s'étaient engouffrés dans la chambre n'avait entendu sa déclaration. Il n'avait rien dit à Knutz de son lien de parenté avec Carl. En dehors des Headly et d'Amelia, personne ne savait. Enfin, à l'exception de Carl lui-même.

— Ils retireront les agents postés sur Sainte-Nelda si ce n'est déjà fait, reprit-il. Les garçons et toi serez désormais en sécurité.

— Tucker va en laisser plusieurs pour décourager les médias. Juste le temps que l'agitation retombe. Quelques jours.

— Tant mieux. Les petits vont bien ?

— Je leur ai parlé à tous les deux au téléphone. Ils sont comme des poissons dans l'eau. L'adjointe les gâte outrageusement. Elle m'a dit qu'il était inutile que je rentre ce soir, surtout pour repartir aussitôt.

Knutz les avait priés de le retrouver à 9 heures le lendemain pour « boucler l'affaire ».

Dawson pivota de nouveau. Il la dévisagea un instant, puis écarta grand les bras sur les côtés.

— Le secret n'en est plus un. Des questions ?

Elle prit une profonde inspiration, exhala lentement.

— Quel âge avais-tu quand tu l'as découvert ?

— Trente-sept.

Elle le fixa avec stupéfaction.

— Tu l'ignorais jusqu'à maintenant ?

Il retourna s'asseoir dans le fauteuil.

— Pour être précis, ce n'est qu'il y a huit, non, neuf jours que j'ai appris le sort de mon frère. Je savais tout de la fusillade de Golden

Branch, et des circonstances de ma naissance. Carl, Flora, et tout ça.

» Mes parents – mes parents adoptifs – ne m’ont jamais caché mes origines. J’ai grandi en sachant que Headly m’avait trouvé, presque mort, mais miraculeusement, je respirais encore. Après quelques mois dans une unité de néonatalogie, j’en suis sorti avec un certificat de santé en bonne et due forme.

» Les autorités n’ont pas divulgué mon existence à la presse, un de ces détails qu’ils gardent en suspens pour les besoins de l’enquête. Headly et le supérieur en charge ce jour-là ont aussi tu la chose pour me protéger, et garder secrète mon identité.

» Je suis, moi, le nouveau-né de Flora, le seul enfant trouvé dans la cabane. Mais l’ADN, sur la couverture, n’était pas le mien. Pendant trente-sept ans, c’est resté un mystère. L’échantillon avait été testé, et il avait été confirmé que Flora était la mère de l’enfant mâle auquel il appartenait, mais où était celui-ci ? Qui était-il ? Que lui était-il arrivé ? Carl et Flora n’avaient jamais été vus avec un enfant, pas même quand ils se trouvaient sous surveillance à Golden Branch. C’était le bébé mystère.

» Puis, poursuivit-il après une brève pause pour reprendre son souffle, il y a neuf jours, Headly m’a envoyé un SMS pour me demander de venir chez lui dès que possible. Je m’y suis rendu. Il m’a parlé d’un procès pour meurtre à Savannah. Mais la nouvelle choc, c’était que l’ADN de la victime présumée correspondait à l’échantillon anonyme. Mon frère qui, à en croire Carl, était mon aîné de onze mois, avait été retrouvé. Apparemment, quand Carl et Flora s’étaient enfuis pour sauver leur peau, ils l’avaient pris avec eux. En m’abandonnant, moi.

Saisissant son verre vide, il en fit tourbillonner le fond, en quête d’une ultime goutte. Aucune n’apparaissant, il remplaça le verre sur la table basse, puis reporta les yeux de l’autre côté, sur Amelia.

— Cela t’a-t-il perturbé, en grandissant, de savoir que tu avais été abandonné ?

— Il n’y avait aucune raison à cela. Après tout, mes parents biologiques étaient des personnages méprisables. C’était moi qui m’en étais le mieux sorti. Headly savait à quel point ses amis sans enfants désiraient un bébé. Il a veillé à ce que l’adoption ait lieu dès ma sortie de l’hôpital. Mes parents m’aimaient. Je les aimais. Je n’aurais pu avoir de foyer et de vie de famille plus stables et plus aimants.

— Cependant ?

— Cependant, reprit-il lentement, quand, devenu adulte, j’ai

compris l'importance de la filiation, j'ai résolu de ne soumettre personne d'autre à la mienne. Surtout pas une femme qui aurait la malchance de tomber amoureuse de moi.

— Tu as fait en sorte que ça n'arrive pas. Pas de relation à long terme susceptible de mener au mariage. Pas d'enfants.

Il ne releva pas, ne lui parla pas des fioles de sperme que le chirurgien avait tenu à prélever et congeler avant de procéder à une stérilisation sur un patient aussi jeune. À ce stade, inutile qu'elle sache qu'elles étaient conservées dans une banque de sperme... au cas où il changerait d'avis un jour.

— Ça explique tout, dit-elle.

— Exact. Et aussi qu'il ne servirait à rien d'en parler. Aucune discussion n'y remédiera. Il n'y a rien à faire. C'est ainsi, et ça ne changera jamais. J'ai été engendré par Carl Wingert, criminel de renom. Jeremy, mon frère, était ton époux.

— Hunter et Grant sont tes neveux.

— Ouais. (Cette mention l'incita à sourire spontanément, en dépit de lui-même.) Et ils sont géniaux. Seigneur, il y a eu des moments où...

S'avisant de ce qu'il s'apprêtait à dire, il s'interrompit.

Elle inclina la tête d'un air inquisiteur.

— Où quoi ?

— Rien.

— Où quoi ?

Il se mordilla la lèvre inférieure, puis décida : oh, et puis, tant pis !

— Où j'aurais voulu les serrer très fort dans mes bras. Ils étaient les premiers parents par le sang que j'avais jamais rencontrés.

La poitrine d'Amelia se souleva d'une soudaine houle d'émotion.

— Tu les serreras dans tes bras quand tu voudras.

— Ça, ça n'arrivera pas.

— Pourquoi ?

— Ces garçons auront assez à faire à gérer les conséquences de leur héritage. M'avoir dans leur vie ne ferait qu'embrouiller davantage la situation.

De plus, ajouta-t-il en lui-même, il ne pourrait être auprès d'eux sans être auprès d'Amelia, et auprès d'elle sans la désirer, or la désirer sans pouvoir l'avoir lui était déjà une torture.

— Je suis ta belle-sœur.

— J'en suis parfaitement conscient, concéda-t-il sèchement. J'en

étais conscient quand tu es entrée dans cette salle d'audience et que les choses ont dérapé.

— Quelles choses ?

— Tout. J'étais là à me languir cruellement d'un verre, d'un cachet ; à maudire Headly pour m'avoir envoyé là et à me dire que je me fichais du sort d'un frère que je n'avais jamais connu. À souhaiter que mon cul soit n'importe où ailleurs qu'à s'engourdir sur l'inconfortable banc de cette fichue salle d'audience.

» Puis les portes du fond se sont ouvertes, tu es passée devant moi, et tout à coup, j'ai été aspiré. Par toi, Jeremy, le désir, le désespoir.

— Qu'est-ce que tu éprouves à son sujet, aujourd'hui ?

— Bon sang, j'en sais rien ! Je le hais pour ce qu'il est devenu, ce qu'il a fait, mais... (Tournant les paumes vers le haut, il les brandit dans sa direction.) Je tenais sa tête et je le regardais dans les yeux quand il est mort, Amelia. Mon frère. La première fois que je pose les yeux sur lui, et il meurt !

Cruelle, l'ironie de la chose lui arracha un rire amer.

— Lui as-tu dit ?

Il secoua la tête.

— Mais il y a eu un moment, non, un instant, de reconnaissance. De connexion. Quelque chose. Ou peut-être l'ai-je seulement imaginé parce que je voulais le voir. Ça n'a plus aucune importance maintenant, de toute façon, n'est-ce pas ?

— Plus pour Jeremy. Je crois que pour toi, si, beaucoup.

— J'ai eu raison de ne rien lui dire. Il valait mieux qu'il ne sache pas que l'étranger qui s'insinuait dans les bonnes grâces de sa famille était son frère.

— Dawson, observa-t-elle doucement, quand nous nous sommes rencontrés, toi et moi, je n'étais plus la femme de Jeremy depuis longtemps. Je le croyais mort depuis plus d'un an. Est-ce que ça t'ennuie tant que ça que lui et moi... que...

— Qu'il t'ait eue le premier ? Oui, ça me turlupine un peu. Mais pas de la manière que tu crois.

— Qu'est-ce que je crois ?

— Que c'est une compétition sexuelle, que j'ai peur que tu fasses des comparaisons. Ce n'est pas ça.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— C'est que je t'aie voulue, pour commencer.

— Alors que j'aurais dû être hors limites.

— Quelque chose comme ça.

— Je crois que nous pouvons nous pardonner notre attirance mutuelle.

— Tu peux te la pardonner parce que tu ne savais rien de notre lien de parenté. Moi, si. (Il avait dit qu'ils n'en discuteraient pas, mais c'était le cas. Il esquissa un geste d'impatience.) Jeremy n'était qu'un obstacle mineur en comparaison de l'autre.

— Ton sang.

— Qui est un poison.

— Hmm. (Elle pinça les lèvres, songeuse.) Je suppose qu'il va me falloir rejeter les garçons aussi.

— Quoi ?

— Eh bien, ils sont de ton sang, tu te rappelles ? Est-ce que ça ne les rend pas aussi toxiques que toi ? Si je te rejette à cause de cette tare, alors il s'ensuit logiquement que...

— Ne sois pas ridicule !

— Tu m'ôtes les mots de la bouche.

Se levant, elle contourna la table basse, et vint s'agenouiller devant son fauteuil. Il tenta de se redresser, mais elle le repoussa rageusement dans le siège.

— Je vais dire ce que j'ai à dire. Ensuite, tu feras ce que tu voudras, mais je ne te laisserai pas voguer hors de ma vie au risque de regretter jusqu'à la fin de mes jours de ne pas l'avoir dit, en me demandant ce qui se serait passé si je l'avais fait !

Elle plaça les mains sur son torse, comme pour l'imprégner de sa gravité.

— Pendant des mois, au cours de mon mariage et même après, je n'aurais pu ne serait-ce qu'envisager de me lancer dans une autre relation. Je ne pouvais même pas imaginer que je chercherais un jour le contact d'un homme – n'importe quel autre homme. Je ne m'imaginais même pas pouvoir ressentir à nouveau quelque chose qui ressemble à du désir.

» Après avoir pris un peu de distance, quand les plaies n'ont plus été aussi fraîches et que même mes fils n'ont plus été en mesure de combler une certaine solitude, j'ai commencé à comprendre à quel point c'était illusoire de penser que je vivrais le restant de ma vie seule. Je ne suis pas programmée pour une vie d'abstinence. Je ne parle pas seulement de sexe mais d'intimité émotionnelle. Je me suis mise à y aspirer de nouveau, à en avoir besoin.

» Peu à peu, j'ai accepté la probabilité qu'un jour un homme

entre dans ma vie pour rallumer la flamme, que lui et moi partagions ce que j'avais voulu avec Jeremy, mais n'avais jamais eu. J'anticipais son arrivée, mais je n'étais pas particulièrement pressée. Je n'avais pas l'intention de le chercher. Je me contentais d'attendre et de le laisser me trouver.

» J'ignorais ce que seraient son activité professionnelle, ses intérêts, les traits de sa personnalité. J'ignorais à quoi il ressemblerait... jusqu'à ce que je te voie. (Elle effleura ses lèvres, en traça les contours de l'extrémité de l'index.) J'avais peur de toi et j'étais absolument furieuse, mais tout en récriminant contre toi parce que tu m'espionnais, je pensais : « C'est lui. Il est là. Et il est bien plus que ce que j'osais espérer. » (Elle eut un petit haussement d'épaules embarrassé.) Voilà ce que j'avais à dire.

Il prit une mèche de ses cheveux entre ses doigts et joua avec pensivement, trop ému, pendant un moment, pour parler. Puis il murmura :

— Personne ne m'a jamais parlé aussi sincèrement. À propos de quoi que ce soit, et certainement pas quelque chose d'aussi personnel. Et je te trouve fantastique.

— On dirait qu'il y a un mais.

— Pas de mais. Un et. (Se redressant, il l'entraîna avec lui.) Tu es fantastique et, cette fois, on enlève tout !

Dans la chambre, il rabattit le dessus-de-lit puis, se tournant vers elle, déboutonna hâtivement son chemisier, qu'il lui ôta. Il tâtonna ensuite derrière son dos en quête de l'agrafe de son soutien-gorge, pendant qu'elle s'attaquait frénétiquement à ses boutons de chemise. Ils s'étreignirent, peau contre peau. Juste ça. Ils s'étreignirent et savourèrent leur proximité, les diverses sensations, l'émoustillant contraste de leurs deux corps.

Finalement, il murmura :

— J'espère que les poils de torse ne te gênent pas.

— Me gêner ?

Elle frictionna son visage contre sa poitrine.

Il ne s'était jamais aperçu qu'un biceps pouvait être une zone érogène avant qu'elle applique un suçon sur l'un d'eux. Tendant un bras derrière elle, il défit l'attache de sa jupe. Elle tomba à terre. Elle déboutonna son jean, puis le fit glisser, ainsi que son caleçon, au-delà de ses hanches, ses mains assurées sur ses fesses.

Il pressa son érection contre elle avec un sourire.

— Je sais que tu es une dame, mais surtout n'hésite pas à

remarquer ça.

Elle fit considérablement plus que la remarquer. Il l'empêcha de prendre davantage que le gland, mais l'attention qu'elle porta à ce dernier fut presque plus qu'il ne put supporter. Au bout de quelques minutes, jurant et priant tout à la fois intérieurement, il la força à se redresser et plongea la langue dans la bouche qui lui avait offert une félicité si brûlante, si humide.

Ils se glissèrent dans le lit. Étendu face à elle, il inclina la tête sur ses seins.

— Remarquables.

— Quoi ?

Il usa de sa langue pour illustrer leur sensibilité.

— Ce premier jour, sur la plage...

Elle gémit.

— Je savais bien que tu l'avais remarqué !

— Je savais que tu savais que je l'avais remarqué, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Chaque fois que la brise forcissait, je devenais un petit peu plus fou de désir de les voir comme ça.

Ses lèvres tiraillèrent un mamelon.

— J'essayais d'être pudique.

— Et moi, je priais pour un vent de force 7 et je fantasmais sur ça.

Il poursuivit la taquinerie jusqu'à ce que son intention ne soit plus très claire : la tourmentait-il ou se tourmentait-il lui-même ? Parce que cela fonctionnait sur tous deux. L'allongeant sur le dos, il déposa une pluie de baisers jusqu'à son ventre, puis s'écarta pour la contempler.

— Magnifique terrain de jeu.

Sa main descendit sous son nombril.

— Merci.

Découvrant une légère vergeture blanchâtre sur l'extérieur d'une hanche, il la suivit d'un doigt.

— Lequel des deux t'a fait ça ?

— Grant.

— Et celle-là ? poursuivit-il, en découvrant une autre dans le creux, là où l'abdomen rencontrait la cuisse.

— Grant.

Il sourit.

— Pourquoi n'en suis-je pas surpris ?

Ensuite, il effleura la fine cicatrice blanche à peine discernable

sous la douce toison.

— Lequel ?

— Les deux. Hunter a dû naître par césarienne, et après la première...

Ses paroles se muèrent en une sourde plainte comme il inclinait la tête pour s'insinuer plus bas, et que sa langue se mettait à explorer lentement le sillon. Elle réagit exactement comme il l'espérait : écartant les cuisses, elle s'accrocha à ses cheveux, s'arqua contre sa bouche, accepta le guidage de ses mains quand elles la repositionnèrent, et psalmodia son prénom dans un souffle quand la précision, le rythme, et la pression des caresses de sa langue fusionnèrent pour la projeter dans un orgasme liquéfiant.

En appui sur les deux mains au-dessus d'elle, il contempla son visage alors qu'elle en redescendait lentement. Elle ouvrit les yeux, lui dédia un sourire somnolent, qu'il couvrit d'un doux baiser.

— Puis-je te faire un aveu ?

Elle hocha la tête.

— Je rêvais de te faire ça.

— À mon tour d'être franche. (Redressant la tête, elle murmura directement à son oreille :) Je rêvais aussi que tu me fasses ça.

Ils se sourirent tandis qu'il s'installait entre ses cuisses, ne la pénétrant que très légèrement, mais suffisamment pour s'arracher un grognement.

— Dieu que c'est bon !

— Sur quoi d'autre as-tu fantasmé ?

— Une étreinte violente et rapide contre un mur. Non, attends. Ça, on l'a vraiment fait. C'est juste que ça ressemblait à un fantasme.

Il sentit son doux rire irradier jusqu'à la base de son sexe, ce qui le fit grimacer de l'effort de ne pas plonger complètement en elle.

Elle laissa errer ses doigts le long de sa colonne vertébrale, jusqu'à la fente de ses fesses. Il retint son souffle.

— Rien d'autre ?

Sa voix était aussi sexy que l'effleurement léger, aérien de ses doigts.

— Que tu me prennes dans ta magnifique bouche. Oh, tu as fait ça aussi. Ou est-ce que c'était une hallucination ?

— Si c'en était une, je l'ai vécue aussi.

— C'est un fantasme qui vaut le coup d'être réitéré, tu ne crois pas ?

— Oh, absolument. Souvent.

Il la gratifia d'un sourire coquin, qu'elle lui retourna.

— Alors c'est tout ? ronronna-t-elle. Sommes-nous à court de fantasmes ?

— Sûrement pas, on commence à peine ! (Glissant une main sous ses fesses, il l'arqua contre lui.) Et on va y aller très lentement, comme maintenant.

Il l'embrassa, insérant sa langue dans sa bouche avec la même intensité contrôlée que celle avec laquelle il la pénétrait. Il se retira, presque entièrement, avant de replonger un peu plus profondément en elle. Et une fois encore.

Elle laissa échapper une faible plainte de désir, lâcha son prénom dans un souffle.

— Comment exactement appelles-tu ce fantasme-ci ?

Il s'enfonça complètement en elle puis, tout en réclamant de nouveau sa bouche, murmura tout contre elle :

— Faire l'amour.

Étendue de côté, elle lui tournait le dos. Rassasiée. Plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis... probablement depuis toujours. Elle lui caressa le tibia du pied.

— Tu sais ce qui m'a d'abord attirée, chez toi ?

Il pressa son sexe contre ses fesses.

— Impressionnant, je sais. Parfois au point d'en être embarrassant.

Elle s'esclaffa.

— Ce n'était pas ça.

— Oh.

À son ton déconfit, elle s'esclaffa de nouveau.

— C'était ta dent de travers.

— Celle qui a résisté à l'orthodontie ?

— Elle est très sexy.

— Content que tu le penses.

— Et tes mains.

— Elles sont sexy ?

— Elles sont grandes, masculines, expérimentées. Et sexy. (Comme l'une d'elles se refermait avec possessivité sur un sein, elle soupira d'aise.) Arriveras-tu à dormir ce soir ?

— Eh bien, si mes récents efforts ne m'ont pas suffisamment épuisé pour dormir, j'imagine mal ce qui le pourrait ! (Il lui mordilla

légèrement l'épaule.) Qui aurait cru que tu pouvais être si insatiable ?

Elle lui donna un coup de coude dans les côtes puis, réticente à abandonner le sujet de son cauchemar, répéta sa question.

— Dormir ? Peut-être, concéda-t-il.

— En parler a dû rouvrir la plaie ?

— Nous verrons. (Il resserra les bras autour d'elle.) Être allongé près de toi ne pourra qu'aider.

Avec contentement, d'une voix ensommeillée, elle marmonna :

— Coche la réalisation d'un autre fantasme : je me languissais de dormir avec toi.

— Tu le feras.

— Feras ?

— Mais pas tout de suite.

Ses mains, si assurées et si douces à la fois, la remontèrent contre lui, jambes légèrement ouvertes. Il s'insinua en elle, une main plaquée sur son mont de Vénus, fermement plantée entre ses cuisses.

Ne remuant que très peu, il plongea et replongea en elle en rythme, tout en décrivant en termes choquants et crus ce que c'était d'être enveloppé par elle, et le plaisir que ses doigts et sa bouche puisaient dans le fait de la combler. Bientôt, ses paroles se muèrent en celles des poètes, mais leurs insinuations demeurèrent tout aussi érotiques.

Quand tous deux furent au bord de l'implosion, sa voix se fit rauque d'émotion. Ses inspirations devinrent des bouffées d'air chaud contre sa nuque. Dans le langage âpre du désir, il lâcha : « Serre-moi ! Plus fort ! » Son corps s'arqua, et chaque secousse fut ponctuée par les plaintes abruptes, saccadées d'un homme en proie à une délivrance qui allait bien au-delà de la jouissance charnelle. Enfin, tandis que son corps se relâchait, puis s'enroulait autour du sien, il soupira son prénom comme une bénédiction.

Elle s'endormit avec, dans le cœur, l'écho de toutes ces merveilleuses paroles.

Plusieurs heures plus tard, quand elle se réveilla, sa chaleur, son odeur et sa respiration, le poids de son bras sur sa taille, lui manquèrent instantanément. Alarmée, elle s'assit.

— Dawson ?

Il était parti.

Headly avait convaincu Eva de rentrer à l'hôtel. Son état continuait à s'améliorer. Carl Wingert n'était plus une menace. Il était inutile qu'elle passe une autre nuit inconfortable sur le fauteuil convertible de cette chambre d'hôpital.

— Mais tu connais la véritable raison pour laquelle je ne la voulais pas dans mes pattes, précisa-t-il à Dawson pour expliquer l'absence de sa femme.

— Celle-là même pour laquelle je suis venu ici aux petites heures du matin, alors qu'il n'y a pratiquement personne.

Debout derrière le fauteuil, il crispa les mains sur le dossier, et riva un regard lourd de sens à son parrain.

— Je présume que tu leur as donné l'ordre de ne pas le tuer.

— Si ça pouvait être évité.

— Il saignait pas mal.

— Une balle lui a transpercé l'épaule droite, frôlant un poumon et provoquant un affaïssement partiel mais important. Ils lui ont mis un drain thoracique. Il a pris une autre balle à l'arrière du genou. Son âge est un facteur aggravant, évidemment, mais à ce qu'on m'a dit, il a survécu à l'opération. Quand il sera suffisamment rétabli, il sera livré au système judiciaire.

Plusieurs secondes s'égrenèrent tandis que chacun soutenait le regard de l'autre.

Finalement, Dawson reprit :

— On ne peut pas en rester là.

— Tu peux. Moi pas.

— Je ne peux pas non plus.

— Dawson...

— Laisse-moi reformuler ça : je ne veux pas.

Headly dut percevoir sa détermination, car il dit :

— Je me suis demandé comment faire ça. Des marshals le surveillent. Ils ne nous laisseront pas entrer là-dedans avec une arme. Mais j'ai une idée.

Dawson écouta Headly expliquer son plan, puis hocha sombrement la tête.

— Ça me va.

— Ça nous retombera dessus, tu sais.

— Probablement.

Headly le dévisagea pendant un long moment puis, sa décision prise, baissa les yeux sur la perfusion scotchée au dos de sa main.

— Déjà, il faut que tu m'arraches ce foutu truc !

Cinq minutes plus tard, Dawson poussait un fauteuil roulant en direction de l'ascenseur. Il avait réussi à retirer à Headly sa perfusion, à le sortir de son lit, puis à l'installer dans le fauteuil, mais ça n'avait pas été facile. Headly retrouvait rapidement des sensations et un peu de contrôle musculaire au niveau de ses épaules, bras et mains, mais sur le plan pratique, ses membres n'étaient encore d'aucune utilité.

Dans l'étroite cabine d'ascenseur, sa respiration parut laborieuse et inégale. Il était pâle sous la clarté fluorescente, et son visage moite de sueur. Dawson lui demanda s'il souffrait.

— Je vais bien.

— On pourrait attendre.

— J'ignore quand ils le transféreront. Nous n'aurons peut-être pas d'autre occasion.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur un couloir peu éclairé.

— Laisse-moi gérer les marshals.

Les deux hommes, assis à l'extérieur de la chambre de Carl, les regardèrent s'approcher avec curiosité.

— Bonjour, messieurs, les salua Headly de son ton le plus autoritaire. Je suis l'agent spécial du FBI Gary Headly, et je viens interroger le prisonnier.

Les deux marshals se regardèrent, puis lorgnèrent Dawson, avant de reporter enfin leur attention sur Headly.

— Il est toujours dans un état grave, objecta l'un d'eux.

— Exact. Il pourrait mourir. C'est précisément pourquoi je dois l'interroger maintenant.

— Où est l'agent Knutz ?

— Probablement plongé jusqu'au cou dans la paperasse, ce qui explique pourquoi c'est moi qui vais procéder à l'interrogatoire.

— Sauf votre respect, monsieur, vous n'avez pas l'air très en forme. En serez-vous capable ?

Headly le foudroya du regard.

Décontenancé, le marshal se racla la gorge, puis hocha la tête en direction de Dawson.

— Et lui ?

— C'est Dawson Scott. C'est lui que Wingert a tenu en joue avec son pistolet hier après-midi.

— Je sais qui c'est. Pourquoi est-il là ?

— Pour contrer les éventuelles conneries de Wingert.

Les deux marshals échangèrent un autre regard dubitatif, puis

l'un d'eux trouva le cran de s'opposer à Headly.

— Je regrette, monsieur. Je ne peux pas vous laisser entrer sans...

— Autorisation ?

— Oui, monsieur.

— Soit.

Le portable de Headly se trouvait sur ses genoux. Il le désigna d'un signe de tête.

— Le numéro du procureur général est préenregistré sur la touche huit. Réveillez votre patron et dites-lui que vous me refusez l'accès à un fugitif que le département de la Justice et moi-même avons pourchassé pendant près de quarante ans. (Souriant avec bienveillance, il ajouta :) Il sera probablement ravi de vous entendre.

Trois secondes environ suffirent au marshal pour se décider. Il laissa le portable où il était.

— Êtes-vous armé, monsieur ?

— Oui. Avec un cathéter dans la queue et la poche dans laquelle s'écoule le contenu de ma vessie. Si vous voulez vérifier, ne vous gênez pas.

De nouveau, il hocha la tête en direction de ses genoux, uniquement recouverts de la légère blouse d'hôpital.

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire, protesta le marshal.

— Même si j'avais une arme, fils, je ne peux même pas bouger les mains.

Pendant ce temps, l'autre marshal procédait à une palpation sur Dawson.

— C'est bon.

L'un d'eux tint la porte le temps que Dawson introduise Headly dans la pièce où Carl Wingert était immobilisé à un lit non seulement par des sangles, mais également avec tout un enchevêtrement d'attirail médical.

Dawson poussa le fauteuil jusqu'au lit. Les yeux de Carl étaient fermés. Headly prononça son nom puis, comme il tardait à réagir, ordonna à Dawson de le réveiller. Sans trop de douceur, Dawson enfonça le doigt dans la jambe bandée, et surélevée, de Carl. Avec un grognement, celui-ci entrouvrit les yeux. Ils s'écarquillèrent complètement quand il les reconnut.

À être de nouveau si près de lui, Dawson se sentit tout à coup claustrophobe. Des milliers d'abeilles bourdonnaient dans sa tête, leur vacarme assourdissant les bips et les flocs des diverses machines et

perfusions auxquelles Carl était relié. Les cathéters créaient, à côté du lit, le même enchevêtrement que celui qu'il avait vu dans la chambre de Headly.

Carl fut le premier à parler.

— Eh bien, eh bien, dit-il à Headly. Nous nous rencontrons enfin ! (Il prit note du fauteuil roulant.) En chair et en os, vous n'avez pas l'air si coriace !

— Vous non plus.

— J'ai connu des jours meilleurs.

Headly le gratifia d'un rictus.

— Moi pas.

— Un point pour vous. Vous m'avez bien eu sur ce coup-là.

— Vous vous faites vieux, Carl. Et plus aussi malin que vous le pensez.

— Oh, ça, j'en suis pas si sûr...

Il parlait d'un ton musical, désarmant, qui rappelait celui de Bernie.

— Vous avez mal ?

— Partout.

— Tant mieux.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas tué ?

— Parce que je leur ai donné l'ordre de ne pas le faire.

— Je me demande bien pourquoi. (Il eut un sourire sournois, puis se focalisa sur Dawson.) Dis-moi, mon garçon, qu'est-ce que ça fait ?

Dawson suivait leur échange, tout en étudiant le nœud de cathéters en plastique, à côté du lit. Là, il le regarda.

— Qu'est-ce que ça fait de quoi ?

— De baiser la femme de ton défunt frère.

Il lui fallut une incroyable maîtrise de lui-même pour ne pas se jeter sur lui et lui enserrer le cou de ses doigts. Au lieu de quoi il se pencha jusqu'à ce que son visage soit à peine à quelques centimètres de celui de Carl.

— Tu m'as laissé mourir.

— Ah ça, tout ce qui est sûr, c'est que je voulais pas de toi ! T'étais un vilain petit macaque, et j'étais resté debout toute la nuit à essayer de te sortir de là ! Je t'ai haï avant même de poser les yeux sur toi. Flora hurlait comme une folle !

— Tu lui as pris son nourrisson !

— Faux. Je lui ai dit que tu étais mort-né, et que ce serait mieux qu'elle te voie pas. Je t'ai soulevé comme un paquet de viscères et t'ai

jeté dans ce trou dans le sol, en priant pour que tu te mettes pas à respirer et à crier !

Même maintenant, sachant tout ce qu'il savait à propos de cet homme, il était inconcevable pour Dawson qu'un être humain puisse être à ce point froid et sans cœur.

— Comment as-tu pu faire ça ?

— Comment ai-je pu ? (Son rire de gorge fut lourd de menace.) Tu as dit aujourd'hui que Headly rirait le dernier à mes dépens, mais tu te trompes. Le rire sera aux tiens. (Il le toisa des pieds à la tête, avec mépris.) T'es pas de moi !

Dawson s'arrêta de respirer pendant plusieurs secondes, puis ahana :

— Quoi ?

— Tu m'as entendu. T'es issu du foutre de quelqu'un d'autre. Sais pas qui ! Y en avait plusieurs !

— Vous mentez, intervint Headly. J'ai étudié Flora aussi attentivement que vous. Pour quelque raison tordue, elle vous aimait et vous aurait suivi jusqu'en enfer. Jamais elle n'aurait couché avec un autre homme.

— Pas à moins que je le lui dise, en effet.

Tous deux le fixèrent, consternés par la désinvolture du constat et sa signification.

— Seigneur ! siffla Headly.

Dawson ne trouvait pas de mots. Encore sous le choc, il n'était pas certain de devoir ressentir allégresse ou révolusion, ne savait pas s'il devait hurler de joie, ou pleurer sur la souffrance et l'humiliation que la femme qui l'avait porté avait été forcée d'endurer.

— Parfois, je laissais des types se servir d'elle pour décompresser un peu. Ou comme récompense. Elle est tombée en cloque lors d'une de ces occasions où trois ou quatre d'entre eux...

— La ferme !

La colère de Dawson parut seulement l'amuser.

— Peut-être que Flora savait lequel l'avait engrossée, mais j'en doute. Si c'est le cas, elle l'a peut-être écrit dans son putain de journal.

Dawson tressaillit.

— Un journal ?

— La petite garce, gronda Carl. Je suppose qu'elle l'écrivait depuis des années. Elle est morte en le serrant sur sa poitrine. Vous la déterrez, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Headly. Je l'ai jeté là-dedans avec elle. Ça devrait être plutôt intéressant, comme lecture. Ou peut-

être pas. Elle était d'une telle ignorance !

Il était évident que Carl se réjouissait beaucoup de l'échange. Il les aiguillonnait délibérément, les regardant attentivement avec l'espoir d'une réaction explosive. Dawson ne lui ferait pas ce plaisir.

Au lieu de quoi il regarda son parrain.

— J'en ai déjà entendu plus que je ne peux encaisser. Et toi ?

— Il était déjà pire que ce que je pouvais encaisser à Golden Branch.

Dawson, qui était en train de tripoter l'enchevêtrement de cathéters, en isola un des autres.

— Tu as suffisamment d'habileté pour le faire ?

— Main gauche. Entre le pouce et l'index.

Dawson enroula soigneusement, deux fois, le cathéter autour des deux doigts, de manière à donner une bonne prise à Headly.

Plutôt que de s'en alarmer, Carl gloussa.

— Vous êtes toujours tombé droit dans le panneau, Headly !

— Comment ça, Carl ?

— Je savais que vous seriez pas en paix avant de me voir mort. Et que vous viendriez finir le travail vous-même. Et vous voilà ! (Soulevant la tête aussi haut que le lui permettait son épaule bandée, il lui souffla un baiser.) Merci !

— Tout le plaisir est pour moi.

Juste à l'instant où Headly tirait sur le cathéter pour l'arracher à un des appareils, la porte s'ouvrit à la volée. Les marshals furent les premiers à s'engouffrer dans la pièce. L'un d'eux cria le nom de Headly. Amelia se rua derrière eux, le regard fou et empreint de frayeur.

— Dawson, non !

Tous trois se figèrent pour contempler la scène.

Carl était bouche bée à l'autre extrémité d'un cathéter qui pendait de la main de Headly, ses lèvres remuant sans articuler le moindre son. Finalement, il bafouilla :

— Il s'est rien passé !

— Bien sûr que non.

Dawson ôta le cathéter de la main gauche de Headly puis, l'enroulant lentement autour de son poignet, en libéra l'autre extrémité de l'enchevêtrement, sur le sol.

— Il n'est relié à rien, tu vois ? (Il fit pendouiller les deux extrémités à quelques centimètres du nez de Carl.) Ils devraient vraiment enlever ces machins quand ils s'en servent plus. Et si

quelqu'un arrachait ton drain thoracique par erreur ?

Carl contempla avec une horreur stupéfaite Headly, qui sourit.

— Carl, Carl, avez-vous vraiment cru que j'étais venu ici vous achever ? Et en ce faisant, me priver du plaisir de vous voir croupir en prison le restant de votre misérable vie ?

Headly secoua la tête.

— Plutôt brûler en enfer, Carl ! Plutôt brûler en enfer...

Épilogue

Il conduisait vitres baissées. L'air marin était doux, l'océan calme comme il l'était parfois juste après le lever du jour. Alors qu'il approchait de la maison de plage d'Amelia, ses yeux furent inexorablement attirés par celle où Carl Wingert avait passé tant d'étés en tant que Bernie.

Ce fut l'unique pensée que Dawson accorda à ce dernier, et c'était davantage de considération que le paria n'en méritait.

Il ne s'attendait pas à ce qu'Amelia et les garçons soient déjà debout mais, quand il descendit de voiture, il la repéra sur la plage. Elle marchait au bord de l'eau, une paire de tongs se balançant au bout de ses doigts. Elle était vêtue d'un ample et fin pantalon de coton et d'un débardeur dans lequel elle avait probablement dormi. Ses cheveux étaient rassemblés en une torsade désordonnée. Jamais elle ne lui avait paru plus attirante.

Il avait couvert un peu plus de la moitié de la distance qui les séparait quand elle l'aperçut. Elle lâcha ses tongs, piqua un sprint dans sa direction. Il l'attrapa bras grands ouverts, et ils s'embrassèrent avidement. Ils ne reprirent leur souffle qu'au bout de plusieurs minutes et, même alors, continuèrent à s'étreindre l'un l'autre comme pour s'assurer qu'ils étaient vraiment de nouveau ensemble après dix jours de séparation.

Elle s'inclina en arrière dans le ferme cercle de ses bras de manière à le regarder.

— Comment c'était ?

— Le Dakota du Nord, ça peut être froid même en septembre. Pas loin de zéro, un matin.

Elle repoussa une mèche soufflée par le vent sur sa joue ombrée de barbe, puis plaqua les deux paumes sur son torse et répéta, d'une voix plus douce :

— Comment c'était ?

— C'était bien, répondit-il, adoptant son ton sérieux. Ce sont des gens merveilleux, le sel de la terre. Avec le drapeau américain qui flottait fièrement sur l'avant-toit de la maison, et un rôti braisé pour le dîner. Il y avait des photos de Hawkins partout. Ils voulaient tout entendre.

Peu après son retour d'Afghanistan, Dawson avait reçu une lettre des parents du caporal Hawkins le priant de les contacter. Ils y exprimaient un sincère désir de parler avec lui de leur fils et de ses derniers jours. Ils avaient réitéré leur requête par messagerie vocale, courriel et lettres. « Il avait une si haute opinion de vous, monsieur Scott. S'il vous plaît, appelez-nous. »

Cet appel, il n'avait pu se résoudre à le passer.

Mais discuter de la tragédie avec Amelia avait été la catharsis dont il avait besoin. Une fois l'interdit sur le sujet de Hawkins levé, il avait pu y penser sans avoir envie de rentrer sous terre. Aussitôt après avoir raccompagné Headly chez lui à Washington, il avait réservé un vol pour le Dakota du Nord.

— Ils m'ont tout dit de lui. J'ai rencontré son frère, ses deux sœurs, six nièces et neveux. Ils m'ont montré ses trophées de base-ball et des clichés de son bal de promo. Notre discussion a été déchirante, mais curative pour eux autant que pour moi.

— J'aimerais tout entendre là-dessus dès que tu seras prêt à en parler. (Se hissant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa.) Tu dors mieux ?

— Deux nuits d'affilée sans cauchemar.

— Net progrès.

— Grâce à toi.

Plusieurs sessions avec un thérapeute de Washington avaient aussi énormément aidé, même s'il accordait à Amelia davantage de mérite qu'à l'homme aux innombrables diplômes accrochés au mur de son bureau.

— Comment vont Headly et Eva ? s'enquit-elle.

— Il va mieux de jour en jour. Le Bureau l'a exhorté à reprendre du service jusqu'à ce que l'affaire de Carl soit bouclée, mais ça prendra un bout de temps, alors il a décliné.

— J'en suis surprise.

— Je l'étais aussi. Mais il a expliqué que rien ne pourrait surpasser cette dramatique conclusion à l'hôpital, avec Carl qui injurait tout le monde et suppliait qu'on l'achève !

Elle laissa tomber son front sur son torse.

— Quand je me suis réveillée, et que j'ai vu que tu n'étais pas là, j'ai cru...

— Carl aussi. D'où l'intérêt. Mais pas de pot pour lui. Headly voulait un face-à-face. Je l'ai aidé parce que je savais à quel point c'était important pour lui de se confronter à son ennemi. Il ne se serait pas satisfait de moins.

— Et toi non plus.

— Tu me connais bien.

Elle pressa un baiser contre sa gorge puis, quand elle s'écarta, demanda :

— Donc, décliner la requête du Bureau de reprendre du service lui a été facile ?

— Disons, rendu plus facile par Eva. Elle lui a dit que s'il retournait travailler elle mélangerait du Viagra moulu à ses plats, puis lui refuserait toute faveur sexuelle !

— Et elle le ferait sans hésiter.

— Et comment ! Au fait, elle nous invite pour Thanksgiving. Comment s'est passé ton voyage au Kansas ? s'enquit-il à son tour en lui caressant les cheveux.

— Rapide, mais je ne voulais pas laisser les garçons plus d'une nuit chez les Metcalf. Les funérailles ont été affreusement tristes.

— Je suis sûr que les parents de Stef ont été touchés que tu y ailles.

— C'est ce qu'ils ont dit. Au moins, ils étaient soulagés de ne pas avoir à endurer un procès. La mort de Jeremy le leur a épargné.

Elle hésita un instant, puis ajouta :

— Je l'ai fait incinérer.

Il lui encadra le visage de ses mains, sonda son regard.

— Nous avons beaucoup à oublier, Amelia.

— Je sais.

— J'ai hâte de commencer.

— Moi aussi.

Et, pendant plusieurs secondes, ils se contentèrent de se regarder l'un l'autre avec une parfaite empathie.

Au bout d'un moment, elle désigna d'un signe de tête la maison que Bernie avait occupée.

— J'ai le plaisir de t'annoncer qu'elle a été vendue. L'agent immobilier qui a négocié l'accord y était hier avec un entrepreneur. Le nouveau propriétaire va la faire raser et projette de la remplacer par une plus grande et plus contemporaine, qu'il louera à long terme.

» En ce qui me concerne, elle ne sera jamais rasée assez vite, poursuivit-elle. Chaque fois que je jette un coup d'œil dans cette direction... (Elle s'interrompt, inclina la tête avec perplexité.) Tu n'as pas l'air surpris du tout par la nouvelle. (Elle le dévisagea quelques secondes de plus, puis une lueur de compréhension apparut dans son regard.) Tu l'as achetée !

— Tu n'aurais jamais pu vendre la tienne. Elle représente trop à tes yeux. L'unique solution était de se débarrasser de celle-là.

— Je ne peux pas te laisser faire ça ! protesta-t-elle.

— J'ai un fidéicommiss hérité de mes parents que je n'avais jamais touché. Il m'a paru adéquat d'utiliser une partie de l'argent pour ça. Carl ne m'a pas engendré, mais il a torturé ma mère et m'a laissé pour mort. Je veux que rien ne nous le rappelle quand nous serons ici. (Elle s'apprêtait à protester davantage, mais il l'interrompit :) C'est fait.

Se laissant fléchir, elle s'enquit tranquillement :

— Ont-ils trouvé le journal de Flora ?

— Oui. En grande partie intact. Headly l'a parcouru. Il est en train d'en faire transcrire le contenu à mon intention.

Elle le considéra, dans l'expectative.

Il haussa une épaule.

— J'ignore si je le lirai un jour. Peut-être. Pour l'instant, j'ai besoin de prendre un peu de recul.

— Voudras-tu jamais savoir qui était ton père ?

— Non. Savoir que Carl ne l'est pas me suffit amplement. Je ne lui en voulais pas de m'avoir conçu, mais de m'avoir lâchement abandonné à mon sort. Mon ADN a exclu la possibilité que l'un des hommes morts à Golden Branch soit mon géniteur. Je ne vois pas l'intérêt de poursuivre la saga.

Les bras d'Amelia se resserrèrent autour de sa taille. Elle posa la joue sur son torse.

— Écriras-tu l'article ?

— Harriett me tanne à ce sujet, mais je lui ai dit que non. Je ne pourrais l'écrire sans vous y inclure, les garçons et toi, et je ne le ferai pas.

Il introduisit une main sous son débardeur pour lui caresser le dos, s'émerveillant de constater à quel point le contact de sa peau lui paraissait exaltant et familier. Il frissonna à la pensée qu'il avait failli se priver bêtement de cette femme.

— J'envisage d'écrire à propos de Hawkins. Ses parents approuvent l'idée. Les suicides militaires atteignent un record. Qu'un

jeune gars aux antécédents aussi solides ait pu plonger dans un tel abîme de désespoir en dit long. Le thème serait les séquelles du combat même sur les plus coriaces. Ça pourrait être un excellent sujet.

— Écrit par le meilleur.

— Ooooh, fit-il d'un ton traînant, avant d'écarter la joue de la jeune femme de son torse afin d'y déposer un baiser fugitif.

Mais, quand il essaya de l'embrasser vraiment, elle résista.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as dit de la maison : « quand nous y serons », et qu'Eva nous avait invités pour Thanksgiving. Quand Thanksgiving arrivera, y aura-t-il toujours un nous ?

— J'y compte bien. Pas toi ?

— Si. Si ! Absolument !

— C'est bon à savoir.

— Mais comment ça marchera ? Les garçons sont retournés à l'école cette semaine. J'avais prévu d'acheter une maison avec un jardin et un chien. George est enthousiaste à l'idée de consacrer une salle au syndrome post-traumatique au musée, et si le comité donne son aval, je veux superviser le projet. Et si la propriété de papa est transformée en monument historique, je vais vouloir m'impliquer aussi. Or tu vis en Virginie, conclut-elle en le regardant d'un air piteux.

— Exact. Nous avons quelques détails à régler, mais ce ne sont que des aspects pratiques. Rien d'insurmontable. Du moment que je respecte les délais et que j'assiste à une réunion éditoriale de temps à autre, mon boulot est plus ou moins nomade.

» Je lirai peut-être le journal de Flora, ou pas. J'esquisserai l'article sur Hawkins et déciderai ensuite si je veux le faire publier, ou pas. Si ce n'est pas le cas, j'écirai sur autre chose. Et quand les garçons seront assez grands pour être informés de leur lignée, nous la leur expliquerons. Ils s'y adapteront comme je l'ai fait. Quel que soit le problème qui en découlera, nous les aiderons à y faire face. L'important, c'est que nous n'avons pas à tout solutionner aujourd'hui. Nous ne le pourrions pas.

Posant les lèvres contre les siennes, il chuchota :

— Le pire est derrière nous, Amelia. En comparaison, le reste sera de la rigolade. Accordons-nous un peu de répit. Nous prendrons des décisions quand elles seront requises, nous nous aimerons comme des fous, et vivrons au jour le jour.

Elle sourit tout contre ses lèvres.

— Ça m’a l’air d’être un bon plan. J’aime particulièrement la partie où tu parles de s’aimer comme des fous.

— Ouais, j’aime cette partie-là aussi.

Il lui agrippa la nuque d’une main et se préparait pour un long, profond baiser, quand elle maugréa :

— On a de la compagnie.

Hunter et Grant, encore en pyjama, couraient vers eux, leurs pieds nus résonnant sur les planches de la promenade.

Amelia leur hurla de prendre garde aux échardes, mais l’avertissement ne les ralentit nullement. Criant joyeusement « Dawson ! », ils accouraient pêle-mêle.

Elle le gratifia d’un sourire hésitant.

— Es-tu sûr que tu veux te charger de ces deux-là ?

— Ça aussi, c’est une décision déjà prise.

Il enroula les bras autour d’elle, si bien que quand les garçons le plaquèrent au sol, elle bascula avec eux.